# DU BEAU ET DE L'ART.

**Des facultés de l'ame qui concourent à la perception du beau. — Des différens genres de beauté et de leur harmonie. — Du génie et de l'art. — Des principaux arts, de leur but commun et de leurs moyens différens. — Architecture et sculpture. — Musique et peinture. — Suprématie de la poésie.**

L'esthétique, ou la théorie du beau et de l'art, est la partie de la philosophie qui a été le plus négligée parmi nous. On ne rencontre pas une seule ligne sur ce grand sujet avant le père André et Diderot. Diderot, qui avait des éclairs de génie, où tout fermentait sans venir à maturité, a semé çà et là une foule d'aperçus ingénieux et souvent contradictoires (1); il n'a pas laissé une théorie sérieuse. Dans une école contraire et meilleure, disciple de saint Augustin et de Malebranche, le père André a composé sur le beau un livre estimable, où il y a plus d'abondance que de profondeur, plus d'élégance que d'originalité (2). Condillac, qui a écrit tant de volumes, n'a pas même un seul chapitre sur le beau. Ses successeurs ont traité la beauté avec le même dédain; ne sachant trop comment l'expliquer dans leur système, ils ont trouvé plus commode de ne la point apercevoir. Grace à Dieu, elle n'en subsiste pas moins et dans l'ame et dans la nature. Nous allons essayer d'en recueillir les traits essentiels sans les altérer par aucun préjugé systématique; nous en laisserons paraître la variété, et nous tâcherons

(1) *Pensées sur la Sculpture*, etc. — *Le Salon de* 1765, etc.
(2) *OEuvres philosophiques* du p. André; bibliothèque Charpentier.

aussi d'en saisir l'harmonie. Nous l'étudierons successivement dans l'homme qui la connaît et qui la sent, dans les objets de tout genre qui la contiennent, dans le génie qui la reproduit, dans les principaux arts qui l'expriment chacun à leur manière selon les moyens dont ils disposent.

Commençons par interroger l'ame en présence du beau.

## I.

N'est-ce pas un fait incontestable qu'en face de certains objets, dans des circonstances très diverses, nous portons ce jugement : Cet objet est beau? Cette affirmation n'est pas toujours explicite. Quelquefois elle ne se manifeste que par un cri d'admiration; quelquefois elle s'élève silencieusement dans l'esprit qui à peine en a conscience. Les formes de ce phénomène varient, mais le phénomène est attesté par l'observation la plus vulgaire et la plus certaine, et toutes les langues en portent témoignage.

Quoique les objets sensibles soient ceux qui, chez la plupart des hommes, provoquent le plus souvent le jugement du beau, ils n'ont pas seuls cet avantage; le domaine de la beauté est plus étendu que le monde physique exposé à nos regards; il n'a d'autres bornes que celles de la nature entière, de l'ame et du génie de l'homme. Devant une action héroïque, au souvenir d'un grand dévouement, même à la pensée des vérités les plus abstraites puissamment enchaînées entre elles dans un système admirable à la fois par sa simplicité et par sa fécondité, enfin devant des objets d'un autre ordre, devant les œuvres de l'art, ce même phénomène se produit en nous. Nous reconnaissons dans tous ces objets, si différens qu'ils soient, une qualité commune sur laquelle tombe notre jugement, et cette qualité nous l'appelons la beauté.

En vain on a tenté de réduire le beau à l'agréable.

Sans doute la beauté est presque toujours agréable aux sens, ou du moins elle ne doit pas les blesser. La plupart de nos idées du beau nous viennent par la vue et par l'ouïe, et tous les arts, sans exception, s'adressent à l'ame par le corps. Un objet qui nous fait souffrir, fût-il le plus beau du monde, bien rarement nous paraît tel. La beauté n'a point de prise sur une ame occupée par la douleur.

Mais si une sensation agréable accompagne souvent l'idée de la beauté, il n'en faut pas conclure que l'une soit l'autre.

L'expérience prouve que toutes les choses agréables ne nous pa-

raissent pas belles, et que parmi les choses agréables celles qui le sont le plus ne sont pas les plus belles : marque assurée que l'agréable n'est pas le beau, car si l'un est identique à l'autre, ils doivent toujours être proportionnés l'un à l'autre, et ils ne peuvent être séparés.

Or, tandis que tous nos sens nous donnent des sensations agréables, deux seulement ont le privilége d'éveiller en nous l'idée de la beauté. A-t-on jamais dit : Voilà une belle saveur, voilà une belle odeur? Cependant on le devrait dire, si le beau est l'agréable. D'un autre côté, il est certains plaisirs de l'odorat et du goût qui ébranlent plus la sensibilité que les plus grandes beautés de la nature et de l'art, et même, parmi les perceptions de l'ouïe et de la vue, ce ne sont pas toujours les plus vives qui excitent le plus en nous l'idée de la beauté. Des tableaux d'un coloris médiocre, ceux de notre admirable Lesueur, par exemple, ne nous émeuvent-ils pas plus profondément que telles œuvres éblouissantes, plus séduisantes aux yeux, moins touchantes à l'ame? Je dis plus : non-seulement la sensation ne produit pas l'idée du beau, mais quelquefois elle l'étouffe. Qu'un artiste se complaise dans la reproduction de formes voluptueuses, en agréant aux sens, il trouble, il révolte en nous l'idée chaste et pure de la beauté. L'agréable n'est donc pas la mesure du beau, puisqu'en certains cas il l'efface et le fait oublier; il n'est donc pas le beau, puisqu'il se trouve, et au plus haut degré, où le beau n'est pas.

Ceci nous conduit au fondement essentiel de la distinction de l'idée du beau et de la sensation de l'agréable, à savoir la différence de la sensibilité et de la raison.

Quand un objet vous plaît, si l'on vous demande pourquoi, vous ne pouvez rien répondre sinon que telle est l'impression que vous éprouvez en ce moment; et si on vous avertit que ce même objet produit sur d'autres une impression différente et leur déplaît, vous ne vous en étonnez pas beaucoup, parce que vous savez que la sensibilité est diverse, et qu'il ne faut pas disputer des sensations. En est-il de même lorsqu'un objet ne vous plaît pas seulement, mais lorsque vous jugez qu'il est beau? Lorsque vous prononcez, par exemple, que cette figure est noble et belle, que ce lever ou ce coucher de soleil est beau, que le désintéressement et le dévouement sont beaux, que la vertu est belle, si l'on vous conteste la vérité de ces jugemens, alors vous n'êtes pas aussi accommodant que vous l'étiez tout à l'heure; vous n'acceptez pas le dissentiment comme un effet inévitable de sensibilités différentes; vous n'en appelez plus à votre sensibilité, qui naturellement se termine à vous; vous en appelez à une autorité qui est faite

pour les autres comme pour vous, celle de la raison. Vous vous croyez le droit d'accuser d'erreur celui qui contredit votre jugement; car ici votre jugement ne repose plus sur quelque chose de variable et d'individuel, comme une sensation agréable ou pénible. L'agréable se renferme pour nous dans l'enceinte de notre propre organisation, où il change à tout moment, selon les révolutions perpétuelles de cette organisation, selon la santé et la maladie, l'état de l'atmosphère, celui de nos nerfs, etc. Mais il n'en est pas ainsi de la beauté : la beauté, comme la vérité, n'appartient à aucun de nous; c'est le bien commun, c'est le domaine public de l'humanité; personne n'a le droit d'en disposer arbitrairement; et quand nous disons : Cela est vrai, cela est beau, ce n'est plus l'impression particulière et variable de notre sensibilité que nous exprimons, c'est le jugement absolu que la raison impose à tous les hommes.

Confondez la raison et la sensibilité; réduisez l'idée du beau à la sensation de l'agréable, le goût n'a plus de loi, la distinction du bon et du mauvais goût est abolie. Si je n'aime pas l'Apollon du Belvédère, vous me dites que je n'ai pas de goût. Qu'est-ce à dire? n'ai-je pas des sens comme vous? l'objet que vous admirez n'agit-il pas sur moi comme sur vous? l'impression que j'éprouve n'est-elle pas aussi réelle que celle que vous éprouvez? D'où vient donc que vous avez raison, vous qui ne faites qu'exprimer l'impression que vous ressentez, et que j'ai tort, moi qui fais précisément la même chose? Est-ce parce que ceux qui sentent comme vous sont plus nombreux que ceux qui sentent comme moi? Mais le nombre des voix n'est pour rien ici. Le beau étant défini ce qui produit sur les sens une impression agréable, une chose qui plaît, fût-ce à un seul homme, fût-elle affreusement laide aux yeux du genre humain tout entier, doit être cependant et très légitimement appelée belle par celui qui en reçoit une impression agréable, car pour lui elle satisfait à la définition. Il n'y a plus alors de vraie beauté, il n'y a plus que des beautés relatives et changeantes, des beautés de circonstance, de coutume, de mode, et toutes ces beautés, quelque différentes qu'elles soient, seront toutes légitimes, pourvu qu'elles rencontrent des sensibilités auxquelles elles agréent. Et comme il n'y a rien en ce monde, dans l'infinie diversité de nos dispositions, qui ne puisse plaire à quelqu'un, il n'y aura rien qui ne soit beau, ou pour mieux parler il n'y aura ni beau ni laid, et la Vénus des Hottentots égalera la Vénus de Médicis. L'absurdité des conséquences démontre l'absurdité du principe. Il n'y a qu'un moyen d'échapper à ces conséquences, c'est de répudier

le principe, et de reconnaître que le jugement du beau est un jugement absolu, et, comme tel, radicalement différent de la sensation.

Enfin, et c'est ici le dernier écueil de la philosophie qui tire toutes nos idées des sens, n'y a-t-il en nous que l'idée d'une beauté imparfaite et finie, et en même temps que nous admirons les beautés réelles que nous présente la nature, ne nous élevons-nous pas à l'idée d'une beauté supérieure que Platon appelle excellemment l'idée du beau, et que, d'après lui, tous les hommes d'un goût délicat, tous les artistes appellent l'idéal? Si nous établissons des degrés dans la beauté des choses, n'est-ce pas parce que nous les comparons, souvent sans nous en rendre compte, à cet idéal qui nous est la mesure et la règle de tous nos jugemens sur les beautés particulières? Comment cette idée de la beauté absolue enveloppée dans tous nos jugemens sur le beau, comment cette beauté idéale, que nous ne pouvons réaliser, mais qu'il nous est impossible de ne pas concevoir, nous serait-elle révélée par la sensation, par une faculté variable et relative comme les objets qu'elle aperçoit?

Après avoir distingué l'idée du beau de la sensation de l'agréable, nous pouvons aborder un phénomène d'un autre ordre, qui est attaché à l'idée du beau, et y tient par des liens si intimes, que les meilleurs juges l'ont très souvent confondu avec elle.

N'est-il pas certain qu'en même temps que vous jugez que tel ou tel objet est beau, vous sentez aussi sa beauté, c'est-à-dire que vous éprouvez à sa vue une émotion délicieuse, et que vous êtes attiré vers cet objet par un sentiment de sympathie et d'amour? Dans d'autres cas, vous jugez autrement, et vous éprouvez un sentiment contraire à celui-là. L'aversion accompagne le jugement du laid, comme l'amour le jugement du beau.

Plus l'objet est beau, plus la jouissance qu'il procure à l'ame est vive, et l'amour profond sans être passionné. Dans l'admiration, le jugement domine, mais animé par le sentiment. L'admiration s'accroît-elle à ce point d'imprimer à l'ame un mouvement, une ardeur qui semblent excéder les limites de la nature humaine, ce degré suprême de l'admiration et de l'amour s'appelle l'enthousiasme.

La philosophie de la sensation n'explique le sentiment comme l'idée du beau qu'en le dénaturant : elle le confond avec la sensation agréable, et par conséquent pour elle l'amour de la beauté n'est que le désir. Il n'y a pas de théorie que les faits contredisent davantage.

D'abord l'émotion intime attachée à la perception du beau se dis-

tingue de la sensation agréable à ce signe manifeste que cette émotion suit le jugement du beau, et que la sensation le précède (1).

En second lieu, qu'est-ce que le désir? Un mouvement de l'ame qui a pour fin, avouée ou secrète, la possession de son objet. Mais le sentiment du beau ne se rapporte pas à la possession. L'admiration est de sa nature respectueuse, tandis que le désir tend à profaner son objet.

Le désir est fils du besoin. Il suppose donc en celui qui l'éprouve un manque, un défaut, et jusqu'à un certain point une souffrance. Le sentiment du beau est sa propre satisfaction à lui-même.

Le désir est enflammé, impétueux, douloureux. Le sentiment du beau, libre de tout désir et en même temps de toute crainte, élève et échauffe l'ame, et peut la transporter jusqu'à l'enthousiasme sans lui faire connaître les troubles de la passion. L'artiste n'aperçoit que le beau là où l'homme sensuel ne voit que l'attrayant ou l'effrayant. Sur un vaisseau battu par la tempête, quand les passagers tremblent à la vue des flots menaçans et au bruit de la foudre qui gronde sur leur tête, l'artiste demeure absorbé dans la contemplation de ce sublime spectacle. Vernet se fait attacher à un mât pour contempler plus long-temps l'orage dans sa beauté majestueuse et terrible. Dès qu'il connaît la peur, dès qu'il partage l'émotion commune, l'artiste s'évanouit, il ne reste plus que l'homme.

Le sentiment du beau est si peu le désir que l'un et l'autre s'excluent. Laissez-moi prendre un exemple vulgaire. Devant une table chargée de mets et de vins délicieux, le désir de la jouissance s'éveille, mais non pas le sentiment du beau. Je suppose qu'au lieu de songer au plaisir que me promettent toutes les choses étalées sous mes yeux, j'envisage seulement la manière dont elles sont arrangées et disposées sur la table et l'ordonnance du festin : le sentiment du beau pourra naître en quelque degré; mais, assurément, ce ne sera ni le besoin ni le désir de m'approprier cette symétrie, cette ordonnance.

Le propre de la beauté n'est pas d'irriter et d'enflammer le désir, mais de l'épurer et de l'ennoblir. Plus une femme est belle, non pas de cette beauté commune et grossière que Rubens anime en vain de son ardent coloris, mais de cette beauté idéale que l'antiquité et l'école romaine et florentine ont seules connue, plus, à l'aspect de cette noble créature, le désir est tempéré par un sentiment exquis et délicat, quelquefois même remplacé par un culte désintéressé. Si

(1) Voyez dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er août 1845, l'article *Du Mysticisme*, où se trouve exposée la différence du sentiment et de la sensation.

la Vénus du Capitole ou la sainte Cécile excitent en vous des désirs sensuels, vous n'êtes pas fait pour sentir le beau.

Le sentiment du beau est donc un sentiment spécial, comme l'idée du beau est une idée simple. Mais ce sentiment un en lui-même ne se manifeste-t-il que sous une seule forme et ne s'applique-t-il qu'à un seul genre de beauté? Ici encore, ici comme toujours, interrogeons l'expérience.

Quand vous avez sous les yeux un objet dont les formes sont parfaitement déterminées et l'ensemble facile à embrasser, une belle fleur, une belle statue, un temple antique d'une médiocre grandeur, chacune de vos facultés s'attache à cet objet et s'y repose avec une satisfaction sans mélange; vos sens en perçoivent aisément les détails; votre raison saisit l'heureuse harmonie de toutes ses parties. Cet objet a-t-il disparu, vous vous le représentez distinctement tout entier, tant les formes en sont précises et arrêtées. L'ame, en le contemplant, ressent une joie douce et tranquille, une sorte d'épanouissement.

Considérez au contraire un objet aux formes vagues et indéfinies, et qui pourtant soit très beau; l'impression que vous éprouvez est sans doute encore un plaisir, mais c'est un plaisir d'un autre ordre. Cet objet ne tombe pas sous toutes vos prises comme le premier. La raison le conçoit, mais les sens et l'imagination s'efforcent en vain d'atteindre ses dernières limites : vos facultés s'agrandissent, elles s'enflent pour ainsi dire afin de l'embrasser; mais il leur échappe et les surpasse infiniment. Le plaisir que vous ressentez vient de la grandeur même de cet objet, mais en même temps cette grandeur fait naître en vous je ne sais quel sentiment mélancolique, parce qu'elle vous est disproportionnée. A la vue du ciel étoilé, de la mer immense, de montagnes gigantesques, l'admiration est mêlée de tristesse. C'est que ces objets, finis en réalité comme le monde lui-même, nous semblent infinis dans l'impuissance où nous sommes de comprendre leur immensité, et, en imitant ce qui est vraiment sans bornes, éveillent en nous l'idée de l'infini, cette idée qui relève à la fois et confond notre intelligence. Le sentiment correspondant que l'ame éprouve est un plaisir austère.

Voilà deux sentimens très différens. Aussi leur a-t-on donné des noms différens; l'un a été appelé singulièrement le sentiment du beau, l'autre celui du sublime.

Il intervient encore dans la perception du beau une autre faculté, non moins nécessaire que le jugement et le sentiment, qui les anime et les vivifie, l'imagination.

Lorsque la sensation, le jugement et le sentiment se sont produits en moi à l'occasion d'un objet extérieur, ils se reproduisent en l'absence même de cet objet; c'est là la mémoire.

La mémoire est double : non-seulement je me souviens que j'ai été en présence d'un certain objet, ce qui me suggère l'idée du passé, mais encore je me représente cet objet absent tel qu'il était, tel que je l'ai vu, senti, jugé; le souvenir est alors une image. Dans ce dernier cas, la mémoire a été appelée mémoire imaginative. C'est là le fond de l'imagination, mais l'imagination est plus encore.

L'esprit, s'appliquant aux images fournies par la mémoire, les décompose, choisit entre leurs traits différens, en forme des combinaisons et des images nouvelles. Sans ce nouveau pouvoir, l'imagination serait captive dans le cercle de la mémoire, tandis qu'elle doit disposer à son gré du passé et de l'avenir, du réel et du possible.

Le don d'être affecté fortement par les objets et de reproduire leurs images évanouies, et la puissance de modifier ces images pour en composer de nouvelles, épuisent-ils ce que les hommes appellent l'imagination? Non, ou du moins, si ce sont bien là les élémens propres de l'imagination, il faut que quelque autre chose s'y ajoute et les féconde, à savoir le sentiment du beau en tout genre. C'est à ce foyer que s'allume et s'entretient la grande imagination. Suffisait-il à Corneille, pour faire *Horace*, d'avoir lu Tite-Live, de s'en représenter vivement plusieurs scènes, d'en saisir les principaux traits et de les combiner heureusement? Il lui fallait en outre le sentiment, l'amour du beau, surtout du beau moral; il lui fallait ce grand cœur d'où est sorti le mot du vieil Horace.

Maintenant il est assez clair qu'on ne peut borner l'imagination aux images proprement dites et aux idées qui se rapportent à des objets physiques, ainsi que le mot paraît l'exiger. Se rappeler des sons, choisir entre eux, les combiner pour en tirer des effets nouveaux, n'est-ce pas là aussi de l'imagination, bien que le son ne soit pas une image? Le vrai musicien ne possède pas moins d'imagination que le peintre. On accorde au poète de l'imagination lorsqu'il retrace les images de la nature : lui refusera-t-on cette même faculté lorsqu'il retrace des sentimens? Mais, outre les images et les sentimens, le poète ne fait-il pas emploi des hautes pensées de la justice, de la liberté, de la vertu, en un mot de toutes les idées morales? Dira-t-on que dans ces peintures morales, dans ces tableaux de la vie intime de l'ame, ou gracieux ou énergiques, il n'y a pas d'imagination?

Vous voyez quelle est l'étendue de l'imagination; elle n'a point de

bornes. Son caractère distinctif est d'ébranler fortement l'ame en présence de tout objet beau, et de l'ébranler tout aussi fortement par le seul ressouvenir, ou même à l'idée d'un objet imaginaire. On la reconnait à ce signe, qu'elle produit à l'aide de ses représentations la même impression, et même une impression plus vive, que la nature à l'aide des objets réels. Si la beauté absente ou rêvée n'agit pas sur vous autant et plus que la beauté présente, vous pouvez avoir mille autres dons; celui de l'imagination vous a été refusé.

Aux yeux de l'imagination, le monde réel languit auprès de ses fictions. On peut sentir que l'imagination devient la maîtresse à l'ennui des choses réelles et présentes. Les fantômes de l'imagination ont un vague, une indécision de formes qui émeut mille fois plus que la netteté et la distinction des perceptions actuelles. Et puis, à moins d'être entièrement fou, et la passion ne nous rend pas toujours ce service, il est très difficile de voir la réalité autrement qu'elle n'est, c'est-à-dire très imparfaite. On fait au contraire de l'image tout ce qu'on veut, on l'embellit à son insu, on la transfigure à son gré. Il y a dans le fond de l'ame humaine une puissance infinie de sentir et d'aimer, à laquelle le monde entier ne répond pas, encore bien moins une seule de ses créatures, si charmante qu'elle puisse être. Toute beauté mortelle vue de près ne suffit pas à cette puissance insatiable qu'elle excite et ne peut satisfaire; mais de loin les défauts disparaissent ou s'affaiblissent, les nuances se mêlent et se confondent dans le clair-obscur du souvenir et du rêve, et les objets plaisent mieux parce qu'ils sont moins déterminés. Le propre des hommes d'imagination est de se représenter les choses et les hommes différemment de ce qu'ils sont, et de se passionner pour ces images fantastiques. Ce qu'on appelle les hommes positifs, ce sont les hommes sans imagination, qui n'aperçoivent que ce qu'ils voient, et traitent avec la réalité telle qu'elle est, au lieu de la transformer. Ils ont, en général, plus de raison que de sentiment, et ils sont plus capables de calcul que d'entraînement. Ils peuvent être sérieusement et profondément honnêtes, ils ne seront jamais ni poètes ni artistes. Ce qui fait l'artiste et le poète, c'est, avec un fonds de bon sens et de raison sans lequel tout le reste est vain, un cœur sensible, irritable même, surtout une vive, une puissante imagination.

Si le sentiment agit sur l'imagination, on le voit, l'imagination le lui rend avec usure.

Disons-le : cette passion pure et ardente, ce culte de la beauté qui fait le grand artiste, ne se peut rencontrer que dans un homme d'ima-

gination. En effet, le sentiment du beau peut s'éveiller en chacun de nous devant tout objet beau; mais quand cet objet a disparu, si son image ne subsiste pas vivement retracée, le sentiment qu'il a un moment excité s'efface peu à peu : il pourra se ranimer à la vue d'un autre objet, mais pour s'éteindre encore, mourant toujours pour renaître par hasard; n'étant pas nourri, accru, exalté par la reproduction vivace et continue de son objet dans l'imagination, il manque de cette puissance inspiratrice, sans laquelle il n'y a ni artiste ni poète.

Un mot encore sur une faculté qui n'est pas une faculté simple, mais un heureux mélange de celles qui viennent d'être rappelées, le goût, si maltraité, si arbitrairement limité dans toutes les théories.

Si, après avoir entendu une belle œuvre poétique ou musicale, admiré une statue, un tableau, vous pouvez vous retracer vivement ce que vos sens ont perçu, voir encore le tableau absent, entendre les sons qui ne retentissent plus; en un mot, si vous avez de l'imagination, vous possédez une des conditions sans lesquelles il n'y a point de vrai goût. Pour goûter les œuvres de l'imagination, ne faut-il pas en avoir soi-même? N'a-t-on pas besoin pour sentir un auteur, non de l'égaler sans doute, mais de lui ressembler en quelque degré? Un esprit sensé, mais sec et austère, comme Le Batteux, comme Condillac, ne sera-t-il pas insensible aux plus heureuses audaces du génie, et ne portera-t-il pas dans la critique une sévérité étroite, une raison très peu raisonnable, puisqu'elle ne comprend pas toutes les parties de la nature humaine, une intolérance qui mutile et flétrit l'art en croyant l'épurer?

Si donc vous ne vous représentez pas vivement les belles choses, vous ne les jugerez pas comme il faut; mais, d'un autre côté, ce n'est pas cette faculté de représentation elle-même qui prononce sur leur beauté. Et puis cette vivacité d'imagination, si précieuse au goût quand elle est un peu contenue, ne produit, lorsqu'elle domine, qu'un goût très imparfait, qui, n'ayant pas la raison pour fondement, n'en tient pas compte dans ce qu'il apprécie, et risque de mal comprendre la plus grande beauté, la beauté réglée. L'unité dans la composition, l'harmonie de toutes les parties, la juste proportion des détails, l'habile combinaison des effets, le choix, la sobriété, la mesure, sont autant de mérites qu'il sentira peu et qu'il ne mettra point à leur place. L'imagination est pour beaucoup sans doute dans les ouvrages de l'art, mais enfin elle n'est pas tout. Ce qui fait d'*Athalie* et du *Misanthrope* deux merveilles incomparables, est-ce seulement l'imagination? N'y a-t-il pas aussi dans la simplicité profonde du plan, dans le développement mesuré de l'action, dans la vérité soutenue des ca-

ractères, une raison supérieure, différente de l'imagination qui fournit les couleurs, et de la sensibilité qui donne la passion?

Outre l'imagination et la raison, l'homme de goût doit posséder le sentiment et l'amour de la beauté. Il faut qu'il se complaise à la rencontrer, qu'il la cherche, qu'il l'appelle. Comprendre et démontrer qu'une chose n'est pas belle, plaisir médiocre, tâche ingrate; mais discerner une belle chose, s'en pénétrer, la mettre en évidence, faire partager à d'autres son sentiment, jouissance exquise, tâche généreuse. L'admiration est à la fois, pour celui qui l'éprouve, un bonheur et un honneur. C'est un bonheur de sentir profondément ce qui est beau; c'est un honneur de savoir le reconnaître. L'admiration est le signe d'une raison élevée, servie par un noble cœur. Elle est au-dessus de la petite critique, sceptique et impuissante; mais elle est l'ame de la grande critique, de la critique féconde; elle est, pour ainsi dire, la partie divine du goût.

## II.

Après avoir étudié le beau en nous-mêmes, dans les facultés qui le perçoivent et l'apprécient, la raison, le sentiment, l'imagination, le goût, nous arrivons, selon l'ordre déterminé par la méthode, à cette seconde question : Qu'est-ce que le beau dans les objets? L'étude du beau serait imparfaite, si nous ne couronnions ces rapides analyses par celle du beau en lui-même, de ses caractères, de ses espèces, de son principe.

L'histoire de la philosophie nous offre bien des théories sur la nature du beau : nous ne voulons ni les énumérer ni les discuter toutes; nous signalerons les plus importantes (1).

Il en est une, bien grossière, qui définit le beau, — ce qui plaît aux sens, ce qui leur procure une impression agréable. Nous ne nous arrêterons pas à cette opinion; nous l'avons suffisamment réfutée en faisant voir qu'il est impossible de réduire l'idée du beau à la sensation de l'agréable.

Un empirisme un peu plus raffiné met l'utile à la place de l'agréable,

(1) Si on veut faire connaissance avec une réfutation simple et piquante, écrite il y a deux mille ans, des fausses théories de la beauté, on peut lire l'*Hippias* de Platon, tome IV de notre traduction. Le *Phèdre*, tome VI, contient l'exposition voilée de la théorie propre à Platon; mais c'est dans le *Banquet*, et particulièrement dans le discours de Diotime, qu'il faut chercher la pensée platonicienne arrivée à son développement le plus parfait, et revêtue elle-même de toute la beauté du langage humain.

c'est-à-dire change la forme du même principe. Le beau n'est plus l'objet qui nous procure dans le moment présent une sensation agréable, mais fugitive; c'est l'objet qui est de nature à nous procurer souvent cette même sensation, ou qui peut nous servir à nous en procurer souvent de semblables. Il ne faut pas un grand effort d'observation ni de raisonnement pour se convaincre que l'utilité n'a rien à voir avec la beauté. Ce qui est utile n'est pas toujours beau, ce qui est beau n'est pas toujours utile; ce qui est à la fois utile et beau est beau par un autre endroit que son utilité. Voyez un levier, une poulie: assurément rien de plus utile. Cependant vous n'êtes pas tenté de dire que cela soit beau. Avez-vous découvert un vase antique, admirablement travaillé : vous vous écriez que ce vase est beau, sans vous aviser de rechercher à quoi il vous servira. Enfin, la symétrie et l'ordre sont des choses belles, et en même temps ce sont des choses utiles, soit parce qu'elles ménagent l'espace, soit parce que les objets disposés symétriquement sont plus faciles à trouver quand on en a besoin; mais ce n'est point là ce qui fait pour nous la beauté de la symétrie, car nous saisissons immédiatement ce genre de beauté, et c'est souvent assez tard que nous reconnaissons l'utilité qui s'y rencontre. Il arrive même quelquefois qu'après avoir admiré la beauté d'un objet, nous n'en pouvons deviner l'usage, bien qu'il en ait un. L'utile est donc entièrement différent du beau, loin d'en être le fondement.

Une théorie célèbre et bien ancienne met le beau dans la parfaite convenance des moyens relativement à leur fin. Ici le beau n'est plus l'utile, c'est le convenable. Ces deux idées doivent être distinguées. Une machine produit d'excellens effets, économie de temps, de travail, etc.; elle est donc utile. Si de plus, examinant sa construction, je trouve que chaque pièce est à sa place, et que toutes sont habilement disposées pour le résultat qu'elles doivent produire; même sans envisager l'utilité de ce résultat, comme les moyens sont bien appropriés à leur fin, je juge qu'il y a là convenance. Déjà nous nous rapprochons de l'idée du beau, car nous ne considérons plus ce qui est utile, mais ce qui est comme il faut. Cependant nous n'avons pas encore atteint le vrai caractère de la beauté : il y a, en effet, des objets très bien disposés pour leur fin, et que nous n'appelons pas beaux. Un siége sans ornement et sans élégance, pourvu qu'il soit solide, que toutes les pièces se tiennent bien, qu'on puisse s'y asseoir avec sécurité, qu'on y soit commodément, agréablement même, peut donner l'exemple de la plus parfaite convenance des moyens à la fin; on ne dira pas pour cela que ce meuble est beau. Toutefois il y a ici cette différence

entre la convenance et l'utilité, qu'un objet, pour être beau, n'a pas besoin d'être utile, mais qu'il n'est pas beau s'il ne possède de la convenance, s'il y a désaccord entre la fin et les moyens.

On a cru trouver le beau dans la proportion, et c'est bien là, en effet, une des conditions de la beauté; mais ce n'en est qu'une. Il est certain qu'un objet mal proportionné ne peut être beau. Il y a dans tous les objets beaux, quelque éloignés qu'ils soient de la forme géométrique, une sorte de géométrie vivante. Mais, je le demande, est-ce la proportion qui domine dans cet arbre élancé, aux branches flexibles et gracieuses, au feuillage riche et nuancé? Qui fait la beauté terrible d'un orage, qui fait celle d'une grande image, d'un vers isolé ou d'une ode sublime? Ce n'est pas, je le sais, le manque de loi et de règle, mais ce n'est pas non plus la règle et la loi; souvent même ce qui frappe d'abord est une apparente irrégularité. Il est absurde de prétendre que ce qui nous fait admirer toutes ces choses et bien d'autres est la même qualité qui nous fait admirer une figure géométrique, c'est-à-dire l'exacte correspondance des parties.

Ce que nous disons de la proportion, on le peut dire de l'ordre, qui est quelque chose de moins mathématique que la proportion, mais qui n'explique guère mieux ce qu'il y a de libre, de varié, d'abandonné dans certaines beautés.

Toutes ces théories, qui ramènent la beauté à l'ordre, à l'harmonie, à la proportion, ne sont au fond qu'une seule et même théorie, qui voit avant tout dans le beau l'unité. Et assurément l'unité est belle, elle est une partie considérable de la beauté, mais elle n'est pas la beauté tout entière.

La plus vraie théorie du beau est celle qui le compose de deux élémens contraires et également nécessaires, l'unité et la variété. Voyez une belle fleur : sans doute l'unité, l'ordre, la proportion, la symétrie même, y sont, car, sans ces qualités, la raison en serait absente, et toutes choses sont faites avec une merveilleuse raison; mais en même temps que de diversité! combien de nuances dans la couleur! quelles richesses dans les moindres détails! Même en mathématiques, ce qui est beau, ce n'est pas un principe abstrait, c'est ce principe engendrant une longue suite de conséquences. Il n'y a pas de beauté sans la vie, et la vie c'est le mouvement, c'est la diversité.

L'unité et la variété s'appliquent à tous les ordres de beauté. Parcourons rapidement ces différens ordres.

Il y a d'abord les objets beaux à proprement parler et les objets sublimes. Un objet beau, nous l'avons vu, est quelque chose d'achevé, de circonscrit, de limité, que toutes nos facultés embrassent aisément,

parce que ses diverses parties sont soumises à une juste mesure. Un objet sublime est celui qui par des formes, non pas disproportionnées en elles-mêmes, mais moins arrêtées et plus difficiles à saisir, éveille en nous le sentiment de l'infini.

Voilà déjà deux espèces distinctes de beauté; mais la réalité est inépuisable, et à tous les degrés de la réalité il y a de la beauté.

Dans les objets sensibles, les couleurs, les sons, les figures, les mouvemens, sont capables de produire l'idée et le sentiment du beau; toutes ces beautés se rangent sous ce genre de beauté qu'on appelle, à tort ou à raison, la beauté physique.

Si du monde des sens nous nous élevons à celui de l'esprit, de la vérité, de la science, nous y trouverons des beautés plus sévères, mais non moins réelles, qui ont reçu le nom de beautés intellectuelles.

Enfin, si nous considérons le monde moral et ses lois, l'idée de la liberté, de la vertu, du dévouement, ici l'austère justice d'un Aristide, là l'héroïsme d'un Léonidas, les prodiges de la charité ou du patriotisme, voilà certes un troisième ordre de beauté qui surpasse les deux autres, à savoir la beauté morale.

N'oublions pas non plus d'appliquer à toutes ces beautés la distinction du beau et du sublime. Il y a donc du beau et du sublime à la fois dans la nature, dans les idées, dans les sentimens, dans les actions. Quelle variété presque infinie dans la beauté!

Après avoir énuméré toutes ces différences, ne pourrait-on pas les réduire? Elles sont incontestables; mais dans cette diversité n'y a-t-il pas d'unité? n'y a-t-il pas une beauté unique dont toutes les beautés particulières ne sont que des reflets, des nuances, des degrés ou des dégradations? Il faut résoudre cette question, sans quoi la théorie du beau est un dédale sans issue : on applique le même nom aux choses les plus diverses, sans connaître l'unité réelle qui autorise cette unité de nom.

Ou les diversités que nous avons signalées dans la beauté sont telles qu'il est impossible d'en découvrir le rapport, ou ces diversités sont surtout apparentes, et elles ont leur harmonie et leur unité cachée.

Prétend-on que cette unité est une chimère? Alors la beauté physique, la beauté morale et la beauté intellectuelle sont étrangères l'une à l'autre. Que fera donc l'artiste? Il est environné de beautés différentes, et il doit faire un ouvrage un; car telle est la loi reconnue de l'art. Mais si cette unité qu'on lui impose est une unité factice, s'il n'y a dans la nature que des beautés essentiellement dissemblables, l'art nous trompe et ment. Qu'on explique alors comment le mensonge est la loi de l'art.

Je ne retire ni la distinction du beau et du sublime, ni les autres

distinctions tout à l'heure indiquées; mais il faut réunir après avoir distingué. Ces distinctions et ces réunions ne sont pas contradictoires : c'est la vérité, c'est la beauté même, dont la grande loi est l'unité aussi bien que la variété. Tout est un et tout est divers. Nous avons distingué la beauté en trois grandes classes : la beauté physique, la beauté intellectuelle et la beauté morale. Le moment est venu de rechercher l'unité de ces trois sortes de beautés. Or, mon opinion est qu'elles se résolvent dans une seule et même beauté, la beauté morale, en entendant par là, avec la beauté morale proprement dite, toute beauté spirituelle.

Mettons cette opinion à l'épreuve des faits.

Placez-vous devant cette statue d'Apollon qu'on appelle l'Apollon du Belvédère, et observez attentivement ce qui vous frappe dans ce chef-d'œuvre. Winkelmann, qui n'était pas un métaphysicien, mais un savant antiquaire, un homme de goût sans système, Winkelmann a fait une analyse célèbre de l'Apollon (1). Il est curieux de l'étudier. Ce que Winkelmann relève avant tout, c'est le caractère de divinité empreint dans la jeunesse immortelle répandue sur ce beau corps, dans la taille un peu au-dessus de la taille humaine, dans l'attitude majestueuse, dans le mouvement impérieux, dans l'ensemble et dans tous les détails de la personne. Ce front est bien celui d'un dieu. Une paix inaltérable y habite. Plus bas l'humanité reparaît un peu, et il le faut bien, pour intéresser l'humanité aux œuvres de l'art. Dans ce regard satisfait, dans le gonflement des narines, dans l'élévation de la lèvre inférieure, on sent à la fois une colère mêlée de dédain, l'orgueil de la victoire et le peu de fatigue qu'elle a coûté. Pesez bien chaque mot de Winkelmann. Chacun de ces mots contient une impression morale. Le ton du savant antiquaire s'élève peu à peu jusqu'à l'enthousiasme. Son analyse devient un hymne à la beauté spirituelle, et la conclusion qui se tire d'elle-même, bien que l'auteur ne l'ait pas systématiquement tirée, c'est que la vraie beauté de l'admirable statue réside particulièrement dans l'expression de la beauté morale.

Au lieu d'une statue, observez l'homme réel et vivant. Voyez cet homme qui, sollicité par les motifs les plus puissans de sacrifier son devoir à sa fortune, après une lutte héroïque, triomphe de l'intérêt et sacrifie la fortune à la vertu; regardez-le au moment où il vient de prendre cette résolution magnanime; sa figure vous paraîtra belle :

(1) Winkelmann a décrit deux fois l'Apollon, la première fois d'une manière technique, la seconde à grands traits. — *Histoire de l'Art chez les anciens*, tome I, liv. IV, ch. III, et tome II, liv. VI, ch. VI. Paris, 1803, 3 vol. in-4°.

c'est qu'elle exprime la beauté de son ame. Peut-être en toute autre circonstance la figure de cet homme est-elle commune, triviale même; ici, illuminée et comme transfigurée par l'ame, elle s'est ennoblie, elle a pris un caractère imposant de beauté. Ainsi la figure naturelle de Socrate contraste étrangement avec le type de la beauté grecque (1); mais sur cette toile merveilleuse (2), voyez Socrate à son lit de mort, au moment de boire la ciguë, s'entretenant avec ses disciples de l'immortalité de l'ame, et sa figure vous paraîtra sublime.

Au plus haut point de grandeur morale, Socrate expire : vous n'avez plus sous les yeux que son cadavre. La figure morte conserve sa beauté tant qu'elle garde les traces de l'esprit qui l'animait; mais peu à peu l'expression s'éteint ou disparaît, la figure alors redevient vulgaire et laide. L'expression de la mort est hideuse ou sublime : hideuse à l'aspect de la décomposition de la matière que l'esprit ne retient plus; sublime quand elle éveille en nous l'idée de l'éternité.

Considérez la figure de l'homme en repos : elle est plus belle que celle de l'animal, et la figure de l'animal est plus belle que la forme de tout objet inanimé. C'est que la figure humaine, même en l'absence de la vertu et du génie, réfléchit toujours une nature intelligente et morale; c'est que la figure de l'animal réfléchit au moins le sentiment, et déjà quelque chose de l'ame, sinon l'ame tout entière. Si de l'homme et de l'animal on descend à la nature purement physique, on y trouvera encore de la beauté, tant qu'on y trouvera quelque ombre d'intelligence, je ne sais quoi qui du moins réveille en nous quelque pensée, quelque sentiment. Arrive-t-on à quelque morceau de matière qui n'exprime rien, qui ne signifie rien : l'idée du beau ne s'y applique plus. Mais tout ce qui existe est animé. La matière est mue et pénétrée par des forces qui ne sont pas matérielles, et elle suit des lois qui attestent une intelligence partout présente. L'analyse chimique la plus subtile ne parvient point à une nature morte et inerte, mais à une nature organisée à sa manière, qui n'est dépourvue ni de forces ni de lois. Dans les profondeurs de l'abîme comme dans les hauteurs des cieux, dans un grain de sable comme dans une montagne gigantesque, un esprit immortel rayonne

(1) Voyez, dans la dernière partie du *Banquet*, le discours d'Alcibiade, p. 325 du tome VI de notre traduction.

(2) Je parle ici, je l'avoue, du *Socrate* de David, qui me paraît, le genre un peu théâtral admis, fort au-dessus de sa réputation. Outre Socrate, il est impossible de ne pas admirer Platon, écoutant son maître en quelque sorte au fond de son ame, sans le regarder, le dos tourné à la scène visible qui se passe, et abîmé dans la contemplation du monde intelligible.

à travers les enveloppes les plus grossières. Contemplons la nature avec les yeux du corps, mais aussi avec les yeux de l'ame : partout une expression morale nous frappera, et la forme nous saisira comme un symbole de la pensée. Nous avons dit que chez l'homme et chez l'animal la figure est belle par l'expression. Mais quand vous êtes sur les hauteurs des Alpes ou en face de l'immense Océan, quand vous assistez au lever et au coucher du soleil, à la naissance de la lumière ou à celle de la nuit, ces imposans tableaux ne produisent-ils pas sur vous un effet moral? Tous ces grands spectacles apparaissent-ils seulement pour apparaître? Ne les regardons-nous pas comme des manifestations d'une puissance, d'une intelligence et d'une sagesse admirable, et, pour ainsi parler, la face de la nature n'est-elle pas expressive comme celle de l'homme?

La forme ne peut être une forme toute seule; elle doit être la forme de quelque chose. La beauté physique est donc le signe d'une beauté intérieure, qui est la beauté spirituelle et morale, et c'est là qu'est le fond, le principe, l'unité du beau.

Toutes les beautés que nous venons d'énumérer et de réduire composent ce qu'on appelle le beau réel; mais au-dessus de la beauté réelle, l'esprit conçoit une beauté d'un autre ordre, la beauté idéale. L'idéal ne réside ni dans un individu, ni dans une collection d'individus. Sans doute la nature ou l'expérience nous fournit l'occasion de le concevoir, mais il en est essentiellement distinct. Pour qui l'a conçu une fois, toutes les figures naturelles, si belles qu'elles puissent être, ne sont que des simulacres d'une beauté supérieure qu'elles ne réalisent point. Donnez-moi une belle action, j'en imaginerai une encore plus belle. L'Apollon lui-même admet plus d'une critique. L'idéal recule sans cesse à mesure qu'on en approche davantage. Son dernier terme est dans l'infini, c'est-à-dire en Dieu, ou, pour mieux parler, le vrai et absolu idéal n'est autre chose que Dieu même.

Dieu, étant le principe de toutes choses, doit être à ce titre celui de la beauté parfaite et de toutes les beautés naturelles qui l'expriment plus ou moins imparfaitement; il est le principe de la beauté, et comme auteur du monde physique et comme père du monde intellectuel et du monde moral.

Ne faut-il pas être esclave des sens et des apparences pour s'arrêter aux mouvemens, aux formes, aux sons, aux couleurs, dont les combinaisons harmonieuses produisent la beauté de ce monde visible, et ne pas concevoir, derrière cette scène magnifique et si bien réglée, l'ordonnateur, le géomètre, l'artiste suprême?

La beauté physique sert d'enveloppe à la beauté intellectuelle et à la beauté morale.

La beauté intellectuelle, cette splendeur du vrai, quel en peut être le principe, sinon le principe nécessaire de toute vérité?

La beauté morale comprend deux élémens distincts, également, mais diversement beaux, la justice et la charité, le respect des hommes et l'amour des hommes (1). Celui qui exprime dans sa conduite la justice et la charité accomplit la plus belle de toutes les œuvres; l'homme de bien est, à sa manière, le plus grand de tous les artistes. Mais que dire de celui qui est la substance même de la justice et le foyer inépuisable de l'amour? Si notre nature morale est belle, quelle ne doit pas être la beauté de son auteur! Sa justice et sa bonté sont partout, et dans nous et hors de nous. Sa justice, c'est l'ordre moral que nulle loi humaine n'a fait, qui se conserve et se perpétue par sa propre force. Descendons en nous-mêmes, et la conscience nous attestera la justice divine dans la paix et le contentement qui accompagnent la vertu, dans les troubles et les déchiremens, inexorables châtimens du vice et du crime. Combien de fois et avec quelle éloquence toujours nouvelle n'a-t-on pas célébré l'infatigable sollicitude de la divine Providence, ses bienfaits partout manifestés, dans les plus petits comme dans les plus grands phénomènes de la nature, que nous oublions aisément parce qu'ils nous sont devenus familiers, mais qui à la réflexion confondent notre admiration et notre reconnaissance, et proclament un Dieu excellent, plein d'amour pour ses créatures!

Ainsi Dieu est le principe des trois ordres de beauté que nous avons distingués : la beauté physique, la beauté intellectuelle, la beauté morale.

C'est encore en lui que se réunissent les deux grandes formes du beau répandues dans chacun de ces trois ordres, à savoir, le beau et le sublime. Dieu est le beau par excellence, car quel objet satisfait mieux à toutes nos facultés, à la raison, à l'imagination, au cœur? Il offre à la raison l'idée la plus haute au-delà de laquelle elle n'a plus rien à chercher, à l'imagination la contemplation la plus ravissante, au cœur un objet souverainement aimable. Il est donc parfaitement beau; mais n'est-il pas sublime aussi par d'autres endroits? S'il étend l'horizon de la pensée, c'est pour la confondre dans l'abîme de sa grandeur. Si l'ame s'épanouit au spectacle de sa bonté, n'a-t-elle pas de quoi s'effrayer à l'idée de sa justice, qui ne lui est pas moins

(1) Voyez la première série de nos Cours, t. II, troisième partie : *De l'Idée du Bien;* leçons XXI<sup>e</sup> et XXII<sup>e</sup>.

présente? Dieu est à la fois doux et terrible. En même temps qu'il est la vie, la lumière, le mouvement, la grace ineffable de la nature visible et finie, il s'appelle aussi l'éternel, l'invisible, l'infini, l'immense, l'absolue unité et l'être des êtres. Ces attributs redoutables, aussi certains que les premiers, ne produisent-ils pas au plus haut degré dans l'imagination et dans l'ame cette émotion mélancolique excitée par le sublime? Oui, l'être infini est pour nous le type et la source des deux grandes formes de la beauté, parce qu'il est à la fois pour nous une énigme impénétrable, et le mot le plus clair encore que nous puissions trouver à toutes les énigmes. Êtres bornés que nous sommes, nous ne comprenons rien à ce qui est sans limites, et nous ne pouvons rien expliquer sans cela même qui est sans limites. Par l'être que nous possédons, nous avons quelque idée de l'être infini de Dieu; par le néant qui est en nous, nous nous perdons dans l'être de Dieu; et ainsi toujours forcés de recourir à lui pour expliquer quelque chose, et toujours rejetés en nous-mêmes sous le poids de son infinitude, nous éprouvons tour à tour ou plutôt en même temps, pour ce Dieu qui nous élève et qui nous accable, un sentiment d'attrait irrésistible et d'étonnement, pour ne pas dire de terreur insurmontable, que lui seul peut causer et apaiser, parce que lui seul il est l'unité du sublime et du beau.

Ainsi l'être absolu, qui est tout ensemble l'absolue unité et l'infinie variété, Dieu, est nécessairement la dernière raison, le dernier fondement, l'accompli idéal de toute beauté. C'est là cette beauté merveilleuse que Diotime avait entrevue, et qu'elle raconte à Socrate dans *le Banquet*.

« Beauté éternelle, non engendrée et non périssable, exempte de décadence comme d'accroissement, qui n'est point belle dans telle partie et laide dans telle autre, belle seulement en tel temps, en tel lieu, dans tel rapport, belle pour ceux-ci, laide pour ceux-là, beauté qui n'a point de forme sensible, un visage, des mains, rien de corporel, qui n'est pas non plus telle pensée ou telle science particulière, qui ne réside dans aucun être différent d'avec lui-même, comme un animal, ou la terre, ou le ciel, ou toute autre chose, qui est absolument identique et invariable par elle-même, de laquelle toutes les autres beautés participent, de manière cependant que leur naissance ou leur destruction ne lui apporte ni diminution, ni accroissement, ni le moindre changement!

« Pour arriver à cette beauté parfaite, il faut commencer par les beautés d'ici-bas, et, les yeux attachés sur la beauté suprême, s'y

élever sans cesse en passant pour ainsi dire par tous les degrés de l'échelle, d'un seul beau corps à deux, de deux à tous les autres, des beaux corps aux beaux sentimens, des beaux sentimens aux belles connaissances, jusqu'à ce que de connaissances en connaissances, on arrive à la connaissance par excellence, qui n'a d'autre objet que le beau lui-même, et qu'on finisse par le connaître tel qu'il est en soi.

« O mon cher Socrate, continua l'étrangère de Mantinée, ce qui peut donner du prix à cette vie, c'est le spectacle de la beauté éternelle (1). »

## III.

L'homme n'est pas seulement capable de connaître et d'aimer le beau, quand il se montre à lui dans des œuvres qu'il n'a pas faites; il est capable aussi de le reproduire. A la vue d'une beauté naturelle, quelle qu'elle soit, physique ou morale, son premier besoin est de sentir et d'admirer : il est pénétré, ravi et comme accablé du sentiment de la beauté; mais quand le sentiment est énergique, il n'est pas long-temps stérile. L'homme veut revoir, veut sentir encore ce qui lui a causé un plaisir si vif, et pour cela il tente de faire revivre la beauté qui l'a charmé, non pas telle qu'elle était, mais telle que son imagination la lui représente. De là une œuvre qui n'est plus celle de la nature, mais une œuvre originale et propre à l'homme, une œuvre d'art. L'art est la reproduction libre de la beauté, et le pouvoir en nous capable de la reproduire s'appelle le génie.

Quelles sont les facultés qui servent à cette libre reproduction du beau? Les mêmes qui servent à le reconnaître et à le sentir. Le goût porté au degré suprême, c'est le génie, si vous y joignez toutefois un élément de plus. Or, quel est cet élément?

Trois facultés entrent dans cette faculté complexe qui se nomme le goût, l'imagination, le sentiment, la raison.

Ces trois facultés sont assurément nécessaires au génie, mais elles ne lui suffisent point. Ce qui distingue essentiellement le génie du goût, c'est l'attribut de puissance créatrice. Le goût sent, il juge, il discute, il analyse, mais il n'invente pas; le génie est avant tout inventeur et créateur. L'homme de génie n'est pas le maître de la force qui est en lui : c'est par le besoin ardent, irrésistible, d'exprimer ce qu'il éprouve qu'il est homme de génie. Il souffre de contenir les sentimens, ou les images, ou les pensées qui s'agitent dans son sein.

(1) Tome VI de notre traduction, p. 316-318.

On a dit qu'il n'y a point d'homme supérieur sans quelque grain de folie; mais cette folie-là, comme celle de la croix, est la partie divine de la raison. Cette puissance mystérieuse, Socrate l'appelait son démon; Voltaire l'appelait le diable au corps; il l'exigeait même d'une comédienne pour être une comédienne de génie. Donnez-lui le nom qu'il vous plaira, il est certain qu'il y a un je ne sais quoi qui inspire le génie, et qui le tourmente aussi jusqu'à ce qu'il ait épanché ce qui le consume, jusqu'à ce qu'il ait soulagé en les exprimant ses peines et ses joies, ses émotions, ses idées, et que ses rêveries soient devenues des œuvres vivantes. Ainsi deux choses caractérisent le génie, d'abord la vivacité du besoin qu'il a de produire, ensuite la puissance de produire; car le besoin sans la puissance n'est qu'une maladie qui simule le génie, mais qui n'est pas lui. Le génie, c'est surtout, c'est essentiellement la puissance de faire, d'inventer, de créer. Le goût se contente d'observer et d'admirer. Le faux génie, l'imagination ardente et impuissante, se consume en rêves stériles et ne produit rien ou rien de grand. Le génie seul a la vertu de convertir ses conceptions en créations.

Si le génie crée, il n'imite pas. Mais le génie, va-t-on dire, est donc supérieur à la nature, puisqu'il ne l'imite point? La nature est l'œuvre de Dieu; l'homme est donc le rival de Dieu?

La réponse est très simple. Non, le génie n'est point le rival de Dieu; mais, lui aussi, il en est l'interprète. La nature l'exprime à sa manière, le génie humain l'exprime à la sienne.

Sans doute, en un sens, l'art est une imitation, car la création absolue n'appartient qu'à Dieu. Où le génie peut-il prendre les élémens sur lesquels il travaille, sinon dans la nature dont il fait partie? Cependant se borne-t-il à les reproduire tels que la nature les lui fournit, n'est-il que le copiste de la réalité, son seul mérite alors est celui de la fidélité de la copie. Mais quel travail plus stérile que de calquer des œuvres essentiellement inimitables, pour en tirer un simulacre médiocre? Si l'art est un écolier servile, il est condamné à n'être jamais qu'un écolier impuissant.

Le véritable artiste sent et admire profondément la nature; mais tout dans la nature n'est pas également admirable. Elle a quelque chose par quoi elle surpasse infiniment l'art, c'est la vie. Hors de là, l'art peut à son tour surpasser la nature, à la condition de ne pas vouloir l'imiter trop scrupuleusement. Tout objet naturel, si beau qu'il soit, est défectueux par quelque côté. Tout ce qui est réel est imparfait. Ici l'horrible et le hideux se mêlent au sublime; là l'élégance et la grace sont séparées de la grandeur et de la force. Les traits de la beauté sont épars et divisés. Les réunir arbitrairement, emprunter à

tel visage une bouche, à tel autre des yeux, sans une règle qui préside à ce choix et dirige ces emprunts, c'est composer des monstres; admettre une règle, c'est admettre déjà un idéal différent de tous les individus. C'est cet idéal que le véritable artiste se forme en étudiant la nature. Sans elle, il n'eût jamais conçu cet idéal; mais avec cet idéal, il la juge elle-même, il la rectifie, et entreprend de se mesurer avec elle.

L'idéal est l'objet de la contemplation passionnée de l'artiste. Assidûment et silencieusement médité, sans cesse épuré par la réflexion et vivifié par le sentiment, il échauffe le génie et lui inspire l'irrésistible besoin de le voir réalisé et vivant. Pour cela, le génie prend dans la nature tous les matériaux qui le peuvent servir, et leur appliquant sa main puissante, comme Michel-Ange imprimait son ciseau sur le marbre docile, il en tire des œuvres qui n'ont pas de modèle dans la nature, qui n'imitent pas autre chose que l'idéal rêvé ou conçu, qui sont en quelque sorte une seconde création inférieure à la première par l'individualité et la vie, mais bien supérieure par la beauté intellectuelle et morale dont elles sont empreintes.

La beauté morale est le fonds de toute vraie beauté. Ce fonds est un peu couvert et voilé dans la nature; l'art le dégage et lui donne des formes plus transparentes. C'est par cet endroit que l'art, quand il connaît bien sa puissance et ses ressources, institue avec la nature une lutte où il peut avoir l'avantage.

La vraie fin de l'art est là précisément où est sa puissance. La fin de l'art est l'expression de la beauté morale à l'aide de la beauté physique. Celle-ci n'est pour lui qu'un symbole de celle-là. Dans la nature, ce symbole est souvent obscur : l'art, en l'éclaircissant, atteint des effets que la nature ne produit pas toujours. La nature peut plaire davantage, car elle possède en un degré incomparable ce qui fait le plus grand charme de l'imagination et des yeux, la vie; l'art touche plus, parce qu'en exprimant surtout la beauté morale il s'adresse plus directement à la source des émotions profondes. L'art est plus pathétique que la nature, et le pathétique, c'est le signe et la mesure de la grande beauté.

Deux extrémités également dangereuses : un idéal mort, ou l'absence d'idéal. Ou bien on copie le modèle, et on manque la vraie beauté; ou bien on travaille de tête et on tombe dans une idéalité sans caractère. Le génie est une perception prompte et sûre de la juste proportion dans laquelle l'idéal et le naturel, la forme et la pensée, se doivent unir. Cette union est la perfection de l'art : les chefs-d'œuvre sont à ce prix.

Il importe, à mon sens, de suivre ce principe dans l'enseignement

des arts. On demande si les élèves doivent commencer par l'étude de l'idéal ou du réel. Je n'hésite point à répondre : Par l'un et par l'autre. La nature elle-même n'offre jamais le général sans l'individuel, ni l'individuel sans le général. Toute figure est composée de traits individuels qui la distinguent de toutes les autres et font sa physionomie propre, et en même temps elle a des traits généraux qui constituent ce qu'on appelle la figure humaine. Ce sont ces linéamens constitutifs, c'est ce type qu'on donne à retracer à l'élève qui débute dans l'art du dessin. Il serait bon aussi, je crois, pour le préserver du sec et de l'abstrait, de l'exercer de bonne heure à la copie de quelque objet naturel, surtout d'une figure vivante. Ce serait mettre les élèves à la vraie école de la nature; ils s'accoutumeraient ainsi à ne jamais sacrifier aucun des deux élémens essentiels du beau, aucune des deux conditions impérieuses de l'art.

Mais en réunissant ces deux élémens, ces deux conditions, il les faut distinguer et savoir les mettre à leur place. Il n'y a point d'idéal vrai sans forme déterminée, il n'y a pas d'unité sans variété, de genre sans individus; mais enfin le fonds du beau, c'est l'idée; ce qui fait l'art, c'est avant tout la réalisation de l'idée, et non pas l'imitation de telle ou telle forme particulière.

Au commencement de notre siècle, l'Institut de France ouvrit un concours sur la question suivante : *Quelles ont été les causes de la perfection de la sculpture antique, et quels seraient les moyens d'y atteindre?* L'auteur couronné, M. Émeric David, soutint (1) l'opinion alors régnante que l'étude assidue de la beauté naturelle avait seule conduit l'art antique à la perfection, et qu'ainsi la seule route pour parvenir à la même perfection était l'imitation de la nature. Un homme que je ne crains point de comparer à Winkelmann, le futur auteur du *Jupiter Olympien* (2), M. Quatremère de Quincy, en d'ingénieux et profonds mémoires (3), combattit la doctrine du lauréat, et défendit la cause du beau idéal. Il est impossible de démontrer plus péremptoirement, par l'histoire entière de la sculpture grecque et par des textes authentiques des plus grands critiques de l'antiquité, que le procédé de l'art chez les Grecs n'a pas été l'imitation de la nature, ni sur un modèle particulier ni sur plusieurs, le modèle le plus beau

(1) *Recherches sur l'art statuaire*, Paris, 1805.

(2) Paris, 1815, in-folio. Ouvrage éminent qui subsistera quand même le temps aura emporté quelques-uns de ses détails.

(3) Réimprimés depuis sous le titre d'*Essais sur l'Idéal dans ses applications pratiques*, Paris, 1837.

étant toujours très imparfait, et plusieurs modèles ne pouvant composer une beauté unique. Le procédé véritable de l'art grec a été la représentation d'une beauté idéale, que la nature, il faut bien le dire, ne possédait guère plus en Grèce que parmi nous, qu'elle ne pouvait donc offrir à l'artiste. Cet idéal lui vint d'ailleurs, et avant tout de son génie. Nous regrettons que l'honorable lauréat, devenu depuis membre de l'Institut, ait prétendu que cette locution de beau idéal, si elle eût été connue des Grecs, aurait voulu dire *beau visible*, parce que idéal vient de εἶδος, qui signifierait seulement, suivant M. Émeric David, une forme vue par l'œil. Platon aurait été fort surpris de cette interprétation exclusive du mot εἶδος. M. Quatremère de Quincy accable son adversaire sous deux textes admirables, l'un du *Timée*, où Platon marque avec précision en quoi le véritable artiste est supérieur à l'artiste ordinaire, l'autre du commencement de *l'Orateur*, où Cicéron explique la manière de travailler des grands artistes, en rappelant celle de Phidias, c'est-à-dire du maître le plus parfait de l'époque la plus parfaite de l'art.

« L'artiste qui, l'œil fixé sur l'être immuable et se servant d'un pareil modèle, en reproduit l'idée et la vertu, ne peut manquer d'enfanter un tout d'une beauté achevée, tandis que celui qui a l'œil fixé sur ce qui passe, avec ce modèle périssable ne fera rien de beau (1). »

« Phidias (2), ce grand artiste, quand il faisait une statue de Jupiter ou de Minerve, n'avait pas sous ses yeux un modèle particulier dont il s'appliquait à exprimer la ressemblance; mais au fond de son ame résidait un certain type accompli de la beauté sur lequel il tenait ses regards attachés, et qui conduisait son art et sa main. »

Ce procédé de Phidias n'est-il pas exactement celui que décrit Raphaël dans sa lettre fameuse à Castiglione, et qu'il déclare avoir lui-même suivi pour la Galatée? « Comme je manque, dit-il, de beaux modèles, je me sers d'un certain idéal que je me fais (3). »

Il est encore une théorie qui revient par un détour à l'imitation : c'est celle qui fait de l'illusion le but de l'art. A ce compte, le beau idéal de la peinture est un trompe-l'œil, et son chef-d'œuvre cette toile de Zeuxis que les oiseaux venaient becqueter. Le comble de l'art pour

(1) Voyez notre traduction, t. XII, p. 116.

(2) *Orator*. « Neque enim ille artifex (Phidias) cùm faceret Jovis formam aut Minervæ, contemplabatur aliquem à quo similitudinem duceret; sed ipsius in mente insidebat species pulchritudinis eximia quædam, quam intuens in eâque defixus ad illius similitudinem artem et manum dirigebat. »

(3) *Raccolta di lett. sulla Pitt.*, t. I, p. 83. « *Essendo carestia e de' buoni giudici e di belle donne, io mi servo di certa idea che mi viene alla mente.* »

une pièce de théâtre serait de vous persuader que vous êtes en présence de la réalité. Ce qu'il y a de vrai dans cette opinion, c'est qu'une œuvre d'art n'est belle qu'à la condition d'être vivante, et par exemple la loi de l'art dramatique est de ne point mettre sur la scène de pâles fantômes du passé, mais des personnages empruntés à l'imagination ou à l'histoire, comme on voudra, mais animés, mais passionnés, mais parlant et agissant comme il appartient à des hommes et non à des ombres. C'est la nature humaine qu'il s'agit de représenter à elle-même, mais sous un jour magique qui ne la défigure point et qui l'agrandisse. Cette magie, c'est le génie même de l'art. Il nous enlève aux misères qui nous assiègent, et nous transporte en des régions où nous nous retrouvons encore, car nous ne voulons jamais nous perdre de vue, mais où nous nous retrouvons transformés à notre avantage, où toutes les imperfections de la réalité ont fait place à une certaine perfection relative, où le langage que l'on parle est plus égal et plus relevé, où les personnages sont plus beaux, où même la laideur n'est point admise, et tout cela en respectant l'histoire dans une juste mesure, surtout sans sortir jamais des conditions impérieuses de la nature humaine. L'art a-t-il trop oublié l'humanité? il a dépassé son but, il ne l'a pas atteint; il n'a enfanté que des chimères sans intérêt pour notre ame. A-t-il été trop humain, trop réel, trop nu? il est resté en-deçà de son but; il ne l'a donc pas atteint davantage.

L'illusion est si peu le but de l'art, qu'elle peut être complète et n'avoir aucun charme. Ainsi, dans l'intérêt de l'illusion, on a mis un grand soin dans ces derniers temps à la vérité historique du costume. A la bonne heure; mais ce n'est pas là ce qui importe. Quand vous auriez retrouvé et prêté à l'acteur qui joue le rôle de Brutus le costume même que porta jadis le héros romain, cela toucherait fort médiocrement les vrais connaisseurs. Il y a plus : lorsque l'illusion va trop loin, le sentiment de l'art disparaît pour faire place à un sentiment purement naturel, quelquefois insupportable. Si je croyais qu'Iphigénie est en effet sur le point d'être immolée par son père à vingt pas de moi, je sortirais de la salle en frémissant d'horreur. Si l'Ariane que je vois et que j'entends était la vraie Ariane qui va être trahie par sa sœur, à cette scène pathétique où la pauvre femme, qui déjà se sent moins aimée, demande qui donc lui ravit le cœur jadis si tendre de Thésée, je ferais comme ce jeune Anglais qui s'écriait en sanglotant et en s'efforçant de s'élancer sur le théâtre : « C'est Phèdre, c'est Phèdre, » comme s'il eût voulu avertir et sauver Ariane!

Mais, dit-on, le but du poète n'est-il pas d'exciter la pitié et la ter-

reur? Oui, mais d'abord en une certaine mesure; ensuite il doit y mêler quelque autre sentiment qui tempère ceux-là ou les fasse servir à une autre fin. Si celle de l'art dramatique était seulement d'exciter au plus haut degré la pitié et la terreur, l'art serait le rival impuissant de la nature. Tous les malheurs représentés à la scène sont bien languissans devant ceux dont nous pouvons tous les jours nous donner le triste spectacle. Le premier hôpital est plus rempli de pitié et de terreur que tous les théâtres du monde. Que doit faire le poète dans la théorie que nous combattons? Transporter à la scène la réalité le plus possible, et nous émouvoir fortement en ébranlant nos sens par la vue de douleurs affreuses. Le grand ressort du pathétique serait alors la réprésentation de la mort, surtout celle du dernier supplice. Tout au contraire, c'en est fait de l'art dès que la sensibilité est trop excitée. Pour reprendre un exemple que nous avons déjà employé, qui constitue la beauté d'une tempête, d'un naufrage? qui nous attache à ces grandes scènes de la nature? Ce n'est certes pas la pitié et la terreur : ces sentimens poignans et déchirans nous éloigneraient bien plutôt. Il faut une émotion toute différente de celles-là, et qui en triomphe, pour nous retenir sur le rivage. Cette émotion, c'est le pur sentiment du beau et du sublime excité et entretenu par la grandeur du spectacle, par la vaste étendue de la mer, le roulis des vagues écumantes, le bruit imposant du tonnerre. Mais songeons-nous un seul instant qu'il y a là des malheureux qui souffrent et qui peut-être vont périr? Dès-là, ce spectacle nous devient insupportable. Il en est ainsi de l'art. Quelques sentimens qu'il se propose d'exciter en nous, ils doivent toujours être tempérés et dominés par celui du beau. Produit-il seulement la pitié et la terreur au-delà d'une certaine limite, surtout la pitié et la terreur physique, il révolte, il ne charme plus; il manque l'effet qui lui appartient pour un effet étranger et vulgaire.

Par ce même motif, je ne puis accepter une autre théorie qui, confondant le sentiment du beau avec le sentiment moral et religieux, met l'art au service de la religion et de la morale, et lui donne pour but de nous rendre meilleurs et de nous élever à Dieu. Il y a ici une distinction essentielle à faire. Si toute beauté couvre une beauté morale, si l'idéal monte sans cesse vers l'infini, l'art qui exprime la beauté idéale épure l'ame en l'élevant vers l'infini, c'est-à-dire vers Dieu. L'art produit donc infailliblement le perfectionnement de l'ame, mais il le produit indirectement. Le philosophe, qui recherche les effets et les causes, sait quel est le dernier principe du beau et ses effets certains, bien qu'éloignés; mais l'artiste est avant tout un artiste : ce qui l'a-

nime est le sentiment du beau, ce qu'il veut faire passer dans l'ame du spectateur, c'est le même sentiment qui remplit la sienne. Il se confie à la vertu de la beauté; il la fortifie de toute la puissance, de tout le charme de l'idéal : c'est à elle ensuite de faire son œuvre; l'artiste a fait la sienne, quand il a procuré à quelques ames d'élite ou répandu dans la foule le sentiment exquis de la beauté. Ce sentiment pur et désintéressé est un noble allié du sentiment moral et du sentiment religieux; il les réveille, les entretient, les développe, mais il n'est pas eux : c'est un sentiment distinct et spécial. De même l'art fondé sur ce sentiment, qui s'en inspire et qui le répand, est à son tour un pouvoir indépendant : il ne relève que de lui-même, il s'associe naturellement à tout ce qui agrandit l'ame, comme il le fait lui-même; mais il n'est pas plus au service de la morale et de la religion que la religion et la morale ne sont au service de la politique.

La religion aussi est sa fin à elle-même; elle n'est la servante d'aucun maître. L'homme doit être vertueux par ce motif seul que la vertu est sa loi; c'est dans cette indépendance qu'est la grandeur et la dignité de la morale. L'homme doit rapporter à Dieu ses actions et ses pensées, parce que Dieu est son principe; là est la sainteté de la religion. La perfection morale n'a d'autre fin que de perfectionner l'ame, et la fin de la religion n'est pas en ce monde. Y a-t-il quelque chose de plus contradictoire que d'élever l'ame vers le ciel, et en même temps de la rabaisser vers la terre? C'est, sous une autre forme, la doctrine de l'intérêt et de l'utile. Non, le bien, le saint, le beau, ne servent à rien qu'à eux-mêmes. Il faut comprendre et aimer la morale pour la morale, la religion pour la religion, l'art pour l'art.

Mais l'art, la religion, la morale, sont utiles à la société; je le sais, mais à quelle condition? Qu'ils n'y songent même pas. C'est le culte indépendant et désintéressé de la beauté, de la vertu, de la sainteté, qui seul profite à la société, parce que seul il élève les ames, nourrit et propage ces dispositions généreuses qui font à leur tour la puissance des états.

Renfermons bien notre pensée dans ses justes limites. En revendiquant l'indépendance, la dignité propre et la fin particulière de l'art, nous n'entendons pas le séparer de la religion, de la morale, de la patrie. L'art puise ses inspirations à ces sources profondes, comme à la source toujours ouverte de la nature; mais il n'en est pas moins vrai que l'art, l'état, la religion, sont des puissances qui ont chacune leur monde à part et leurs effets propres : elles se prêtent un concours mutuel, elles ne doivent point se mettre au service l'une de l'autre.

Dès que l'une d'elles s'écarte de sa fin, elle s'égare et se dégrade. L'art se met-il aveuglément aux ordres de la religion et de la patrie? pour vouloir leur être utile, il ne leur sert plus à rien. En perdant sa liberté, il perd son charme et son empire.

On cite sans cesse la Grèce antique et l'Italie moderne comme des exemples triomphans de ce que peut l'alliance de l'art, de la religion et de l'état. Rien de plus vrai, s'il s'agit de leur union; rien de plus faux, s'il s'agit de la servitude de l'art. L'art en Grèce a été si peu esclave de la religion, qu'il en a peu à peu modifié les symboles, et, jusqu'à un certain point, l'esprit même, par ses libres représentations. Il y a loin des divinités que la Grèce reçut de l'Égypte à celles dont elle a laissé des exemplaires immortels. Ces artistes et ces poètes primitifs, qu'on appelle Homère et Dédale, sont-ils étrangers à ce changement? Et dans la plus belle époque de l'art, Eschyle et Phidias ne portèrent-ils pas une grande liberté dans les scènes religieuses qu'ils exposaient aux regards des peuples, soit au théâtre, soit au front des temples? En Italie, comme en Grèce, comme partout, l'art est d'abord entre les mains des sacerdoces et des gouvernemens; mais, à mesure qu'il grandit et se développe, il conquiert de plus en plus sa liberté. On parle de la foi qui alors animait les artistes et vivifiait leurs œuvres : cela est vrai du temps de Giotto et de Cimabuë; mais dès le XV$^{e}$ siècle, en Italie, j'aperçois surtout la foi de l'art en lui-même et le culte de la beauté. Raphaël, dit-on, allait passer cardinal (1); oui, mais sans quitter la Fornarina, et en peignant toujours la Galatée.

Encore une fois, n'exagérons rien; distinguons, ne séparons pas; unissons l'art, la religion, la patrie; mais que leur union ne nuise pas à la liberté de chacune d'elles. Pénétrons-nous bien de cette pensée que l'art est aussi à lui-même une sorte de religion. Dieu se manifeste à nous par l'idée du vrai, par l'idée du bien, par l'idée du beau. Ces trois idées sont égales entre elles et filles légitimes du même père. Chacune d'elles mène à Dieu, parce qu'elle en vient. La vraie beauté est la beauté idéale, et la beauté idéale est un reflet de l'infini; l'infini est le dernier principe du beau, comme du vrai, comme du bien. Ainsi, même indépendamment de toute alliance officielle avec la religion et la morale, l'art est par lui-même essentiellement moral et religieux, car à moins de manquer à sa propre loi, à son propre génie, il exprime partout dans ses œuvres la beauté éternelle. Enchaîné de toutes parts à la matière par d'inflexibles liens, travaillant sur une pierre inanimée,

(1) Vasari, *Vie de Raphaël*.

sur des sons incertains et fugitifs, sur des paroles d'une signification bornée et finie, l'art leur communique, avec la forme la plus précise, qui s'adresse à tel ou tel sens, un caractère mystérieux qui, s'adressant à l'imagination et à l'ame, les arrache à la réalité et les emporte doucement ou violemment dans des régions inconnues. Toute œuvre d'art, quelle que soit sa forme, petite ou grande, figurée, chantée ou parlée, toute œuvre d'art, vraiment belle ou sublime, jette l'ame dans une rêverie gracieuse ou sévère, qui l'élève vers l'infini. L'infini, c'est là le terme commun où l'ame aspire, sur les ailes de l'imagination comme de la raison, par le chemin du sublime et du beau, comme par celui du vrai et du bien. L'émotion que produit le beau tourne l'ame de ce côté; c'est cette émotion bienfaisante que l'art procure à l'humanité.

L'objet de l'art est donc de produire des œuvres qui, comme celles de la nature, ou même à un plus haut degré encore, aient le charme de l'infini; mais comment et par quel prestige tirer l'infini du fini? C'est là la difficulté de l'art, mais c'est aussi sa gloire. Qui nous porte vers l'infini dans la beauté naturelle? Le côté idéal de cette beauté. L'idéal, voilà l'échelle mystérieuse qui fait monter l'ame du fini à l'infini. Il faut donc que l'artiste s'attache à représenter l'idéal. Tout a son idéal. Le premier soin de l'artiste sera donc, quoi qu'il fasse, de pénétrer d'abord l'idéal caché de son sujet, car ce sujet en a un, pour le rendre ensuite plus ou moins frappant aux sens et à l'ame, selon les conditions que lui imposent les matériaux mêmes qu'il emploie, la pierre, la couleur, le son, la parole.

Ainsi exprimer l'idéal et l'infini d'une manière ou d'une autre, telle est la loi de l'art, et tous les arts ne sont tels que par leur rapport au sentiment du beau et de l'infini, qu'ils éveillent dans l'ame, à l'aide de cette qualité suprême de toute œuvre d'art qu'on appelle l'expression.

L'expression est essentiellement idéale. Ce que l'expression tente de faire sentir, ce n'est pas ce que l'œil peut voir, la main toucher, l'oreille entendre, c'est évidemment quelque chose d'invisible et d'impalpable.

Le problème de l'art est d'arriver jusqu'à l'ame par le corps. L'art offre aux sens des formes, des couleurs, des sons, des paroles arrangées de telle sorte qu'elles excitent dans l'ame, cachée derrière les sens, l'émotion ineffable de la beauté.

L'expression s'adresse à l'ame, comme la forme s'adresse aux sens. La forme est l'obstacle à l'expression, et en même temps elle en est le moyen impérieux, inflexible, unique. C'est donc en travaillant sur la forme, en la pliant à son service, à force de soin, de patience et de génie, que l'art parvient à convertir l'obstacle en moyen.

Par leur objet, tous les arts sont égaux; tous ne sont arts que parce qu'ils expriment l'invisible. On ne peut trop le répéter, l'expression est la qualité constitutive de l'art. La chose à exprimer est toujours la même : c'est l'idée, c'est l'esprit, c'est l'ame, c'est l'invisible, c'est l'infini; mais comme il s'agit d'exprimer cette seule et même chose en s'adressant aux sens qui sont divers, la différence des sens divise l'art en des arts différens.

Nous l'avons vu : des cinq sens qui ont été donnés à l'homme, trois, le goût, l'odorat et le toucher, sont incapables de faire naître en nous le sentiment de la beauté. Joints aux deux autres, ils peuvent contribuer à étendre ce sentiment, mais seuls et par eux-mêmes ils ne peuvent le produire. Le goût juge de l'agréable et non du beau. Nul sens ne s'allie moins à l'ame et n'est plus au service du corps; il flatte, il sert le plus grossier de tous les maîtres, l'estomac. Si l'odorat semble quelquefois participer au sentiment du beau, c'est que l'odeur s'exhale d'un objet qui est déjà beau par lui-même, et qui est beau par un autre endroit. Ainsi la rose est belle par ses contours gracieux, par l'éclat varié de ses couleurs; son odeur est agréable, elle n'est pas belle. Enfin, ce n'est pas le toucher seul qui juge de la régularité des formes, c'est le toucher éclairé par la vue.

Il ne reste donc que deux sens auxquels tout le monde reconnaît le privilége d'exciter en nous l'idée et le sentiment du beau. Ils semblent plus particulièrement au service de l'ame. Les sensations qu'ils donnent ont quelque chose de plus pur, de plus intellectuel. Ils sont moins indispensables à la conservation matérielle de l'individu. Ils contribuent à l'embellissement plutôt qu'au soutien de la vie. Ils nous procurent des plaisirs où notre personne semble moins intéressée et s'oublie davantage. C'est donc à la vue et à l'ouïe que l'art doit s'adresser et qu'il s'adresse pour pénétrer jusqu'à l'ame. De là la division des arts en deux grandes classes, arts de l'ouïe, arts de la vue : d'un côté, la musique et la poésie; de l'autre, la peinture avec la gravure, la sculpture, l'architecture, l'art des jardins.

On s'étonnera peut-être de ne pas nous voir ranger parmi les arts ni l'éloquence, ni l'histoire, ni la philosophie.

Les arts s'appellent les beaux-arts, parce que leur seul objet est de produire l'émotion du beau sans aucun regard à l'utilité ni du spectateur ni de l'artiste. Ils s'appellent encore les arts libéraux, parce qu'ils n'acceptent la tyrannie d'aucun but étranger : leur dignité est dans leur liberté. De là le sens et l'origine de ces expressions de l'antiquité, *artes liberales*, *artes ingenuæ*. Il y a des arts sans noblesse,

ceux dont le but est l'utilité pratique et matérielle; on les nomme des métiers. Tel est celui du poêlier, du maçon. L'art véritable s'y peut joindre, y briller même, mais dans les accessoires et dans les détails, non dans le principal.

L'éloquence, l'histoire, la philosophie, sont assurément de hauts emplois de l'intelligence; elles ont leur dignité, leur éminence que rien ne surpasse, mais, à proprement parler, ce ne sont pas des arts.

L'éloquence ne se propose pas de faire naître dans l'ame des auditeurs le sentiment désintéressé de la beauté. Elle peut produire aussi cet effet, mais sans l'avoir cherché. Sa fin directe, celle qu'elle ne peut subordonner à aucune autre, c'est de convaincre, c'est de persuader. L'éloquence a un client qu'elle doit avant tout sauver ou faire triompher. Que ce client soit un homme, un peuple, une idée, peu importe. Heureux l'orateur s'il fait dire : Cela est bien beau ! noble hommage rendu à son talent; malheureux s'il ne fait dire que cela, car il a manqué son but. Les deux grands types de l'éloquence politique et religieuse, Démosthènes dans l'antiquité, Bossuet chez les modernes, ne pensent qu'à l'intérêt de la cause confiée à leur génie, la cause sacrée de la patrie et celle de la religion, tandis qu'au fond Phidias et Raphaël travaillent à faire de belles choses. Hâtons-nous aussi de le dire, les noms de Démosthènes et de Bossuet nous le commandent : la vraie éloquence, bien différente en cela de la rhétorique, dédaigne certains moyens de succès; elle ne demande pas mieux que de plaire, mais sans aucun sacrifice indigne d'elle; tout ornement étranger, toute ombre de flatterie la dégrade. Son caractère propre est la simplicité, le sérieux ; je ne veux pas dire le sérieux affecté, la gravité composée et fardée, la pire de toutes les impostures, j'entends le sérieux vrai qui part d'une conviction sincère et profonde. C'est ainsi que Socrate comprenait la vraie éloquence (1).

Il en faut dire autant de l'histoire et de la philosophie. Le philosophe parle et écrit. Puisse-t-il donc, comme l'orateur, trouver des accens qui fassent entrer la vérité dans l'ame, des couleurs et des formes qui la fassent briller évidente et manifeste aux yeux de l'intelligence ! Ce serait soi-même trahir sa cause que de négliger les moyens qui la peuvent servir; mais l'art le plus profond n'est ici qu'un moyen : le but de la philosophie est ailleurs, d'où il suit que la philosophie n'est pas un art. Sans doute Platon est un grand artiste; il est l'égal de Sophocle et de Phidias, comme Pascal est quelquefois le rival de Démosthènes

(1) Voyez le *Gorgias* avec l'*Argument*, tome III de notre traduction de Platon.

et de Bossuet (1); mais tous deux auraient rougi, s'ils eussent surpris au fond de leur ame un autre dessein, un autre but que le service de la vérité et de la vertu.

L'histoire ne raconte pas pour raconter, elle ne peint pas pour peindre; elle raconte et elle peint le passé pour qu'il soit la leçon vivante de l'avenir. Elle se propose d'instruire les générations nouvelles par l'expérience de celles qui les ont devancées, en mettant sous leurs yeux le tableau fidèle de grands et importans évènemens avec leurs causes et leurs effets, avec les desseins généraux et les passions particulières, avec les fautes, les vertus, les crimes qui se trouvent mêlés ensemble dans les choses humaines. Elle enseigne l'excellence de la prudence, du courage, des grandes pensées profondément méditées, constamment suivies, exécutées avec modération et avec force. Elle fait paraître la vanité des prétentions immodérées, la puissance de la sagesse et de la vertu, l'impuissance de la folie et du crime. Elle est une école de morale et de politique. Thucydide, Polybe et Tacite prétendent à tout autre chose qu'à procurer des émotions nouvelles à une curiosité oisive ou à une imagination blasée; ils veulent sans doute intéresser et attacher, mais pour mieux instruire; ils se portent ouvertement pour les maîtres des hommes d'état et les précepteurs du genre humain.

Le seul objet de l'art est le beau. L'art s'abandonne lui-même dès qu'il s'en écarte. Il est souvent contraint de faire des concessions aux circonstances, aux conditions extérieures qui lui sont imposées; mais il faut toujours qu'il retienne une juste liberté. L'architecture et l'art des jardins sont les moins libres des arts libéraux; ils ont à subir des gênes inévitables; c'est au génie de l'artiste à dominer ces gênes et même à en tirer d'heureux effets, ainsi que le poète fait tourner l'esclavage du mètre et de la rime en une source de beautés inattendues. Une extrême liberté peut porter l'art au caprice qui le dégrade, comme aussi de trop lourdes chaînes l'écrasent. C'est tuer l'architecture que de la soumettre à la commodité, au *comfort*. L'architecte est-il obligé de subordonner la coupe générale et les proportions de son édifice à telle ou telle fin particulière qui lui est prescrite? il se réfugie dans les détails, dans les frontons, dans les frises, dans toutes les parties qui n'ont pas l'utile pour objet spécial, et là il redevient vraiment artiste. La sculpture et la peinture, surtout la musique et la poésie, sont plus libres

(1) Il y a telle *Provinciale* qui, pour la véhémence et la vigueur, ne peut être comparée qu'aux *Philippiques*, et le fragment sur l'*infini* a la grandeur et la magnificence de Bossuet. Voyez notre écrit *Des Pensées de Pascal*, seconde édition, p. 276.

que l'architecture et l'art des jardins. On peut aussi leur donner des entraves, mais elles s'en dégagent plus aisément : à ce titre ce sont les plus libéraux de tous les arts.

Semblables par leur but commun, tous les arts diffèrent par les effets particuliers qu'ils produisent, et par les procédés qu'ils emploient. Ils ne gagnent rien à échanger leurs moyens, et à confondre les limites qui les séparent. Je m'incline devant l'autorité de l'antiquité; mais, peut-être faute d'habitude et par un reste de préjugé, j'ai de la peine à me représenter avec plaisir des statues composées de plusieurs métaux, surtout des statues peintes (1). Sans prétendre que la sculpture n'ait pas jusqu'à un certain point son coloris, celui d'une matière parfaitement pure, celui surtout que la main du temps lui imprime, malgré toutes les séductions d'un grand talent contemporain (2), je goûte peu, je l'avoue, cet artifice qui s'efforce de donner au marbre la *morbidezza* de la peinture. La sculpture est une muse austère; elle a ses graces à elle, mais qui ne sont celles d'aucun autre art. La vie de la couleur lui doit demeurer étrangère : il ne resterait plus qu'à vouloir lui communiquer le mouvement de la poésie et le vague de la musique! Et celle-ci que gagnera-t-elle à viser au pittoresque, quand son domaine propre est le pathétique? Donnez au plus savant symphoniste une tempête à rendre. Rien de plus facile à imiter que le sifflement des vents et le bruit du tonnerre; mais par quelles combinaisons d'harmonie fera-t-il paraître aux yeux la lueur des éclairs déchirant tout à coup le voile de la nuit, et ce qu'il y a de plus formidable dans la tempête, le mouvement des flots qui tantôt s'élèvent comme une montagne, tantôt s'abaissent et semblent se précipiter dans des abîmes sans fond? Si l'auditeur n'est pas averti du sujet, il ne le soupçonnera jamais, et je défie qu'il distingue une tempête d'une bataille. En dépit de la science et du génie, des sons ne peuvent peindre des formes. La musique bien conseillée se gardera de lutter contre l'impossible; elle renoncera à figurer en détail le soulèvement et la chute des vagues et d'autres phénomènes semblables; mais elle fera mieux : avec des sons, elle fera passer dans notre ame les sentimens qui se succèdent en nous pendant les scènes diverses de la tempête. C'est ainsi qu'Haydn deviendra le rival, le vainqueur même du peintre (3), parce qu'il a été donné à la musi-

(1) Voyez le *Jupiter Olympien* de M. Quatremère de Quincy.

(2) Allusion à la *Madeleine* de Canova.

(3) Voyez *la Tempête* d'Haydn, parmi les œuvres de piano de ce maître.

que de remuer et d'ébranler l'ame plus profondément encore que la peinture.

Depuis le *Laocoon* de Lessing, il n'est plus permis de répéter, sans de grandes réserves, l'axiome fameux : *sicut pictura poesis*, ou du moins il est bien certain que la peinture ne peut pas tout ce que peut la poésie. Tout le monde admire le portrait de la Renommée tracé par Virgile; mais qu'un peintre s'avise de réaliser cette figure symbolique, qu'il nous représente un monstre énorme avec cent yeux, cent bouches et cent oreilles, qui des pieds touche la terre et cache sa tête dans les cieux : l'effet d'une pareille figure pourra bien être ridicule.

Ainsi les arts ont un but commun et des moyens radicalement différens. De là les règles générales communes à tous, et les règles particulières à chacun d'eux. Je n'ai ni le temps ni le droit d'entrer à cet égard dans aucun détail. Je me borne à rappeler que la grande loi est l'expression. Toute œuvre d'art qui n'exprime pas une idée ne signifie rien; il faut qu'en s'adressant à tel ou tel sens, elle pénètre jusqu'à l'esprit, jusqu'à l'ame, et y porte une pensée, un sentiment capable de la toucher ou de l'élever. De cette règle fondamentale dérivent toutes les autres, par exemple, celle que l'on recommande sans cesse et avec tant de raison, la composition : c'est là que s'applique particulièrement le précepte de l'unité et de la variété; mais, en disant cela, on n'a rien dit tant qu'on n'a pas déterminé la nature de l'unité dont on veut parler. La vraie unité, c'est l'unité d'expression, et la variété n'est faite que pour répandre et faire luire sur l'œuvre entière l'idée ou le sentiment unique qu'elle doit exprimer. Il est inutile de faire remarquer qu'entre la composition ainsi entendue et ce qu'on nomme souvent ainsi, comme la symétrie et l'arrangement des parties suivant des règles artificielles, il y a un abîme. La vraie composition n'est autre chose que le moyen le plus puissant d'expression.

L'expression ne fournit pas seulement les règles générales des arts, elle donne encore le principe qui permet de les classer, de les coordonner entre eux.

En effet, toute classification suppose un principe qui serve de mesure commune.

On a cherché un tel principe dans le plaisir, et le premier des arts a paru celui qui donne les jouissances les plus vives; mais nous avons prouvé que l'objet de l'art n'est pas le plaisir : le plus ou moins de plaisir qu'un art procure ne peut donc être la vraie mesure de sa valeur.

Cette mesure n'est autre que l'expression. L'expression étant le but

suprême, l'art qui s'en rapproche le plus est le premier de tous les arts.

Tous les arts vrais sont expressifs, mais ils le sont diversement. Prenez la musique; c'est l'art sans contredit le plus pénétrant, le plus profond, le plus intime. Il y a physiquement et moralement entre un son et l'ame un rapport merveilleux. Il semble que l'ame est un écho où le son prend une puissance nouvelle. On raconte de la musique ancienne des choses extraordinaires, qu'il n'est pas difficile d'admettre en voyant les effets de notre musique sur nous-mêmes, qui ne sommes point aussi sensibles au beau que les anciens. Et il ne faut pas croire que la grandeur des effets suppose ici des moyens très compliqués. Non, moins la musique fait de bruit, et plus elle touche. Donnez quelques notes à Pergolèse, donnez-lui surtout quelques voix pures et suaves, et il vous ravit jusqu'au ciel, il vous emporte dans les espaces de l'infini, il vous plonge dans d'ineffables rêveries. Le pouvoir propre de la musique est d'ouvrir à l'imagination une carrière sans limites, de se prêter avec une souplesse étonnante à toutes les dispositions de chacun, d'irriter ou de bercer, aux sons de la plus simple mélodie, nos sentimens accoutumés, nos affections favorites. Sous ce rapport, la musique est un art sans rival; elle n'est pourtant pas le premier des arts.

La musique paie la rançon du pouvoir immense qui lui a été donné; elle éveille plus que tout autre le sentiment de l'infini, parce qu'elle est vague, obscure, indéterminée dans ses effets. Elle est juste l'art opposé à la sculpture, qui porte moins vers l'infini parce que tout en elle est arrêté avec la dernière précision. Telle est la force et en même temps la faiblesse de la musique : elle exprime tout, et elle n'exprime rien en particulier. La sculpture, au contraire, ne fait guère rêver, car elle représente nettement telle chose et non pas telle autre. La musique ne peint pas, elle touche; elle met en mouvement l'imagination, non celle qui reproduit des images, mais celle qui fait battre le cœur, car il est absurde de borner l'imagination à l'empire des images. Le cœur une fois ému ébranle tout le reste : c'est ainsi que la musique peut indirectement et jusqu'à un certain point susciter des images et des idées; mais sa puissance directe et naturelle n'est ni sur l'imagination représentative, ni sur l'intelligence : elle est sur le cœur; c'est un assez bel avantage.

Le domaine de la musique est le sentiment, mais là même son pouvoir est plus profond qu'étendu, et si elle exprime certains sentimens avec une force incomparable, elle n'en exprime qu'un très petit nombre.

Par voie d'association, elle peut les réveiller tous; mais directement elle n'en produit guère que deux, les plus simples, les plus élémentaires, la tristesse et la joie, avec leurs mille nuances. Demandez à la musique d'exprimer l'héroïsme, la résolution vertueuse, et bien d'autres sentimens où interviennent assez peu la tristesse et la joie: elle en est aussi incapable que de peindre un lac ou une montagne. Elle s'y prend comme elle peut : elle emploie le large, le rapide, le fort, le doux, etc.; mais c'est à l'imagination à faire le reste, et l'imagination ne fait que ce qui lui plaît. Sous la même mesure, celui-ci met une montagne, et celui-là l'Océan; le guerrier y puise des inspirations héroïques, le solitaire des inspirations religieuses. Sans doute, les paroles déterminent l'expression musicale, mais le mérite alors est à la parole, non à la musique, et quelquefois la parole imprime à la musique une précision qui la tue et lui ôte ses effets propres, le vague, l'obscurité, la monotonie, mais aussi l'ampleur et la profondeur, j'allais presque dire l'infinitude. Je n'admets nullement cette fameuse définition du chant, — une déclamation notée. Une simple déclamation bien accentuée est assurément préférable à des accompagnemens étourdissans; mais il faut laisser à la musique son caractère, et ne lui enlever ni ses défauts ni ses avantages. Il ne faut pas surtout la détourner de son objet, et lui demander ce qu'elle ne saurait donner. Elle n'est pas faite pour exprimer des sentimens compliqués et factices, ou terrestres et vulgaires. Son charme singulier est d'élever l'ame vers l'infini. Elle s'allie donc naturellement à la religion, surtout à cette religion de l'infini qui est en même temps la religion du cœur; elle excelle à transporter aux pieds de l'éternelle miséricorde l'ame tremblante sur les ailes du repentir, de l'espérance et de l'amour. Heureux ceux qui à Rome, au Vatican, dans les solennités du culte catholique, ont entendu les mélodies de Léo, de Durante, de Pergolèse, sur le vieux texte consacré! Ils ont un moment entrevu le ciel, et leur ame a pu y monter, sans distinction de rang, de pays, de croyance même, par les degrés qu'elle choisit elle-même, par ces degrés invisibles et mystérieux, composés et tissus, pour ainsi dire, de tous les sentimens simples, naturels, universels, qui, sur tous les points de la terre, tirent du sein de la créature humaine un soupir vers un autre monde (1)!

(1) Je n'ai pas eu le bonheur d'entendre moi-même la musique religieuse du Vatican. Je laisserai donc parler un juge compétent, M. Quatremère de Quincy,

Entre la sculpture et la musique, ces deux extrêmes opposés, est la peinture, presque aussi précise que l'une, presque aussi touchante que l'autre. Comme la sculpture, elle marque les formes visibles des objets, en y ajoutant la vie; comme la musique, elle exprime les sentimens les plus profonds de l'ame, et elle les exprime tous. Dites-moi quel est le sentiment qui ne soit pas sur la palette du peintre? Il a la nature entière à sa disposition, le monde physique et le monde moral, un cimetière, un paysage, un coucher de soleil, l'océan, les grandes scènes de la vie civile et religieuse, tous les êtres de la création, par-dessus tout le visage de l'homme, et son regard, ce vivant miroir de ce qui se passe dans l'ame. Plus pathétique que la sculpture, plus claire que la musique, la peinture s'élève, selon moi, au-dessus de toutes les deux, parce qu'elle exprime davantage la beauté sous toutes ses formes, l'ame humaine dans la richesse et la variété de ses sentimens.

Mais l'art par excellence, celui qui surpasse tous les autres parce qu'il est incomparablement le plus expressif, c'est la poésie.

*Considérations morales sur la destination des ouvrages de l'art*, Paris, 1815, page 98.

« Qu'on se rappelle ces chants si simples et si touchans qui terminent à Rome les solennités funèbres de ces trois jours que l'église destine particulièrement à l'expression de son deuil dans la dernière des semaines de la pénitence. C'est dans cette nef, où le génie de Michel-Ange a embrassé la durée des siècles, depuis les merveilles de la création jusqu'au dernier jugement, qui doit en détruire les œuvres, que se célèbrent, en présence du pontife romain, ces cérémonies nocturnes dont les rites, les symboles, les plaintives liturgies, semblent être autant de figures du mystère de douleur auxquels elles sont consacrées. La lumière décroissant par degrés, à chaque révolution de chaque prière, vous diriez qu'un voile funèbre s'étend peu à peu sous ces voûtes religieuses. Bientôt la lueur douteuse de la dernière lampe ne vous permet plus d'apercevoir dans le lointain que le Christ, au milieu des nuages, prononçant ses jugemens, et quelques anges exécuteurs de ses arrêts. Alors, du fond d'une tribune interdite aux regards profanes se fait entendre le psaume du roi pénitent, auquel trois des plus grands maîtres de l'art ont ajouté les modulations d'un chant simple et pathétique. Aucun instrument ne se mêle à ces accords. De simples concerts de voix exécutent cette musique; mais ces voix semblent être celles des anges, et leur impression a pénétré jusqu'au fond de l'ame. »

Nous avons cité ce beau morceau, et nous aurions pu en citer beaucoup d'autres, encore supérieurs à celui-là, d'un homme aujourd'hui oublié et presque toujours méconnu, mais que la postérité mettra à sa place. Indiquons du moins les dernières pages du même écrit sur la nécessité de laisser les ouvrages d'art dans le lieu pour lequel ils ont été faits, par exemple, le portrait de M^lle^ de La Vallière en Madeleine aux Carmélites, au lieu de le transporter et de l'exposer dans les appartemens de Versailles, « le seul lieu du monde, dit éloquemment M. Quatremère, qui ne devait jamais le revoir. »

La parole est l'instrument de la poésie; la poésie la façonne à son usage et l'idéalise pour lui faire exprimer la beauté idéale; elle lui donne le charme et la puissance de la mesure; elle en fait quelque chose d'intermédiaire entre la voix ordinaire et la musique, quelque chose à la fois de matériel et d'immatériel, de fini, de clair et de précis, comme les contours et les formes les plus arrêtées, de vivant et d'animé comme la couleur, de pathétique et d'infini comme le son. Le mot naturel en lui-même, surtout le mot choisi et transfiguré par la poésie, est le symbole le plus énergique et le plus universel. Armée de ce talisman, qu'elle a fait pour elle, la poésie réfléchit toutes les images du monde sensible, comme la sculpture et la peinture; elle réfléchit le sentiment comme la peinture et la musique, avec toutes ses variétés que la musique n'atteint pas, et dans leur succession rapide que ne peut suivre la peinture, à jamais arrêtée et immobile comme la sculpture; et elle n'exprime pas seulement tout cela, elle exprime ce qui est à peu près inaccessible à tout autre art, je veux dire la pensée entièrement séparée des sens, la pensée qui n'a pas de forme, la pensée qui n'a pas de couleur, la pensée qui ne laisse échapper aucun son, qui ne se manifeste dans aucun regard, la pensée dans son vol le plus sublime, dans son abstraction la plus raffinée!

Songez-y. Quel monde d'images, de sentimens, de pensées à la fois distinctes et confuses, suscite en vous ce seul mot : la patrie! et cet autre mot, bref et immense : Dieu! Quoi de plus clair, et tout ensemble de plus profond et de plus vaste!

Dites à l'architecte, au sculpteur, au peintre, au musicien même, d'évoquer ainsi d'un seul coup toutes les puissances de la nature et de l'ame. Ils ne le peuvent, et par-là ils reconnaissent la supériorité de la parole et de la poésie.

Ils la proclament eux-mêmes, car ils prennent la poésie pour leur propre mesure; ils estiment et ils demandent qu'on estime leurs œuvres à proportion qu'elles se rapprochent davantage de l'idéal poétique. Et le genre humain fait comme les artistes. Quelle poésie! s'écrie-t-on à la vue d'un beau tableau, d'une noble mélodie, d'une statue vivante et expressive. Ce n'est pas là une comparaison arbitraire; c'est un jugement naturel qui fait de la poésie le type de la perfection de tous les arts, l'art qui comprend tous les autres, auquel tous aspirent, auquel nul ne peut atteindre.

Quand les autres arts veulent imiter les œuvres de la poésie, la plupart du temps ils s'égarent, ils perdent leur propre génie, sans dérober celui de la poésie. Mais la poésie bâtit à son gré des palais

et des temples, comme l'architecture; elle les fait simples ou magnifiques; tous les ordres lui obéissent ainsi que tous les systèmes; les différens âges de l'art lui sont égaux; elle reproduit, s'il lui plaît, le classique ou le gothique, le beau ou le sublime, le mesuré ou l'infini. Lessing a pu comparer avec la justesse la plus exquise Homère au plus parfait sculpteur, tant les formes que ce ciseau merveilleux donne à tous les êtres sont déterminées avec netteté! Et quel peintre aussi qu'Homère! et, dans un genre différent, le Dante! La musique seule a quelque chose de plus pénétrant que la poésie, mais elle est vague, elle est bornée, elle est fugitive. Outre sa netteté, sa variété, sa durée, la poésie a aussi les plus pathétiques accens. Rappelez-vous les paroles que Priam laisse tomber aux pieds d'Achille en lui redemandant le cadavre de son fils, plus d'un vers de Virgile, des scènes entières du *Cid* et de *Polyeucte*, la prière d'Esther agenouillée devant Dieu, les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*. Dans le chant célèbre de Pergolèse, *Stabat Mater dolorosa*, on peut demander ce qui émeut le plus de la musique ou des paroles. Le *Dies iræ, dies illa*, récité seulement, est déjà de l'effet le plus terrible. Dans ces paroles formidables, tous les coups portent pour ainsi dire; chaque mot renferme un sentiment distinct, une idée à la fois profonde et déterminée. L'intelligence avance à chaque pas, et le cœur s'élance à sa suite. La parole humaine, idéalisée par la poésie, a la profondeur et l'éclat de la note musicale, mais elle est lumineuse autant que pathétique; elle parle à l'esprit comme au cœur; elle est en cela inimitable et inaccessible, qu'elle réunit en elle tous les extrêmes et tous les contraires dans une harmonie qui redouble leur effet réciproque, et où tour à tour comparaissent et se développent toutes les images, tous les sentimens, toutes les idées, toutes les facultés humaines, tous les replis de l'ame, toutes les faces des choses, tous les mondes réels et tous les mondes intelligibles!

Arrêtons-nous. Gardons-nous de franchir le seuil de la métaphysique, et d'entrer dans des considérations particulières où de suffisantes études ne nous accompagneraient pas. C'est assez pour nous d'avoir posé les principes et tracé un cadre général. Il appartient à d'autres de remplir ce cadre par des travaux approfondis, d'éprouver ces principes en les appliquant. La science de la beauté vaut bien la peine que de nobles esprits y consacrent leurs veilles et s'efforcent d'y attacher leur nom.

V. Cousin.

# L'ALPUXARRA.

DERNIÈRE PARTIE.[1]

## III.

J'avais fait, à Almérie, la connaissance d'un compatriote, M. T... de Grenoble; compromis dans la conspiration de Paul Didier, il avait depuis lors quitté la France. Après avoir erré quelques années en Suisse et ailleurs, il avait fixé ses pénates en Espagne, où il exploitait plusieurs établissemens métallurgiques. Précisément alors ses affaires l'appelaient dans l'Alpuxarra; il fut décidé que nous ferions le voyage ensemble. C'était une bonne fortune pour moi, qui trouvais en M. T... un guide instruit et profondément versé dans la connaissance des lieux que je voulais visiter. J'avais licencié, en arrivant à Almérie, mes deux carabiniers; le *mozo* fripon s'était licencié lui-même, à ma grande satisfaction. Je me pourvus d'un autre écuyer, et dus me contenter cette fois pour escorte d'un seul piéton armé d'une escopette; il est vrai que l'arsenal de mon nouveau compagnon de voyage était aussi bien fourni que le mien : il avait comme moi dans ses fontes des argumens péremptoires, et son fusil de chasse à deux coups figurait avec avantage à côté de mon tromblon.

Almérie a quatre portes : la porte du Secours, la porte du Soleil, celles de la Mer et de Purchena; nous sortîmes par la dernière, et prîmes la direction du nord. Le chemin, qui est d'abord assez bon, forme la tête d'une route

(1) Voyez la première partie dans la livraison du 1er août.

militaire ouverte par les Français et abandonnée après eux; non-seulement l'Espagnol ne fonde rien, mais il n'a pas même l'esprit de conservation : dans ses mains tout se dégrade, tout périt. De ce côté de la ville, le paysage est aride, l'horizon borné; des collines pierreuses et grisâtres courent tristement des deux côtés; entre elles coule, à travers les lauriers-roses, le fleuve d'Almérie, torrent capricieux qui, selon la saison, laisse à sec son large lit, ou renverse tout sur son passage. Après quelques milles, on passe le pont des Palmes, ainsi nommé à cause du grand nombre de palmiers qui croissent à l'entour. Je n'en avais jamais tant vu. Ce qu'on remarque avec moins de plaisir, ce sont de nombreux *milagros;* on appelle ainsi des croix de bois plantées à la place où quelque meurtre a été commis. Ces sinistres jalons évoquent des images peu pastorales sur les pas du voyageur, et l'invitent à la prudence.

Tout ce pays est plus que suspect; des histoires de voleurs en défraient seules la chronique. Mon compagnon de voyage en savait quelque chose, et par expérience; il avait été plusieurs fois attaqué sur la route même que nous suivions, et quinze jours s'étaient passés à peine depuis sa dernière aventure. Parmi les brigands qui cette fois l'avaient assailli se trouvait son domestique. Peu de temps auparavant, quatre assassins l'avaient salué, en plein jour, presque au même endroit, d'une volée de coups de fusil; mais ceux-là n'en voulaient pas à sa bourse, et ne songeaient qu'à satisfaire une inimitié commerciale irritée encore par sa qualité d'étranger, qui, au-delà des Pyrénées, est un titre de réprobation. M. T... s'était toujours tiré d'affaire avec un rare bonheur, mais sa sœur avait été moins heureuse que lui : attaquée elle-même et blessée grièvement par ces sauvages, elle était morte des suites de ses blessures. De tels antécédens étaient bien faits pour inspirer quelques alarmes, et on n'affronte pas des dangers si certains sans une passion bien décidée pour les voyages. A cette époque d'ailleurs, un *faccioso* nommé Arraès exploitait l'Alpuxarra au nom du droit salique de don Carlos, qui ne s'en doutait guère. Cette rencontre entrait donc en ligne de compte dans les chances du voyage. Et qu'avions-nous pour faire face à tant d'ennemis? Notre unique fantassin. Il est vrai que notre escorte compta bientôt un homme de plus : le hasard nous fit rencontrer un second fantassin connu du premier, armé comme lui de l'escopette classique, et qui consentit, sur notre demande, à faire route avec nous. Renforcés d'autant, nous poursuivîmes notre marche avec plus de sécurité et prêts à tout évènement.

Laissant à droite Viator et Pechina, deux villages insignifians de la juridiction d'Almérie, nous traversâmes Huercal, gros bourg noyé dans la verdure, et bientôt, quittant la grande route qui s'en va serpenter sur les montagnes, nous descendîmes dans le lit du fleuve pour y marcher durant quatre mortelles heures. La végétation des deux berges est assez belle, mais le milieu est d'une aridité désespérante; les lauriers-roses font trop vite place aux cailloux, et pas un arbre, pas un misérable buisson ne s'élève pour modérer les ardeurs du soleil. Il était midi, un air immobile et chaud pesait

sur nous comme un manteau de plomb. Nous ne traversions ni hameaux ni villages, mais nous en apercevions quelques-uns sur les hauteurs. A droite est le village de Rioja, où finit la sierra d'Alhamilla, qui arrive d'Almérie en ligne droite; à gauche est celui de Gador, où commence la sierra qu'il baptise, et que les Mores, plus poétiques, avaient nommée la sierra du Soleil. Des carrières de jaspe, répandues aux environs, signalent ce point intéressant à l'attention des géologues. Plus haut est Santa-Fé de Mandujar; puis vient Alhavia, où croissent en abondance des dattes, des figues, des pêches; mais, hélas! nous étions dans notre *rambla* comme Tantale, qui, du fond du Tartare, dévorait des yeux les vergers de l'Élysée. La seule halte que nous permît le temps fut une courte et assez maigre étape à la Calderona, taverne isolée et comme suspendue au versant d'un précipice, laquelle n'est guère hantée que par les charbonniers et les bandits.

Plusieurs torrens, descendus de la vaste et imposante sierra de Filabrès, viennent successivement grossir le fleuve d'Almérie : c'est d'abord le Rio de Tabernas, puis celui de Gergal, et enfin le Nacimiento; ce dernier, descendu de la sierra de Baza, est le fleuve d'Almérie proprement dit, quoiqu'il ne prenne ce nom qu'au point de jonction; l'autre affluent arrive de la sierra de Gador et s'appelle le Bogaraya, ou fleuve d'Andarax; c'est celui-là que nous continuâmes à remonter. Nous le passions toutes les minutes, et souvent nous marchions dans l'eau. Je dois ajouter, à la gloire de nos deux janissaires, qu'ils s'en tiraient mieux que les chevaux eux-mêmes, et que, loin de se laisser dépasser par eux, ils étaient toujours en avant. Ils me représentaient fidèlement l'un et l'autre le véritable fantassin espagnol, sobre, discret, agile, infatigable; tout lui suffit, rien ne le décourage; son jarret de fer se joue de la fatigue, un ognon la lui fait oublier: pour un cigarre, il irait au bout du monde. Jusqu'alors spacieuse, la route, je veux dire la rivière, se rétrécit par degrés et fait des coudes fréquens; quelques moulins et quelques chaumines sont dispersés de loin en loin sur les deux rives; les villages sont toujours sur les hauteurs : d'un côté s'élève Alicum, de l'autre Terqué, et, tout près de Terqué, Abentarique ou Ventarique, village arabe autour duquel on recueille du salpêtre en abondance. Le fisc s'en réserve le monopole; mais il en est de cela comme des douanes : on a bien vite formulé une défense, il ne faut pour cela qu'un carré de papier; quant à le faire exécuter, c'est moins facile. Sur le littoral, on fait la contrebande; sur la montagne, on fait de la poudre : c'est l'industrie du lieu, et il n'y a pas de délateurs, parce qu'il n'y a que des complices; chaque maison, chaque hutte, chaque grotte est une poudrière clandestine. La poudre ainsi fabriquée est loin d'être fine. Qu'importe? telle poudre, telle escopette; en Espagne, on n'y regarde point de si près, et l'on y tue son homme sans tant de cérémonie.

Nous quittâmes enfin le lit du Bogaraya; il en était temps, car cette route frayée par la nature est des plus fastidieuses. Une fois sur la terre ferme, on gravit un chemin plus commode, tracé en corniche sur les premières pentes de la sierra de Gador. De l'autre côté du fleuve s'élève le Monténégro, senti-

nelle avancée de la Sierra-Nevada. Il faisait chaud encore, mais les oliviers nous prêtaient leur ombrage, et nous pûmes bientôt nous rafraîchir à la magnifique fontaine d'Illar, dont les jets vigoureux sont autant de cascades. Les femmes du village y puisaient de l'eau dans des cruches de terre informes; elles-mêmes étaient peu gracieuses, et nous firent un farouche accueil. Il se trouvait parmi elles une pauvre jeune fille de douze à treize ans, qui vint danser nue autour de nous. — C'est la gitana, nous dirent-elles cyniquement; que vos seigneuries n'y fassent pas attention! — La malheureuse enfant était folle, folle de naissance, et, malgré sa beauté, malgré son malheur, elle servait de jouet à cette population barbare.

J'ai dit barbare, et je maintiens le mot, car, à mesure qu'on s'enfonce dans les montagnes, le peu de civilisation que les côtes doivent au commerce et au mouvement des voyageurs disparaît et fait place à des mœurs plus rudes et plus sauvages. Le nombre des *milagros* augmente en proportion; cela veut dire que les meurtres se multiplient, sans que la justice se donne la peine de rechercher les meurtriers, à moins pourtant qu'ils ne soient riches, car alors elle les exploite, les pressure, et leur vend heure par heure, c'est-à-dire écu par écu, des délais et des sursis qui ne les sauvent pas toujours, mais les ruinent infailliblement. Je connais un habitant de l'Alpuxarra, vieillard aujourd'hui fort pacifique et corrégidor de son village, lequel a eu le malheur de tuer un homme il y a une trentaine d'années. Un *escribano* a la preuve du crime, et vit depuis trente ans d'un silence qu'il se fait payer à prix d'or. Vous figurez-vous une persécution plus effroyable? Le patient n'est pas riche; comment le serait-il? tout ce qu'il perçoit, tout ce qu'il gagne appartient à son bourreau; c'est pour lui qu'il possède, c'est pour lui qu'il travaille. L'oublie-t-il un instant, il le voit tout d'un coup surgir devant lui comme un spectre acharné. De l'argent! de l'argent! toujours de l'argent! Qu'il refuse, on insiste; qu'il s'indigne, on le menace, et si le désespoir le pousse à la révolte, on évoque à ses yeux l'échafaud. C'est la victime elle-même qui m'a raconté son supplice, un supplice de trente ans! et tandis que le vieux corrégidor me parlait d'une voix étouffée par la rage et la peur, il promenait autour de lui des regards inquiets, égarés, comme s'il eût vu rôder à ses côtés exécrable *escribano* .

Après Illar, on traverse Instincion, hameau misérable. On passe près de Ragol, qu'on laisse dans les bas-fonds, au sein d'une vallée verte que le fleuve arrose et fertilise. Les crêtes sont arides et dépeuplées; à peine y voit-on paraître, d'espace en espace, un chevrier vêtu de peau comme les pâtres de la Sabine, et qui joue de la musette quand il ne tire pas des coups de fusil. Son troupeau, rétif et vagabond, trouve à peine à brouter quelques touffes de thym entre les cailloux. La route en zig-zag passe à travers des rochers magnifiques; et dont les brusques escarpemens, les formes abruptes et déchirées, portent l'empreinte de bouleversemens terribles. Un de ces rochers pittoresques nommé Pierre Forée, *Piedra Forada,* est coupé en deux comme par la hache d'un géant, et donne son nom à une *rambla* qui s'avance

tortueusement et péniblement jusqu'au cœur de la sierra de Gador. Un petit vallon frais et riant est jeté comme une oasis au milieu de ce chaos de pierres; on s'y repose avec charme à l'ombre des platanes et des figuiers. Non loin est une *venta* solitaire et proprette, dont la maîtresse accorte et jolie nous arrêta au passage pour nous offrir le *gaspacho* de rigueur; c'est le sorbet du pays. Ne vous attendez cependant pas à quelque chose de raffiné; rien au contraire n'est plus rustique : le *gaspacho* n'est qu'une salade au pain qui, étendue d'eau glacée, désaltère et rafraîchit fort bien quand on n'a rien de mieux.

Ici finit la terre de Marchena et commence l'Alpuxarra véritable, le pays des mines et des fourneaux. A peine a-t-on mis le pied sur ce sol métallifère qu'on rencontre la fonderie royale d'Alcora; sur l'autre rive du Bogaraya est un autre établissement métallurgique nommé la Forge Catalane. La montée n'a pas cessé d'être rude et rocailleuse. On a devant soi le revers oriental de la Sierra-Nevada; on aperçoit, dispersés sur ses larges flancs, plusieurs villages de l'Alpuxarra orientale, Tizis et son ermitage, Padulès, Ohanès, Canjayar, Beyrès, et d'autres dont les noms plus ou moins gutturaux m'échappent. Mais bientôt l'horizon se ferme, les montagnes se rapprochent, se resserrent, le fleuve lui-même disparaît et gronde invisible au fond des vallées. Au moment où nous entrions dans cette gorge funèbre, le soleil s'était couché derrière les hauts pics de la sierra, et le crépuscule était venu attrister ces lieux déjà si tristes; un épervier regagnait son aire en jetant dans l'espace un cri rauque et mélancolique; une vague inquiétude envahissait la nature et nous envahissait nous-mêmes. Nous marchions en silence, la main sur nos armes, et serrés les uns contre les autres, comme si nous eussions craint à chaque pas une embuscade. La nuit gagnait, la solitude redoublait, on ne rencontrait personne, on ne distinguait rien, rien que le squelette noir et décharné des monts d'alentour. On arriva ainsi à l'entrée d'une gorge étroite et sombre; une lumière brillait à travers les ténèbres; nous avançâmes. C'était une maison, c'était le Pilar, le toit hospitalier sous lequel nous devions passer la nuit.

Le Pilar est une fonderie de plomb. Cet établissement, qui appartient à M. T...., chômait alors, par suite des manœuvres plus ou moins licites d'une forte maison espagnole qui avait accaparé tout l'alquifoux de la contrée. La victoire devait rester et était restée en effet aux gros capitaux; tout ce qu'avaient pu faire les petits fabricans avait été de courber la tête sous cet orage industriel. Voilà les aménités de la concurrence : la ruine de l'un est la fortune de l'autre; c'est le droit du plus fort érigé en loi dans toute sa brutalité. L'Évangile l'avait prévu : on donnera, dit-il, à celui qui a, on ôtera à celui qui n'a pas. N'apercevant ni bois ni houilles, on se demande naturellement avec quoi l'on chauffe ici les fourneaux : les ronces et les herbes qui croissent entre les rochers servent à cet usage, et suffisent à la fusion de l'alcool et de l'alquifoux. Rien, on le voit, n'est plus simple ni plus économique; tout le monde peut arracher de l'herbe; on en est quitte pour les frais de transport. Je ne crois pas même qu'on paie un droit à la commune,

ou, si l'on en paie un, ce droit est minime. Aussi la fabrication du plomb s'obtient-elle ici à plus bas prix que partout ailleurs. Voici, pour l'estimer en chiffres, quelques renseignemens recueillis sur les lieux. Soixante quintaux d'alquifoux donnent en vingt-quatre heures de travail une moyenne de quarante quintaux de plomb, lesquels ne reviennent guère qu'à 2,330 réaux (environ 600 francs). Le combustible ne figure dans ce total que pour environ 90 réaux (moins de 24 fr.). L'alquifoux coûte à la mine 30 à 32 réaux le quintal (soit 7 à 8 fr.), et la journée d'un ouvrier fondeur n'est que de 7 réaux (1 fr. 75 c.); le surplus est absorbé par les faux frais et les frais généraux, surtout par les transports, qui, faute de canaux et de routes, s'effectuent chèrement à dos de mulet. Voilà pour les prix de revient; quant au prix de vente, il était à Almérie, quand je m'y trouvais, de 64 réaux (16 francs) le quintal. Il est facile d'établir des calculs rigoureux sur ces bases, qui sont les véritables en temps normal, sauf les razzias des accapareurs.

Dès le matin, mon hôte s'enferma avec son régisseur pour s'occuper des affaires qui l'amenaient, et moi je me mis en campagne. Le Pilar est situé dans ce que les Espagnols appellent un *barranco,* mot énergique et pittoresque qui peint ce qu'il nomme, c'est-à-dire un défilé profond, étroit, désert, taillé à pic entre deux murailles de rochers. Tel est précisément le barranco du Pilar : rien de plus solitaire, rien de plus désolé; en le remontant, je ne rencontrai pas une habitation, pas un habitant, et m'allai perdre, après beaucoup de fatigue et peu de plaisir, dans une espèce d'entonnoir creusé en spirale au milieu des montagnes; c'est en vain qu'arrivé là je cherchai un sentier: j'aurais pu me croire au bout du monde. Je me demandais comment j'allais faire pour sortir de cet abîme, quand j'entrevis à quelque cent mètres au-dessus de ma tête la silhouette peu rassurante d'un homme armé d'un fusil, et au même instant un coup de feu fit retentir les échos d'alentour; une palombe qui vint tomber sanglante à mes pieds me dit que ce n'était pas à moi qu'on en voulait. Le chasseur m'eut bientôt rejoint pour s'emparer de sa proie. Nous nous saluâmes en nous mesurant du regard avec curiosité; je n'étais pas exempt d'une certaine inquiétude; mon inconnu, quel qu'il fût, sentait son vagabond d'une lieue. Son costume se composait d'une chemise et d'un caleçon de grosse toile; son feutre à grands bords avait pu avoir jadis une couleur, une forme; il n'en avait plus. Après tout, cependant, la partie était égale; si j'étais seul, l'ennemi l'était aussi; s'il avait un fusil, j'avais mon rétac, et puis, en l'examinant de près, je fis sur sa physionomie des découvertes moins alarmantes : quoique horriblement brûlé du soleil, son visage n'était pas trop rébarbatif. Il s'apprivoisa même jusqu'à rompre le silence le premier. — Jésus! s'écria-t-il, quel démon de l'enfer a conduit ici votre seigneurie? — Le démon de la curiosité, lui répondis-je, et là-dessus la conversation s'engagea; on fit connaissance. Mon homme était un mineur et se rendait pour une affaire importante (il le disait du moins) du village voisin d'Alamos à la ville d'Uxixar. Ce mot me fit dresser l'oreille, car Uxixar est, comme on sait, la capitale de l'Alpuxarra. Je n'en étais qu'à deux ou trois

lieues, j'avais devant moi toute une longue journée d'été; comment résister à la tentation? On devine que je n'y résistai point, et me voilà parti en compagnie de mon braconnier.

Ne me demandez pas par où mon guide me fit passer, je ne pourrais vous le dire; il s'était vanté de me faire aller en ligne droite, et il tint parole. Peu lui importait que le sentier fût ou non frayé; il allait devant lui comme un chamois que nul obstacle n'arrête : montagnes, vallées, torrens, il franchissait tout. Heureusement que j'avais le pied montagnard, et je fis bonne contenance, bien que les *alpargatas* de mon compagnon eussent sur mes bottes un avantage incontestable pour courir sur les rochers. Du reste, rien ne me frappa dans cette course au clocher, si ce n'est la constante aridité du paysage et l'absence complète de végétation, toutes les fois qu'on s'élève de quelques toises au-dessus des vallées. Ces vallées même ne sont le plus souvent que des *ramblas* ou des *barrancos;* c'est grand miracle quand le regard peut s'arrêter, comme aux environs de Lucaynena, que nous laissâmes à droite, sur un champ de seigle ou de maïs. De bois, il n'en faut pas parler, et, quant aux eaux, elles sont moins abondantes dans cette partie de l'Alpuxarra que dans les autres. Rien de plus monotone que l'aspect du pays, tant qu'on marche sur les plans inférieurs. Dès qu'on atteint les hautes cimes, on a, il est vrai, de magnifiques échappées sur la Sierra-Nevada et sur la sierra de Gador, qui courent parallèlement de l'est à l'ouest, la première au nord, la seconde au midi.

Point central de l'Alpuxarra, Uxixar est bâti entre les deux chaînes, plus près cependant de la Sierra-Nevada que de l'autre, sur le bord d'une rivière qui en descend, et qu'on appelle le fleuve d'Adra. Malgré son titre de capitale, et quoique élevé au rang de ville par le dernier roi more Abu-Abdalah, Uxixar n'est qu'une assez pauvre bourgade de deux à trois mille habitans, adonnés à la culture des terres et à l'élève des vers à soie. On remarque sur son territoire beaucoup de mûriers blancs et plus encore de cailloux : l'orge et le blé ne percent pas sans peine cette dure écorce. Les guerres et les haines religieuses ont depuis long-temps cessé, le souvenir même en est éteint; cependant il existe encore parmi les habitans des bourgades voisines un préjugé contre Uxixar. Jaloux de ses priviléges de capitale, ils prétendent qu'un grand nombre de familles mores s'y fixèrent à l'époque de l'expulsion générale, et en effet, toute prévention à part, j'ai cru remarquer dans le peuple des physionomies singulièrement africaines. La permanence des types nationaux expliquerait ce fait, si toutefois la tradition populaire est fondée en raison, comme c'est probable. Malgré les rigueurs combinées de la politique et de la religion, beaucoup de familles ont pu et dû nécessairement, soit par une cause, soit par une autre, échapper à la proscription. Les exécuteurs de la loi étaient, après tout, des hommes, et, ce qui pis est, des subalternes : la clé d'or a dû, par conséquent, ouvrir bien des cœurs à la pitié.

Quoi qu'il en soit, j'eus une excellente occasion d'étudier cette population suspecte, car ce jour-là on tirait la loterie, et il y avait foule devant l'obscure

échoppe où les numéros sortans étaient affichés. Je me plus à observer le jeu des physionomies. Gaies ou tristes, on ne cachait guère ses émotions; chacun mettait son cœur à nu avec la naïve expansion des peuples au berceau. La joie bruyante des gagnans (c'était l'infiniment petite minorité) contrastait plaisamment avec les figures longues, blêmes, désappointées de l'immense majorité des perdans. — Ah! disait l'un en se frappant le front à grands coups de poing, c'est quatre qui sort, et j'avais trois! *Fatalidad!* — Et moi donc? disait un autre; je voulais le quatre : c'est ma femme qui m'a fait prendre le cinq! — Ma foi! disait un troisième, si je perds, ce n'est pas faute d'avoir prodigué l'huile à la sainte Vierge; sa lampe a brûlé nuit et jour pendant trois mois. Après cela, ruinez-vous pour les dames du paradis (*las señoras del paraiso*)! — Bah! bah! criait un quatrième, plus exaspéré que les autres et en brandissant son couteau d'un air furibond, on sait ce que cela veut dire; le *lotero* nous vole, c'est sûr! Les bons numéros restent toujours au fond; les gros lots sont pour l'administration. *Venganza!* — Une vieille femme qui avait gagné quelques piécettes passa près des mécontens en faisant sonner sa petite fortune dans le creux de sa main. Je vis le moment où ils allaient se jeter sur elle, et l'homme au couteau l'aurait volontiers écorchée vive pour se venger du *lotero,* dont elle était complice à ses yeux. Elle n'échappa qu'en se plongeant dans la foule au plus vite. La colère de ces forcenés, qui presque tous étaient des campagnards vêtus d'un simple caleçon de toile, tomba alors sur une espèce de demi-monsieur, qui pourtant n'avait pas gagné, et dont l'habit noir n'était pas fait pour exciter l'envie, car il était fort gras et fort râpé. Les mots de fainéant, de voleur, commencèrent à pleuvoir sur notre citadin, assaisonnés de l'inévitable épithète de *Moro!* injure classique de ces contrées; et si un personnage important de l'endroit, l'alcade ou son adjoint, ne se fût interposé, les pans du pauvre habit noir ne seraient certainement pas sortis entiers des griffes de ces furieux. Je compris mieux leur colère en apprenant que le susdit particulier était le commis, et, qui pis est, le cousin du *lotero*.

Je retrouvai là mon braconnier du matin. L'importante affaire qui l'amenait à Uxixar n'était autre, il en convint alors, que le tirage de la loterie; il avait fait, pour venir, six mortelles lieues de pays, de ces lieues plus longues que larges, comme disent les paysans goguenards, et il lui en restait à faire autant pour s'en retourner les mains vides. Voilà une journée qui lui coûtait cher. Il est vrai qu'il avait pour compensation le produit de son braconnage. La loterie est la passion dominante du peuple espagnol, et cela sans distinction de sexe ni de rang : c'est un délire, une frénésie, surtout quand l'heure de la clôture approche; alors la fièvre redouble; si l'argent manque, on s'en procure à tout prix : on emprunte, on mendie, on vole, on vend son corps... On vendrait son ame pour un terne.

Je n'ai pas autre chose à dire d'Uxixar. Cette fameuse capitale n'est, en deux mots, qu'un village, comme Beninar, ou peu s'en faut; elle n'a pour elle qu'un air salubre et d'admirables vues sur la Sierra-Nevada. A peu de

distance est le fief de Valor, qui avait donné à la famille ommyade d'Aben Humeya le nom chrétien qu'il portait lui-même à Grenade avant d'être élu roi de l'Alpuxarra; non loin est Mecina de Bonbaron, où naquit son successeur, Aben Aboo, et au-dessus les sombres et inaccessibles cavernes de Berchulez, où ce dernier fut assassiné. Trevelez est plus haut encore, juste au-dessous du pic de Mulahacen, à l'extrême lisière des régions habitées et habitables. En redescendant vers Torbiscon et Orgiva, on rencontre Portugo, l'ancien château-fort de Jubilez, et plusieurs villages d'origine arabe, qui tous appartiennent à l'Alpuxarra et jouèrent un rôle dans la grande insurrection du XVI^e^ siècle; défendus par la force de leur position autant que par la bravoure de leurs habitans, ils soutinrent pour la plupart des siéges en règle contre les troupes exercées du marquis de Mondejar, du duc de Sesa et du grand-commandeur de Castille, don Louis de Requeçens, car il est à remarquer, à la gloire des vaincus, que pendant trois années les plus illustres noms de la monarchie espagnole, y compris don Juan d'Autriche, sont venus se heurter et quelquefois se briser, témoin le marquis de Velez, contre une poignée de montagnards déterminés. Les colons du nord de la Péninsule qui ont remplacé les indigènes déploieraient-ils dans l'occasion la même énergie, le même courage? C'est ce que personne ne saurait dire, attendu qu'ils n'ont point été mis à l'épreuve. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils n'ont jamais fait parler d'eux, d'où l'on peut conclure, sans leur faire injure, qu'ils ont hérité des terres sans prendre l'esprit indépendant et guerrier qui les ensanglanta si souvent. Le Galicien est resté Galicien, l'Asturien, Asturien; il est vrai qu'en retrouvant sur la Sierra-Nevada les châtaigniers, les rochers et les neiges de leurs propres montagnes, ils ont pu se faire illusion et se croire encore dans leur première patrie.

## IV.

En tirant une ligne droite d'Uxixar à la Sierra-Nevada, on laisse à l'est Larolès et Bayarcal, et l'on arrive au port du Loup, un des passages les plus élevés de ces montagnes; car, pris dans cette acception, le mot port, *puerto*, a en Espagne le même sens que le mot col a dans les Alpes. A très peu de distance du premier est un autre col ou port, celui de la Raguaha ou Ravaha (mot arabe qui veut dire abondance d'eau), et en effet aucun point de la sierra n'est plus riche en sources; ce second passage, qui de l'Alpuxarra conduit dans les plaines du Marquisat, côtoie les hauts pics de l'Almirez et de Montayre, et va déboucher entre Guadix et Fiñana, sous la vieille forteresse de la Calahorra, bâtie pour en défendre l'entrée. Cette forteresse a joué un grand rôle dans la guerre des Morisques. Le marquis de Velez, ne trouvant pas le passage suffisamment défendu, eut l'idée au moins téméraire d'élever un fort au sommet du col, afin de se rendre tout-à-fait maître du défilé; on envoya à cet effet des ouvriers et, pour les protéger, trois com-

pagnies d'infanterie sous les ordres du capitaine Hernandez. A peine les premières tranchées étaient-elles ébauchées, que les Mores tombèrent sur les Espagnols, en tuèrent un grand nombre et mirent si bien le reste en déroute, que les fuyards se sauvèrent tout d'une traite jusqu'à Guadix, d'où ils étaient partis et où ils revinrent sans arquebuse, sans épée, sans habits; ils avaient tout jeté pour courir plus vite. Cette déroute fit peu d'honneur aux armes chrétiennes et contrista profondément le cœur magnanime de don Juan d'Autriche. Le projet de fort fut abandonné, et jamais depuis il n'en fut question.

Non loin de la Raguaha est une caverne creusée dans la montagne et qui porte le nom sinistre de *Grotte du Pendu* (*Cueva del Ahorcado*). Cette grotte a sans doute été le théâtre de quelque sombre drame, mais la tradition est muette à cet égard, et le nom seul demeure comme une épitaphe énigmatique dont le sens est perdu. Je me figure que cette caverne mystérieuse dut servir de refuge, lors des persécutions dirigées contre les Morisques, à quelque malheureux proscrit que les attaches toutes puissantes de la patrie enchaînaient malgré tout au sol qui l'avait vu naître. Découvert dans sa retraite par les bourreaux et traîné par eux sur le gibet, il aura payé de sa vie l'amour sacré du pays natal. Tous ces lieux sont sauvages, solitaires et bien faits pour inspirer par eux-mêmes les pensées les plus lugubres. Ce n'est qu'en se rapprochant des plaines qu'on finit par rencontrer des châtaigniers, des mûriers, des oliviers, et partout des pâturages admirables; justement renommées en Espagne, ces prairies exhalent je ne sais quels parfums suaves, pénétrans, et sont d'une fraîcheur délicieuse; des eaux vives, dont beaucoup sont ferrugineuses, donnent à la chair des troupeaux comme à leur lait une saveur toute particulière.

Ce pays, qui est l'ancienne Taha d'Andarax, est, comme son nom l'indique (Andarax veut dire en arabe ère de vie), le meilleur de l'Alpuxarra et aussi le plus peuplé; on y compte sept à huit villes ou villages groupés les uns près des autres dans l'espace d'une lieue : d'abord le préside d'Andarax, qui donne son nom au district et au fleuve qui le traverse; un peu plus haut est Paterna, qui a des sources médicinales et, chose inouïe, un pont sur sa rivière; tout près est Alcolaya et Iniza; plus bas, Lauxar, un gros bourg, presque une ville, située au sein d'une large et splendide vallée qui la sépare de la sierra; sa population, supérieure à celle d'Uxixar en nombre, en activité, est partagée entre l'industrie agricole et l'industrie métallurgique. Les fourneaux fument à travers ses vergers, et des convois de minerai traversent incessamment et animent ses belles prairies. Le plomb de la sierra de Gador est seul exploité; on ne tire aucun parti des mines de fer et de cuivre de la Sierra-Nevada. A une portée de mousquet de Lauxar est le Fondon avec son annexe Bénécid, où la couronne d'Espagne a une grande fabrique de plomb. On vante près de là les eaux thermales connues sous le nom de *Bains-des-Vieilles-Gardes-de-Castille*.

Le Fondon n'est qu'un faubourg de l'ancienne ville de Codbaa, qui était capitale de l'Alpuxarra avant Uxixar et qui fut détruite par les Espagnols

pendant la guerre des Morisques; c'est à Codbaa que le dernier roi de Grenade, Abu Abdalah, s'était retiré après son abdication forcée, et il y vécut cinq ou six ans au sein d'une petite cour animée des illusions et des rêves dont on nourrit toujours et partout les rois déchus. Cependant il se trouvait parmi ces courtisans de l'espérance un homme de bon sens, le vizir Tomixa. Les rois catholiques avaient abandonné en toute propriété à leur ennemi vaincu la Taha de Purchena. Tomixa la leur vendit 80,000 ducats d'or à l'insu de son maître. « Seigneur, lui dit-il en déposant cette somme à ses pieds, partez pour l'Afrique, quittez à jamais cette terre où vous avez régné et où tout est fini pour vous. » Le pauvre roi détrôné suivit en pleurant le sage conseil de son ministre, et, chose étrange, ce même homme qui n'avait pas su mourir pour son peuple et pour son royaume s'alla faire tuer au Maroc en combattant vaillamment à la bataille de Bacuba pour un parent dont les droits étaient contestés. Élevée dès-lors au rang de ville, même de capitale, Codbaa fut au siècle suivant la résidence d'Aben Humeya, et c'est là qu'il fut assassiné à la suite d'un complot raconté fort en détail par les historiens du temps. Nos voisins ont un proverbe trop cru pour que je me permette de le citer littéralement, mais dont le sens est que, toutes les fois qu'on creuse une affaire, on trouve une femme au fond. Le roi Charles III en était si convaincu, que sa première question en toutes choses était celle-ci : « Comment s'appelle-t-elle? » La mort d'Aben Humeya démontre énergiquement la vérité de l'adage espagnol, et c'est plus que jamais le cas de demander : Comment s'appelle-t-elle? L'histoire n'a pas conservé son nom; nous savons seulement qu'elle était belle, bien née, pleine de grace et de raison, capable au besoin de résolution et sachant agir comme elle savait vouloir, ce qui ne l'empêchait pas de s'habiller avec élégance, de jouer du luth à ravir, de chanter encore mieux et de danser comme une bayadère. Mariée à un parent d'Aben Humeya, don Vincent de Roxas, tué dans cette guerre, elle était restée veuve fort jeune, et recevait les soins d'un cousin nommé don Diégo Alguazil, qui l'aimait éperdument. Cet heureux, mais imprudent amant vivait dans la familiarité du roi et lui parlait si souvent de sa belle cousine, qu'il arriva ce qui arrive toujours en pareil cas, c'est que le roi voulut la voir; il la vit en effet, et s'en éprit si fort lui-même, qu'ayant éloigné le cousin, il profita de son absence pour lui enlever sa maîtresse; il fallut user de violence pour la mettre au pouvoir de son adorateur couronné. Quoique marié déjà à plusieurs femmes, Aben Humeya promit à la belle veuve de l'épouser, pourtant il n'en fit rien; de là des plaintes amères et d'implacables ressentimens; on ne se plaignait pas précisément d'avoir été enlevée, l'amour, et surtout l'amour d'un roi, fait pardonner ces choses-là, mais on s'indignait qu'étant femme de qualité, on fût abaissée au rôle ignominieux de concubine. Le ravisseur avait emmené sa nouvelle conquête à Codbaa. Quoique roi des Mores, Aben Humeya n'écrivait point l'arabe, il savait à peine signer son nom, et avait auprès de lui pour suppléer à son ignorance un neveu d'Alguazil, nommé Deyré, qui l'accompagnait partout; la jeune veuve, qui

était lettrée, remplissait elle-même au besoin les fonctions de secrétaire : elle profita de cette circonstance pour accomplir le projet meurtrier qu'elle nourrissait au fond de son cœur; elle entraîna Deyré dans le complot, et tous les deux se concertèrent pour venger, elle sa propre injure, lui celle de son oncle. Ils informèrent secrètement Alguazil qu'Aben Humeya devait expédier un courrier aux Turcs auxiliaires commandés par Aben Aboo et lui fournirent les moyens de contrefaire ses dépêches. Alguazil n'eut garde de laisser échapper une si belle occasion; usant du même stratagème que le fameux comte Julien avait mis en pratique à Ceuta contre les lieutenans du roi Rodrigue, il fit croire aux Turcs, au moyen d'une lettre simulée, que l'intention d'Aben Humeya était de les attirer dans un guet-apens pour les faire tous égorger. Leur fureur égala leur surprise, et leur vengeance fut aussi prompte que terrible : ils marchent sur Codbaa; connus des sentinelles, ils pénètrent sans résistance dans la place, occupée alors par seize cents hommes; quatre cents autres faisaient la garde extérieure du palais, et vingt-quatre le gardaient intérieurement; pas un des nombreux satellites d'Aben Humeya n'eut seulement la pensée de défendre le roi qu'ils s'étaient choisi. Après avoir enfoncé la porte de sa chambre au milieu de la nuit, les Turcs le surprirent couché entre deux femmes, dont l'une, il faut bien le dire, était précisément l'héroïne de l'aventure. Cela ne laisse pas de dépoétiser quelque peu la belle Morisque, mais l'histoire est sans égards; elle ajoute que la veuve paya bravement de sa personne dans cette scène tragique, et qu'elle tint elle-même les bras de la victime pendant que le vindicatif Alguazil, qui naturellement jouait ici le premier rôle, les lui attachait derrière le dos. La garde du palais avait été désarmée pour plus de sûreté, et le palais fut pillé, saccagé; femmes, argent, habits, les conjurés se partagèrent tout. Quant au roi, son procès fut bientôt fait : il eut beau récuser ses juges, nier la lettre frauduleuse qu'on lui attribuait, prouver en un mot son innocence : il avait affaire à des passions aveugles et sourdes, l'amour, la haine, la vengeance, la cupidité. Sa mort fut prononcée à l'unanimité, après un simulacre de jugement, où l'impitoyable veuve de Roxas intervint comme accusatrice. Se voyant perdu sans retour, Aben Humeya déploya tout à coup un grand courage et un grand caractère; il déclara hautement que son intention n'avait jamais été d'être musulman, qu'il n'avait accepté la couronne que pour se venger des injures que lui et son père avaient reçues des ministres de Philippe II, qu'il avait atteint son but, et avait fait assez de mal à ses ennemis pour se dire satisfait. Il prédit à son successeur Aben Aboo, pour prix de sa félonie, une fin prochaine et semblable à la sienne, puis il ajouta qu'il mourait dans la foi des chrétiens comme il comptait y vivre s'il avait vécu. Il parlait encore quand Alguazil lui jeta une corde autour du cou et la tira violemment d'un côté, tandis qu'un de ses acolytes, Diégo d'Arcos, la tirait de l'autre. Le patient fit comme César, il arrangea ses vêtemens, se couvrit le visage et mourut sans pousser un cri ni même un soupir. On se rappelle avec tristesse qu'il n'avait que vingt-trois ans. Son bourreau, Diégo Alguazil, ayant passé au

Maroc après la guerre, y épousa sa cousine et s'établit avec elle à Tétuan; là ils vécurent en paix sous la loi de Mahomet, et eurent, dit-on, beaucoup d'enfans. Ainsi l'une des tragédies les plus terribles de cette tragique histoire d'Espagne finit par un mariage, ce dénouement obligé de toutes les comédies.

A quelques lieues du Fondon s'élève la montagne du Préside, le point de la sierra le plus riche en mines; car, à la lettre, on y trouve plus de plomb que de pierres. J'y accompagnai M. T...., qui allait y chercher de l'alcool avec son régisseur du Pilar et l'*employé d'en-haut*, c'est-à-dire l'employé chargé spécialement des achats de minerai. L'oncle Pierre (c'était son nom), petit vieillard sec et musculeux, supportait la fatigue mieux que beaucoup d'hommes jeunes, et passait pour connaître à fond les mystères des mines. L'exploitation de la sierra se divise en saisons; chacune de ces périodes s'appelle une *barada*. La saison morte est l'été, précisément celle où nous étions; il était donc au moins douteux que mon hôte pût obtenir ce qu'il cherchait. Qu'en pensait l'oncle Pierre? Il ne disait ni oui ni non : « Qui sait? répondait-il sans se compromettre; il faut voir. Allons toujours. » Nous allâmes.

Une côte horriblement nue, toute brûlée du soleil, et si raide que les mulets même avaient peine à s'y maintenir en équilibre, nous conduisit, après une descente non moins escarpée que la montée, au *barranco* de la Plomera, où l'on voit d'anciennes mines exploitées au temps des Mores et peut-être avant eux; une fabrique en activité porte encore aujourd'hui le nom de la Plomera, et s'élève un peu plus loin. Rien d'ailleurs ne me frappa sur cette route, si ce n'est deux ou trois belles fontaines dont le voyageur goûte d'autant mieux les bienfaits, qu'arrivé sur la sierra, on ne rencontre plus d'eau. Pour ma part, je ne me rappelle pas avoir jamais eu plus soif. Il était onze heures; la chaleur était effroyable. Heureusement que le vent se leva dans l'après-midi; mais ce fut alors un autre supplice : on vannait de tous côtés la terre des mines pour en retirer les grains de minerai, et c'était aux quatre points cardinaux des tourbillons d'une poussière fine et métallique qui nous aveuglait, nous suffoquait.

Je ne saurais mieux comparer la montagne du Préside, pour la forme, la couleur, le mouvement, qu'à une fourmilière gigantesque. Quoiqu'on fût, comme je l'ai dit, dans la morte saison, il y régnait cependant de l'activité, mais à l'extérieur seulement; le labeur souterrain était suspendu. Je descendis dans plusieurs mines, dans l'une entre autres dont le puits a sept cents pieds de profondeur : j'en fus pour ma peine, et remontai comme j'étais descendu. Ne croyez pas que ce soit une opération commode : on n'a, pour faire ce voyage vertical et ténébreux, qu'un mauvais panier d'osier soutenu par une mauvaise corde de sparte, et tout le reste à l'avenant. Les procédés en usage aujourd'hui sont les mêmes absolument qu'au temps des Arabes, et si les procédés mécaniques sont misérables, la vie des hommes est plus misérable encore. Plongés nus ou presque nus dans les froides entrailles de la terre, ils l'arrosent en vain de leurs sueurs : cette rude marâtre ne leur donne rien; je dis rien, car la chétive pitance que le monopole jette par grace aux

mineurs est insuffisante pour réparer leurs forces, et les énerve au lieu de les ranimer. Voici ce que j'ai vu : une espèce de brouet noirâtre, hideux à voir, plus hideux à sentir, servi dans une gamelle, tranchons le mot, dans une auge, quelque chose enfin qui n'a pas de nom. Pour se résigner à une pâture ainsi faite, il faut la faim d'Ugolin ou l'instinct grossier des animaux voraces. Nous n'avions point apporté de vivres, et, pour ne pas tomber d'inanition, il nous fallut prendre notre part de cette agape immonde; cela me fut impossible. Si seulement nous avions pu apaiser notre soif; mais, non : la boisson qui a cours à la sierra sous le nom de vin est épaisse, aigre, et sent le bouc à plein nez. Les Espagnols aiment ce parfum; ils appellent bouquet l'arrière-goût de certaines outres puantes contre lesquelles don Quichotte s'escrimait si bien, et qu'il aurait mieux fait d'éventrer toutes une bonne fois pour l'honneur de la Péninsule. Convenez qu'il est dur d'être condamné à un pareil breuvage en vue presque de Malaga, sous le soleil de Xérès et d'Alicante. Ne pouvant boire ni manger, je fus heureux de trouver par hasard quelques gouttes de *mistela*, sorte d'hydromel indigène fait avec du verjus, du sucre et du miel. Je demande grace pour ces détails. Un voyage n'est pas une épopée, et les humbles particularités, les trivialités même de la vie journalière, contribuent souvent mieux que d'éloquentes généralités à faire connaître l'état vrai d'un pays.

Pendant que mes compagnons dînaient ou croyaient dîner, je m'esquivai furtivement du hangar, pour ne pas dire de l'étable, où l'on nous avait servi cet affreux repas, et, trompant la faim par les yeux, je gravis seul le point culminant de la montagne. Quelle vue! quel horizon! A mes pieds se déroulait, comme une mer onduleuse, l'Alpuxarra tout entière, hérissée de vagues écumeuses, c'est-à-dire de crêtes blanches qui figuraient des vagues, tandis que les vallées dessinées en noir sur ce fond clair avaient l'apparence de longs serpens d'eau dépliés au soleil. On découvrait les villes et les villages visités ou seulement entrevus par nous les jours précédens; la vue s'étendait même, à travers les riches campagnes de Berga et la plaine de Dalias, jusqu'aux tristes landes d'Adra; la ceinture bleue de la Méditerranée tranchait gracieusement sur le gris terreux des grèves, et le regard s'égarait au loin sur le mélancolique infini des flots. De l'autre côté s'élevaient en amphithéâtre les immenses gradins de la Sierra-Nevada qu'on embrasse de là dans tout son développement, et que d'aucun point on ne voit aussi belle; l'ampleur et la majesté sont les caractères distinctifs de cette admirable montagne. Le vert tendre des prairies, le vert plus foncé des châtaigneraies, s'y marient harmonieusement avec les teintes brunes des terrains et le gris perlé des rochers. Les deux pics solitaires de Mulahacen et de la Véléta, couverts de neige jusqu'au faîte, dominent, écrasent tous les autres, et couronnent dignement ce paysage incomparable.

La sierra de Gador, qui me cachait Almérie, est bien moins accidentée, moins pittoresque, que la Sierra-Nevada, et surtout beaucoup moins majestueuse. Toutes ses beautés, toutes ses richesses, sont invisibles : je veux dire

que ses marbres et ses métaux précieux sont enfouis dans ses flancs féconds. A l'extérieur, et vue d'où j'étais, elle a la forme d'une longue arête en dos d'âne, et son aspect est ingrat, stérile, même assez maussade. Pas un bois, pas une prairie n'y repose l'œil; pas un point ne s'y élève au-dessus des autres; ses lignes sont uniformes, ses croupes aplaties, sa couleur terne. Le soir seulement, quand la poussière des mines s'allume au soleil couchant, ces mornes sommets s'embrasent, se transfigurent, et la sierra tout entière disparaît, comme l'Ida des divinités d'Homère, dans un nuage d'or.

Du côté opposé, la vue n'est pas moins magnifique. Derrière moi s'étendaient, comme une nappe verte frangée d'argent, les frais pâturages d'Andarax, enlacés mollement dans les méandres du Bogaraya; au-dessus des prairies se dressait la sombre tête du Monténégro, et plus haut encore, aux dernières limites de l'horizon, on apercevait comme une vapeur légère les cimes bleuâtres de la sierra de Filabrès. Il serait difficile d'imaginer un panorama plus étendu, plus imposant, plus varié. Rien de brusque ou de disparate, rien de confus n'y choque le regard. Ces plans successifs sont gradués avec art, les couleurs bien fondues, les transitions ménagées, et l'accord le plus parfait règne entre toutes les parties de l'ensemble; la majesté n'en exclut pas la grace. Ajoutons, pour compléter ce tableau merveilleux, que le fond du ciel était d'un bleu vif et profond, l'air transparent; qu'une lumière abondante et splendide baignait toutes ces montagnes, toutes ces plaines, et que l'azur chatoyant de la Méditerranée rivalisait avec le ciel de douceur, d'éclat et de limpidité.

Je fus arraché trop tôt à ce spectacle magique par mes compagnons, qui recommençaient, mais en vain, leur tournée; les monopoleurs avaient si bien accaparé tout, que le marché était entièrement dégarni; nous entrâmes dans trente mines au moins sans y trouver à acheter un kilogramme de minerai. L'exaspération des petits fabricans était au comble, car ce chômage forcé était pour eux la ruine et la faillite. On n'entendait de tous côtés que plaintes, malédictions et menaces. Si les monopoleurs ou leurs agens, même les plus subalternes, avaient eu l'imprudence de se montrer sur ce champ de bataille, jonché de leurs victimes, vingt escopettes vengeresses en auraient fait justice au même instant; mais ce danger est trop connu pour qu'on l'affronte : on traite de loin avec une prudence, un mystère à désorienter le diplomate le plus consommé; aussi bien les négociations les plus ténébreuses de la diplomatie ne sont-elles que des jeux d'enfans comparées aux roueries diaboliques, aux manéges clandestins du commerce et de l'industrie. On avait gardé pour la fin et comme dernière ressource la mine de la Topera; vain espoir ! on fut plus malheureux encore dans celle-là que dans les autres, car on ne nous en permit pas même l'entrée sous le prétexte aimable que nous venions reconnaître la direction des filons. Ici la colère de l'oncle Pierre éclata; il s'était assez bien possédé jusque-là, répétant toujours qu'il fallait voir; tout était vu désormais, le monopole était flagrant, avéré. — « Ah ! ah ! s'écria-t-il en mettant de travers son chapeau gris, vous croyez donc, messieurs les accapa-

reurs, qu'il n'y a qu'à voler le pain des pauvres chrétiens, parce que vous avez dans vos coffres des onces plus ou moins mal acquises! Oh! que non pas, mes maîtres! Ce n'est pas tout que d'acheter la bête, il faut la prendre, et venez-y, par saint Jean de Dieu! venez chercher votre minerai, je veux être brûlé vif comme un juif de votre espèce, s'il sort un arrobe de la sierra, dussé-je couper moi-même les jarrets de vos mules et de vos muletiers. » L'oncle Pierre parla long-temps, sa colère ne tarissait pas; nous étions de retour au Fondon qu'il parlait encore, et, pour donner plus de poids et d'accent à ses paroles, il frappait à la fin de chaque phrase sur la crosse de son escopette avec un geste significatif.

Notre retour fut marqué par un épisode qui peint bien la population sauvage au milieu de laquelle le hasard m'avait amené. L'oncle Pierre, qui demeurait au Fondon, nous avait quittés à la porte de sa maison; le régisseur du Pilar avait pris les devans, ce que voyant, une douzaine de rustres réunis sur la place du bourg se mirent en tête de nous fermer la rue par laquelle nous devions passer, en nous saluant par-dessus le marché des épithètes d'*afrancesados*, *picaros*, et autres aménités du même genre. Je ne sais s'ils nous prenaient pour les accapareurs de la sierra, mais à coup sûr ils nous traitèrent comme tels. La plaisanterie ne nous parut pas bonne, et nous le témoignâmes à ces malandrins en termes catégoriques; ils n'en tinrent compte : au contraire, ce fut pour eux un motif de la réitérer. Notre patience était à bout, car enfin nous voulions passer, et le droit, sinon la force, était de notre côté; bref, M. T.... prit son fusil, moi mon rétac, et Dieu sait ce qui allait arriver, si l'intervention subite et imprévue de l'oncle Pierre n'était venue donner à cette méchante affaire une issue pacifique. Le vieux mineur réprimanda les assaillans avec l'autorité d'un patriarche et du ton dont Neptune gourmandait les fils d'Éole. Un religieux silence succéda à ses paroles, et nous profitâmes de la première ouverture qui se fit dans les rangs ennemis pour partir au galop, non sans avoir secoué derrière nous la poussière de cette ville inhospitalière et barbare. J'ai gardé rancune au Fondon.

Le soir était venu, et, pour regagner le Pilar, où nous voulions coucher, il nous fallait traverser de nuit tout le Plan de Cacin. Ce vaste banc calcaire sépare les deux sierras, et paraît avoir coulé sur les terrains de première formation qui en constituent la base; il passe pour fertile, mais, à l'exception d'une ferme, une véritable Thébaïde, où M. T... avait vécu dix-huit mois avec sa famille, il est entièrement inhabité; je me trompe, nous y trouvâmes de loin en loin quelques fonderies de plomb d'où s'échappaient des gerbes d'étincelles et une fumée rougeâtre. Nous entrâmes dans une de ces fabriques, celle de Las Augustias, qui se trouvait sur notre passage. Je crus pénétrer dans l'antre de Vulcain; nus, aux caleçons près, les travailleurs, borgnes pour la plupart, avaient l'air de cyclopes; leur œil oblique et jaunâtre, couvert d'épais sourcils, nous jetait des regards peu bienveillans, pour ne pas dire hostiles; leur crinière, roussie par la flamme, tombait en désordre sur leurs épaules, et donnait à leur visage, déjà assez farouche, une expression plus

farouche encore; leur peau, rougie et calcinée par l'effet constant de la chaleur, avait cette couleur de brique si chère à l'école espagnole, et leurs jambes velues, leurs bras noueux rappelaient les types les plus énergiques de Ribéra. Le plomb liquéfié bouillonnait au sein de la fournaise et coulait dans les moules de terre d'où il devait sortir à l'état solide de lingots. Nous ne pûmes supporter long-temps l'excessive élévation de la température, et le brusque passage de cette étuve étouffante au grand air fit sur nous l'effet d'un bain russe.

La soirée d'ailleurs était ravissante; quelle fraîcheur divine! Après la journée brûlante que nous avions subie, la brise du soir était, suivant l'expression du maître fondeur de Las Augustias, le vent du paradis. Le firmament étoilé avait cette sérénité, cet éclat, cette profondeur incommensurable qu'on admire dans les contrées méridionales; les feux du ciel brillaient à la crête des sierras comme des feux de joie allumés par les pâtres; la plaine ondoyait dans les demi-ténèbres des nuits espagnoles, et le silence était si profond, qu'on entendait bien loin dans le fond d'une vallée invisible le sombre et sourd murmure du Bogaraya. Nous marchions lentement et tout droit devant nous sans trop nous soucier de suivre ou non le sentier battu; nous traversions tantôt un champ, tantôt un pré, le plus souvent des bruyères où la charrue ni la faulx ne passèrent jamais. Le sol est uni; une fois pourtant, il se brise; la route est traversée par le barranco de Cacin, gorge effroyable qui coupe en deux la sierra de Gador, et, passant par la Sépulture du Géant, aux confins de l'Alpuxarra, va déboucher à Dalias. Un vent impétueux règne en toute saison dans ce redoutable abîme, hanté par les oiseaux de proie, les loups errans, et où les chasseurs les plus intrépides ne s'aventurent pas sans inquiétude. Arrive-t-il par miracle que la justice se mette à la poursuite de quelque malfaiteur trop fameux, il se jette comme un sanglier traqué dans cette bauge inaccessible, et là défie tous les escopeteros et tous les miquelets de la monarchie espagnole. Comme nous franchissions à un angle droit ce défilé formidable, un coup de sifflet aigu, suivi de plusieurs autres, frappa tout à coup nos oreilles. Une bande de voleurs ou de sbires (c'était la même chose à pareille heure et dans un pareil lieu) était-elle campée au fond du barranco, et les sentinelles avancées venaient-elles de donner le signal de l'attaque? Ce n'était qu'un jeu du vent dans les rochers.

A cent pas de là, nous aperçûmes devant nous une forme d'abord vague et confuse; en approchant, nous reconnûmes un cavalier immobile au milieu du chemin. Nul doute qu'il ne nous attendît. Voulait-il nous demander l'aumône à la façon du mendiant classique que notre ami Gil-Blas rencontra sur la route de Pénaflor? Ce cavalier suspect n'était autre que le régisseur du Pilar. Parti du Fondon une heure avant nous, il s'était endormi sur sa selle, et, en attendant qu'il se réveillât, sa paisible monture paissait sur place les longues herbes du sentier. Nous revînmes tous les trois ensemble et sans autre aventure au Pilar, dont le barranco s'ouvre sur le plateau de Cacin.

## V.

M. T... avait de l'autre côté du plateau, au pied de la Sierra-Nevada, une fabrique de plomb dite de seconde fondition, parce qu'on y fond les *orruras*, ou résidus de la première fusion; cette fabrique s'appelle le Rincon (*le Coin*), ce qui veut dire en espagnol comme en français dans cette acception un lieu solitaire et retiré. Le Rincon mérite tout-à-fait son nom : là pas de vues magnifiques, pas d'horizons étendus, mais des réduits champêtres, des sites gracieux, des jardins jonchés de fleurs et de fruits, des figuiers, des amandiers, des treilles, et de tous les côtés des taillis remplis d'oiseaux babillards. Le Bogaraya, qui n'est encore ici qu'un ruisseau, y coule au milieu des aulnes et roule des grenats dans ses eaux cristallines. J'avais besoin de repos et je passai dans ce charmant élysée toute la journée du lendemain, l'une des plus paisibles, des plus fraîches dont j'aie gardé la mémoire. Un seul incident marqua mon séjour au Rincon. Il était midi, je venais de m'endormir prosaïquement sous les aulnes au murmure assoupissant du ruisseau qui me baignait les pieds; tout à coup un cri sauvage éclate à mes côtés, je me réveille en sursaut. Une vieille femme, une gitana, une véritable sorcière, était appuyée à trois pas de moi sur un long bâton blanc. Une loque rougeâtre l'enveloppait aux trois quarts en guise de mantille, le reste de sa toilette se composait d'une jupe trouée et rapiécée, fabriquée de lambeaux de toutes formes, de toutes couleurs. « *Caballero!* me dit-elle à voix basse en posant mystérieusement son doigt de squelette sur sa bouche édentée; pas de bruit! suivez-moi, je vais vous conduire au trésor. Il est là haut, ajouta-t-elle en m'indiquant du bout de son bâton la cime d'un coteau voisin; oui, c'est là qu'il est; venez, *caballero*, venez, vous dis-je, il est à vous pour un duro. » Elle m'en aurait donné cent que je ne l'aurais pas suivie; je me trouvais trop bien où j'étais, et je m'y trouvais d'autant mieux que le chemin que la vieille me montrait à travers les branches était, comme celui de La Fontaine,

... Montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé.

Encore n'aurais-je pas eu pour le gravir le fameux coche du fabuliste. Je refusai donc tout net le trésor et le duro. « Votre seigneurie a tort, reprit la vieille sans se décourager, elle a tort, vraiment; le trésor, foi de chrétienne, est là qui vous attend. — Eh bien! qu'il attende, lui répondis-je impatienté de son insistance et mécontent qu'elle eût troublé mon somme. Que n'y vas-tu seule? Ton trésor, s'il existe, est aussi bon pour toi que pour moi. — Oh moi! répliqua-t-elle, je ne peux qu'en indiquer la place; pour y toucher, j'ai passé l'âge, et d'ailleurs, moi, je suis du pays. La prophétie dit :

« A l'étranger tout droit ira,
Et vieilles mains toujours fuira. »

En ce moment, on entendit la voix des ouvriers fondeurs qui retournaient au travail. Il ne paraît pas que ma chercheuse de trésors vécût avec eux dans la meilleure intelligence, car elle s'enfuit incontinent à travers les fourrés comme une laie relancée par les chiens. Je sus plus tard qu'un village arabe nommé Bogayrayra, ou par ellipse Bogaraya, s'élevait jadis sur la hauteur voisine, et que, détruit dans la guerre des Morisques, il avait laissé son nom au fleuve d'Andarax (1). La pioche et la charrue en découvrent de temps en temps quelques vestiges; il n'en faut pas davantage pour que la tradition populaire y place des trésors. Où n'en place-t-elle pas?

Au-dessus du Rincon est le grand village de Padulès, bâti sur un sol inégal et rocailleux; une belle plaine plantée d'oliviers s'étend à l'ouest, et c'est là sans doute que don Juan d'Autriche avait dressé son camp; c'est là aussi qu'il reçut la soumission des tribus soulevées de l'Alpuxarra. Voici comment la chronique contemporaine raconte cet évènement. « Les commissaires chrétiens et morisques s'étaient abouchés au Fondon le vendredi 19 mai 1570. Parmi ces derniers se trouvait le propre frère d'Aben Aboo, Hernando el Galip, et son général de confiance Habaki. Il s'agissait de fixer les conditions de la capitulation générale et de s'entendre sur la reddition du pays. La journée se passa en récriminations, en disputes; enfin l'on tomba d'accord, et, pour mieux fraterniser, on soupa le soir tous ensemble. Le lendemain, Habaki s'achemina vers Padulès avec Alonzo de Velasco, l'un des commissaires morisques, et une escorte de trois cents escopeteros. Les commissaires chrétiens, qui avaient pris les devans, les reçurent à la porte du camp, et les trois cents escopeteros mores, rangés sur cinq de front, furent placés au centre de quatre compagnies espagnoles commandées à cet effet pour les honorer ou les surveiller. Le cortége, ainsi composé, défila entre les troupes chrétiennes, infanterie et cavalerie, au bruit de la musique militaire et d'une salve de mousqueterie qui dura un quart d'heure. Don Juan était dans sa tente avec son état-major; Habaki descendit de cheval à quelque distance, et se jetant aux pieds du jeune prince : « Miséricorde, seigneur, s'écria-t-il, que votre altesse nous fasse miséricorde au nom de sa majesté et nous accorde le pardon de nos fautes, que nous reconnaissons avoir été énormes. » Détachant alors un cimeterre qu'il portait à sa ceinture et montrant l'étendard d'Aben Aboo qu'il avait remis à Jean de Soto, secrétaire de don Juan : « Je rends à sa majesté, continua-t-il, cette bannière et ces armes au nom d'Aben Aboo et de tous les insurgés en vertu des pouvoirs que je tiens d'eux » Jean de Soto jeta l'étendard du roi de l'Alpuxarra aux pieds de don Juan d'Autriche, et le jeune prince, ayant fait relever Habaki, lui rendit son cimeterre. « Gardez-le, lui dit-il avec beaucoup de grace et de sérénité, et usez-en désormais pour le service de sa majesté. » Les trois cents

(1) Il y a au Maroc, dans le pays de Tafilet, un puits nommé Aïn-Boharaya ou Bogaraya, et Caillé a trouvé un village mahométan du même nom dans l'intérieur de l'Afrique, à l'est de Sierra-Leone.

escopeteros mores retournèrent à Codbaa, mais Habaki resta au camp, où don Juan le combla de faveurs et de présens. Il dîna ce jour-là dans la tente de don François de Cordoue, un des premiers généraux de l'armée espagnole, et le lendemain à la table de l'évêque de Guadix, qui s'applaudissait naïvement d'une conversion si éclatante. Habaki retourna ensuite à l'Alpuxarra pour y rendre compte de sa mission. On sait l'accueil qu'il reçut d'Aben Aboo et comment le successeur d'Aben Humeya joignit le meurtre au parjure. Le souvenir de cette mémorable entrevue s'est conservé dans le pays, il n'est personne qui ne vous montre en passant le champ où le général des Mores rendit son épée au général des chrétiens.

Les habitans de Padulès passent pour indolens, et poussent, m'a-t-on dit, la paresse plus loin qu'il n'est permis, même en Espagne. Ils ont des mines qu'ils ne prennent pas la peine d'exploiter et des vignes qui, faute de soins, leur donnent un vin détestable. Un peu au-dessus de Padulès, vers l'est, est une autre commune, Canjayar, dont la population, plus industrieuse, plus active, tire un meilleur parti de ses mines, de ses terres, et vit dans une abondance relative, bien que son nom signifie village de la famine. Dans la première révolte de l'Alpuxarra contre les rois catholiques, un gros d'insurgés se trouva cerné dans ce lieu sauvage, et y fut serré de si près par le comte de Lorin, que tous moururent de faim jusqu'au dernier. De là ce nom néfaste de Canjayar, qui rappelle aux enfans (en arabe, il est vrai) le supplice de leurs ancêtres.

Almocita est un village, je devrais dire un hameau, qui confine avec les deux précédens. Nous y montâmes le lendemain matin par une côte rude et pierreuse. Le régisseur du Rincon y faisait baptiser un fils ce jour-là, et le parrain était M. T.... Quoique étranger, j'eus un rôle dans la cérémonie, et signai le registre de la sacristie en qualité de témoin. « Ah! me dit le curé, vous êtes donc aussi Français; c'est comme ce digne monsieur Augustin Leclai! — Et comme beaucoup d'autres, répondis-je à sa révérence; mais ce monsieur Leclai, quel est-il? — C'était un homme de bien et charitable comme saint Jean de Dieu. Il avait eu dans sa jeunesse le malheur de tuer en duel un grand seigneur de votre pays. Forcé de s'expatrier, il vint chercher un asile dans notre vieille Espagne et s'établit à Almocita, d'où il ne bougea plus. Il était médecin, mais médecin des pauvres, car, bien loin de se faire payer ses visites, il donnait lui-même à ses malades des médicamens gratis et de l'argent quand ils en manquaient. Aussi sa mort a-t-elle été une véritable calamité publique. Hommes, femmes, enfans, la commune en masse accompagna son corps à l'église, et quand il fallut célébrer l'office des trépassés, au lieu de chanter, on pleurait; je m'en souviens encore comme si c'était hier, et pourtant j'étais bien jeune et il y a de cela bien long-temps : c'était avant la révolution de Robespierre. » Qui jamais serait allé chercher dans un hameau perdu de l'Alpuxarra un Français du XVIII^e siècle transformé par un duel en médecin bienfaisant?

La cérémonie alla bien, je parle du baptême. La famille, c'est-à-dire à peu

près tout le village, remplissait l'église en chantant les litanies d'usage. Le curé, un vieux prêtre septuagénaire qui jamais, je le gage, n'était sorti de son Alpuxarra, administra l'eau de la rédemption avec l'indifférence d'une longue habitude; son air semblait dire : Combien n'en ai-je pas baptisés, puis enterrés! — Pour moi, je ne pouvais me défendre de réfléchir aux bizarreries du hasard qui m'avait conduit si loin de ma patrie, si loin de ma propre famille, au sein de cette famille étrangère; puis mes regards distraits se portèrent du troupeau sur l'église, qui n'était pas trop mal pour une église de montagne. Le plafond était de bois sculpté et doré dans le style moresque. Était-ce une ancienne mosquée? La pauvreté du pays autorise à croire que plus d'une fois on aura changé le dieu sans changer le temple. Cordoue même n'a-t-elle pas érigé en cathédrale la fameuse mosquée du calife Abdérame?

De nouveaux souvenirs de Mahomet m'attendaient à la sortie de l'église : l'usage, aux baptêmes, est de jeter aux enfans du village des *quartos*, c'est-à-dire des sous. Vous voyez d'ici la mêlée : on se rue, on se pousse, on se bat, sans compter les gros mots. Or un de ces gros mots fut naturellement *moro*, qui revint bien vingt fois dans l'espace d'un quart d'heure. Telle est la persistance des haines religieuses sur cette terre immobile et fanatique, qu'aujourd'hui encore il n'y a pas de plus grave injure que celle-là dans le dictionnaire picaresque des vieux chrétiens de la vieille Espagne.

Un sentier frais et ombragé de chênes nous conduisit d'Almocita au village de Beyrès, dont le curé, don Antonio Navarra, oncle de l'enfant baptisé le matin, nous offrit un excellent déjeuner, excellent du moins pour l'Espagne, où l'on mange partout si mal et où l'huile rance empoisonne tous les mets. Notre honnête ecclésiastique avait pour occupation favorite de dresser des perdrix à la chasse, et le déjeuner s'en ressentit, car avec les fruits du presbytère le gibier en fit tous les frais. Beyrès a des mines de fer et d'asphalte. En ce moment, le factieux Arraès battait les environs, et poussait souvent ses reconnaissances jusque dans les maisons du village. Nous devions donc plus que jamais nous attendre à le rencontrer; mais d'après tout ce que nous racontait de lui notre amphitryon, prévenu peut-être en sa faveur et pour cause, cette perspective n'avait rien de trop alarmant. Arraès était un factieux, c'est vrai, mais enfin ce n'était pas un voleur, et s'il lui arrivait quelquefois de lever sur les passans, au nom de sa majesté don Carlos, des contributions plus ou moins directes, c'était toujours avec des formes et quand il ne pouvait faire autrement. L'état de guerre a ses nécessités. Nous poursuivîmes donc notre voyage sans trop d'inquiétude, quoique nous fussions alors réduits à nos propres ressources, sans autre escorte qu'un *mozo* de quinze ans qui courait devant les chevaux et plus vite qu'eux. Aussi bien qu'auraient pu faire contre une bande organisée nos piétons d'Almérie et même mes deux carabiniers de la Real Hacienda?

Nous étions en pleine Sierra-Nevada, et nous montions toujours par des sentiers fort raides et fort raboteux. Ces chemins ne devaient pas être meilleurs au temps des Morisques, et la guerre n'en était que plus difficile. Ayant

fait une pause pour laisser respirer nos montures, je vis sous nos pieds, en me retournant, les vastes champs d'oliviers de Padulès, et plus bas la vallée du Bogaraya. Au-dessus de la rivière se déroulait le vert plateau de Cacin, et l'horizon était fermé par la sierra de Gador, que j'apercevais pour la dernière fois. J'en pris congé là pour ne la plus revoir; de nouvelles sierras nous réclamaient. Faisant donc nos adieux et tournant le dos, non sans quelque regret, à tout le pays que j'avais parcouru les jours précédens, je me jetai, comme Curtius, dans une espèce de gouffre de pierre au fond duquel est Ohanez, gros village qui dépendait, ainsi que les quatre précédens, de l'ancienne taha de Luchar. C'est encore un lieu consacré par les Morisques. Le marquis de Velez marchait sur Andarax à travers ces âpres sommets avec cinq mille hommes d'infanterie, dont huit cents arbalétriers et le double d'arquebusiers; le reste était armé d'épées, de lances et de hallebardes; quatre cents cavaliers bien montés complétaient sa petite armée. Les Mores n'étaient que deux mille, mais bien résolus, quoique si inférieurs en nombre, à lui disputer le passage, même à prendre l'offensive. Le choc fut terrible, la mêlée sanglante : c'était l'hiver, on se battait sur la neige, les morts et les blessés glissaient au fond des abîmes. L'avantage se déclara d'abord pour les Morisques, et la victoire leur serait définitivement restée, si le marquis de Velez ne fût accouru à la tête de sa cavalerie pour soutenir son avant-garde, qui pliait déjà. Il rétablit le combat par sa présence et paya de sa personne en bon cavalier; *oe mostro,* dit Mendoza, qui pourtant ne l'aimait guère, *por su persona buen caballero*. Le champ de bataille demeura enfin aux Espagnols; près de mille Mores et Tahali lui-même leur général furent tués. Poursuivis à travers la montagne, les fuyards se réfugièrent dans des cavernes inaccessibles; on en pendit autant qu'on en prit. C'est ainsi qu'on traitait les prisonniers de guerre. En Navarre, il y a quelques années, on ne les traitait guère mieux.

Ohanez n'est célèbre aujourd'hui dans l'Alpuxarra que par des raisins qui sont excellens, et par des draps si grossiers qu'ils ne valent pas l'honneur d'une mention. C'est une population farouche, cruelle, toujours prête à faire le coup de fusil ou le coup de couteau. Le brigandage est ici un mal endémique. Beaucoup de Français furent massacrés en 1808 dans ce village, que par excès de prudence nous traversâmes au galop. Les femmes fuyaient devant nous, les enfans criaient, les hommes juraient, les chiens aboyaient; nous allions toujours, au risque d'écraser tout le monde et de nous rompre les os, car le site est affreux, les rues sont de vrais précipices. Nous galopâmes ainsi sans respirer jusqu'à l'entrée du barranco de Tizis; là nous mîmes pied à terre pour attendre le *mozo*, qui, cette fois, était en arrière. Tizis est un ermitage fondé par un dévot de Grenade, que sa vie retirée et cénobitique avait fait surnommer le Coucou. L'église est assez jolie, et même a deux tableaux passables : un *Christ portant sa croix*, et une *Conception*, deux sujets de prédilection des peintres et des dévots de la Péninsule. Le lieu d'ailleurs est agréable, riche en verdure, riche en eaux; jeté d'un bord à l'autre du

défilé, un aqueduc à plusieurs arches produit dans le paysage un effet pittoresque et fort inattendu.

A peine avions-nous fait quelques pas dans le barranco, qu'un berger quitta son troupeau pour venir à nous, et nous fit signe de l'attendre. « *Caballeros*, nous dit-il, quand il nous eut rejoints, on m'a demandé des nouvelles de vos seigneuries. — Quand? — Tout à l'heure. — Qui? — Des gens de mauvaise mine. — Plusieurs? — Beaucoup. — Armés? — D'escopettes et de couteaux longs. — Où vont-ils? — Qui le sait? — Par où ont-ils passé? — Par là. — Et que nous veulent-ils? — Ah! voilà!... Si vos seigneuries veulent m'en croire, elles prendront un autre chemin, ou attendront du renfort; il y aura là-bas, c'est sûr, des coups de fusil. » Si l'avis était faux, il était du moins désintéressé, car l'officieux berger nous quitta sans attendre les deux réaux que nous allions lui donner pour sa peine, et disparut dans la montagne. « Je connais le pays, me dit T..., le conseil est bon, suivons-le; nous voyant seuls (le *mozo* ne comptait pas pour un homme), quelques *rateros* d'Ohanez se seront mis à nos trousses, et nous auront dépassés, tandis que nous étions arrêtés à Tizis. Nul doute qu'ils n'aillent nous dresser quelque embuscade pour nous voler après nous avoir préalablement lâché double et triple bordée. C'est à vous de voir si cela vous sourit. »

Avant tout je dois expliquer ce que c'est qu'un *ratero;* le *ratero* est un voleur isolé, non patenté pour ainsi dire, qui vole quand l'occasion se présente et sans mener la vie nomade; les autres, je veux parler des voleurs organisés en bandes, prennent le nom pompeux de *caballistas,* et professent pour les premiers un souverain mépris; ils les accusent de gâter le métier, et les maltraitent quand ils les rencontrent. Les *rateros* sont les plus dangereux; étant moins nombreux, moins aguerris, ils craignent les résistances, et les préviennent en commençant presque toujours par tuer ceux qu'ils veulent dévaliser, ce que les caballistas ne font jamais. « Nous ne sommes pas de vils assassins, disent ceux-ci avec orgueil, nous levons des contributions comme le roi, voilà tout. » Cette distinction superbe était tout justement faite pour augmenter nos alarmes, bien loin de les atténuer, car nous avions affaire évidemment à de misérables rateros. Nous revînmes donc sur nos pas jusqu'à Tizis pour y attendre en sûreté l'arrivée des renforts. Il faut savoir que M. T.... avait donné ordre à ses ouvriers de quitter le Pilar pour le Rebenton, autre fonderie de plomb qu'il avait dans la sierra de Gor, et où nous allions directement; or, ces ouvriers nous suivaient de près et ne pouvaient manquer de nous atteindre bientôt. Ils nous rejoignirent effectivement au nombre de sept, dont trois étaient armés d'escopettes; nous avions dans nos fontes de quoi armer les quatre autres, et il nous restait encore, à M. T..., son fusil à deux coups, à moi mon rétac. Notre première décharge était donc, tout compte fait, de quatorze coups : c'était assez pour nous rassurer, mais ce n'était pas trop, car on pouvait craindre que l'ennemi ne fît des recrues parmi les charbonniers marrons dont cette partie de la sierra est infestée. Nous fîmes nos dispositions en conséquence : deux ouvriers, armés chacun

d'un pistolet d'arçon, marchaient en éclaireurs et composaient l'avant-garde; deux autres fermaient la marche, armés comme les premiers; nous formions, nous, le corps d'armée avec les trois derniers, et de plus le *mozo*, qui, malgré ses quinze ans, voulait jouer son personnage; il avait fallu lui céder mon yatagan maure. A l'air joyeux et féroce dont le sauvage adolescent le brandissait et le faisait reluire au soleil, on voyait que le sang des Monfis coulait dans ses veines, leurs passions sanguinaires éclataient dans ses yeux. Enfin l'armée s'ébranla, et l'on pénétra en bon ordre dans le barranco suspect. L'entrée de cette gorge est assez large et parée d'une belle verdure; peu à peu cependant le passage se rétrécit et s'assombrit; les parois se rapprochent, se déboisent, la verdure s'éclaircit, disparaît; à peine quelques maigres buissons végètent-ils de loin en loin au pied des rochers, et, à vrai dire, j'aurais mieux aimé que ces buissons n'y fussent point, attendu qu'ils formaient autant de remparts excellens pour masquer un guet-apens; c'était bien assez que le chemin fît des coudes, et que de distance en distance de petits barrancos latéraux vinssent s'ouvrir mystérieusement sur le barranco principal. Toutes ces circonstances étaient favorables à l'attaque plus qu'à la défense, et avaient cela de particulièrement inquiétant pour nous, qu'à chaque enfoncement, à chaque détour, à chaque arbuste, on pouvait s'attendre, sans découvrir personne, à recevoir une bordée de coups de fusil. Un combat en règle eût été préférable et moins ennuyeux que cette menace perpétuelle de l'inconnu. Cette attente, cette anxiété fiévreuse dura plusieurs heures; enfin l'armée sortit du terrible pas, comme elle y était entrée; ennemis ou amis, on ne rencontra personne. Les rateros d'Ohanez nous attendaient-ils plus loin, ou, nous voyant si bien escortés, avaient-ils renoncé à leurs perfides desseins? C'est une question qui pour nous resta sans réponse.

Quoi qu'il en soit, nous n'étions pas encore sauvés; il nous restait à franchir le Port ou Col de Santillane, l'un des plus suspects de la Sierra-Nevada, car il est peuplé en toute saison par ces charbonniers marrons dont nous parlions tout à l'heure. Habitués à fabriquer leur marchandise illicite avec le bois d'autrui, ces sauvages fraudeurs n'ont pas sur le droit de propriété des notions fort saines : ils confondent aisément le tien avec le mien, et il n'est jamais prudent de les aller chercher dans leurs charbonnières. Quoique nous en fussions bien près, nous n'en découvrîmes cependant aucun; la solitude était profonde. Les éclaireurs prétendirent bien avoir aperçu au coin d'un bois deux hommes en manteaux, ou peut-être deux troncs qu'ils avaient pris pour deux hommes; n'importe, ils avaient tiré dessus résolument, mais de si loin que les balles durent s'enterrer à moitié chemin. Ici d'ailleurs, si nous n'étions pas à l'abri de toute rencontre, une surprise n'était plus si facile: nous gravissions une montagne ouverte de tous côtés, et sauf quelques bouquets de sapins clair-semés, la vue se portait sans obstacle aux limites de l'horizon : à droite, s'élevaient les sombres crêtes du Boloduy; à gauche, nous avions, mais à une grande distance, les pics de l'Almirez et de Montayre. La pente était douce, le sentier commode, émaillé de bruyères en fleur,

l'air vif et léger comme il l'est sur toutes les montagnes; un soleil radieux nous souriait sans nous brûler, la brise nous apportait l'agreste senteur des sapins et du thym, un troupeau de brebis broutait paisiblement autour de nous; une nature si calme, si pastorale, excluait toute idée sinistre, et les elarmes de Tizis étaient oubliées. Toutefois, en passant devant les *cortijos*, espèce de chalets alpestres groupés au sommet du col, et qui forment les dernières habitations de l'Alpuxarra, nos gens s'obstinèrent à les visiter; car, à les entendre, les ennemis étaient cachés là, et malheur à eux si on leur mettait la main dessus! Nous dûmes consentir à cette visite domiciliaire, infiniment peu légale, mais on n'y regarde point de si près sur la Sierra-Nevada, et d'ailleurs qui donc en Espagne se soucie de la légalité? Les chalets furent fouillés de fond en comble, et on n'y trouva ni voleurs ni charbonniers. Les femmes et les enfans des pasteurs (les hommes étaient aux pâturages) se croyaient pillés, assassinés, et poussaient des gémissemens lamentables; quelques réaux les firent taire, et changèrent en bénédictions leurs cris d'épouvante.

## VI.

Nous avions atteint en bon ordre, et marchant toujours militairement, le sommet du Port de Santillane. Là finit l'Alpuxarra et commence la juridiction de Guadix, encore un nom arabe qui signifie fleuve de la vie (*Guet ayx*). A peine a-t-on franchi le point culminant du col, qu'on découvre à ses pieds les riches et belles campagnes du Marquisat, fermées au nord par la sierra de Baza. Ce premier coup d'œil est inattendu, saisissant; je ne saurais mieux le comparer qu'à une vue du Piémont au sortir des Alpes. La manière oblique dont la plaine était alors éclairée lui donnait une teinte bleuâtre, et le Nacimiento ou fleuve d'Almérie, qui la traverse dans toute sa longueur, brillait comme la lame d'une épée brunie au feu. On trouve en descendant le triste hameau d'Abrucena, bâti sur un ruisseau du même nom. Près de là sont des mines de cuivre inexplorées, celle, entre autres, des Quatro-Puntos. Plus bas est Abla (anciennement Alba, Albula), où l'on quitte la Sierra-Nevada pour prendre les bords du fleuve. En tournant vers l'est, on pénètre dans ces terribles gorges de Seron, où don Juan d'Autriche en personne fut battu par les Morisques, et eut la douleur de perdre son tuteur, son ami, don Louis Quixada. D'Abla à Fiñana, la route est une promenade; côtoyant le fleuve de plus ou moins près, elle passe souvent sous des ombrages dont je sentais le prix, car il faisait encore chaud; les cigales chantaient à l'envi. Cette *vega* vaut celle de Grenade. Quant à la population, elle est d'autant plus pauvre que le pays est plus riche, contradiction fort triste, mais fort commune en Espagne. Fiñana, où nous couchâmes chez des associés de M. T..., est un bourg assez propre; on y fabriquait autrefois beaucoup de soie, mais la plupart des mûriers ont été arrachés, et l'on n'y connaît plus guère aujourd'hui que l'indus-

trie des céréales, comme dans tous les villages et tous les bourgs de ces contrées agricoles. Fiñana possède, ainsi qu'Abla, des antiquités romaines. Le bourg était dominé autrefois par une forteresse arabe. Cet antique château n'est plus maintenant qu'une ruine habitée par les chouettes et ouverte à tous les vents du ciel; mais, du haut des créneaux délabrés, la vue est ravissante : on a sous ses pieds les vastes plaines du Marquisat, dit de Zénet, du nom de ses anciens suzerains musulmans, les Zénettes, l'une des cinq grandes tribus arabes qui conquirent l'Afrique, puis l'Espagne. Le chef de cette tribu puissante avait succédé, dans la possession de ce riche apanage, à ce trop fameux comte Julien, dont l'humeur vindicative ruina l'empire des Goths et fit tant de mal à sa patrie. Le fort de la Calahorra occupait le centre du fief, digne repaire de ces tyrans de seconde main, qui tous, mahométans ou chrétiens, vivaient de rapine et de sang. Leur château est encore debout, mais qu'il est déchu ! On en a fait une prison et un grenier à blé. Cette masse brune n'en produit pas moins à distance un effet pittoresque, et forme aujourd'hui la plus belle décoration du pays. Au-dessus du château en ruines s'élève audacieusement le pic de l'Almirès, qui est à ce versant de la Sierra-Nevada ce que Mulahacen et la Veleta sont à l'autre. Ce versant d'ailleurs diffère entièrement du revers opposé, dont il n'a ni les larges pentes ni les gradins majestueux; il tombe à pic, et n'offre de tous côtés que précipices, escarpemens, déchirures effroyables. La sierra de Baza, qui lui fait face au nord, et dont la Nevada n'est séparée que par la riante vallée du Marquisat, a un tout autre aspect : quoique nus, ses flancs n'ont rien d'abrupte, et ses crêtes onduleuses sont couvertes de grands bois qui servent à la construction des navires. J'ajoute, pour ne pas l'oublier, qu'on y trouve aussi des mines, et que les Mores tiraient de cette dernière montagne les beaux marbres qu'on admire encore à Grenade.

Le lendemain, nous partîmes assez tard; notre armée de la veille s'était renforcée de deux nouveaux ouvriers fondeurs; nous étions douze en tout, y compris le *mozo*. Pour gagner la sierra de Gor, où se trouve le Rebenton, il nous fallait franchir celle de Baza; nous l'attaquâmes de front, et d'abord sans beaucoup de fatigue, car la montée est douce, sablonneuse, aisée, et repose des terribles sentiers d'Ohanez et d'Abrucena. Malheureusement, le chemin ne tarde pas à devenir raide et pierreux. On marche en glissant à chaque pas sur de grands bancs de schiste veinés de quartz et semés de grenats. Jusque-là nous n'avions pas encore trouvé d'arbres, partant pas d'ombre, et le soleil nous décochait sans ménagement ses traits caniculaires. Nonobstant la chaleur et les difficultés du sentier, dont, par parenthèse, les sandales des piétons se tiraient beaucoup mieux que le sabot ferré des chevaux, la caravane cheminait lestement et gaiement; les jeunes chantaient des *coplitas*, les vieux contaient des histoires où les mines et les voleurs de la sierra jouaient naturellement le premier rôle. Bientôt on se souvint qu'on n'avait pas déjeuné. Les *botas* étaient pleines, les fromages et les jambons d'Andarax ne manquaient pas dans les *alforjas*. Inutile de dire que les *botas* sont les bouteilles

du pays, c'est-à-dire les outres, et l'*alforja* le sac aux provisions. On se mit donc à l'œuvre; mais, ô douleur! on avait oublié le pain. Que faire? Retourner à Fiñana était impossible; nous en étions déjà trop loin, et nos heures étaient comptées. On délibérait, quand les éclaireurs signalèrent dans un repli du rocher un hameau, que dis-je? un douair plus fait pour des Bédouins que pour des enfans de la civilisation européenne. Quoiqu'il ne fût pas sur notre route, on y monta, dans l'espoir de trouver là de quoi réparer notre oubli. On arrrive... personne! Roposo (c'est le nom du hameau) était désert, et toutes les huttes hermétiquement closes; hommes, femmes, enfans, et jusqu'aux chiens, la population tout entière était dans la montagne, occupée sans doute à couper, à voler du bois, ou à faire pis encore. Pourtant, en cherchant bien, on aperçut une porte ouverte; on entra. Une femme oubliée gardait la case en filant. Quoiqu'elle ne fût ni trop vieille ni trop laide, ses vêtemens étaient si déguenillés, tout en elle était si repoussant, qu'on l'eût prise pour une des furies d'Eschyle, commise par Hécate à la garde d'un village pestiféré. Son accueil fut conforme à sa mine, et si une terreur salutaire n'eût tempéré son humeur revêche, elle nous eût mis à la porte à coups de bâton; cependant nous l'avions appelée *señora!* Courtoisie perdue! cajoleries, prières, menaces, tout fut inutile; elle n'avait, à l'entendre, ni pain ni autre chose, pas même de l'eau. Cependant, quoiqu'elle prît à témoin la Vierge et tous les saints du paradis, l'effronté *mozo* ne tenait nul compte de ses protestations et furetait partout comme un rat affamé. Tout à coup il pousse une exclamation de joie. O bonheur! il avait découvert au fond d'un bahut, caché derrière un fagot d'ajoncs, deux pains énormes. Que devint à cette vue la ménagère? Pâle et tremblante, elle s'élança sur le *mozo*, les griffes en avant pour lui arracher son bien; mais le *mozo*, plus leste, gagna la porte d'un seul bond en emportant sa proie, et l'armée de le suivre en triomphe. J'essaierais en vain de vous peindre la colère de la montagnarde exaspérée; la vieille comparaison classique de la louve à qui l'on a ravi ses louveteaux ne rendrait qu'imparfaitement sa rage et son désespoir. Nous eûmes beau lui jeter en partant un duro pour ses deux pains, qui ne valaient pas une piécette, la vue même de cette belle piastre neuve qui brillait au soleil ne put l'apaiser; nous prenant pour des voleurs, elle la regardait sans doute comme fausse, à moins pourtant, et c'est probable, qu'elle n'en connût pas la valeur. Une pareille somme, à coup sûr, n'avait jamais passé ce seuil de misère.

Cette réquisition forcée n'était pas plus légale assurément que la visite domiciliaire des *cortijos* de Santillane, aussi reçut-elle son châtiment. A peine nous étions-nous remis en route après notre frugal déjeuner, que nous nous égarâmes; ce fut là notre punition. Nous voilà tournant et retournant sur nous-mêmes, prenant, quittant et reprenant vingt sentiers l'un après l'autre sans retrouver le bon ni réussir à nous orienter, et pendant trois mortelles heures nous ne découvrîmes pas une figure humaine, pas même la piste d'un troupeau. Une solitude inflexible régnait dans ces inextricables dédales, et si l'on appelait, les échos seuls nous renvoyaient nos cris. Pendant

ce temps, un aigle, le seul que j'aie vu en Espagne, planait majestueusement sur nos têtes. Tantôt il rasait la crête des rochers, et tantôt montait si haut dans la nue, qu'il n'apparaissait plus à nos yeux que comme un point noir sur l'azur brillant du ciel; puis soudain il se laissait retomber de tout son poids comme pour fondre sur nous, jusqu'à ce qu'un coup de vent ou un coup d'aile le relançât dans l'infini. On eût dit qu'il insultait, par la liberté de son allure, à l'embarras où il nous voyait. On lui tira plusieurs coups de fusil. J'aurais volontiers rapporté des sierras andalouses cette dépouille opime, mais aucune balle ne l'atteignit, et il ne parut pas même entendre la détonation.

Nous avions marché jusqu'alors à ciel ouvert sur des bancs de roche semés çà et là de gramens desséchés. La végétation et le terrain ne tardèrent pas à changer d'aspect; à la sortie d'une gorge étroite et déjà boisée, où un chevrier nous avait introduits, nous entrâmes enfin dans la région des pins, et la terre se tapissa sous nos pas de sauges à larges feuilles et d'une espèce de cyprès ou thuya rampant d'un vert admirable; un parfum pénétrant, vivace, émanait de partout, des sources d'une fraîcheur délicieuse fuyaient en murmurant à travers les longues herbes, la brise était piquante; toujours plus serrés, toujours plus touffus, les pins gazaient et modéraient les rayons du soleil. Je n'étais plus dans la brûlante Espagne, j'étais en Suisse, et je respirais par tous les sens la robuste volupté de mes Alpes bien-aimées. Le sentier serpentait gracieusement sous ces divins ombrages, et, de peur d'en sortir trop tôt, je laissais aller mon cheval à son aise. Si lent que fût son pas, il me semblait encore aller trop vite.

Cependant on montait toujours, et quoique la pente fût douce, on ne laissait pas d'approcher du sommet. En me retournant, j'avais encore quelques échappées sur la Sierra-Nevada, mais je la perdis bientôt de vue pour saluer de nouvelles chaînes. Déjà j'avais entrevu à travers les clairières la sierra de Segura, qui divise trois provinces : Murcie, Jaen et la Manche. Ayant atteint quelques instans après une crête découverte, une sorte de belvéder naturel, qu'on eût dit ménagé au milieu des bois par les génies de la solitude, je découvris tout à coup dans un immense lointain les grandes lignes vaporeuses de la Sierra-Morena, derrière lesquelles le soleil allait se coucher. Ce fut une surprise, un coup de théâtre; je m'arrêtai pour en mieux jouir et plongeai mon regard avec ivresse dans le vaste océan de montagnes déroulé devant moi. Rien n'était distinct. On ne découvrait ni villes, ni villages, ni plaines, ni fleuves, rien que des bois à mes pieds, et plus loin des sierras échelonnées les unes sur les autres jusqu'aux dernières profondeurs de l'horizon; les premiers plans étaient d'un vert sombre, les seconds d'un vert pâle, puis le vert tournait au bleu, qui lui-même tournait au gris, et toutes ces teintes diverses finissaient par se confondre dans la couleur rose du ciel, inondé par les rayons du soleil couchant. Un silence imposant, solennel, le silence des hautes cimes, régnait au loin comme si la création tout entière eût été attentive à ces magnificences. Ce grand spectacle fut saisissant, mais il fut court.

Le crépuscule envahit bientôt l'espace, le ciel pâlit, les sierras s'éteignirent une à une, et un crêpe mélancolique s'étendit sur toute la nature.

Je m'étais laissé volontairement devancer par la caravane. La nuit, qui approchait rapidement, me rappela aux réalités du voyage; me croyant perdu, on me cherchait, on m'appelait à grands cris; je répondis à ces voies amies et rejoignis mes compagnons rassurés. Le Rebenton est situé dans un bas-fond; il nous fallut beaucoup descendre. La fumée rougeâtre qui s'échappait de la fonderie comme du sein d'un volcan nous servait de guide, et ce phare conducteur n'était point inutile, car les ténèbres étaient profondes, les bois épais, et rien n'était plus facile que de prendre un sentier pour un autre dans la double obscurité de la nuit et des forêts. Enfin nous arrivâmes.

Rebenton ou Reventon (car le B et le V sont la même lettre en espagnol) veut dire littéralement déchirement, fracture, et certes nul site n'est mieux baptisé; l'établissement, qui est, comme le Rincon, un fourneau de seconde fondition, est bâti au fond d'une brèche ou crevasse pratiquée violemment par quelque catastrophe diluvienne au travers d'une large et haute montagne. On chercherait là plutôt un ermitage qu'une exploitation industrielle. C'est un lieu triste, solitaire, un lieu perdu, dénué de tout, excepté d'eau, car un torrent y passe, et les sources y sont abondantes : on en trouve une entre autres qui est chaude en hiver et si froide en été, qu'on n'y peut plonger la main cinq ou six fois de suite sans qu'elle y gèle; mais on ne vit pas d'eau seulement, il faut apporter de fort loin dans cette âpre Thébaïde les choses de première nécessité, et l'on y jeûne quand les communications sont interceptées par les neiges ou par les tempêtes. En tout temps on y mène une vie fort misérable. Je pus m'en convaincre par ma propre expérience, et n'en plaignis que davantage les victimes confinées dans ces implacables déserts.

Le Rebenton est, comme nous l'avons dit, dans la sierra de Gor, où nous étions entrés sans nous en apercevoir, car rien ne la distingue de celle de Baza, qui elle-même va s'unir par une transition insensible à la sierra de Filabrès, laquelle se continue jusqu'à la Méditerranée, sous le nom de sierra d'Algamilla; ce n'est réellement qu'une seule et même cordilière sous quatre appellations différentes. La Sierra-Nevada, au contraire, est une masse isolée, et se détache entièrement des systèmes qui l'environnent. J'allais dès l'aurore à la découverte dans les bois escarpés qui entourent et nourrissent la fournaise; j'en trouvai d'admirables, l'yeuse s'y marie au pin, et des lianes robustes se balancent d'un arbre à l'autre, comme dans les forêts vierges du Nouveau-Monde. Le ramier sauvage niche en paix dans ces épaisses futaies, où il brave le plomb des chasseurs, par la raison d'abord qu'il n'y a pas de chasseurs, et ensuite parce que ses retraites sont impénétrables. J'entendais roucouler sous la ramée ces paisibles hôtes de la solitude; mais il me fut impossible d'en dénicher ni même d'en apercevoir un seul. Les bois sont si rares en Espagne, qu'on s'y oublie volontiers quand on a le bonheur d'en rencontrer, et je me fis répéter plusieurs fois le signal

du départ. Pourtant il fallait partir. M. T..., bien qu'il fût arrivé au but de son voyage, voulut m'accompagner; les neuf ouvriers avaient repris leur collier de misère, et nous en étions réduits au *mozo* pour toute escorte, mais cette fois il s'était fait prêter un fusil, et, se croyant dès-lors un homme, il se posait en héros, il marchait fièrement devant nous comme Annibal ou Napoléon au passage des Alpes.

Une montée longue et rapide, mais admirablement boisée, nous ramena de la crevasse ou fondrière dont le Rebenton occupe le fond sur les hauteurs où nous avions passé la veille; nous eûmes même encore une échappée sur les pics neigeux de Mulahacen et de la Veleta vus pour la dernière fois; cette magnifique Nevada que j'avais contemplée si long-temps et tant admirée disparut pour toujours à mes yeux. Nous sortîmes de la sierra et de la juridiction de Gor comme nous y étions entrés, sans nous en apercevoir, et nous rentrâmes dans celle de Baza. Après avoir suivi pendant quelque temps les arêtes supérieures de la montagne, on commence à descendre; les pins sont toujours épais, le sentier est doux et facile. A mes pieds s'ouvraient de belles vallées où l'on recueille l'asphalte végétal, industrie particulière aux habitans de Gor. Parfois déjà j'entrevoyais la plaine fermée au nord par la Sagra-Sierra (Montagne Sacrée), où le Guadalquivir prend sa source, et dont le point culminant, nommé le pic d'Huescar, ressemble, à s'y méprendre, au Puy-de-Dôme. Cependant on descend toujours : un bâtiment en ruine nous signala à mi-côte la Fabrique-Royale, ancienne mine délaissée, dont on fond les *orruras* au Rebenton. Ce lieu passé, la descente devient rude et rocailleuse; les pins s'éclaircissent, et l'on arrive ainsi dans une vaste plaine plantée de sparte à perte de vue. Je compris alors comment la France est tributaire de l'Espagne pour ce graminée qu'il serait si facile de naturaliser sur nos côtes méridionales. Enfin l'on passe de la stérilité à la culture, et, pour ainsi dire, de la mort à la vie, en mettant le pied sur la *vega* de Baza, campagne admirable, toute sillonnée d'eaux courantes, tout émaillée de jardins en fleur ou en fruit. Malgré leurs richesses, ces champs fertiles offraient alors le spectacle de la misère. Une nuée de glaneurs et de glaneuses, poussés par la famine, inondaient les guérets moissonnés récemment. Ils étaient si basanés, si déguenillés, qu'on les eût pris pour une bande de bohémiens occupés à dévaliser le canton, et la rencontre de ce troupeau famélique n'eût pas été sans danger pour nous, si nous fussions tombés là à pied et sans armes; mais l'escopette est souveraine en Espagne encore plus qu'ailleurs, et nos fusils, nos armes tinrent à une distance respectueuse ces maraudeurs suspects.

Ce fut là notre dernier adieu aux sauvages populations de l'Alpuxarra. Nous arrivâmes de bonne heure et sans encombre à Baza, où nous descendîmes à la Posada del Sol. Nous y soupâmes ensemble pour la dernière fois. Le lendemain, nous devions nous séparer, M. T..... pour retourner à Almérie, moi pour continuer ma route seul par Carthagène et Murcie.

CHARLES DIDIER.

# ROMANCIERS

CONTEMPORAINS

# DE L'ALLEMAGNE.

## I.

## M^me LA COMTESSE HAHN-HAHN.

L'auteur de *Wilhelm Meister* écrivait, il y a un demi-siècle, que le roman est l'épopée domestique, l'épopée de la société moderne. Certes, ce genre libre et charmant, pour lequel l'illustre écrivain demandait ainsi droit de cité dans les lettres, n'en est plus réduit à justifier ses titres. Il règne, et souvent avec l'arrogance d'un parvenu. N'a-t-il pas voulu tout envahir? n'a-t-il pas cru qu'il pouvait se substituer aisément à tous les travaux de l'imagination, à toutes les formes de la pensée? Or, il y a en Allemagne, comme chez nous, des milliers de plumes occupées à écrire cette épopée dont parle le poète de Weimar. Les rhapsodes, bons ou mauvais, sont innombrables; nos voisins, sur ce point-là, n'ont rien à nous envier; ils possèdent toute une armée de romanciers et de conteurs.

Parmi tant d'écrivains qui réussissent à se faire lire dans ce pays, il y en a bien peu qui aient oublié de donner au moins un recueil de nouvelles. Les poètes ont renoncé à la poésie, les philosophes à la philosophie, les théologiens à l'exégèse, les critiques à leur étude sévère, pour raconter tous leur histoire, et répondre à l'appel tyrannique de la foule. N'oublions pas à leur suite les écrivains sans mission, les désœuvrés, les gens du monde et ceux qui se donnent pour tels, toute la frivole cohue des dilettanti. Dans ces derniers temps surtout, depuis 1830, la mêlée a été singulièrement confuse. A quelle dure servitude ne l'a-t-on pas réduite, cette forme gracieuse du roman, si éprise d'abord du demi-jour, et qui convenait particulièrement aux plaintes d'une ame blessée, aux délicates analyses de la passion! Le roman est devenu une arène bruyante, une tribune toute remplie de sourdes rumeurs. Cette tribune, elle ne s'est pas ouverte seulement, comme c'était encore son droit, aux confidences épiques du monde nouveau, à l'expression des publiques douleurs; elle a donné asile à toutes les folies des écoles, aux vanités de la *jeune Allemagne*, aux rêveries bizarres des socialistes. Singulier mélange de noms et de doctrines! quand elle n'était pas envahie par les prédicans, elle l'était (misère plus grande encore) par une nuée de frivoles esprits, lesquels, bien loin de prêcher, n'avaient absolument rien à dire.

Un critique distingué, mais d'une humeur souvent un peu chagrine, M. Hermann Margraff, se plaignait amèrement, il y a quelques années déjà, de l'accroissement prodigieux de cette fabrication industrielle, et de la funeste influence exercée sur les jeunes talens par la gloutonnerie du public. « Le roman, dit-il, est aujourd'hui, plus qu'aucun autre genre littéraire, une véritable affaire de fabrique, grace au nombre effrayant des consommateurs. Dans ce temps de déloyauté et de mensonge, personne ne sera surpris que tous les écrivains, n'y eussent-ils aucune aptitude, veuillent à l'envi composer des romans. Un roman! voilà ce qu'on demande, voilà ce qu'on lit avidement, plus qu'aucune autre production de l'esprit; voilà la bonne marchandise, celle qui se débite le mieux. Pourquoi ne pas écrire un roman? pourquoi ne pas vous essayer dans la nouvelle? Nommez-moi, parmi tant de jeunes écrivains privés du don de l'invention poétique et disposés à suivre loyalement leur voie, nommez-m'en un seul à qui ces provocations perfides n'aient été maintes fois adressées! Qu'il en coûte peu aujourd'hui pour tromper le public et se mentir à soi-même! On prend la plume et on écrit... Voulez-vous faire un roman philo-

sophique? rien de plus commode; le monde tout entier, sans vous excepter vous-même, le monde tout entier raisonne; le raisonnement court les rues. Un roman historique? C'est bien facile encore; n'avez-vous pas à votre disposition les faits, les situations, les caractères? Il ne vous reste qu'à les enfiler dans une intrigue d'amour, comme un chapelet d'amandes et de raisins secs. Aimez-vous mieux un roman social? Quoi de plus simple? Nous avons des théories à la douzaine; il n'y a qu'à se baisser et à prendre. Quant à raisonner là-dessus, c'est un art que vous possédez depuis vos études à l'université. En vérité, je ne sais ce qui vous empêcherait de nous donner un roman. Voyez ce jeune homme plein d'ardeur pour l'étude; il n'est pas assez riche pour suivre la carrière qui l'attire; qu'à cela ne tienne! il étudie la théologie. Serez-vous plus coupable que lui? Non, certes. Ce pauvre théologien! quel mensonge il vient de faire à lui-même et au monde! Cependant, son examen subi, le voilà autorisé à prêcher la vérité aux hommes. Ah! sur ce goût du mensonge si répandu à l'heure qu'il est, sur ce goût des trompeuses apparences, sur ces vocations factices, j'écrirais volontiers des lamentations dignes de Jérémie... » L'ardent critique, comme on voit, n'est pas disposé à voiler la triste situation des lettres dans son pays. Je voudrais croire que son esprit morose s'est exagéré le mal qu'il dénonce. Pour nous, du moins, que ces misères de l'Allemagne ne préoccupent pas directement (nous avons bien assez des nôtres), nous rechercherons, parmi tant d'écrivains condamnés un peu trop vite, ceux qui auraient pu obtenir grace, ceux qui se détachent du milieu de cette foule tumultueuse, et qui ont mérité, chacun selon sa mesure, les éloges, les conseils, ou les regrets de la critique.

On éprouve un véritable embarras lorsqu'on essaie de classer tous ces romanciers d'une manière nette et distincte. Les noms se pressent, et les directions sont si nombreuses, les ambitions si diverses, qu'il semble difficile de porter la lumière dans cette partie, la plus confuse assurément, des lettres allemandes contemporaines. Je ne remonterai pas jusqu'à Goethe, jusqu'à Jean-Paul, maîtres glorieux qui ont imprimé au roman le caractère souverain de leur génie, et dont on ne pourrait rapprocher sérieusement les dilettanti de nos jours; mais je nommerai l'esprit aimable dont les ingénieuses compositions ont été l'origine et sont demeurées le centre des tentatives nouvelles. Cet écrivain charmant, c'est l'auteur de *Sternbald* et de *Vittoria Accorombona*, c'est Louis Tieck. Entre la grande période de Goethe et les écoles plus brillantes que fécondes qui se partagent

aujourd'hui les lettres, le chef du romantisme de Berlin a été une transition naturelle. Certes, l'auteur de *Sternbald* n'a jamais renoncé à l'amour désintéressé de l'art, mais peu à peu cependant son humeur capricieuse, son ironie légère préparait les esprits à ce badinage un peu affecté, sous lequel se sont cachées dans ces derniers temps les prétentions dogmatiques des novateurs. Tieck avait débuté par une poésie bizarre, éthérée, illuminée, par de gracieuses études d'après les comédies féeriques de Shakspeare. Titania était la reine fantasque de ce royaume imaginaire qu'il peuplait de ses caprices. Eh bien! lorsque, plus tard, il se rapprocha de la réalité et essaya de représenter plus directement les conditions diverses de la vie, on peut dire qu'il fraya la route, sans le savoir, au moderne roman de *la jeune Allemagne*. C'est un fait curieux à remarquer : tandis que l'école romantique, vers 1810, s'abandonnait de plus en plus à l'ivresse de ses enchantemens, tandis que Clément de Brentano écoutait dans sa cellule les derniers sons de la viole de sainte Cécile, tandis qu'Achim Arnim recueillait l'œuvre interrompue de Novalis, et se plongeait avec un bizarre enthousiasme dans cette poésie mystérieuse qui attirait son imagination éblouie, Louis Tieck, un des chefs reconnus de cette mystique école, se transformait insensiblement, et ramenait la Muse dans le domaine des choses réelles. Au chimérique royaume de Titania il préférait les prairies d'Allemagne, et, d'une main délicate, il y traçait de frais sentiers par où allait se précipiter (singulière aventure!) toute une bande de novateurs. Si l'on parcourt les *Nouvelles* que l'auteur de *Phantasus* a répandues avec tant de prodigalité dans tous les *Taschenbücher* depuis une vingtaine d'années, on remarquera bientôt cette transition, imperceptible d'abord, puis plus nette, plus visible, et avouée enfin par M. Tieck lui-même. L'aimable conteur, à qui l'on reprochait ses affections aristocratiques, donnait, il y a quelques années, un gracieux ouvrage intitulé *le Jeune Menuisier* (*Der junge Tischlermeister*). Ce charmant récit paraissait en Allemagne peu de temps avant qu'une plume illustre, mais égarée, écrivit *le Compagnon du tour de France* et *le Meunier d'Angibault*; or, les sympathies qui inspiraient au romancier français des inventions par trop étranges étaient célébrées ici avec une parfaite mesure et un art délicat qui a peur du faux. D'ailleurs, on retrouvait toujours, dans les récentes productions de M. Tieck, l'ironie légère où il se joue si volontiers. Ces êtres fantasques qui avaient leur rôle dans ses premiers romans, ces kobolds, ces nains bossus, toute cette postérité de Puck qui faisait contraste avec la grace aérienne de Titania et d'Ariel, M. Tieck

les fait reparaître dans ses nouveaux contes. Ne sont-ce pas ces personnages plaisans, ces bourgeois ridicules, dont il égaie malicieusement ses tableaux de la vie présente? Grace et malice, persiflage agréablement dissimulé, telles sont les armes que la *jeune Allemagne* voulut dérober à M. Tieck, quand elle introduisit dans de prétentieux romans ses plaidoiries et ses prédications.

Cette transition du romantisme de M. Tieck à la sémillante ironie de la *jeune Allemagne* est évidente pour la forme; elle n'empêche pas qu'il n'y ait une rupture ouverte entre l'ancienne école et la nouvelle. Les romans de M. Gutzkow, de M. Henri Laube, de M. Théodore Mundt, appartiennent très décidément à un ordre d'idées tout nouveau. Ils portent surtout le reflet de 1830; ils sont inspirés par les essais de philosophie et de religion nouvelles qui se produisirent, après la révolution de juillet, en Allemagne aussi bien qu'en France. Ce qui n'est qu'un caprice léger dans les nouvelles les plus hardies de M. Tieck est tout-à-fait, dans les romans de la *jeune Allemagne*, un enseignement adopté, un programme qu'on a promis de remplir. M. Tieck a bien pu chanter avec infiniment de grace *le Jeune Menuisier*, et éclairer son atelier de toutes les lueurs de la poésie; il a bien pu célébrer, dans *Vittoria Accorombona*, la libre fierté d'une jeune femme qui réclame contre les prescriptions de la société; ce n'était pas chez lui une doctrine prêchée officiellement. Aussi, malgré la surprise qu'avait causée d'abord le coup de tête de M. Tieck, la fantaisie du conteur était une suffisante excuse, et Vittoria fit son entrée dans le monde le plus scrupuleux, dans les salons qui étaient restés fermés aux héroïnes du roman moderne. Au contraire, on sait avec quelles prétentions superbes, avec quelle désinvolture suspecte, la *jeune Allemagne* lançait, comme un défi, ses arrogantes aventurières. J'ai tâché d'indiquer ici même, il y a un an, les principaux incidens de cette singulière émeute. L'excitation produite par 1830 avait lâché la bride à toutes les théories sociales; on commença de prêcher l'émancipation de la femme et (c'est aussi le terme consacré) la réhabilitation de la matière. M. Charles Gutzkow publia ce roman de *Vally*, qui suscita tant de colères; M. Mundt écrivit les pages enthousiastes et sensuelles de *Madonna*, et M. Wilkomm crut résumer toutes les idées de la *jeune Allemagne* dans cet étrange imbroglio qu'il appela *les Gens fatigués de l'Europe*. Nous voilà bien loin de M. Tieck et de ses élégantes narrations. Je sais bien que deux critiques de la jeune école, M. Gustave Kühne et M. Théodore Mundt, se sont donné le plaisir très piquant de signaler avec une sorte de pruderie offensée

les énormités sociales de *Vittoria Accorombona;* mais cette ingénieuse tactique n'a trompé personne. M. Tieck est demeuré, aux yeux de tous, le plus insouciant des conteurs. On a même vu, chose singulière! un homme grave, un professeur de l'université de Breslau, M. Braniss, écrire pour la seconde édition de *Vittoria* un commentaire philosophique, où il célèbre les beautés du texte, et les oppose à l'esthétique de Hegel et de ses disciples. Ces faits curieux montrent bien que le spirituel vieillard est encore un des noms les plus agités par la littérature contemporaine, quoiqu'il y représente une école un peu abandonnée.

Les romans de la *jeune Allemagne* ont fait tant de bruit de 1833 à 1837, M. Gutzkow, M. Laube, M. Mundt, M. Willkomm, ont si souvent distrait l'opinion publique, qu'ils ont caché pendant quelque temps la marche continue des lettres et les œuvres plus calmes, plus désintéressées, qui se produisaient à l'entour. Le roman historique, entrepris, il y a déjà une vingtaine d'années, par d'habiles écrivains qu'enflammait le succès de Walter Scott, était poursuivi, avec des chances diverses, par des talens très dignes d'estime. En 1824, un jeune écrivain, M. Wilhelm Haering, avait débuté, à la suite d'un pari, par un roman attribué à l'auteur d'*Ivanhoe*, et il était parvenu à tromper le public ravi; depuis, M. Haering a continué d'appliquer son imagination à la peinture des siècles écoulés, en s'accordant plus de liberté que ne lui en laissait cette gageure gagnée si habilement. Un des romanciers les plus en honneur au-delà du Rhin, M. Spindler, s'est fait dans le roman historique une réputation déjà ancienne et qui paraît assez solidement établie. Parmi ses nombreuses compositions, *le Bâtard* (1826), qui retrace avec vigueur la situation des peuples germaniques au temps de Rodolphe II; *le Juif* (1827), où l'auteur a donné une énergique peinture du XV^e^ siècle allemand; *le Jésuite* (1828), tableau vif et original de la première moitié du XVIII^e^ siècle, ont mérité d'être placés au rang des œuvres durables que cite et recommande souvent la critique. Depuis ce temps, la fécondité de l'auteur n'a pas diminué; si sa verve s'est un peu affaiblie à la longue, il a retrouvé cependant, quand il l'a voulu, d'heureuses inspirations, dans *la Nonne de Gnadenzell* (1833), dans *le Roi de Sion* (1840), et, chose toujours difficile, il a maintenu son rang. Tandis que le roman historique prenait faveur, d'autres écrivains s'essayaient à reproduire l'esprit de leur temps dans des compositions brillantes; c'est ce que fit un romancier, un publiciste très distingué, M. Henri Koenig, membre de la chambre des députés du grand-duché de Hesse. *La noble Fiancée*,

publiée en 1833, et, plus récemment, *Véronique*, lui ont marqué sa place parmi les plus fermes penseurs et les écrivains les plus libéraux de ce temps-ci. Sans céder aucunement à toutes les fantaisies des écoles socialistes, M. Koenig a vigoureusement reproduit dans ses romans l'esprit libre du XIX$^{e}$ siècle, avec une franchise et, ce qui est plus rare encore, avec une mesure parfaite qui assurent à ses œuvres autre chose qu'un succès de circonstance. *Les Vaudois* et *les Aventures de William Shakspeare* témoignent de son sérieux empressement à chercher dans les traditions du passé les exemples, les récits, qui peuvent instruire et guider notre époque. C'est aussi à l'esprit du monde nouveau que nous devons un beau roman de Charles Immermann, *les Épigones*. Un autre ouvrage, qu'il composa dans les dernières années de sa carrière trop tôt interrompue, *le Baron de Munchausen*, semble continuer, en les appropriant à notre siècle, quelques-unes des inspirations de Jean-Paul, ses mélancoliques satires, ses touchans tableaux mêlés d'une si gracieuse ironie. Jean-Paul, en effet, ne pouvait demeurer sans influence sur les romanciers de l'école présente; il a suscité un disciple enthousiaste, Léopold Schefer, que nous avons blâmé dans ses poèmes philosophiques, et dont il faut louer deux ou trois romans, pleins de passion et de vie. N'est-ce pas aussi à l'école de Jean-Paul qu'on doit rapporter le *Blasedow* de M. Charles Gutzkow? Ces sérieux exemples, accueillis avec une faveur légitime, attirèrent peu à peu les écrivains les plus indisciplinés de la *jeune Allemagne*. Qui se soucie, à l'heure qu'il est, des bizarres productions de 1835? Qui lit encore *Wally* ou *Madonna?* Personne, assurément. Les romanciers de cette école, si tôt décriée pour ses fautes, essayèrent de se renouveler dans des tentatives plus dignes de leur talent. Tandis que M. Gutzkow se livrait aux travaux de la scène avec une activité obstinée et quelquefois heureuse, M. Mundt a publié des romans historiques, dans lesquels son inspiration s'affranchissait de l'esprit de système; M. Henri Laube a donné ses *Franzœsische Lustschlœsser;* M. Willkomm, son *Byron* et son *Wallenstein*. Un écrivain qui, par la fougue de son talent, semble assez près de cette bruyante école, M. Théodore Mügge, a fait lire son roman de *la Vendéenne* et celui de *Toussaint Louverture*. Enfin M. Sigismond Wiese et M. Édouard Duller portèrent dans ces mêmes études l'ardeur d'une imagination encore un peu confuse, tandis que le poète d'*Ahasvérus* et du *Chevalier Wahn*, M. Julius Mosen, charmait les esprits par un récit très vif et très brillant, *le Congrès de Vérone*. Voilà bien des romans empruntés à l'histoire; que devient cependant

la peinture des mœurs du pays, la reproduction originale de la vie allemande? Ce que Frédérike Bremer, Hauch, Andersen, font si gracieusement pour la Suède et le Danemark, aucun écrivain ne voudra-t-il le faire pour ces intérieurs allemands, si souvent chantés par les poètes, et qui se prêtent avec complaisance aux études aimables du roman? Ce furent d'abord les plus hautes régions de la société qui attirèrent les touristes. M^me^ la comtesse Ida Hahn-Hahn et M. Adolphe de Sternberg ont été les historiens les plus goûtés de l'aristocratie, les chroniqueurs des salons brillans, non pas sans un mélange très visible de théories nouvelles et de rêveries sociales. Puis, comme par un contraste subit, on a vu se lever, dans ces dernières années, tout un groupe charmant de conteurs occupés particulièrement de scènes populaires, et qui ont cherché leurs récits dans les villages, dans la cabane du paysan, dans les sentiers de la forêt Noire. M. Levin Schücking, M. Berthold Auerbach surtout, dans ses *Schwarzwaelder Dorfgeschichte*, quelques autres encore, ont charmé tout à coup l'Allemagne par les plus fraîches peintures, et fait circuler, au milieu d'une littérature toute mondaine, je ne sais quels parfums rustiques et printaniers.

Tel est le tableau rapide, mais exact, de cette nombreuse assemblée de conteurs; je ne voudrais pas me charger de les présenter tous à notre public de France, mais il y en a plus d'un cependant qui mérite une étude attentive.

Pourquoi ai-je ouvert cette série par M^me^ la comtesse Hahn-Hahn? Il s'en faut bien que la brillante comtesse y puisse occuper le premier rang; parmi tous les noms que je viens de citer, il n'en est peut-être pas un seul qui ne doive durer plus long-temps que le sien, et je m'assure qu'on lira encore *la Noble Fiancée*, de M. Koenig, et *le Congrès de Vérone*, de M. Mosen, quand *Ilda Schoenholm* et *Sigismond Forster* seront tombés dans l'oubli. Hélas! c'est pour cela précisément que je m'adresse d'abord à M^me^ la comtesse Hahn-Hahn. On la lit encore en ce moment; elle a eu un succès de boudoir qu'on ne peut lui contester; son esprit, ses graces un peu cherchées, son mélange de dédain aristocratique et de *hardiesse* sociale, lui ont valu une certaine vogue, passagère, je le sais, mais assez vive, qu'il importe d'étudier en temps opportun. Hâtons-nous! et ne sommes-nous pas un peu en retard? Les voyages que M^me^ la comtesse Hahn-Hahn a fait imprimer en si grand nombre depuis ses derniers romans ont beaucoup nui déjà à la célébrité de son nom. Encore une excursion sur le Nil, et la belle *Ilda Schoenholm* est perdue. Voilà pourquoi je me hâte

d'aller entendre M$^{me}$ la comtesse Hahn-Hahn dans ces brillans salons de Dresde ou de Berlin, dans ces châteaux du Rheingau, dans ces longues allées des parcs magnifiques où sa fantaisie se joue en des conversations sans fin; après cela, mon portrait achevé, que l'aventureuse comtesse reparte pour Beyrouth et Alexandrie! Aussi bien, M$^{me}$ Hahn-Hahn vient de donner, il y a quelques mois, une complète édition de ses romans, et quoique dans sa préface elle traite tous ses juges avec un charmant dédain de grande dame, ce n'en est pas moins un appel très direct à la critique; de toute manière, l'instant est bien venu de l'apprécier et de marquer sa place.

Il parut à Leipzig, en 1835, un recueil de vers qui portait ce simple titre : *Poésies, par madame la comtesse Ida Hahn-Hahn*. Le nom de l'auteur n'était encore connu de personne, et son volume se produisait, dans une compagnie fort mêlée, au milieu de ces recueils sans nombre qui chaque année viennent chercher aventure à la foire de Leipzig. Être distingué dans cette foule, lorsqu'on porte un nom tout nouveau, c'est un bonheur difficile et rare. Les vers de M$^{me}$ Hahn-Hahn n'étaient point marqués de ces vives beautés qui révèlent un poète et consacrent, dès le premier jour, une réputation. Cependant il y avait dans tout ce volume un accent de mélancolie profonde; on eût dit la plainte d'une douleur toute récente, le cri d'une blessure qui saignait encore. L'ouvrage portait cette dédicace : *A toi!* et l'auteur avait emprunté à Pétrarque une mystérieuse épigraphe :

Non ti conosce il mondo, mentre t'ha.

Cette même dédicace, ce même appel à un nom qu'il n'osait écrire, l'auteur le reproduisait l'année suivante dans un recueil nouveau tout rempli d'une tristesse semblable, plus vive toutefois, plus impatiente et plus avide de repos. Là, c'étaient surtout des chants de voyage. Le poète, fuyant des souvenirs inquiets, errait par le monde et allait cueillir dans les plaines de Souabe, sur les montagnes du Necker, les simples des prés et des bruyères qui devaient guérir sa plaie; ou bien il s'amusait à rassembler, chemin faisant, les traditions des vieux âges, et il reproduisait dans une série de ballades la lutte poétique des minnesingers au château de la Wartbourg. Les vers, je l'ai dit, étaient bien faibles : on sentait quelque chose de maladif dans ces stances monotones; mais cette faiblesse précisément, cette douleur uniforme, ce mystère, et, s'il faut le dire, le nom de l'auteur, le nom d'une femme du monde inscrit sur ces pages plaintives, tout cela devait peu à peu attirer l'attention et préparer un auditoire au romancier du

lendemain. Hélas! n'était-ce pas une ruse, peut-être? Cette sincérité qu'on avait cru découvrir dans les plaintes sans art du poète était-elle tout-à-fait sans mélange? ou du moins ne s'y est-il pas ajouté bientôt après quelque chose de factice et de contraint? C'est ce que vont nous apprendre les six romans écrits par M^me^ la comtesse Hahn-Hahn, et qui ont suivi à de courts intervalles la publication de ses élégies. Le premier livre de M^me^ Hahn-Hahn, *Ilda Schœnholm*, paraissait l'année suivante, en 1837.

Que les circonstances particulières de la vie de l'auteur aient influé sur ses compositions, que son roman personnel, s'il a existé, se soit traduit dans ses œuvres, c'est une question que je crois interdite à la critique. Il faut, pour soulever ces voiles, une main extrêmement légère, et s'il est toujours besoin de précautions infinies en de telles matières si délicates, combien plus de ménagemens devra garder celui qui parle d'une œuvre écrite dans une langue étrangère et empruntée à un monde dont il n'a pas tous les secrets! La discrétion, certes, m'est ordonnée à plus d'un titre; mais les circonstances extérieures appartiennent au lecteur, au critique, et je puis chercher dans les influences du moment l'origine des idées de M^me^ Hahn-Hahn, l'explication du caractère singulier de ses livres. Quelques mots, quelques rapprochemens suffiront. Or, au moment où l'auteur d'*Ilda Schœnholm* prit place dans les lettres allemandes, la *jeune Allemagne* venait de mener assez loin déjà ses folles équipées; d'un autre côté, les romans de M^me^ Sand pénétraient de plus en plus au-delà du Rhin, et cette éloquence passionnée séduisait sans peine les neveux de Werther; Rahel de Warnhagen, morte depuis quelques années, était devenue pour les rêveurs enthousiastes l'objet d'un culte fervent, et c'était l'instant où Bettina commençait de prophétiser. Eh bien! que ces excitations diverses viennent à rencontrer une ame douce et pourtant assez ardente, une ame blessée, souffrante, mais prompte toutefois à se guérir et à tirer parti de ses douleurs; que l'écrivain accepte souvent ces influences, que souvent il les combatte; surtout qu'il mêle à cela les souvenirs, les sympathies aristocratiques qui lui sont chères : il composera les romans que j'ai à juger ici, il donnera cette série de livres bizarres, d'un caractère mélangé, indécis, œuvres élégantes, maniérées trop souvent, d'un haut goût aristocratique, et ou éclatent tout à coup, on ne sait pourquoi, les plus bizarres révoltes du drame moderne. Toutefois, ne disons rien de trop, et regardons de plus près pour mieux voir. Aussi bien, ce caractère ne se remarque pas encore dans *Ilda Schœnholm*; ici, c'est une plainte assez douce,

assez gracieuse; il n'y a point de révolte; l'auteur a seulement voulu tracer un tableau mélancolique et montrer cette difficulté de la vie qui est l'éternel sujet des romanciers, la difficulté des engagemens réciproques, des amours que la grace et le bonheur couronnent.

Avant d'assister au drame et de le juger, tâchons de connaître les personnages que l'auteur a mis en scène. Il y en a trois qui attirent surtout l'attention, la comtesse Ilda, Polydore et Ondine.

La comtesse Ilda Schœnholm est veuve; elle est jeune encore et belle, malgré les atteintes de la douleur, malgré cette physionomie attristée que lui a donnée l'habitude d'une réflexion profonde; son ame est pleine de trésors précieux, de *génialité*, disent les Allemands. Mariée, presque enfant encore, au comte de Schœnholm, elle ne l'a point aimé, mais elle a toujours été soumise et douce. Le comte était un homme grossier, une ame vulgaire; courbée sous cette autorité implacable, l'épouse humble, mais forte, supportait en silence cette vie froide et sans soleil. Un an avant la mort du comte, un jeune lord qu'il avait rencontré dans ses voyages, lord Henry Killarney, arriva tout à coup au château de Schœnholm. Lord Henry avait cette beauté pâle, cette distinction mélancolique qui plaît tant aux romanciers; c'est l'amant obligé de la comtesse Ilda. Que lord Henry et la comtesse Ilda s'aimassent, ce n'était un sujet de doute pour personne. Cependant, un matin, tout à coup, lord Henry part, sous le premier prétexte, et retourne en Angleterre. Il était parti sur un signe d'Ilda, dès que cet amour, silencieux d'abord, avait pu inquiéter la noble jeune femme. Hélas! elle fut mal récompensée du sacrifice qu'elle avait fait à son devoir; quelques mois après la mort du comte, au moment où elle allait partir pour retrouver lord Henry en Angleterre, elle apprend tout à coup que lord Henry a cessé de vivre. Alors elle s'enferme dans la solitude comme dans un cloître, elle cherche dans une profonde retraite un aliment à ces saines douleurs qu'il faut accepter pour fortifier la vie; elle ne veut pas que le monde puisse éloigner, par ses vulgaires distractions, les amères pensées dont elle aime à se nourrir. Pourtant, lorsqu'elle sortit de sa retraite, lorsqu'elle reparut dans le monde, n'oublia-t-elle pas un peu vite cette douleur sincère? Ne chercha-t-elle pas à en tirer parti pour sa vanité? Je n'aime pas que la comtesse Ilda devienne une femme de lettres, un écrivain distingué, un poète, un romancier à la mode. Malheureusement c'est là le caractère, c'est là le défaut prétentieux de toutes les héroïnes de Mme Hahn-Hahn; nous le verrons mieux tout à l'heure. La voilà donc qui écrit des vers, des romans, et qui remplit l'Allemagne

de son nom. C'est ainsi que nous apparaît la comtesse Ilda Schœnholm, au moment où s'ouvre le récit de l'auteur.

Après Ilda Schœlholm, à côté d'elle, un des caractères les mieux tracés est celui de Polydore.

Polydore est artiste. La chaste muse de la sculpture lui a révélé ses pures beautés; elle lui a remis ce ciseau inspiré qui doit arracher au marbre les contours sacrés, les statues immortelles qu'il cache dans ses flancs. Il est passionné pour le beau; c'est une ame noble et ardente. Polydore est né dans le Tyrol, dans la petite ville de Botzen; son père est un pauvre vigneron de la montagne. Tout enfant, au milieu des travaux de la terre, son imagination se développait en silence; il dessinait avec un instinct merveilleux, et plus d'une fois les jeunes filles de Botzen posèrent devant le jeune vigneron. Un jour, après certaine aventure naïve, l'enfant n'ose plus rester au village; il part et se dirige vers l'Italie. Il a entendu parler de Rome et de Florence; il veut aller à Florence et à Rome. Comment il y arrive, c'est là une longue histoire; point d'argent, point de protection, mais qu'importe? La jeunesse est si prompte, si confiante, et l'amour de l'art entraîne si vaillamment les cœurs qu'il possède! Qui donc voudrait rien refuser à ce pauvre voyageur, si candide sous ses cheveux blonds? Le fermier toscan l'accueillera sous son toit, le pâtre de la campagne romaine partagera avec lui son morceau de pain. Un jour, à Vérone, une noble dame, frappée de son costume tyrolien, lui adresse la parole en allemand, tandis qu'il copie quelque tombeau dans une église. C'est la comtesse Ilda Schœnholm. Elle lui fait conter son histoire, elle l'encourage, lui donne son nom, et compte bien le retrouver à Rome. Une heure après, l'enfant avait oublié le nom de sa belle protectrice, et il se mettait gaiement en route, sans grand souci du lendemain; mais le lendemain arrive, et la faim, et la misère. C'était un artiste étourdi qui était parti de Botzen; ce fut un pauvre mendiant qui arriva bientôt à Rome. Et que serait-il arrivé de lui, si la comtesse Ilda ne l'eût rencontré par hasard? Or, la comtesse devient comme la mère du jeune montagnard; elle lui fait donner cette première éducation qui lui manque, elle cultive précieusement cette jeune intelligence si bien douée, et, quelques années après, Polydore était l'élève le plus distingué de Thorwaldsen.

Il nous reste à signaler le troisième personnage, qui partage avec Ilda et Polydore l'attention du lecteur.

Ondine a été mariée au cousin d'Ilda Schœnholm, au comte Ascanio. Ondine est faible; elle a besoin d'un appui, d'un amour attentif

et vigilant. Il ne faudrait qu'un oubli d'une heure pour que cette nature fragile, tombant à terre, se brisât. Son mari est jeune, beau, noble comme elle; persuadé que sa femme est digne de lui, et bien sûr aussi d'aimer sa jeune femme avec passion, il se repose avec sérénité dans la conscience de son bonheur; mais cette loyauté si calme, si confiante, ne suffit pas à Ondine : elle a besoin, cette ame timide, de sentir plus vivement, à chaque heure, l'amour dévoué qui la soutient et en qui elle doit vivre. Si un autre homme se présente dans ces momens perfides où languit son cœur, elle cédera sans résistance. Elle a cédé; dans une des résidences du nord de l'Allemagne, tandis que le comte Ascanio est enlevé à son intérieur par les travaux de chancellerie, par les préoccupations diplomatiques, un noble exilé polonais, le prince Casimir, a été admis auprès d'Ondine. On comprend qu'il doive aisément surprendre ce cœur désarmé. Hélas! la jeune femme a vite oublié l'amour si dévoué du comte; elle a écouté la voix de sa faiblesse irritée et avide; elle appartient au prince Casimir. Que va-t-il arriver? Comment finira le drame? Faut-il que le sang du séducteur lave la honte du mari outragé? Mais il y a trop de mépris dans le cœur d'Ascanio pour la femme qui a déshonoré son nom; il la rejette loin de lui avec le calme impassible du juge, et Ondine vient de partir pour l'Italie, où le prince Casimir doit bientôt la rejoindre. Brisé cependant par une si terrible secousse, le comte Ascanio est mort quelque temps après.

Telle est, au début de cette histoire, la situation des trois personnages principaux, Ilda, Polydore, Ondine. Voyez-vous cette chaise de poste qui monte gaiement les Alpes? Elle emporte Ilda et Polydore, la belle jeune femme inspirée, et, à côté d'elle, cet enfant aimable et enthousiaste, le jeune artiste qu'elle protége avec la douce supériorité d'une mère. Tandis qu'ils causent de poésie et d'art, tandis qu'ils recueillent leurs souvenirs de Pise, de Florence, de Rome, et qu'ils saluent à l'horizon les nobles remparts de la patrie, les sommets des Alpes tyroliennes, une voiture passe rapidement auprès d'eux, suivant la route d'Italie. Chose singulière! Ilda Schœnholm a cru reconnaître les armes du comte Ascanio. L'instant d'après, elle n'y songe plus. C'était Ondine qui allait attendre le prince Casimir aux bords du lac de Côme. Ainsi ils s'en vont tous trois, suivant chacun leur rêve, ceux-ci se promettant une vie nouvelle dans la patrie tant désirée, celle-là tout enivrée de l'amour à qui elle a sacrifié son honneur et son nom; mais tous les trois, hélas! sur cette même route, dans un petit village du Tyrol, ils se retrouveront, à la fin de cette

histoire, aussi désespérés qu'ils sont aujourd'hui joyeux et entraînés par les chimères.

Je ne veux pas raconter tout au long le roman de M^me^ Hahn-Hahn, mais seulement en indiquer le caractère, en signaler, si je puis, le sens et les conclusions. Si nous suivions la comtesse Ilda dans son château, dans sa résidence de Ruhenthal, nous la verrions entourée et fêtée. Parmi les amans que ravissent sa beauté et son génie, il y en a un surtout, Otto, dont l'ame ardente et sérieuse doit faire accepter son amour. Ilda croit que sa vie enfin va commencer; ces affections profondes qui lui ont été interdites, elle va y renouveler son cœur et sa pensée; mais le soir même où elle a laissé échapper son secret, où son amant enivré a couvert de baisers le front et les cheveux de celle qui sera la compagne de sa vie, ce soir-là même, Ilda reçoit une lettre d'Otto. Il lui disait : « Je t'ai vue ce soir pour la dernière fois; il faut nous quitter, je ne te reverrai plus. Adieu, je t'aime. » Bizarres incertitudes, craintes vagues, subtilités de la faiblesse! Otto redoute l'avenir; il ne se sent pas assez de puissance pour remplir toujours cette ame qui se donne à lui; il tremble par avance devant la supériorité d'Ilda Schœnholm. Au lieu d'affronter résolument le danger, comme Adolphe auprès d'Ellénore, il s'exagère le péril, il ne veut point affaiblir les impressions brûlantes d'un instant de bonheur, il frémit à la pensée des amours qui se dénouent, des affections qui vieillissent; il met la main sur son cœur, et fuit en emportant son trésor.

Tandis que l'amour de la comtesse Ilda pour Otto se développait peu à peu, jusqu'au moment de cette brusque rupture, Polydore était à Vienne, où une femme belle, coquette, la comtesse Régine, s'était emparée de son ame. Polydore se croyait aimé d'elle; mais malgré son aveuglement obstiné, malgré sa naïve inexpérience, le jour vint cependant où il vit trop bien que la comtesse Régine jouait gracieusement avec ses souffrances. Il quitte Vienne et accourt à Ruhenthal, pour demander à Ilda Schœnholm ses avis et ses consolations. Comment il trouva sa noble amie, nous l'avons dit; c'était le lendemain du jour où le départ d'Otto avait détruit ses espérances et ajourné éternellement son rêve. Ce n'est pas tout; une autre lettre était arrivée des bords du lac de Côme. Le prince Casimir n'avait pas rejoint Ondine, il venait de se marier en Angleterre, et la jeune femme était devenue folle. La comtesse Ilda se met en route aussitôt pour aller secourir Ondine, et Polydore l'accompagne. Mais les serviteurs dévoués de la pauvre folle n'avaient pu souffrir ce long retard, et Ondine arrivait déjà au-devant de sa cousine. Les voyageurs vont se

rencontrer sur la route, au milieu des montagnes du Tyrol. Entrez dans cette petite auberge; c'est là qu'ils sont tous réunis, et ce tableau terminera le roman avec une grace plaintive. Un des compagnons de voyage d'Ilda Schœnholm écrivait un soir à la mère de la comtesse Ilda : « Nous partons demain avec la pauvre folle pour le lac de Côme, où votre fille habitera la même villa qu'elle habitait déjà l'été dernier. Polydore n'y restera pas long-temps; il ira à Rome et y reprendra ses travaux. Ilda ne désire plus que le silence et la solitude. Ah! chère comtesse, le monde est plein d'ennui, de froideur, et parfois d'évènemens terribles. Les existences les plus douces y sont détruites. Voilà la malheureuse Ondine brisée à jamais; Ilda s'enfuit dans la retraite, et cependant la terre est si belle! »

Ces paroles, que je lis à la dernière page, sont-elles la pensée même du roman? est-ce le regret, est-ce une plainte mélancolique et douce qui a inspiré l'écrivain? Je le crois volontiers, et c'est là, si je ne me trompe, le charme de ce livre. Sans doute, la critique doit y signaler bien des faiblesses; *Ilda Schœnholm* n'est pas un roman; ce n'est guère autre chose qu'une esquisse. Malgré cette rencontre des principaux personnages au premier et au dernier chapitre, malgré ces deux évènemens qui semblent enfermer le tableau dans des lignes précises, par des contours bien arrêtés, l'absence d'art et de composition est trop visible dans le récit. Les caractères ne sont pas tracés d'une main sûre. Pendant le séjour d'Ilda au château de Ruhenthal, l'apprêt des conversations brillantes nous gâte beaucoup cette belle et noble femme, si soumise tout à l'heure et si chastement passionnée. Au lieu d'une ame élevée et sereine que nous aimions, il nous faut suivre dans ses fantaisies suspectes un bel esprit prétentieux. La comtesse Ilda, au château de Ruhenthal, n'est plus celle qui était si résignée sous l'autorité impérieuse du comte, celle qui surveillait avec grace l'éducation de Polydore, celle qui remplira Otto d'un amour si profond, et qui tout à l'heure, s'oubliant elle-même, volera si vite auprès de la malheureuse Ondine. Je ne comprends pas non plus que l'auteur, après avoir raconté la faiblesse d'Otto, prétende nous montrer dans sa rupture éclatante avec Ilda un témoignage de force; je ne puis m'expliquer cette phrase singulière : « Et qu'est devenu Otto? Otto continue son chemin, calme et fort, au milieu des hommes; celui qui peut se gouverner lui-même est né pour gouverner le monde. » Il s'est fait là encore une substitution dans les personnages, et nul ne reconnaîtra dans ce jeune homme si fièrement désigné pour des destinées glorieuses, l'ardent, mais timide rêveur qui a eu peur de son

amour et s'est réfugié dans l'égoïsme. Voilà bien des défauts, assurément : une composition faible, des caractères indécis, sans parler du style et de ses prétentions. Eh bien! malgré tant d'objections sérieuses, il y a dans *Ilda Schœnholm* une tristesse aimable, une grace douloureuse qui rachète les fautes de l'artiste. Cette fin même, qui ne conclut pas, semble une négligence savante, et l'on dirait que de cette histoire inachevée il s'exhale comme un soupir harmonieux.

Les tendances secrètes de l'auteur, que voilait cette indécise mélancolie, vont éclater bientôt dans le second ouvrage qu'elle publiera, dans le plus célèbre de ses romans; je parle de *la Comtesse Faustine*. La comtesse Faustine, c'est encore Ilda Schœnholm. C'est le même cœur ardent, ouvert aux impressions enflammées; c'est aussi le même enthousiasme pour les arts, le même génie avec une ravissante beauté. Seulement, nous ne retrouvons pas ici la douce Ilda résignée, patiente; non, elle s'est révoltée contre la douleur. Lasse du sacrifice, elle en est venue à prêcher l'égoïsme et à le pratiquer sans scrupule. L'égoïsme, voilà son armure pour traverser la vie, et défendre son ame trop souvent blessée. Comme elle porte avec grace cette cuirasse maudite! quelle légèreté! quelle insouciance aimable! à la voir sourire, vous croiriez qu'elle joue, la charmante jeune femme! Prenez garde, ce n'est point un jeu. Quand la passion l'exigera, elle sera implacable, elle frappera de mort ceux qui l'aiment.

On ne peut nier qu'il n'y ait beaucoup d'aisance et d'éclat dans toute la première partie de *la Comtesse Faustine*. Nous sommes à Dresde. Voyez-vous à la promenade, au théâtre, dans les salons, voyez-vous cette jeune femme un peu pâle, un peu sérieuse par momens, mais si belle, si spirituelle, si brillante? C'est la comtesse Faustine Obernau. Il est impossible d'avoir plus de grace dans l'esprit, plus de promptitude dans la pensée, plus de charme dans la parole. Sa conversation est étincelante, et sa fantaisie, toujours prête, sème en se jouant mille trésors autour d'elle. On sent bien, à de certains instans, que cette ame est profonde et résolue; mais comme elle sait cacher cela sous un enjouement adorable! Il n'y a qu'un œil exercé qui puisse surprendre çà et là ces signes d'un caractère viril. Le plus souvent, au contraire, elle s'abandonne à tout le laisser-aller de sa gracieuse nature, elle sourit au monde, elle est heureuse! Mais quel est ce jeune homme qui l'accompagne sans cesse? Ce n'est point son mari, Faustine est veuve; c'est son amant, le comte Anastase Andlau. Or, le monde, cette fois, a oublié ses scrupules et ses répugnances. Le comte Andlau est si noble, si loyal! il y a dans son attachement pour Faustine

quelque chose de si calme et de si confiant! Cette délicate situation est habilement décrite par l'auteur; à voir Faustine si heureuse, si tranquille dans son enjouement, rien ne semble plus régulier que l'engagement de Faustine et du comte. Nul ne songe à faire une question indiscrète et moqueuse.

La sérénité parfaite de la comtesse Obernau n'est pas seulement exprimée dans son bonheur de tous les jours, dans ses relations avec Anastase; l'auteur amène ici un plaisant épisode qui va compléter le portrait de son héroïne. Il la conduit chez sa sœur, mariée à un gentilhomme campagnard, Maximilien de Wallsdorf, et la peinture de cet intérieur servira encore à mettre en lumière la gaieté de Faustine et sa liberté insouciante. La rusticité ambitieuse du hobereau, les qualités bourgeoises de sa femme, le contraste entre la finesse poétique de la comtesse et la vulgaire existence de la maison de Wallsdorf, l'aisance aimable qu'elle y apporte, puis les prétentions chevaleresques du jeune frère de Maximilien, l'amour enthousiaste de cet honnête rustre pour la poétique Faustine, la bienveillante ironie de la jeune femme, qui ne réussit pas à décourager cet adorateur imprévu; tout cela compose un joli tableau de genre où se joue avec grace une malice inoffensive.

De Wallsdorf, l'auteur nous ramène à Dresde, et bientôt nous suivons Faustine et Anastase dans leurs excursions printanières vers les contrées du Rhin. Le roman, à vrai dire, n'avance guère; c'est toujours un peu la même situation, que l'auteur prolonge à dessein pour que le drame des derniers chapitres, plus étrange, plus inattendu, éclate comme la foudre. Un jour, pourtant, le comte Andlau est obligé de quitter Faustine pour aller régler en Alsace des affaires de famille. Au milieu des reproches affectueux, des plaintes, des recommandations de Faustine, l'auteur écrit une page qui termine assez bien cette longue histoire d'amour. On y sent, sous l'amour ardent de la jeune femme, l'orgueil, l'impatience de son ame. C'est là ce qui la perdra. Elle est passionnée, mais on voit bien qu'elle est incapable de dévouement. Comment ces alarmans symptômes échappent-ils au comte Andlau? C'est qu'il est trop loyal pour se défier jamais. Mais il a tort de s'endormir dans cette confiance imprudente; une secousse terrible le réveillera. Pendant son absence, le comte Mario Mengen s'emparera de cette ame égoïste. Ce généreux Andlau, si grand, si noble, il est renié par Faustine dès qu'une nouvelle affection s'offre à elle. Le comte Andlau en mourra, Faustine le sait, elle le dit au comte Mario, elle se le dit à elle même, elle a toute conscience de sa cruauté,

et cependant rien ne l'arrête. Suivre tous les entraînemens de la passion, c'est la loi suprême pour ce cœur frivole et fier. Faustine épouse le comte Mario; mais le comte Mario sera puni, il sera abandonné un jour comme l'a été le comte Anastase. Quand l'amour de Faustine s'affaiblira, elle ira chercher un autre amour, un amour saint, religieux, je l'accorde, mais enfin c'est toujours son incurable égoïsme qui la pousse, elle entrera dans un couvent. Un jour, dans un voyage d'Italie, à Pise, comme elle est sur le point d'être admise dans une abbaye de carmélites, elle rencontre dans la cathédrale un voyageur épuisé, mourant, que le soleil de Pise ne ranimera pas. Elle a reconnu le comte Anastase. Faustine veut le revoir une dernière fois et obtenir son pardon. Ce remords, il est vrai, ne dure guère; laissant derrière elle ce mort, tant aimé jadis, qui est venu l'accuser, oubliant sans pitié et son mari et son enfant, incapable de sacrifice, elle va chercher le repos dans la solitude et l'exaltation du cloître.

Certes, quand on raconte brièvement cette dernière partie du roman, la lâcheté de l'héroïne paraît dans sa nudité coupable; mais ce n'est pas là ce qu'a voulu l'auteur. Cette Faustine que je déteste, M^me^ la comtesse Hahn-Hahn l'admire. Faustine, c'est l'idéal préféré. Cette facilité à suivre sans résistance l'entraînement égoïste de son cœur, cette impuissance à se dévouer pour un devoir, cette morale fausse, perfide, qui excite à chaque instant l'aversion du lecteur, tout cela est vanté par le romancier et transformé en une vertu supérieure! L'avocat de Faustine veut absolument que nous aimions le vice de sa fille chérie; il veut que nous vénérions comme un noble cœur ce cœur mesquin et lâche. Faustine devient une sainte, et elle meurt au couvent de Pise, sans regret, sans remords, avec la sérénité d'une ame qui a bien vécu et qui a suivi courageusement les sévères prescriptions du devoir. Faustine, on le voit trop, est à la fois l'imitation et la contrepartie d'un roman célèbre de George Sand. L'auteur de *Jacques* avait montré avec une singulière éloquence le courage stoïque, le dévouement impossible d'une grande ame, qui s'élève jusqu'à une abnégation plus qu'humaine. Le héros de George Sand, c'est Jacques, ce n'est pas Fernande, ce n'est pas la femme faible pour qui Jacques s'est condamné à de sublimes douleurs. Sans doute, le romancier s'intéresse à cette douce Fernande, il la plaint, surtout il décrit son cœur, et fait naître une à une les occasions terribles qu'elle fournit à la vertu austère du héros; mais ce n'est pas Fernande qu'il faut admirer. Et puis, Fernande doit ignorer les desseins de Jacques, son héroïque renoncement; elle l'ignore, en effet, elle ne sait pas quel

prix a coûté son bonheur; si elle le savait, cette pensée la couvrirait de confusion et empoisonnerait sa vie. Eh bien! la Faustine de M^me^ la comtesse Hahn-Hahn, c'est Fernande devenue impatiente, effrontée, Fernande qui sait le secret terrible du drame de Jacques et qui le conduit elle-même. Elle laisse mourir Jacques, et ce sacrifice, elle l'accepte comme un bien qui lui est dû. Non-seulement elle l'accepte, mais elle l'impose, elle tue le comte Andlau, elle tue Mario, et fière, impassible, orgueilleuse, elle continue de vivre dans son égoïsme éternel, purifiée, sanctifiée par ce vice même qui la flétrit. Voilà quel est le paradoxe à la fois hautain et puéril du romancier allemand.

Ce roman de *Faustine* est pourtant l'œuvre la plus célèbre de M^me^ la comtesse Hahn-Hahn. Il en a été beaucoup parlé, et si les sympathies ont été vives, les sévères objections n'ont pas manqué. C'est peut-être à tout ce bruit qu'il faut attribuer l'affection de M^me^ Hahn-Hahn pour son héroïne. Dans la préface de la seconde édition, elle accepte comme des éloges les critiques trop légitimes qu'avait provoquées son œuvre. Elle déclare sans façon que Faustine, en effet, est une sublime égoïste, et que, si elle voulait peindre encore les nobles aspirations d'un cœur qui demande le repos, elle écrirait *Faustine* une seconde fois. Dans un roman publié quelques années après, dans *Ulric*, M^me^ la comtesse Hahn-Hahn se cite elle-même avec une complaisance un peu trop naïve; un des personnages du récit écrit à Ulric des nouvelles du comte Mario, et le nom de Faustine n'est prononcé qu'avec vénération. On voit que M^me^ Hahn-Hahn a pris son invention tout-à-fait au sérieux. Dans le même roman d'*Ulric*, l'héroïne du premier livre de M^me^ Hahn-Hahn, la douce et brillante Ilda Schœnholm, reparaît tout à coup dans un épisode. *Faustine* et *Ilda Schœnholm* sont donc très certainement les œuvres favorites de M^me^ Hahn-Hahn, ses deux créations les plus chères; cependant, on le voit aussi, Ilda Schœnholm n'occupe que la seconde place dans les prédilections de l'auteur, c'est Faustine qui est la figure choisie entre toutes, le rêve idolâtré. Pour moi, je préfère beaucoup Ilda Schœnholm à la comtesse Faustine. Malgré la grace très poétique des premières pages, malgré ce qu'il y a d'aimable dans le portrait de Faustine, avant les brusques événemens qui assombrissent la seconde partie, j'aime beaucoup mieux les négligences, la mélancolie voilée d'*Ilda Schœnholm*. Mais l'indécision, l'absence de composition et de plan, excusables encore dans ce premier essai, allaient devenir le défaut continuel de M^me^ Hahn-Hahn, et c'est pour cela sans doute qu'elle s'attache à *Faustine*, comme à la plus ferme et à la plus résolue de ses œuvres.

Si l'auteur, en écrivant ces deux livres, a donné ce qu'il y avait de plus vigoureux au fond de sa pensée, on peut être inquiet, à bon droit, pour l'avenir de son talent. Dans les quatre romans qui ont suivi à de courts intervalles *Ilda Schœnholm* et *la Comtesse Faustine*, M^me^ la comtesse Hahn-Hahn n'a fait que reproduire, en les affaiblissant, les qualités déjà si fragiles de son imagination; quant aux défauts, ils se sont accrus peu à peu et ont fini par tout envahir. Ce seront presque toujours, au lieu d'une conception originale, les longs détails d'une scène de salon, un interminable babillage, le soir, en buvant le thé, chez M. le duc ou M^me^ la baronne. Les caractères, déjà si faiblement peints dans ses premiers récits, pâlissent et s'éteignent; vous voyez passer sur la muraille du salon, à la lueur vacillante des lampes, des silhouettes indécises. Je veux considérer de près le prétentieux pastel où l'auteur s'amuse à reproduire ces ombres fugitives; mais déjà la couleur s'efface, les lignes se mêlent, et je n'ai plus devant les yeux qu'une confusion bizarre dont le sens m'échappe. Moins l'auteur est sûr de sa pensée, plus il multiplie ses personnages. Il voudrait bien que le mouvement de son tableau pût dissimuler la faiblesse de son invention; par malheur, c'est le contraire qui arrive : le salon est plein, le roman est vide.

Non, je l'avoue humblement, je n'ai pas eu le bonheur de découvrir, malgré une lecture attentive, le sens mystérieux du livre que M^me^ la comtesse Hahn-Hahn a intitulé *der Rechte*, le juste, le bon. Je ne pouvais croire, en vérité, que le romancier n'eût voulu nous donner autre chose qu'une série de tableaux, dans un récit dont le plan n'existe pas, et qu'on pourrait lire en commençant par la fin. Je voulais absolument trouver une pensée, une conclusion, mais ma clairvoyance n'a pas égalé ma bonne volonté, et je n'ai pas réussi à deviner l'énigme. Il n'y a guère qu'une seule figure assez nette dans la confuse histoire où j'ai essayé de voir clair, c'est celle de lady Desmont. Lady Desmont, c'est encore l'éternel personnage de M^me^ Hahn-Hahn; c'est Ilda Schœnholm, c'est Faustine, c'est l'unique héroïne de l'auteur, la jeune comtesse brillante, dédaigneuse, pleine de verve, d'éclat et de fantaisie. Presque tous les romans de M^me^ Hahn-Hahn se passent dans un salon ou sous les ombrages d'un parc, autour d'une table où l'on prend le thé. Les évènemens, en très petit nombre, qui viennent interrompre ces soirées monotones et donner au tableau l'apparence d'une action, sont toujours racontés par le baron ou par la vicomtesse; on ne peut pas quitter cette maudite table. Le roman commence à neuf heures pour

finir à minuit, et il reprendra demain avec une régularité parfaite. Le roman et le thé continuent ainsi pendant plusieurs semaines; quand l'auteur aura écrit deux volumes, il s'arrêtera; cependant rien ne l'y oblige, et il faut lui en savoir gré. Or, dans ce salon, dont l'auteur nous donne la chronique, un personnage indispensable, c'est celui de la jeune femme capricieuse, fantasque, dont l'aventureuse parole soulève à chaque instant les questions les plus graves, l'amour, le mariage, la religion, et les résout cavalièrement. Je crains bien que M^me^ d'Arnim n'ait donné à M^me^ la comtesse Hahn-Hahn le modèle de ses héroïnes; je crains bien que les correspondances si vives, si enthousiastes, de l'ardente amie du poète de Weimar, de la sœur de Clément de Brentano, de la veuve du mystique Arnim, n'aient tenté la plume beaucoup moins riche de M^me^ Hahn-Hahn. Sans doute M^me^ Hahn-Hahn ne donne pas à ses personnages l'entrain audacieux, les allures prophétiques de Bettina; elle est beaucoup moins *jeune Allemagne;* c'est l'esprit patricien qui l'anime. L'impétuosité démocratique qui a dicté ce livre fameux qui *appartient au roi* ne conviendrait guère aux ducs et aux duchesses que M^me^ Hahn-Hahn invite à ses réunions, dans les riches domaines d'Ilda Schœnholm. Il n'est même pas impossible que M^me^ Hahn-Hahn ait voulu tenter une contre-partie de Bettina, et donner à l'aristocratie ses brillantes sibylles, ses prophétesses inspirées. Pourtant, on ne peut le nier, en luttant avec Bettina, l'auteur de *la Comtesse Faustine* a été amenée à lui dérober ses formes lyriques, ses méditations philosophiques, amoureuses, sociales, toute sa fantasmagorie; mais ce qui est souvent plein de charme dans les correspondances de Bettina devient intolérable dans un récit. Et puis M^me^ d'Arnim n'a-t-elle pas pour elle le prestige des souvenirs? Goethe, Clément de Brentano, Achim Arnim, Caroline de Günderode, voilà certes de beaux noms. Que M^me^ d'Arnim arrange trop souvent et défigure ses personnages, qu'elle se substitue sans façon à ses héros, c'est là, je le sais bien, le défaut de ses livres; cependant ces noms glorieux la protégent, et l'attrait des souvenirs qu'elle évoque vient en aide à sa fantaisie. Les confidences de Goethe, si apprêtées qu'elles puissent être, nous attireront plus que les lettres de Polydore, et la comtesse Faustine vaudra-t-elle jamais cette noble et malheureuse Caroline de Günderode? Ce n'est pas tout : voici encore un inconvénient. Puisque M^me^ Hahn-Hahn imite M^me^ d'Arnim, ces héroïnes factices qu'elle met en scène seront bien vite épuisées; l'épreuve, en se reproduisant, pâlira. Faustine n'était qu'un reflet; que sera-ce que le reflet de Faus-

tine? l'ombre d'une ombre. Après la peinture assez vive encore d'Ilda et de Faustine, nous aurons leur sœur cadette, ou plutôt leur compagne vieillie, prétentieuse, ennuyeuse, Catherine Desmont.

Oui, Catherine Desmont est bien de la famille de Faustine. Elle a été mariée deux fois, en Allemagne d'abord, à M. de Meerheim, qu'elle a quitté au bout de quelques années, faute d'une sympathie suffisante, et puis en Angleterre, à lord Richard Desmont. C'est toujours, comme dans *la Comtesse Faustine*, la poursuite d'un idéal qui ne se rencontre guère. D'ailleurs, qu'il se rencontre ou non, peu importe; tout se passe le plus commodément du monde dans le pays de Cocagne découvert par M^me^ Hahn-Hahn. On essaie une première union; l'essai ne réussit pas; qu'à cela ne tienne! Pourquoi se désespérer? pourquoi surtout discipliner son cœur et régler les mouvemens inquiets de la passion? Il y a un remède tout simple; le mariage est rompu, et le lendemain on peut recommencer une nouvelle expérience. A coup sûr, M^me^ la comtesse Hahn-Hahn n'a jamais lu les lois de son pays, car je ne voudrais pas croire, au contraire, qu'elle les connaît trop bien, et qu'elle se réfugie dans une société imaginaire, pour échapper aux dures conditions de la vie. Il est arrivé à plus d'un poète de prendre ses désirs pour la réalité, et de présenter comme un tableau de ce qui existe le programme des réformes qu'il a imaginées pour l'avenir. Quand Rabelais fondait dans le royaume d'Utopie sa plaisante abbaye de Thélème, c'était à la fois une vive satire et l'expression joyeuse de ses goûts pantagruéliques. M^me^ la comtesse Hahn-Hahn a fondé, je le crains, une abbaye de Thélème pour les nobles dames de l'aristocratie allemande. La règle est celle de frère Jean des Entomeures : *Fais ce que tu voudras*. A cette prescription rigoureuse, les héroïnes de M^me^ Hahn-Hahn demeureront toujours fidèles. Et non-seulement elle a tracé sur la porte l'inscription fameuse, mais elle a fini par se persuader que les choses, en effet, se passaient ainsi; c'est très sérieusement que l'auteur nous raconte ces mœurs fabuleuses, ces mariages rompus sans obstacle, ces divorces qu'il est permis de conclure en un instant, d'un seul signe de tête, d'un seul mot, comme l'on refuse un dîner ou une partie de chasse, comme l'on prend congé ou comme l'on signe une lettre. Une formule toute simple, il n'en faut pas davantage. En vérité, c'est trop de candeur. Sans doute, il est permis au poète, si poète il y a, de nous transporter comme Jean-Paul dans un monde à demi fantastique; mais Jean-Paul est-il dupe de son imagination, et le rêveur enthousiaste écrirait-il sur la première page de ses livres ces mots pro-

saïques qui le condamneraient, *aus der Gesellschaft*, — tableau de la société? L'incroyable insouciance des héroïnes de Mme Hahn-Hahn serait tout au plus possible dans les îles de l'Océanie. Mais revenons à lady Desmont.

Il y a trois personnages dans ce roman; je dis trois personnages un peu plus sérieux que les autres, au milieu de la foule qui encombre les salons de la comtesse : Catherine, son cousin Gaston de Lasperg, et un ami de Gaston, le comte Julius Ohlen. Sera-ce Gaston qui épousera Catherine Desmont? sera-ce le comte Ohlen? Tel est à peu près tout le roman. Gaston est bien sombre, bien mystérieux, et à ce titre il pourrait charmer sans doute la poétique Catherine, qui veut faire bravement sa troisième expérience; mais si Gaston est sombre, ce n'est point à cause de la supériorité dédaigneuse de sa pensée, comme cela arrive chez les héros au front pâle et aux tempes dégarnies : non, c'est que Gaston est laid, qu'il a toujours été froissé depuis son enfance, et que ces mesquins et tristes souvenirs lui ont laissé dans l'esprit une timidité ridicule, dans le cœur une irrésolution inguérissable. Gaston n'épousera pas Catherine. Ce sera donc le comte Ohlen? Mais il est impossible d'être plus égoïste et plus léger; ce n'est point là un héros comme il convient. Or, tout à coup il se trouve que le comte Ohlen, sous sa légèreté apparente, cache le cœur le plus passionné; cette découverte nous enchante, et nous nous empressons d'unir le comte Ohlen et Catherine Desmont. Je crois seulement que l'auteur oublie de les marier; Catherine est la maîtresse du comte Ohlen! C'était bien la peine de découvrir un pays privilégié, où le divorce est d'une pratique si facile! Dans ce pays d'Utopie, la bravade de Catherine est moins excusable que jamais. Après cela, si le lecteur m'arrête et me demande quel est l'intérêt, quel est le sens de cette insignifiante histoire, si c'est bien là une œuvre littéraire, où est le plan, où est l'invention, je serai bien forcé de répondre que je l'ignore. Quant au fruit de cette lecture, hélas! le voici : c'est une fâcheuse découverte, la découverte d'un vice littéraire qui semblait impossible en Allemagne, et que nos voisins semblent très fiers de nous avoir dérobé. Se faire lire sans une seule idée, et seulement à cause d'une certaine facilité vulgaire, il y a bien des plumes en France qui savent ce triste secret, et c'est le plus inquiétant symptôme de cet *âge de papier* dont Charles Nodier nous menaçait. L'Allemagne y arrive à son tour; il est donc bien vrai que l'âge de papier a commencé!

Le roman qui suivit de près les trois livres que je viens d'examiner, *Ulric*, a excité une attention assez vive. On a cru y voir une tentative

nouvelle de l'auteur. N'êtes-vous pas bien las en effet de cette héroïne inévitable, de cette jeune femme, poète ou peintre, que M^me^ la comtesse Hahn-Hahn imagine si brillante, si fêtée, si supérieure à ce qui l'approche et surtout à son lecteur? Cette fois elle a disparu. Rassurons-nous; voici de nouveaux visages. Nous rencontrerons bien Ilda Schœnholm, mais ce sera dans un épisode. Le héros du livre de M^me^ Hahn-Hahn, ce n'est plus, Dieu merci, cette prétentieuse comtesse dont le portrait sans cesse reproduit allait s'effaçant sur son pastel; c'est un gentilhomme, c'est Ulric, M. le comte Ulric Erbert.

Ulric est une ame passionnée. Il est facile de lire sur son front, déjà sillonné de rides, qu'il a été éprouvé par de sérieuses douleurs. Malgré la distinction parfaite de sa personne, on sent, à son approche, les traces de l'orage qui a passé sur lui. C'est ainsi qu'il apparaît à sa cousine, à la jeune comtesse Unica Erbert, quand il vient l'épouser. Unica est une gracieuse enfant, douce, aimable, et le comte Ulric espère trouver auprès d'elle ce calme après lequel il aspire. Son ame, qui s'est dévouée si ardemment, se reposera dans un attachement plus tranquille, dans un bonheur égal et sans secousses. Devenu incapable d'aimer comme il a aimé jadis, il consacrera à une affection fraternelle les forces épuisées de son cœur. Mais voyez l'imprudence du comte Ulric! Suivez-le sous les grands arbres du parc, quand il se promène tout seul avec la fraîche jeune fille qui sera demain sa femme, et écoutez comme il lui expose naïvement la douloureuse situation de son ame : « Je ne t'aimerai pas, ô ma fiancée! Comment pourrais-je t'aimer? mon cœur a trop souffert, etc...... » Voilà, certes, une idée plaisante. Pour un gentilhomme qui sait si bien le monde et qu'une cruelle expérience a tant instruit, c'est là une gaucherie un peu trop germanique. « Il m'aimera, répond tout bas Unica, il faudra bien qu'il m'aime; » et voilà la fierté de la jeune fille qui se révolte. Puis la vanité s'en mêle. Unica était d'abord résolue à ne pas épouser le comte Ulric; elle le trouvait trop ténébreux, trop mélancolique, et, s'il faut le dire, trop laid. Elle avait déjà refusé très nettement de souscrire aux vœux de son père; mais dès qu'elle sait que le comte Ulric ne peut l'aimer, la voilà décidée à accepter sa main. C'est une lutte qui s'engage. Unica veut être aimée follement, ardemment, comme ces mystérieuses rivales qui lui ont dérobé d'avance le cœur de son mari.

Le mariage est célébré; Unica a épousé Ulric. Le soir même, quand le comte Ulric entre dans la chambre de sa femme, il la trouve tout habillée et comme prête à sortir. « Qu'est-ce que cela? Que voulez-

vous?... — Je veux que vous me laissiez seule, » dit la jeune femme. Elle a juré que son mari viendrait un jour, en suppliant, frapper à cette porte qui lui est interdite; ce n'est que l'amant passionné qui entrera chez elle. « Oui, je sortirai, dit Ulric; mais souvenez-vous-en, madame, si je passe aujourd'hui le seuil de cette chambre, je n'y rentrerai jamais. Vous êtes veuve dès ce soir. » La lutte, comme on le voit, s'ouvre avec vivacité, et les périlleux détails que ne redoute pas M^me^ Hahn-Hahn donnent à ce début une hardiesse cavalière qui marque nettement, il faut l'avouer, les situations du livre. Par malheur, cette netteté ne dure guère, et surtout le sujet perd bientôt l'intérêt élevé qu'il eût pu conserver entre des mains plus habiles. Qu'une jeune fille s'indigne en apprenant que son mari l'épouse pour calmer son ame épuisée par d'orageuses passions, qu'elle refuse de s'abandonner vulgairement, qu'elle exige un amour dévoué de l'homme qui a osé lui faire des confessions si étranges, c'est là, je l'accorde, une situation dramatique et qui peut offrir au romancier une féconde étude; mais on voit trop, dès le début, qu'il y a plus de vanité puérile que de dignité sérieuse dans la révolte de la jeune femme. A qui pourrai-je m'intéresser? à Ulric, dont l'orgueil ou l'inexpérience (je n'en sais rien encore) est venu troubler le repos de sa fiancée par la nudité de ses aveux? à Unica, qui cède puérilement à un caprice, quand ce caprice eût dû être le noble mouvement d'un cœur fier? J'ai bien peur que le développement d'une action ainsi engagée n'amène autre chose que des caquetages indignes de l'art et de la poésie.

Quel est cependant ce mystérieux et terrible amour qui a dévasté l'ame d'Ulric? Il le dira lui-même à sa jeune femme, car Ulric et Unica continuent de vivre, aux yeux du monde, comme si rien n'avait rompu leurs liens, et nul ne soupçonne la bizarre situation des deux époux. D'ailleurs, Unica aime Ulric avec passion; elle poursuit résolument son dessein; elle croit, elle espère; elle attend l'heure où Ulric lui dira qu'il l'aime. Aussi, voyez comme elle l'entoure de mille prévenances! et quelles angoisses à chaque instant! quelle promptitude à découvrir dans un signe, dans un mot, l'état de son ame! Hélas! Ulric ne remarque rien, et un jour il raconte à Unica l'histoire de cette ardente passion qui l'a dévoré. La femme qu'il a aimée s'appelle Mélusine. Il l'avait rencontrée en Italie, et, à sa tristesse, au caractère pur et sinistre de sa beauté, elle lui est apparue comme une de ces figures sublimes marquées par le destin. Mélusine a résisté longtemps à l'amour d'Ulric; elle l'a écarté avec sollicitude, avec effroi, comme on détourne un aveugle d'un chemin qui conduit à un abîme.

Vains efforts! elle a fini par céder elle-même, elle a aimé Ulric. Quels enchantemens d'abord! quel ineffable bonheur! Ce bonheur a duré plusieurs années : un enfant était venu resserrer ces liens qui semblaient éternels; mais le réveil fut terrible. Après une séparation de quelques mois, Ulric retrouve Mélusine à Berlin, et il apprend que Mélusine, cette femme si noble à qui il a élevé dans son cœur un autel sans tache, est depuis plusieurs années la maîtresse du prince D***. Celle qu'il a aimée si saintement était une femme abandonnée. En vain avait-elle repoussé l'amour impétueux du jeune homme, en vain lui avait-elle dit : Fuyez-moi! Il s'était attaché à elle, et maintenant qu'il la retrouve avilie, il ne se souvient plus de l'effroi et des résistances de Mélusine; il ne se rappelle que l'amour qu'il lui a donné, cet amour si confiant placé sur une tête indigne. Ce qui se passe dans son ame à cette terrible épreuve, on le devine sans peine, et c'est ainsi qu'il est venu, blessé à mort, chercher le calme, mais non le bonheur, dans une affection paisible. La blessure qu'il a reçue ne peut se guérir; la confiance est morte dans ce cœur désespéré.

Faut-il raconter, même brièvement, la longue suite des aventures d'Ulric, et son amour si ardent pour la femme d'un de ses amis, Marguerite de Thierstein, qui se trouve être la sœur de Mélusine? Ce serait introduire le lecteur dans un dédale de menus évènemens qui l'intéresseraient bien peu. Le séjour d'Ulric et d'Unica au château de Thierstein n'est guère autre chose qu'un journal vulgaire où les moindres détails de la vie quotidienne sont enregistrés avec la minutieuse exactitude d'un livre de dépenses. Le drame n'éclate qu'après le départ d'Ulric. M^me^ de Thierstein, espionnée par sa belle-mère, est brutalement chassée du château, tandis qu'Ulric va promener en Suède sa fastueuse mélancolie. C'est là qu'il rencontre Ilda Schoenholm, et aussitôt commence un duo de dilettantisme avec des variations interminables sur les motifs favoris de M^me^ la comtesse Hahn-Hahn. Une lettre d'Allemagne interrompt ce concert (un peu trop tard seulement pour le lecteur), et Ulric, rompant tous les liens qui l'attachaient à Unica, va trouver Marguerite à Lausanne, où elle s'est réfugiée. Quand il arrive, Marguerite n'est pas seule; sa sœur Mélusine est à ses côtés, et c'est elle, c'est cette Mélusine, si poétique et si maudite, qui unit Marguerite à Ulric. C'est ainsi que finit cette ennuyeuse histoire; une action assez vivement engagée, puis des puérilités sans fin, des bavardages indignes d'une plume sérieuse, voilà ce qui a suffi à M^me^ Hahn-Hahn pour mener à terme ses deux volumes.

J'abandonne bien vite *Ulric* pour *Sigismond Forster;* mais *Sigis-*

*mond Forster* n'est qu'une nouvelle, et faut-il absolument que là où Mme Hahn-Hahn renonce à ses prétentions brillantes, elle s'abaisse tout aussitôt à une faiblesse sans égale? Il y a çà et là quelques situations gracieuses dans *Sigismond Forster;* les premiers chapitres sont pleins de fraîcheur; les étudians de Bonn y sont spirituellement mis en scène, et les deux figures de Sigismond et de Tosca composent un groupe aimable qui se cache en rougissant derrière les camélias de la fenêtre. Malheureusement ce souffle poétique a bientôt passé, et tout ce qui suit n'est plus qu'une aventure banale, froidement conçue, froidement racontée, et que l'on pardonnerait à peine à une imagination qui s'essaie. L'extrême simplicité qu'a recherchée ici Mme Hahn-Hahn est dangereuse pour les plumes inhabiles; elle n'est permise qu'aux maîtres.

Ce n'est certes pas la simplicité qui distingue le roman de *Cécil*. *Cécil* est une longue histoire, très embarrassée, très compliquée, si compliquée vraiment, que l'auteur n'a su quel nom donner à son œuvre. Est-ce Cécil, est-ce Renata, est-ce Emmerich qui en est le héros? Je l'ignore. L'auteur affirme qu'il nous donne l'histoire de Cécil; mais le caractère de Renata est plus important, mieux étudié, et, s'il y avait un plan, Renata serait la figure principale du drame. Ce qu'il y a de plus clair, c'est que ce livre s'en va au hasard, selon les caprices de la plume. L'auteur pourtant a eu son but. Si je cherche à dégager les idées qui l'ont poussé à écrire, mais qui sont demeurées enfouies dans l'incohérence de sa fable, je trouve que ces idées ne sont pas inféconde. Cécil Forster est un esprit égoïste et ambitieux; plus d'une fois il a cru enchaîner sa volonté à des affections qui devaient gouverner sa vie; vaines promesses! il avait trop compté sur lui-même; l'ambition, la cupidité, vient sans cesse briser ces faibles liens; il sacrifie lâchement les cœurs dévoués qui avaient cru à la sincérité de son amour. Quand le remords le frappe enfin, quand il commence à se mépriser, quand il veut renaître à cette vie de l'amour qu'il a répudiée par faiblesse et par convoitise, il rencontre une noble femme qu'il aime enfin, qu'il aime loyalement, et pour qui il renonce à ses ambitions mondaines; mais au moment où cette belle Renata va être à lui, une catastrophe imprévue, terrible, la lui arrache : c'est la punition fatale de cette vie égoïste et lâche. Renata est une ame douée admirablement : elle a aimé Emmerich avec toute la noblesse d'une ame chaste et dévouée; or Emmerich ne peut unir sa vie à la sienne, et le jour où cette intimité si douce doit se délier, elle a juré à Emmerich qu'elle n'appartiendrait à personne. Un jour elle a oublié ce serment,

l'idéal souvenir qui éclairait sa vie s'est éteint; elle a aimé Cécil Forster, elle va devenir sa femme. C'est à ce moment qu'Emmerich redevient libre. La lettre qui l'annonce à Renata brise en un instant ses affections nouvelles; sur un seul mot d'Emmerich, elle dit adieu à Cécil, elle part, elle arrive; Emmerich était mort la veille. L'infidélité de Renata est punie comme l'égoïsme de Cécil. Telle est la double histoire de Renata et de Cécil; mais il faut au lecteur une attention obstinée pour découvrir le but du romancier sous cette fable inextricable. L'auteur avait toutes ces idées sans doute quand il a conçu son œuvre; il les a oubliées en écrivant. Dire tout ce que l'on veut dire et ne dire que cela, demeurer maître de sa plume au lieu d'être gouverné par elle, c'est là bien certainement ce qui fait l'écrivain. Or, Mme la comtesse Hahn-Hahn est encore bien loin de posséder ce secret, si simple en apparence, mais si rare pourtant et si considérable.

Que Mme la comtesse Hahn-Hahn veuille bien y prendre garde; depuis *Ilda Schœnholm* et *la Comtesse Faustine*, chacun de ses pas a été marqué par une chute. Sa popularité, qui décroît déjà visiblement, ne résistera pas long-temps à de pareilles épreuves. Le succès de *la Comtesse Faustine* l'a trompée; elle a cru qu'elle obtiendrait ce privilége de causer librement devant le public, sans se soucier jamais des règles les plus simples de l'art. Ces dispenses-là ne s'accordent qu'avec peine aux plus charmans esprits, aux plus hautes intelligences. Ce qu'on avait toléré dans ses premiers écrits est devenu insupportable à la longue. Et puis l'auteur a-t-il conservé les qualités aimables qui demandaient grace, dans ses premiers essais, pour l'indécision des lignes et le vague des contours? Ce sentiment poétique, faible, mais gracieux, dans *Ilda Schœnholm*, sensible encore dans *Faustine*, le retrouve-t-on dans *Sigismond Forster* et dans *Cécil?* Non, certes Mme Hahn-Hahn a de grandes prétentions à la poésie, elle invoque sans cesse un idéal inconnu, elle a des aspirations, des élans, moitié mystiques, moitié mondains; ces fantaisies ne tromperont jamais un esprit droit; tout cela est factice, toute cette poésie est une poésie de boudoir. Je cherche un seul de ces héros sur le front duquel elle ait fait descendre ces éclairs sublimes qui sacrent les figures immortelles. Malgré leurs prétentions aristocratiques, ses héros sont bourgeois; l'élégance du langage, le dandysme de la parole, ne cacheront jamais, pour un œil exercé, la vulgarité de leur nature.

J'aurais bien des doutes encore à exprimer sur la parfaite convenance de ce brillant langage qu'elle recherche. Malgré l'extrême cir-

conspection qui est ordonnée au critique quand il juge le style d'un écrivain étranger, j'oserai demander à M^me la comtesse Hahn-Hahn si elle n'a point gâté ou appauvri le riche idiome de son pays? Ces expressions françaises, importées violemment dans sa langue, sont-elles une heureuse conquête? On sait combien Lessing et Goethe étudiaient les maîtres de notre littérature, avec quelle habileté, avec quel bonheur ils ont fait passer dans leur langue trop touffue l'élégance et la netteté de la langue française. Ce sont les emprunts des maîtres. Est-ce aussi ce qu'a voulu l'auteur de *la Comtesse Faustine?* Il ne faut pas une grande connaissance de l'allemand pour savoir à quoi s'en tenir sur ce point. C'est par une détestable affectation de dandysme que l'auteur a bigarré son style de mots français, grotesquement affublés de terminaisons germaniques. On croirait souvent lire une parodie; — frisé et parfumé, *frisirt und parfumirt;* — il faut que je me calme, *ich muss mich calmiren;* — le dîner était fort recherché, *das diner war sehr recherchirt*, etc. Il est évident que ces phrases ne sont d'aucune langue, et je cite ici les premiers exemples que je rencontre; chaque page en fourmille. A coup sûr, si l'auteur eût voulu railler le dialecte prétentieux de quelques salons, il n'eût pas fait autrement. Chez M^me la comtesse Hahn-Hahn, la parodie est involontaire, et c'est avec le plus gracieux sourire que l'auteur parle ce jargon ridicule. En vérité, il y a de quoi faire prendre en haine la langue française à tous les Allemands qui lisent M^me Hahn-Hahn : le roi de Bavière, qui proscrit par ordonnances la langue de Pascal et de Voltaire, pourrait agir plus efficacement, s'il faisait admettre au nombre des livres classiques *Faustine*, *Ulric* ou *Sigismond Forster*. M^me Hahn-Hahn ne se contente pas de défigurer la langue allemande par ses maladroits emprunts, elle nous cite sans cesse; il n'y a pas un seul de ses prétentieux gentilshommes qui ne veuille parler français, et quel français, bon Dieu! La noble comtesse croit nous dérober la fine fleur du beau langage; elle ne soupçonne pas, évidemment, le singulier effet que produisent, au milieu de ses dialogues maniérés, ces phrases triviales qu'elle emprunte à une littérature suspecte. Je voudrais réussir à la détromper sur ce point, et qu'elle fût plus sobre de ces ornemens ou plus sévère dans son choix.

M^me la comtesse Hahn-Hahn, depuis dix ans qu'elle a pris la plume, a déjà beaucoup écrit; ce gros bagage pourtant semble bien léger à son ambition, et son activité, de jour en jour, redouble. Il semble qu'elle veuille lutter contre l'oubli par le nombre de ses publications, et sol-

liciter par une obsession continuelle la faveur, trop indulgente d'abord, qui l'abandonne aujourd'hui. Au moment où je termine ces lignes, je vois annoncer des romans et des voyages. Quel sera l'avenir de son nom? Sans vouloir rien préjuger, je ne puis m'empêcher de ressentir une vive inquiétude quand je vois la direction funeste où s'engage l'auteur. Il eût été possible à ce talent spirituel et parfois gracieux de donner quelques productions durables; s'il eût renoncé à une ambition trop orgueilleuse, s'il se fût défié d'une trop grande facilité de plume, il eût pu donner à *Ilda Schœnholm* et à *la Comtesse Faustine* des sœurs plus irréprochables. Il lui manquerait toujours, je le crains, cette poétique inspiration qui consacre les chefs-d'œuvre; toutefois une certaine grace plaintive eût distingué ses héroïnes de salon. Au lieu de cela, que deviendront les frêles qualités de Mme Hahn-Hahn, si elle continue à vouloir sans cesse occuper le public de ses prétentions bruyantes? Ces parfums légers, fugitifs, qu'un art scrupuleux eût réussi peut-être à fixer dans une œuvre aimable, ne devront-ils pas s'évanouir promptement? n'ont-ils pas déjà disparu? Sans être trop sévère, il est permis de le craindre. Mme Hahn-Hahn avait eu le tort d'imiter Bettina ou George Sand dans ses romans; elle a continué dans ses *voyages* et montré plus clairement encore tout ce qui lui manque pour mériter ces suffrages passionnés qu'elle convoite. Les *Souvenirs de la France* (*Erinnerungen aus Frankreich*) sont certainement le livre le plus faible qui se puisse rencontrer. Les Allemands ont des touristes sans nombre, et leur voyage classique est le voyage de Paris; or, de tous ces visiteurs qui nous arrivent par bataillons et qui tous écrivent leur volume sur la France, Mme Hahn-Hahn a été certainement le plus mal inspiré et le plus fastidieux à lire. J'ai découvert dans ses lettres sur l'Espagne une brillante peinture de l'Alhambra, quelques pages vraiment éloquentes sur Murillo; mais tout cela est noyé dans le plus long et le plus insignifiant des monologues. Que dire enfin de son voyage en Suède, et surtout de ses trois volumes sur l'Orient? Absolument rien, sinon qu'il y est beaucoup question de Mme la comtesse Ida Hahn-Hahn.

Je rouvre maintenant ces deux volumes de poésie qui ont été le premier manifeste, le premier cri de Mme Hahn-Hahn, et je me demande quels ont été les progrès de l'auteur depuis son début. Les vers étaient bien faibles, je l'ai dit; mais combien je préfère cette tristesse réelle à ces prétentions insatiables, à ce désir effréné d'entendre son nom répété à grand bruit! Alceste demandait aux marquis de son temps :

Quel besoin si pressant avez-vous de rimer?
Et qui diantre vous pousse à vous faire imprimer?

La comtesse Hahn-Hahn rimait pour se consoler d'une mystérieuse infortune et pour tromper la douleur. Eh bien! elle y a trop réussi. Il y a des douleurs salutaires, et la sienne était de celles-là sans doute; or, elle l'a échangée contre une maladie pernicieuse. Je parle de cette maladie si répandue dans le temps où nous sommes, si contagieuse en tout pays, au-delà comme en-deçà du Rhin. Vanité de l'esprit, vanité de la plume, intempérance des imaginations faibles, excitations factices, mensonges et lieux communs, appelez-le du nom que vous voudrez, voilà le fléau des lettres contemporaines. Les démangeaisons d'Oronte sont devenues chez la plupart une fièvre tenace; véritable épidémie qui énerve les forts, excite inutilement les faibles, et les fait languir les uns et les autres dans les régions malsaines de la médiocrité. Qui n'aurait cru, en lisant les vers de Mme Hahn-Hahn, à la franchise d'une douleur rendue ainsi sans apprêt et avec une faiblesse aimable? Dès qu'elle a pris la plume, elle a oublié sa souffrance, elle s'est enivrée de sa parole, de sa parole légère et étourdie; elle a continué d'écrire, d'écrire chaque jour, sans motif, sans vocation, sans attendre l'appel de la Muse. Nouveau mal, je le répète, et bien plus grave que l'autre! Je souhaite pour Mme Hahn-Hahn que cette maladie littéraire ne lui dure pas long-temps, pas plus que n'a duré la gracieuse et sincère tristesse dont elle s'est, hélas! si vite et si complètement guérie.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

# ÉTUDES

# SUR L'ANTIQUITÉ.

## DE LA MÉDÉE D'APOLLONIUS.

« Les anciens ne se sont pas contentés de peindre simplement d'après nature, ils ont joint la passion à la vérité. »

FÉNELON, *Lettre sur l'Éloquence.*

La Didon de Virgile passe avec raison pour la création la plus touchante que nous ait léguée l'antiquité; elle en est à la fois la beauté le plus en vue. L'antiquité, en effet, se présente à nous par divers aspects et comme par divers étages de perspectives; elle a ses profondeurs et ses premiers plans. L'antiquité latine, plus rapprochée de nous que la grecque, nous est dès long-temps plus familière; c'est sur elle que tombent d'abord les regards, et qu'aussi, à mesure qu'on s'éloigne, on a plus de facilité pour se reporter. Même lorsqu'il ne nous est pas donné de pénétrer au-delà, et qu'en avançant dans la vie nous n'avons plus que des instans pour nous retourner vers cette patrie première de toute belle pensée, la villa d'Horace, ce Tibur tant célébré, continue de nous apparaître à l'horizon, couronnant les dernières collines, et surtout, comme sur un dernier promontoire de cette mer d'azur aux rivages immortels, s'élève encore et se dessine, aussi distinct qu'au premier jour, le bûcher fumant de Didon.

Si l'on a le loisir pourtant d'examiner de plus près et d'entrer dans le golfe même, si l'on approche, pour le mieux étudier, de ce qu'on admire, si l'on compare avec les monumens les plus connus et les mieux situés ceux qu'ils nous masquaient trop aisément, les œuvres plus reculées et de moindre renom dont les dernières venues ont profité jusqu'à les faire oublier, et dont il semble qu'elles dispensent, mille réflexions naissent; les dernières œuvres qui se trouvent pour nous autres modernes les premières en vue, et qui restent les plus apparentes, n'y perdent pas toujours dans notre esprit; mais on les comprend mieux dans leur formation et leur mérite propre. On voit ce que cette perfection si simple d'ensemble et, en quelque sorte, définitive, a dû coûter d'études, d'efforts, d'épreuves successives et plus ou moins approchantes, avant de se fondre ainsi comme d'un seul jet et de se rassembler d'une ligne harmonieuse sous le regard. Et pour ce qui est de la Didon de Virgile en particulier, à laquelle tout ceci a trait et se rapporte, on se rend mieux compte alors de ces qualités souveraines qui assurent la vie aux œuvres de l'art dans les époques d'entière culture, à savoir, la composition, l'unité d'intérêt et un achèvement heureux de l'ensemble et des parties. Les productions antérieures dont Virgile a profité dans sa Didon manquent trop de cet ensemble et de cette conduite qui ménage en tout point le charme; ce n'est pas à dire qu'elles ne méritent pas d'être plus connues, et de vivre dans la mémoire plus près du chef-d'œuvre auquel elles ont puissamment aidé.

La Didon de Virgile est une imitation combinée, car Virgile aime d'ordinaire à combiner ses imitations pour mieux laisser jour dans l'entre-deux à son originalité. Il se comporte en cela comme ces rois habiles qui ont soin de se choisir plusieurs alliés, afin de ne se trouver à la merci d'aucun. Il s'est donc à la fois inspiré, en concevant sa belle reine, et de l'Ariane de Catulle et de la Médée d'Apollonius de Rhodes. Il s'est surtout souvenu d'Ariane dans les imprécations finales, et de Médée dans la peinture des préambules de la passion. L'Ariane de Catulle peut aisément s'apprécier et faire valoir ses droits; mais il me semble qu'on n'a pas rendu assez justice à la Médée d'Apollonius, frappée d'une sorte de défaveur et d'oubli, et comme entourée d'une ombre funeste. Virgile l'avait très présente à la pensée et lui doit beaucoup; elle ne le cède en rien à Didon (si même elle ne la surpasse point) pour tout le premier acte de la passion, et ce n'est que dans le traînant de la terminaison et par le prolongement d'une destinée dont on sait trop la suite odieuse, qu'elle perd de ses avantages. On dit

souvent qu'il y a dans Virgile beaucoup de traits du génie moderne et qu'il demeure par là original entre les anciens. Il est vrai qu'il n'y a pas seulement chez lui des traits de passion, on y trouve déjà de la *sensibilité*, qualité moins précise et plutôt moderne; mais pourtant on est trop empressé d'ordinaire à restreindre le génie ancien; en l'étudiant mieux et en l'approfondissant, on découvre qu'il avait deviné plus de choses que notre première prévention n'est portée à lui en accorder. Et quant aux nuances et aux délicatesses du sentiment, on va voir que Médée n'en est pas plus dépourvue que Didon ni qu'aucune héroïne plus moderne.

Le poème de *l'Expédition des Argonautes*, dont Médée forme le principal épisode, et comme le centre, eut chez les anciens plus de réputation qu'il n'en a sauvé depuis. Les Romains surtout en firent grand cas : Varron d'Atace l'avait traduit de bonne heure; plus tard Valérius Flaccus l'a imité en le développant; mais c'est par les emprunts que lui a faits Virgile, qu'il se recommande encore de loin à la gloire. L'auteur, Apollonius, dit de Rhodes, parce qu'il y habita longtemps, appartient à cette école des Alexandrins si ingénieuse, si raffinée, qui cultiva tous les genres, qui excella dans quelques-uns, et dont les poètes, rangés en pléiade, se présentaient déjà aux Romains du temps de César et d'Auguste comme les derniers des anciens. Apollonius florissait 180 ans environ avant Virgile. Je ne répéterai pas le peu qu'on sait de sa vie et de ses démêlés avec Callimaque, rivalité de disciple et de maître, querelle d'épopée et d'élégie. Callimaque, dans l'*Hymne à Apollon*, paraît avoir fait allusion à son ancien élève dans ce passage : « L'Envie a dit tout bas à l'oreille d'Apollon : Je n'admire pas un poète qui n'a pas autant de chants que la mer a de flots. — Apollon a repoussé du pied l'Envie, et a répondu : Vois le fleuve d'Assyrie, son cours est immense, mais il entraîne la terre mêlée à son onde et la fange. Non, les prêtresses légères ne portent pas à Cérès de l'eau de tout fleuve; mais celle qui, pure et transparente, coule en petite veine de la source sacrée, celle-là lui est chère (1). » — Le poème des *Argonautes* ne roule pas cependant beaucoup de limon; Quintilien l'a loué, tout au contraire, pour un certain courant égal, pour une certaine mesure qui ne s'abaisse jamais : *æquali quadam mediocritate*. On peut trouver que ce n'est pas là un éloge suffisant pour un poème épique. Ce qui paraît y manquer principalement, c'est l'unité du sujet, c'est un intérêt général, actif, con-

(1) Mot à mot : celle-là est *la fleur;* c'est-à-dire la fleur des eaux, la plus excellente des eaux.

tinu, concentré. Le sujet des *Argonautes* ne se rapporte pas à un grand dessein national, comme celui de l'*Énéide;* il n'intéresse particulièrement aucun peuple, il s'éparpille sur une foule d'origines et de berceaux. L'auteur se propose de raconter avec suite le départ des héros, presque tous égaux en vaillance et en gloire, qui vont sous la conduite de Jason à la conquête de la toison d'or, les incidens de leur voyage, cette conquête, puis leur retour avec tous les incidens encore. Ce thème prêtait à l'érudition géographique et généalogique, aux épisodes, et il y en a d'agréables, même de charmans, et à tout instant éclairés de comparaisons ingénieuses ou grandes, d'images vraiment homériques; mais tout cela est successif, développé dans l'ordre des faits et des temps, sans beaucoup de feu ni d'action, et surtout sans ce *flumen* grandiose continu, qui est le courant d'Homère. La marche du poème ne diffère en rien de celle d'un itinéraire; il n'y a pas en ce sens-là d'invention. Pétrone, parlant d'un poème de *la Guerre civile*, en esquisse largement la poétique en ces termes : « Il ne s'agit pas, dit-il, de comprendre en vers tout le récit des faits, les historiens y réussiront beaucoup mieux; mais il faut, par de merveilleux détours, par l'emploi des divinités, et moyennant tout un torrent de fables heureuses, que le libre génie du poète se fasse jour et se précipite, de manière qu'on sente partout le souffle sacré et nullement le scrupule d'un circonspect récit qui ne marche qu'à couvert des témoignages (1). » On se ressouvient involontairement de cette recommandation en lisant *les Argonautes;* non certes que les fables et les prodiges y fassent défaut, ils sortent de terre à chaque pas; mais ici ces fables et ces prodiges sont, en quelque sorte, la suite des faits mêmes, et il ne s'y rencontre aucune machine supérieure, aucune invention dominante et imprévue, pour donner au poème son tour, son impulsion, sa composition particulière. Toutes ces choses merveilleuses se trouvent racontées selon leur ordre et en leur temps, par une sorte de méthode historique. Le poète-narrateur semble préoccupé, chemin faisant, de ne rien vouloir oublier.

Ces remarques qui tombent sur l'ensemble du poème cessent de s'appliquer justement au chant III, c'est-à-dire au moment de l'arrivée des héros en Colchide, et dès qu'intervient le personnage de Médée. L'intérêt véritable est là; on tient le nœud; l'action se resserre,

(1) « Non enim res gestæ versibus comprehendendæ sunt, quod longe melius historici faciunt; sed per ambages, deorumque ministeria et fabulosum sententiarum torrentem, præcipitandus est liber spiritus, ut potius furentis animi vaticinatio appareat, quam religiosæ orationis sub testibus fides. » (*Satyricon*, CXVIII.)

elle est vive, pressante, à la fois naturelle et merveilleuse, unissant les combinaisons mythologiques et les peintures du cœur humain. Et ce chant (notez-le) n'est pas un chant de dimension ordinaire; il n'a pas moins de 1,400 vers; si l'on y joint les 250 premiers vers du suivant qui exposent les derniers actes de Médée en Colchide et sa fuite à bord du vaisseau *Argo*, on a là une suite de plus de 1,600 vers pleins de beautés diverses, animés de feu, de passion et de grace. Le poème, à partir de ce moment, est expressément placé sous l'invocation d'*Erato*, la muse de l'amour. Il semble que le poète, arrivé à cet endroit de son œuvre, se soit dit que cette passion amoureuse était la seule nouveauté qu'Homère lui eût laissée entière dans le domaine épique, et il s'y est appliqué avec charme, avec bonheur. Il m'est impossible (quelque réserve qu'on doive mettre à juger de soi-même les anciens) de ne pas le trouver en cet endroit un grand poète, ou du moins un poète supérieur; il sort tout-à-fait de l'*æquali mediocritate*, dont l'a qualifié Quintilien; il fait mieux que de *ne jamais tomber*, comme l'en a loué Longin, il s'élève; et, si ce n'est pas du grandiose ni du *sublime*, à proprement parler, il a du moins plus d'un trait admirable dans le gracieux; on ne l'a pas assez dit, et j'espère parvenir, sans beaucoup de peine, à le montrer à l'aide de l'analyse et des traductions suivantes.

Les Argonautes donc, au commencement du chant troisième, après une longue navigation, après toutes sortes d'aventures déjà et de périls, viennent d'entrer dans l'embouchure du Phase et d'aborder en Colchide. Il s'agit pour eux d'obtenir, de gré ou de force, du roi Eétès qui y règne, la toison d'or que Jason doit rapporter. Les Argonautes, dans les derniers jours de leur navigation, ont par bonheur rencontré de jeunes princes, petits-fils d'Eétès et fils d'une ses filles, lesquels, de leur côté, étaient partis un peu aventureusement pour aller en Grèce, car ils sont Grecs par leur père Phrixus; avec le secours de ces auxiliaires précieux qu'ils ont sauvés du naufrage et qu'ils ramènent avec eux, les héros et Jason, leur chef, espèrent s'insinuer auprès d'Eétès et trouver jour à leur entreprise.

Au commencement du chant, Junon et Minerve apparaissent délibérant en faveur de Jason, et cherchant pour lui quelque expédient qui le mette en possession de sa conquête. Elles restent court quelque temps et en silence; tout d'un coup Junon se fixe à l'idée d'aller trouver Vénus et de lui demander qu'elle engage son fils à blesser Médée d'une flèche au cœur pour Jason. Médée, fille d'Eétès, est une jeune fille, prêtresse d'Hécate et habile aux enchantemens; mais, à cette

heure, elle est pure, chaste, aussi virginale que peut l'être Nausicaa; c'est Médée avant tous les crimes. Minerve donne les mains à l'expédient de Junon : « Je n'entends rien, dit-elle, à tous ces traits ni à tous ces foments de l'amour; mais, puisque le moyen te paraît bon, j'y consens, et je suis prête à te suivre : seulement, ce sera à toi de porter la parole. » Les deux déesses s'envolent aussitôt et arrivent au palais bâti à Vénus par son boiteux époux. Celui-ci est parti dès le matin pour visiter les forges de son île flottante. Vénus toute seule, assise devant sa porte, est occupée à se peigner et à partager ses beaux cheveux sur ses épaules avec un peigne d'or. Je passe de gracieux détails; elle s'empresse de renouer ses cheveux dès qu'elle voit les déesses, et les accueille avec une aimable raillerie : « Quel dessein, quelle affaire amène ici de si grandes dames? car vous venez pour quelque chose, et l'on ne vous voit guère d'habitude, étant comme vous êtes les premières des déesses. » Je force peut-être un peu le ton, mais je l'indique du moins. Junon expose l'affaire, et comment il s'agit de favoriser Jason, de le tirer de sa périlleuse entreprise. Vénus fait la soumise et joue l'humilité : elle s'engage à tout ce que peuvent ses faibles mains. Mais ce n'est pas de mains ni de force ouverte qu'il est besoin, lui dit-on; qu'elle veuille bien seulement commander à son fils d'enflammer la fille d'Eétès pour Jason. Elle répond alors :

« Junon et toi, Minerve, il vous obéirait, à vous surtout, bien plutôt qu'à moi; car devant vous, tout impudent qu'il est, le méchant garçon aura encore tant soit peu de honte; mais de moi il n'a nul respect ni souci, et il lui est égal de me quereller sans cesse. Et peu s'en est fallu que, d'indignation, je ne lui aie cassé l'autre jour ses méchantes flèches avec son arc, car il m'a osé dire dans sa menace que, si je ne m'éloignais bien vite tandis qu'il était encore maître de lui, je n'aurais à m'en prendre des suites qu'à moi-même. »

A ce discours de Vénus, les deux déesses se regardèrent en souriant, et Vénus un peu piquée repartit : « Mes maux, je le vois bien, ne servent qu'à faire rire les autres; aussi ai-je tort de les dire à tout le monde; ce m'est bien assez de les savoir moi-même. » Et elle se met en devoir d'exécuter le vœu des déesses. Junon, d'un nouveau sourire, l'en remercie, et lui touchant la main délicate pour l'apaiser : « Allons, dit-elle, ô Cythérée! exécute bien vite ce que tu viens de nous promettre; et ne t'irrite pas ainsi, ne te mets pas en colère contre ton enfant, car il changera par la suite. »

La rivalité de Junon et de Vénus, au premier livre de l'*Énéide*, a certes plus de grandeur ou de gravité, et elle domine tout le poème;

mais ici les scènes d'un ton moins élevé, qui interviennent comme ressort secondaire, ont beaucoup de grace; elles sont d'un jeu habile, ingénieux, et tout le sérieux de la passion va se retrouver dans les effets.

Vénus part à la recherche de son fils, et elle le trouve dans un des vergers de l'Olympe, jouant aux osselets avec Ganymède, deux enfans de mêmes goûts et de même âge. Le fol Amour s'est échauffé au jeu : « tenant contre sa poitrine la main gauche toute pleine des osselets d'or qu'il venait de gagner, il était debout triomphant : une molle rougeur fleurissait le teint de ses joues. Son camarade, tout auprès, assis sur ses talons, se tenait en silence, les yeux baissés à terre; il n'avait plus que deux osselets qu'il jetait machinalement l'un après l'autre : les éclats de rire du gagnant l'irritaient; et, ayant bientôt perdu ce dernier reste, il s'en alla tout confus, les mains vides, sans s'apercevoir de l'approche de Vénus. » Celle-ci n'eut pas de peine à décider l'enfant à ce qu'elle voulut, moyennant promesse d'un jouet plus beau, de celui même qu'on avait fabriqué en Crète pour Jupiter enfant. Amour le voulait à l'instant même et jetait déjà tous les autres; mais Vénus lui jure qu'il l'aura sans faute après.

On se rappelle que Virgile, au livre premier de l'*Énéide*, a trouvé l'ingénieux moyen de déguiser l'Amour sous les traits d'Ascagne, que son père envoyait vers Didon. Apollonius, d'après ce qui précède, eût été fort capable, on le voit, d'imaginer quelque artifice du même genre; mais Jason n'avait point de fils. C'est donc dans une forme plus simple que les choses se passeront. Jason s'est décidé, pour début, à aborder Eétès avec des propositions pacifiques; il se présente au palais, lui et deux de ses compagnons, amenant en outre les quatre jeunes gens, petits-fils du roi et fils de sa fille Chalciope, que les Argonautes ont recueillis en chemin. Le palais du roi est magnifiquement décrit, et rappelle par quelques endroits celui de Ménélas ou d'Alcinoüs dans l'*Odyssée;* on se sent, à première vue, dans la demeure d'un fils du Soleil. Médée qui, d'habitude, se rend dès le matin au temple d'Hécate, dont elle est prêtresse, a été retenue ce jour-là au palais par une suggestion intime de Junon; elle aperçoit les étrangers au moment où elle passe de son appartement dans celui de sa sœur; elle pousse un cri de surprise; Chalciope accourt et reconnaît ses fils, qui se jettent dans ses bras. De là grande rumeur : Eétès lui-même paraît et donne ordre de recevoir les hôtes qui lui arrivent. Ici je traduis aussi exactement qu'il m'est possible :

« Cependant l'Amour, à travers l'air blanc, arriva invisible, aussi âpre que l'est aux tendres génisses le taon que les pasteurs appellent

la mouche des bœufs; et bien vite, sous la porte, dès le vestibule, ayant tendu son arc, il tira de son carquois une flèche toute neuve, source de gémissemens. Toujours inaperçu, il franchit rapidement le seuil, lançant des regards aigus, et, s'étant ramassé tout petit sous Jason lui-même, il mit le cran de sa flèche sur le milieu de la corde; puis, écartant de toutes ses forces ses deux mains, il lâcha le trait tout droit sur Médée : une stupeur muette la saisit au cœur. Et lui alors, reprenant son vol, s'élança hors du palais élevé en riant aux éclats. Le trait brûlait tout au fond dans le sein de la jeune fille, pareil à une flamme; elle ne cessait de fixer sur le fils d'Eson des yeux étincelans, et son cœur à coups pressés haletait de fatigue hors de sa poitrine; il ne lui restait plus aucun autre souvenir, et son ame se distillait dans une douce amertume. Comme une femme, ouvrière laborieuse, qui vit du travail pénible de ses mains, répand tout autour d'un tison ardent des broussailles sèches afin de s'apprêter de nuit une lumière dans sa chambre, car elle s'éveille de très bonne heure; et ce feu, s'allumant tout grand d'un si petit tison, consume à la fois toutes les broussailles : tel, ramassé sous le cœur de la jeune fille, brûlait en secret le funeste Amour; elle laissait ses joues délicates tourner tantôt à la pâleur et tantôt à la rougeur, au hasard de ses pensées. »

Nous voilà dans l'invasion rapide de la passion, dont ce chant tout entier va offrir les alternatives et le développement. On aura remarqué cette comparaison naïvement touchante de la femme *qui vit du travail de ses mains;* elle est tout-à-fait dans le goût d'Homère et des véritables anciens. Ovide, qui déjà n'était plus à tant d'égards qu'un bel-esprit moderne, a omis ou manqué tant de traits heureux dans la Médée de ses *Métamorphoses*, ne conservant que ce qui prêtait à de certains contrastes et cliquetis de pensée. Croirait-on que, dans sa rapide réminiscence, il a fait de la belle similitude ces trois vers sans expression et d'une élégance commune:

> Ut solet a ventis alimenta adsumere, quæque
> Parva sub inducta latuit scintilla favilla,
> Crescere; et in veteres agitata resurgere vires :
> Sic jam lentus amor, etc., etc........... (1)!

Cela ressemble à tous les incendies et à toutes les flammes, et n'a plus aucun caractère. Il me semble lire Apollonius traduit par Delille.

Après le repas qu'Eétès a fait servir aux nouveaux-venus avant toute chose d'après les lois de l'hospitalité, il y a lieu pour Jason

(1) *Métamorphoses*, livre VII.

d'expliquer au roi le sujet de son voyage. Argus (c'est le nom de l'aîné des fils de Chalciope) commence en médiateur; il essaie de disposer son grand-père en faveur des étrangers; il raconte les services que lui et ses frères en ont reçus, le but de l'expédition, la qualité et la race divine de cette élite de héros; que Jason ne vient que pour satisfaire aux ordres d'un tyran jaloux, et que, s'il obtient de plein gré la toison désirée, il est prêt, lui et ses amis, à payer ce bienfait par tous les services. — Eétès s'emporte à cette nouvelle, il met en doute la bonne foi des arrivans, il menace. Jason, se contenant, persiste dans la voie de conciliation, et il reprend les argumens du jeune homme. C'est alors que le roi, dissimulant un peu sa colère et imaginant un détour dont il se croit assuré, lui propose de lui céder la toison d'or à condition de l'épreuve suivante : dans un champ consacré à Mars, il a deux taureaux aux pieds d'airain, et dont les naseaux vomissent la flamme; si Jason parvient à les dompter, à les soumettre au joug, puis à labourer le champ de Mars, et, l'ayant ensemencé des dents d'un dragon, à moissonner la terrible moisson de géans armés qui en doivent naître, il aura la toison divine, mais pas autrement. — Jason, effrayé au fond, hésite; il finit par s'engager pourtant, faute de pouvoir reculer, et sans savoir comment il sortira d'une telle lutte. Ici nous retrouvons Médée, qui a été témoin de tout ce débat, et je recommence à traduire :

« Jason se leva de son siége, et avec lui Augias et Télamon; Argus les suivait, ayant fait signe à ses frères de rester; ils se dirigèrent hors du palais. Le fils d'Eson resplendissait divinement entre tous les autres par la beauté et par les graces. La jeune fille le contemplait tenant sur lui d'obliques regards le long du bord de son voile brillant, de plus en plus minée en son cœur. Sa pensée, comme un songe léger, s'envolait sur ses traces, à mesure qu'il s'éloignait. Lorsqu'ils furent sortis du palais tout affligés, Chalciope, se gardant de la colère d'Eétès, eut hâte de rentrer dans sa chambre avec ses fils; et Médée aussi, de son côté, se retira : elle agitait en elle tout ce que les Amours soulèvent de chers intérêts dans une ame. Au devant, au devant de ses yeux tout lui apparaissait encore, quel il était lui-même en personne, de quel manteau il était vêtu, ce qu'il avait dit, et quelle bonne mine quand il se tenait assis sur son siége, et quelle noble démarche en sortant : et sa pensée, en s'assombrissant, lui disait qu'il n'y en avait pas un pareil entre les hommes; et sans cesse la douce voix du héros résonnait à ses oreilles, avec les discours de miel qu'il avait prononcés. Et elle craignait pour lui, elle craignait que les bœufs ou qu'Eétès lui-

même ne le fissent périr; elle le pleurait comme déjà tout-à-fait mort; de tendres larmes inondaient ses joues dans la violence de sa pitié, et, se lamentant faiblement, elle poussa cette plainte d'une voix frêle :

« Pourquoi, malheureuse, cette angoisse me tient-elle ainsi? Qu'il périsse, lui le premier ou le dernier des héros, que m'importe à moi?... Pourtant, puisse-t-il s'en tirer sans dommage! Oui, vénérable déesse Hécate, qu'il en soit ainsi! qu'il s'en retourne dans sa patrie ayant échappé à ce mauvais sort! Mais si c'est son destin d'être dompté dans cette lutte par les taureaux, oh! qu'il apprenne du moins auparavant que, moi, je suis bien loin de me réjouir de son affreux malheur! » — C'est ainsi que l'esprit de la jeune fille était la proie des soucis. »

Nous entrons ici avec Médée dans le dédale des contradictions charmantes que Virgile a si bien décrites chez sa Didon; nous allons y marcher de plus en plus, et, pour qui sait par cœur son quatrième livre de l'*Énéide*, les réminiscences jailliront à chaque pas. Au reste, dès qu'on veut peindre cette passion identique et une en tous les âges, il n'y a pas de choix, il faut passer par les mêmes traits, revenir sur les mêmes symptômes; et c'est toujours le cas de s'écrier avec la Religieuse portugaise, dans ce conseil éperdu qu'elle donnait à son trop raisonnable amant : « Mais avant de vous engager dans une grande passion, pensez bien à l'excès de mes douleurs, à l'incertitude de mes projets, à la diversité de mes mouvemens, à l'extravagance de mes lettres, à mes confiances, à mes désespoirs, à mes souhaits, à ma jalousie!... Ah! vous allez vous rendre bien malheureux! »

Tandis que Médée se trouble ainsi et se partage tout bas pour le héros, toutes les pensées alentour se dirigent vers elle, et conspirent à l'implorer. A peine de retour à ses vaisseaux, Jason a tenu conseil avec ses compagnons; plus d'un se lève et s'offre, quoi qu'il arrive, à combattre et les taureaux monstrueux et les géans nés des dents du dragon. Toutefois, avant de passer outre, Argus, ce neveu de Médée, a ouvert l'avis qu'il serait bon de tâcher d'obtenir de la jeune prêtresse d'Hécate quelque charme magique pour faire face à l'épreuve : il propose d'en parler à sa mère Chalciope, cette sœur aînée et très aînée de Médée. Chalciope, de son côté, saisie de crainte pour ses enfans qui sont devenus suspects au roi son père, fait en ceci cause commune avec les étrangers, et a déjà songé à implorer sa sœur. Mais comment oser s'ouvrir à elle? — Rien de plus heureux, on le voit, que tout ce concert extérieur qui tend à faire de Médée le personnage nécessaire. Elle-même l'ignore et lutte contre ses propres sentimens. Nous continuons de lire en son cœur :

« Cependant un sommeil épais soulageait un peu de ses angoisses la jeune fille couchée sur son lit; mais bientôt des songes trompeurs, pleins d'images funestes, comme il arrive dans les chagrins, venaient l'irriter. Il lui sembla que l'étranger se soumettait à l'épreuve, non pas tant qu'il désirât beaucoup de remporter la toison du divin bélier, car ce n'était point pour cette cause qu'il était venu dans la ville d'Eétès, mais bien pour la ramener dans sa patrie, elle, comme son épouse virginale (1). Elle se figurait encore qu'elle-même en venait aux prises avec les taureaux, et triomphait de l'épreuve aisément; mais que ses parens refusaient de tenir leur promesse, parce que ce n'était pas à la jeune fille, mais à lui-même, qu'ils avaient imposé la condition de les dompter; que de là s'élevait un grand conflit entre son père et les étrangers; que les deux partis s'en remettaient à elle comme arbitre, pour qu'il en fût selon que son cœur en déciderait; et qu'elle tout d'un coup, sans plus se soucier de ses parens, faisait choix de l'étranger; qu'alors ils étaient saisis d'une immense douleur, et qu'ils s'écriaient de colère. A ce cri le sommeil la quitta en sursaut. Se débattant d'effroi, elle s'élança hors du lit et regarda de tous côtés les murailles de sa chambre : elle eut peine à recueillir ses esprits comme auparavant, et elle laissa échapper ces paroles avec sanglots :

« Malheureuse que je suis, quels songes pesans m'ont épouvantée! Je crains que ce voyage des héros n'apporte quelque grand malheur. Tout mon cœur est en suspens pour cet étranger. Qu'il aille parmi son peuple bien loin faire sa cour à quelque jeune fille grecque; mais qu'à nous la virginité et la maison de nos parens soient toujours chères! Pourtant me relâchant de ma dureté (2), à condition que ce ne soit plus sans l'aveu de ma sœur, je verrai si elle me vient prier d'être de quelque secours en cette épreuve, car elle est en grande inquiétude pour ses enfans; et cela m'éteindrait dans le cœur une peine funeste. »

Remarquez ce qui suit et quelle est la logique de la passion : Médée

(1) N'est-ce pas ainsi, et selon un sentiment très approchant, que, dans les *Lettres portugaises*, la religieuse, se rappelant le jour où elle a, pour la première fois, aperçu du haut de son balcon le bel étranger, dit : « Il me sembla que vous vouliez me plaire, quoique vous ne me connussiez pas : je me persuadai que vous m'aviez remarquée entre toutes celles qui étoient avec moi. Je m'imaginai que, lorsque vous vous arrêtiez, vous étiez bien aise que je vous visse mieux et que j'admirasse votre adresse lorsque vous poussiez votre cheval. J'étois surprise de quelque frayeur lorsque vous le faisiez passer dans un endroit difficile : enfin je m'intéressois secrètement à toutes vos actions. Je sentois bien que vous ne m'étiez point indifférent, et je prenois pour moi tout ce que vous faisiez. »

(2) Mot à mot : laissant là mon cœur *de chien*. — Homère met la même expression dans la bouche d'Hélène.

vient de se dire pour conclusion qu'elle attendrait que sa sœur vînt la première à elle pour requérir secours; et, en conséquence, voilà qu'elle-même se dispose à faire les premiers pas au-devant de sa sœur.

« Elle dit, et, se levant, elle ouvrit les portes de la chambre, nu-pieds, vêtue d'un simple vêtement; et elle voulait aller vers sa sœur, et elle avait déjà franchi le seuil. Long-temps elle demeura à la même place sous le vestibule de sa chambre, retenue par la pudeur; et elle revint de nouveau en arrière, et de nouveau elle se remit à sortir, et de nouveau elle rentra. Ses pieds la portaient au hasard çà et là. Lorsqu'elle allait en avant, la pudeur au dedans la rappelait, et bientôt le désir téméraire triomphait de la pudeur. Trois fois elle tenta d'aller, trois fois elle se retint, et la quatrième elle retomba la face en avant, roulée sur sa couche.

« Comme lorsqu'une jeune mariée pleure dans la chambre nuptiale le florissant époux auquel l'ont unie ses frères et ses parens, et elle évite de se mêler en rien à la foule de ses suivantes, par pudeur et par prudence; mais elle reste assise au fond de sa chambre, silencieuse; car un destin cruel vient de le lui ravir avant qu'ils aient pu jouir l'un de l'autre dans leur mutuelle tendresse; et elle, bien que brûlée de douleur au dedans, en contemplant ce lit veuf, elle étouffe ses pleurs en silence, de peur que les femmes ne lui brisent le cœur par quelque raillerie. C'est pareille à elle que Médée se lamentait. »

Mais une suivante de Médée l'aperçoit en cet état et va en prévenir sa sœur. Celle-ci accourt, l'interroge, la presse : « Quelle est la cause de cette douleur? est-elle saisie d'un mal subit, tel qu'en envoient les dieux? ou bien a-t-elle appris quelque nouvelle fâcheuse? a-t-elle entendu quelque menace d'Eétès contre Chalciope et ses enfans? » Médée profite habilement de cette ouverture que lui offre l'inquiétude d'une mère, et elle a l'art de se faire instamment prier de ce qu'elle-même désire; mais cet artifice ne se passe point sans toute sorte de confusion et sans d'adorables restes d'ingénuité :

« Ainsi parla Chalciope : les joues de Médée se couvrirent de rougeur; long-temps la pudeur virginale l'empêcha de répondre malgré son désir. La parole tantôt lui montait au bout de la langue, et tantôt se renvolait au fond de sa poitrine. Bien des fois sa bouche aimable s'ouvrit pour parler, mais la voix ne passa point plus avant. Bien tard enfin elle se décida à dire de la sorte avec ruse, car les hardis Amours faisaient rage :

« Chalciope, mon ame est tout en peine pour tes enfans : je crains que notre père ne les fasse périr du coup avec ces étrangers. Ce sont

ces horribles songes qu'à peine endormie tout à l'heure je voyais dans mon sommeil. Puisse un dieu les rendre sans effets! puisses-tu n'en venir jamais à cette affreuse douleur pour tes enfans! »

Une fois la mère ainsi alarmée dans Chalciope, celle-ci ne se contient plus; elle fait jurer à Médée le secret sur ce qu'elle va lui proposer, elle la supplie de trouver un expédient de salut pour ses enfans; dans son délire, elle s'emporte même un moment jusqu'à la menace; puis elle embrasse les genoux de la jeune fille, puis elle abandonne sa tête sur ce sein désolé, et les deux sœurs sont là dans les bras l'une de l'autre, à pleurer de pitié l'une sur l'autre, et l'on entend à travers le palais leurs gémissemens confondus. Tableau pathétique et charmant, et bien supérieur par tout ce qu'il renferme à la situation des deux sœurs dans Virgile; car *Anna soror* a beau faire, elle n'est qu'une très noble confidente et n'a pas d'autre rôle que celui d'une magnifique *utilité*.

« Mais que puis-je faire? ajoute ingénument Médée : je l'ai juré et je suis prête à tenter pour tes enfans tout ce que je puis. » C'est alors que Chalciope répond : « Ne pourrais-tu pas (fais cela pour mes enfans) imaginer quelque ruse, un expédient quelconque, dans la grande épreuve, en faveur de cet étranger qui lui-même en a tant besoin? De sa part, et avec mission de lui, Argus m'est venu presser d'obtenir, s'il se peut, ton assistance; je l'ai laissé chez moi en accourant ici. »

A ces mots, le cœur de Médée s'envole de joie; elle rougit, un brouillard délicieux l'enveloppe, et elle promet tout, mais dans quels termes encore et avec quel mélange de gracieux déguisement! « Chalciope, s'écrie-t-elle, tout ce qui peut vous être agréable et cher, je le ferai. Que l'Aurore ne brille jamais à mes yeux et que tu ne me revoies plus existante parmi les vivans, si je préfère quelque chose à toi, ma sœur, ou à tes enfans qui sont comme mes frères, mes défenseurs naturels et du même âge que moi. Et moi-même je puis me dire à la fois ta sœur et ta fille, puisque tu m'as suspendue aussi bien qu'eux à ta mamelle quand j'étais toute petite, comme je l'ai tant de fois entendu raconter à notre mère... » — Est-il besoin de relever la grace exquise de cet artifice, cette subite tendresse qui se réveille pour les enfans de sa sœur et qui cherche à se confirmer par de si attachantes images? Et peut-être qu'elle-même, en disant ces choses, elle en subissait l'illusion, elle croyait les penser et les sentir. Je remarquerai encore qu'à la réflexion cette particularité de famille n'est pas inutile pour nous rassurer sur l'âge de Médée, que les malintentionnés pourraient soupçonner d'être un peu vieille fille, à lui voir des

neveux si grands; mais ces neveux, on le sait à présent, ce sont par l'âge comme des frères.

Médée a tout promis; elle doit se trouver le lendemain matin au temple d'Hécate, et y attendre Jason, à qui elle remettra une drogue magique qui le rendra maître des taureaux. Mais à peine sa sœur l'a-t-elle quittée, que la voilà qui retombe à nos yeux dans les incertitudes et les combats : la pudeur la ressaisit, et la crainte de se sentir méditer de telles choses contre son père et en faveur d'un homme! Ovide, dans le discours qu'il prête à Médée, au livre VII de ses *Métamorphoses*, a rendu avec élégance, avec esprit, ces alternatives; c'est à elle qu'il fait dire ce mot devenu proverbe :

. . . . . . . . Video meliora proboque,
Deteriora sequor. . . . . . . . . . .

Dans le vrai pourtant, Médée, tout en cédant à ces fluctuations, ne s'en est pas ainsi rendu compte en moraliste, et Apollonius, plus voisin en cela de la nature, ne lui prête pas cette réflexion. Pour trouver des monologues dignes d'être comparés à ceux que son héroïne nous fait entendre, il faut revenir à Didon. En toute cette partie si dramatique, le poète grec est presque l'égal de Virgile, et il a été l'un de ses modèles. N'y eût-il que le passage suivant, il n'y aurait pas moyen d'en douter :

« La nuit, continue Apollonius, la nuit vint ensuite, amenant les ténèbres sur la terre; les nautonniers sur la mer avaient les yeux fixés vers la grande Ourse et vers les étoiles d'Orion; c'était déjà l'heure où tout voyageur et tout gardien aux portes des villes (1) commence à désirer le sommeil; un assoupissement profond s'emparait même des mères dont les enfans sont morts. On n'entendait plus le hurlement des chiens à travers la ville, ni aucun bruit de loin retentissant : le silence occupait l'obscurité tout entière. Mais pour Médée seule il n'y avait ni repos ni douceur du sommeil. Dans son ardeur pour le fils d'Eson mille soins la tenaient éveillée; elle craignait l'indomptable force des taureaux, sous lesquels il était près de périr d'une indigne fin dans la plaine de Mars. Son cœur se précipitait à coups pressés d'au dedans de sa poitrine : comme un rayon de soleil, rejaillissant d'une eau qu'on vient de verser dans une chaudière ou dans un baquet, s'agite à travers la maison et va frapper tantôt ici, tantôt là, avec un tournoiement rapide : ainsi le cœur de la jeune fille se dé-

(1) Mot à mot : tout *portier*. Les gardiens des portes avaient de la considération dans la haute antiquité : Homère les appelle *sacrés*.

battait dans son sein. Des larmes de pitié coulaient de ses yeux; et au dedans la douleur minante ne cessait de la ronger à travers tout le corps, le long des moindres fibres et jusque tout au bas de la nuque, là où plonge le plus sensiblement le mal lorsque les Amours logent sans relâche leurs amertumes dans un esprit. Tantôt elle se dit qu'elle fournira le charme qui doit dompter les taureaux, et tantôt que non, mais qu'elle périra elle-même; puis tout aussitôt elle se dit qu'elle ne mourra pas et qu'elle ne donnera pas non plus le charme, mais qu'elle prendra en patience et à tout hasard son malheur. Et s'asseyant ensuite, elle repassait en elle chaque chose en s'écriant..... »

Je m'arrête un moment après cet admirable morceau, au sujet duquel les remarques se pressent. Et d'abord on aura reconnu la belle description naturelle que Virgile a si bien transportée à sa dernière nuit de Didon :

Nox erat et placidum carpebant fessa soporem
Corpora per terras.......
At non infelix animi Phœnissa........

En même temps on se demande comment, parmi les divers traits, Virgile a précisément omis celui de *cette mère dont les enfans sont morts.* Je ne puis croire qu'il y ait eu là une timidité de sa part, comme Racine en a parfois. J'aime mieux supposer qu'il se sera fait scrupule d'emprunter un trait trop saillant et trop reconnaissable : mais pourtant il empruntait assez visiblement l'ensemble du passage.

Il prenait encore cette belle comparaison de l'ame en peine avec le rayon de soleil réverbéré dans l'eau :

Sicut aquæ tremulum labris ubi lumen ahenis
Sole repercussum.......

Seulement il ne l'applique point en cette situation même à l'ame de Didon, mais, en un tout autre endroit du poème (livre VIII), à l'esprit d'Énée lorsque celui-ci, pendant sa lutte contre Turnus, agite divers projets politiques; et j'ose dire qu'ainsi dépaysée cette comparaison légère, bien plutôt digne du cœur d'une jeune fille ou d'une jeune femme, est beaucoup moins aimable et moins fidèle (1).

On aura remarqué les caractères physiques par lesquels le poète

(1) Qu'on me permette de hasarder une toute petite observation encore : Virgile, dans sa comparaison, dit *lumen aquæ*, une *lumière d'eau* répercutée par le soleil.....; c'est une figure, une hypallage, je crois. Apollonius disait plus directement : *un rayon de soleil.* Il importe, ce semble, d'être clair et direct au moment où l'on fait une comparaison physique. Le *labris ahenis* est aussi un peu obscur.

accuse les progrès de la passion chez Médée, et ce siége de la nuque qu'il assigne au foyer du mal : ainsi osaient faire les anciens. Dans la célèbre pièce de *la Magicienne*, la Simétha de Théocrite ne s'exprime pas autrement lorsqu'elle veut rendre l'effet soudain que lui fit le beau Delphis, le jour qu'en allant à la fête elle le vit sortir tout brillant et tout *luisant* du gymnase :

« Je le vis, et du coup je devins folle, et mon cœur fut attaqué tout entier, malheureuse ! Ma beauté commença à fondre; je ne pensai plus à cette fête, et je ne sais comment je revins à la maison; mais une maladie brûlante me ravagea; je restai gisante sur ma couche dix jours et dix nuits. Mon teint devint bien des fois de la couleur du thapse (1); tous les cheveux me coulaient de la tête, et il ne me restait plus que les os même et la peau. A quel devin n'ai-je point recouru?... »

La délicatesse moderne n'ose plus parler de la sorte, et c'est tout ce qu'elle peut faire que de supporter la traduction sans fard de ce langage. La naïveté populaire a pourtant gardé quelque chose de cette franchise primitive, et l'on me cite ce mot familier à nos populations du midi : *aimer à en perdre les ongles*. Mais en général on a recouvert l'antique mal, lorsqu'il se présente, d'expressions plus vagues et plus flatteuses, en même temps que, dans une foule de cas de simple galanterie, on a détourné par abus les expressions physiques de leur sens propre : on s'est mis à brûler et à mourir par métaphore. Les modernes ont très habituellement admis le jeu et le mensonge de l'amour, ce qu'ils aiment aussi à en appeler l'idéal, — les anciens, jamais; ils sont restés naturels.

Qu'on le sache bien pourtant, et n'en déplaise à toutes nos périphrases sociales, la maladie de l'amour est une, constante, *sui generis*, comme on dit dans la science : bien souvent voilée chez les modernes, et encore plus souvent absente, elle se retrouve identique dès qu'elle existe. Quiconque l'a pu voir et observer une seule fois ne la méconnaîtra jamais. Plus ordinaire chez les femmes que chez les hommes qui ont trop de facilités pour la prévenir ou la dissiper, elle ne laisse pas d'être devenue assez rare chez les femmes elles-mêmes qui, en certains pays et dans certain train de société, ont mille moyens gracieux de l'éluder, de s'en prendre ou de s'en tenir aux semblans. Chez les anciens, on le sait, la foudre tombait presque à coup sûr; les mo-

Je ne veux certes point prétendre que Virgile ne soit pas un écrivain plus parfait qu'Apollonius; mais ici, par cela même qu'il l'imite, il raffine un peu, et, tout en traduisant merveilleusement l'image, il nous la rend un peu moins simple.

(1) Espèce de plante.

dernes ont inventé les paratonnerres. La filiation toutefois des nobles et touchantes victimes ne s'est pas interrompue, et on la poursuivrait en quelques types frappans jusqu'à nos jours : — Hélène, Ariane, Médée, Phèdre, la Simétha de Théocrite, Didon, dans l'antiquité; chez les modernes, je ne retrouve l'amour-maladie ni chez Béatrice ni chez Laure; mais Héloïse, celle que M. de Rémusat proclamait récemment *la première des femmes*, en est atteinte; et, sans sortir de notre connaissance et de notre littérature, je retrouve quelques traits irrécusables chez un certain nombre de personnages de la réalité ou du roman (j'aime à les confondre), chez Louise Labé, chez la Religieuse portugaise, la princesse de Clèves, Des Grieux, le chevalier d'Aydie, Mlle de Lespinasse, Virginie, Velléda, Amélie. J'ai dit que Béatrice n'est point atteinte du même mal, et j'ai bien à en demander pardon à cette patrone angélique des poètes: chez Béatrice, en effet, l'amour transformé est devenu une charité, une religion; ce n'est plus une chose humaine, une maladie sacrée, la plus noble de toutes, mais une maladie enfin. J'oserai même ajouter qu'à l'autre extrême, et dans un groupe tout différent, Mme de Warens n'est pas plus sujette à ce noble mal que Béatrice. Si l'une glorifie trop l'amour et le vaporise, l'autre le vulgarise un peu trop fréquemment, deux manières contraires, et presque également certaines, d'en sortir : dans l'un des cas, il s'élève jusqu'à être une religion; dans l'autre, il n'est plus qu'un plaisir. Tel qu'il s'observe en lui-même à l'état de maladie, et soit qu'il éclate en la Religieuse portugaise ou en Médée, il n'est ni l'une ni l'autre de ces choses. C'est un pur mal, amer, cuisant, et qui n'a guère de gracieux que les débuts. Cela est si vrai, que le rôle de l'homme consiste plus souvent alors à le supporter qu'à le partager. L'homme se laisse faire, qu'il s'appelle Jason, Énée ou M. de Chamilly; il profite de ce qui s'offre, sans pour cela toujours en être séduit. Prenons nos exemples dans l'antiquité, qui est à la fois plus simplement naturelle et avec laquelle on est moins tenu de rester poli. Le héros aimé de Phèdre ou de Didon est tellement en présence d'une vraie maladie et d'un fléau des dieux que, s'il résiste, il a affaire à une héroïne violente et très aisément à une femme cruelle. Et plus tard, dès qu'elle est satisfaite et guérie, il se peut même, si la femme n'a pas en elle d'aimables sentimens accessoires, si avec de la passion elle manque de sensibilité proprement dite (ce qui s'est vu quelquefois), — il se peut qu'elle ne vous reconnaisse plus et qu'elle traite comme moins qu'un homme celui qu'elle avait mis tout à l'heure au-dessus d'un dieu. L'objet n'est

pas devenu autre, mais tout se passait en elle. C'est l'égoïsme de la passion dans sa crudité, qui s'était un moment exalté jusqu'au sublime. Heureusement, chez nous autres modernes (rendons-nous justice), tout cela a bien changé; la terminaison se dissimule d'ordinaire, se recouvre d'hommages prolongés et, chez les natures délicates, s'enveloppe d'un culte d'amitié et de souvenirs. Le christianisme et la chevalerie jettent des nuances, et comme des rayons, sur les pentes du déclin qui restent encore belles. En un mot, la maladie, chez les modernes, persiste, mais extrêmement voilée.

Je reviens bien vite à notre antique victime, à Médée et à son monologue interrompu. Seule donc, durant la nuit, et partagée entre mille résolutions contradictoires, elle se débat avec elle-même : elle regrette de n'être point morte de mort naturelle, de n'avoir point été frappée des flèches de Diane avant l'arrivée de cet étranger. Elle le voue à son destin, et veut au même moment l'en arracher. Adieu la pudeur, adieu la gloire! elle le sauvera; mais, pour se punir, le jour même du combat et du triomphe, elle mettra fin à ses jours par le lacet ou par le poison. Pourtant, que diront d'elle alors les femmes de Colchide? Elles railleront son indigne fin et entacheront d'infamie sa mémoire. Ah! mieux vaut mourir cette nuit même, à l'instant, avant le crime, avant la honte. — Je continue de traduire :

« Elle dit et s'en alla prendre la boîte dans laquelle étaient rangées bien des drogues, les unes salutaires, les autres destructives, et, l'ayant placée sur ses genoux, elle se lamentait. Son sein se baignait d'intarissables larmes qui coulaient en torrens à l'aventure, tandis qu'elle déplorait terriblement son destin. Et elle avait envie de tirer des poisons qui tuent, pour se les verser. Déjà elle déliait les liens de la cassette, tout empressée de faire son choix, la malheureuse! mais soudainement les épouvantes de l'horrible Pluton descendirent dans son cœur; elle demeura un long temps privée de la parole : autour d'elle tous les aimables soins de la vie se représentaient. Elle se ressouvint de tout ce qu'il y a d'agréable parmi les vivans; elle se souvint de ses compagnes du même âge qui faisaient sa joie, comme une jeune fille qu'elle était; et le soleil lui parut plus doux à regarder qu'auparavant, à mesure en effet qu'elle se reprenait en idée à chaque chose. Et elle rejeta la cassette de dessus ses genoux, toute retournée au gré de Junon; elle ne partageait plus ses desseins çà et là, mais elle ne désirait que de voir bien vite se lever l'Aurore, afin de lui remettre, à lui, le charme convenu et d'aller à sa rencontre. Plus d'une fois elle ou-

vrit les portes de sa chambre, guettant la lumière : enfin l'Aurore la frappa de sa clarté chérie, et déjà chacun se mettait en mouvement à travers la ville. »

Ici se placent des descriptions pleines de fraîcheur, la toilette empressée de la jeune fille qui veut effacer la trace des larmes de la nuit et s'assurer toute sa beauté, les ordres qu'elle donne à ses compagnes d'atteler le char. Ces graces matinales rappellent le départ de Nausicaa pour le lavoir; mais ici que l'objet est différent, et que déjà l'horizon se fait sombre! Ainsi parée, et tandis qu'on apprêtait le char, « la jeune fille, est-il dit, tournant çà et là dans le palais, foulait le sol dans l'oubli des maux qui s'ouvrent déjà sous ses pieds en abîmes, et de tous ceux qui vont s'amonceler dans l'avenir. » — Après un détail approfondi de l'herbe magique qu'elle prend pour donner à Jason, et des circonstances où elle l'a autrefois cueillie, le poète, continuant de s'inspirer d'Homère, poursuit par des comparaisons enchanteresses que Virgile a ensuite imitées de tous deux :

« Elle mit, dit-il, l'herbe magique à la ceinture odorante qui serrait son beau sein, et, sortant à la porte, elle monta sur le char rapide. Avec elle montèrent de chaque côté deux suivantes. Elle-même prit les rênes et, tenant le fouet élégant de la main droite, elle conduisait à travers la ville. Les autres suivantes, s'attachant derrière à la caisse du char, couraient le long de la large voie, et elles relevaient tout courant leur fine tunique jusqu'à la blancheur du genou. Telle, après s'être baignée dans les tièdes ondes du Parthénius ou encore du fleuve Amnisus, la fille de Latone, debout sur son char d'or traîné de biches légères, parcourt les collines, venant de loin au-devant d'une fumante hécatombe : les Nymphes la suivent en groupes, et celles qui s'assemblent sur la source même d'Amnisus, et celles qui habitent les bois et les hauteurs pleines d'eaux jaillissantes : autour d'elle les bêtes sauvages, tremblant de respect à sa venue, lui font caresse de la queue et avec leurs cris. Telles ces jeunes filles s'élançaient à travers la ville : et les peuples alentour faisaient place, évitant de rencontrer les regards de la vierge royale. »

A peine arrivée au temple, Médée s'adresse à ses compagnes, toujours avec le même composé de charme et de ruse : « J'ai commis une imprudence, leur dit-elle, de vous amener ici, tout près de ces étrangers nouvellement débarqués; aucune femme de la ville n'ose plus y venir. Mais, puisque nous y voilà, et que personne ne paraît, amusons-nous à cueillir des fleurs et à chanter : il sera temps ensuite de s'en retourner, et vous ne reviendrez pas sans présens, si vous voulez

m'en croire. » Et elle leur raconte à demi la promesse à laquelle elle s'est engagée : l'étranger doit venir pour recevoir d'elle un charme propice, mais elle peut lui en donner un qui soit contraire, recevoir les présens, et ainsi tout sera concilié. Les compagnes, à l'unanimité, applaudissent à une idée si heureuse, et se promettent d'en profiter.

Jason, pendant ce temps-là, s'est mis en marche vers le temple, accompagné du seul Argus et du devin Mopsus, bon conseiller. Tous les héros des poèmes anciens, Énée, Ulysse, ont le don de devenir plus grands, plus beaux de leur personne, à de certains momens, sous la protection des déesses; mais nulle part cette sorte de métamorphose ou d'embellissement surnaturel n'est plus magnifiquement décrite que pour Jason : « Personne encore jusque-là parmi les hommes des anciens jours, ni parmi ceux qui sont de la descendance de Jupiter lui-même, ni d'entre tous les héros qui jaillirent du sang des autres immortels, personne n'avait été pareil à ce que devint Jason ce jour-là, par la faveur de l'épouse de Jupiter, tant pour la beauté de la personne que pour le charme des entretiens. Ses compagnons eux-mêmes en étaient éblouis à le considérer si éclatant de graces, et le fils d'Ampicus (Mopsus) se réjouissait grandement de ce voyage dont il présageait d'avance le résultat. »

Mais, au moment où Mopsus embrassait en idée tant de choses, il en était une, et la plus simple de toutes, dont il ne s'avisait pas : ces sortes d'inadvertances sont l'ordinaire, comme on sait, des devins et des astrologues :

« Il y a dans la plaine, le long de la route et non loin du temple, un certain peuplier noir orné d'une chevelure de feuilles infinies, sur lequel aiment à s'assembler les corneilles babillardes. L'une d'elles, pendant qu'ils passaient, se mit à battre des ailes, et, du plus haut de l'arbre, proféra les intentions de Junon :

« O le sot devin, qui ne sait pas même comprendre avec son esprit ce que savent les petits enfans, qu'une jeune fille ne dira ni douceurs, ni propos d'amour à un jeune garçon, s'il y a des étrangers pour témoins! Va-t'en bien loin, ô méchant devin, pauvre sage! Ni Vénus ni les suaves Amours ne versent leur souffle sur toi. »

Mopsus sourit à cet avis si joliment donné, et en tient compte; Argus et lui s'arrêtent à cet endroit, et laissent Jason s'avancer tout seul au terme du rendez-vous. Virgile aussi a montré, en un des plus beaux passages du IV^e^ livre, l'impuissance des devins; c'est quand Didon perd sa peine à consulter les oracles des dieux et à interroger les entrailles des victimes :

Heu vatum ignaræ mentes! quid vota furentem,
Quid delubra juvant? . . . . . . . . . . . . .

Chez Apollonius, le trait a moins de portée; l'avertissement sur la vanité de l'art chez le plus habile est indiquée à peine et avec un léger sourire. Cette voix moqueuse de la corneille rappelle assez bien la parole de l'oiseau merveilleux dans les jardins d'Armide. — Mais nous ne sommes qu'au début d'une scène incomparable; tandis que Jason s'avance, revenons encore à celle qui n'attend que lui :

« De son côté, le cœur de Médée ne se livrait pas à d'autres pensées, bien qu'elle fût à chanter avec ses compagnes, et chaque chanson nouvelle qu'elle essayait n'était pas long-temps à lui plaire; elle en changeait tour à tour dans son inquiétude, et elle ne tenait pas un seul moment ses regards arrêtés sur le groupe de ses suivantes, mais elle les promenait de loin vers les chemins, en penchant de côté son visage. Certes, certes, son cœur se brisa souvent, lorsqu'elle croyait entendre courir tout auprès un bruit de pas ou le bruit du vent (1). Enfin, lui-même, sans trop tarder, il apparut à son désir, bondissant à pas élevés, tel que Sirius, qui du sein de l'Océan sort si beau et si splendide à son lever, mais qui apporte aux troupeaux la calamité funeste : tel, dans la beauté de son aspect, survint aux yeux de Médée le fils d'Éson, et son apparition excita en elle une lassitude déplaisante. Le cœur lui tomba de la poitrine, ses yeux se troublèrent d'un brouillard, une chaude rougeur saisit ses joues; elle n'avait la force de lever les genoux pour faire un pas en avant ni en arrière, mais ses pieds restaient fichés sur place. Cependant les suivantes s'étaient toutes éloignées. Tous deux ils se tenaient l'un en face de l'autre, muets et sans voix, semblables à des chênes ou à de grands sapins qui ont pris racine au même lieu sur les montagnes, et qui demeurent tranquilles dans le silence des vents; mais bientôt, sous le coup des vents qui renaissent, ils s'ébranlent et s'entre-répondent avec un murmure immense; c'est ainsi que tous deux allaient bientôt parler et rendre bien assez de sons charmans sous le souffle de l'Amour. Le premier, le fils d'Éson reconnut qu'elle était tombée dans le mal sacré, et, d'une voix caressante, il lui tint ce langage... »

L'admirable comparaison des deux arbres est du genre de celles qui abondent dans les littératures anciennes, qui sont assez rares dans les littératures modernes, mais dont en particulier la poésie française

(1) Se rappeler une situation assez semblable dans une des poésies lyriques de Schiller, *l'Attente*.

dite classique s'est scrupuleusement préservée. Je me rappelle, dans un roman, dans *la Princesse de Clèves*, une situation assez analogue à celle qu'on vient de voir. Un jour, M. de Nemours s'est arrangé pour rencontrer la princesse chez elle sans témoins : « Il réussit dans son dessein, dit le délicat auteur, et il arriva comme les dernières visites sortoient.

« Cette princesse étoit sur son lit; il faisoit chaud, et la vue de M. de Nemours acheva de lui donner une rougeur qui ne diminuoit pas sa beauté. Il s'assit vis-à-vis d'elle avec cette crainte et cette timidité que donnent les véritables passions. Il demeura quelque temps sans pouvoir parler. M^me^ de Clèves n'étoit pas moins interdite, de sorte qu'ils gardèrent assez long-temps le silence. — Enfin, M. de Nemours prit la parole... »

Voilà ce qu'est proprement le goût français; on indique, on court, on sous-entend; on a la grace, la discrétion, la finesse, tout jusqu'à la poésie *exclusivement*. Et qu'on ne dise pas que les amans sont assis et non debout, et que c'est dans un roman et non dans un poème que je prends mon exemple; on ne dirait pas mieux ni par d'autres images s'ils étaient debout; on dirait moins bien dans un poème, à moins de sortir du cadre convenu. Comparer deux amans immobiles et muets en face l'un de l'autre à deux arbres! Pourquoi pas à deux pieux? Ne voyez-vous pas le sourire? Fénelon, dans sa *Lettre à l'Académie française*, demandait grace vainement pour ces sortes de peintures naturelles où se joint la passion à la vérité. Il esquissait avec une hardiesse voilée de goût tout un programme poétique qu'il n'est pas interdit après plus d'un siècle de reprendre et de féconder.

Ce n'est guère l'occasion toutefois de digression critique à cette heure; nous avons mieux à faire, et il nous faut écouter en Colchide les propos des deux amans : « Pourquoi donc, ô vierge! disait Jason à Médée, pourquoi tant de crainte quand je me trouve seul devant toi. Je ne suis pas de ces hommes avantageux (il dit presque de ces *fats*) comme il y en a, et tel on ne m'a point vu lors même que j'habitais dans ma patrie. Aussi ne me témoigne point cette réserve extrême, ô jeune fille, si tu as quelque chose à me demander ou à me dire; mais, puisque nous sommes venus ici à bonne intention, dans un lieu sacré où tout manquement est interdit, traite-moi en toute confiance... » Et il lui rappelle la promesse qu'elle a faite à sa sœur; il la conjure par Hécate et par Jupiter-Hospitalier; il se pose à la fois comme son hôte et son suppliant, et il touche cette corde délicate de louange qui doit être si sensible chez la femme; car, après

tout, Médée est un peu une princesse de Scythie, une personne de la Mer-Noire qui doit être secrètement flattée de faire parler d'elle en Grèce : « Je te paierai ensuite de ton bienfait, lui dit-il, de la seule manière qui soit permise à ceux qui habitent si loin l'un de l'autre, en te faisant un nom et une belle gloire. Ainsi feront à l'envi les autres héros qui te célébreront à leur retour en Grèce, et les épouses des héros aussi, et les mères; en ce moment peut-être, tristement assises sur les rivages, elles nous pleurent, mais tu les auras délivrées de leurs angoisses. » Et il lui cite l'exemple de Thésée, qui dut son salut à la fille de Minos et de Pasiphaë, à cette Ariane qui en reçut tant d'honneurs des hommes et des dieux, et qui a désormais sa couronne étincelante parmi les constellations célestes. Cet exemple d'Ariane est-il bien choisi? S'il rappelle le dévouement de la fille de Crète, ne rappelle-t-il pas en même temps l'ingratitude de l'Athénien? N'y a-t-il pas imprudence à Jason d'évoquer de telles images? Je l'avais cru d'abord; mais non : au point où en est Médée, cet exemple de sa cousine, si elle songe à tout, devient encore plus attrayant par ses périls mêmes et par les vagues perspectives qu'il entr'ouvre. Jason décidément est un habile homme et plus rompu à la séduction qu'il ne veut paraître. Après donc avoir fait briller de loin la gloire d'Ariane : « C'est ainsi, poursuit-il, que les dieux te sauront gré à ton tour, si tu prends sur toi de sauver une telle élite de héros; et certes, à te voir si belle, tout dit assez que tu es ornée des trésors du cœur.

« Ainsi parla-t-il en la glorifiant, et elle, jetant les yeux de côté, elle souriait d'un sourire délicieux; le cœur lui nageait au dedans, tout enlevée qu'elle était par la louange, et elle finit par le regarder en face. Elle ne trouvait pas à lui dire un mot avant l'autre, mais elle aurait voulu proférer toutes choses à la fois. En attendant, elle n'eut rien de plus pressé que de tirer de sa ceinture odorante l'herbe magique, qu'il reçut de sa main avec joie; et certes, puisant son ame tout entière dans sa poitrine, elle la lui aurait livrée au besoin avec le même transport, tant l'amour en ce moment lançait d'aimables éclairs de la blonde tête du fils d'Éson! Elle en avait les yeux tout ravis (1); elle en fondait de chaleur au dedans, comme autour des roses la rosée s'échauffe et fond aux feux de l'Aurore. Tantôt, dans leur pudeur, ils

(1) On lit ainsi encore dans les *Lettres portugaises*, mais toujours à l'image près, toujours avec cette différence de l'analyse délicate à la poésie : « Vous me dites hier au soir de jolies choses, et j'aurois souhaité que vous eussiez pu vous voir vous-même dans ce moment comme je vous voyois... Vous vous seriez trouvé tout autre qu'à votre ordinaire. Votre air étoit encore plus grand qu'il ne l'est naturellement;

tenaient tous les deux leurs yeux attachés à la terre, tantôt ils les relevaient pour se voir, en s'envoyant de complaisans sourires de dessous leurs sourcils brillans. Et c'est bien tard et à grand'peine que la jeune fille parla... »

Ce premier discours de Médée, si lentement amené, débute et se déroule avec un naturel infini : elle va droit au fait du premier mot : « Écoute bien à présent, lui dit-elle, comment je viendrai à bout de te secourir...; » et elle entre immédiatement en matière sur l'herbe magique, sur l'usage qu'il en faut faire, et sur les diverses circonstances de l'épreuve à laquelle le héros s'est soumis. Ce discours, tout positif et de prescription technique, a pour avantage, en allant d'abord au principal de son inquiétude, de la sauver encore elle-même des restes d'embarras qu'elle éprouve, de lui donner le temps de se remettre, et de suspendre par un dernier détour l'expression directe de ses sentimens; ils éclatent pourtant dans ce peu de mots qui terminent les conseils :

« Tu pourras de cette sorte emporter la toison en Grèce, — bien loin de Colchos; après cela, pars, va où le cœur t'appelle, où tu es si empressé de retourner. »

Tout ce qui suit est d'une gradation charmante : « Ainsi donc parla-t-elle; et en silence, ses regards tombant devant ses pieds, elle baignait sa joue divine de tièdes larmes, s'affligeant de ce qu'il allait errer si loin d'elle à travers les mers; et de nouveau elle lui adressa en face ces paroles pleines d'amertume, en lui prenant la main droite, car déjà la pudeur désertait de ses yeux :

« Souviens-toi, si jamais tu es de retour dans ta patrie, souviens-toi du nom de Médée, comme moi-même je me souviendrai de toi, si éloigné que tu puisses être. Et mets quelque complaisance à me dire où sont tes palais et de quel côté tu vas te diriger d'ici avec ton vaisseau à travers les mers. Est-ce tout près de l'opulente Orchomène que tu dois aller? Est-ce tout près de l'île d'Ææa? Dis-moi quelque chose encore de cette jeune fille que tu as nommée comme si célèbre, de cette fille de Pasiphaë, la sœur de mon père. » Elle dit; et lui aussi, à son tour, le funeste Amour commença à le surprendre par les larmes de la jeune fille, et il répondit.... »

On voit que Jason a bien tardé à s'émouvoir, et que son sang-froid a duré assez long-temps; il est tout-à-fait dans le rôle d'Énée et de

votre passion brilloit dans vos yeux, et elle les rendoit plus tendres et plus perçans. Je voyois que votre cœur venoit sur vos lèvres. Hélas! que je suis heureuse, s'il n'y venoit point à faux! car enfin je ne vous éprouve que trop, et il n'est guère en mon pouvoir de vous éprouver moins... »

tant de héros qui se laissent faire et que les dieux, en de telles rencontres, conduisent par la main à leur fortune. Quant aux questions de Médée, elles sont bien naturelles en même temps que finement insinuantes : elle parle d'Orchomène et de l'île d'Ææa, parce qu'elle ne connaît guère d'autres pays lointains : de l'un est venu son beau-frère Phrixus, et dans l'autre habite sa tante Circé. Elle aime surtout à revenir autour de cette histoire d'Ariane qui la tente, et qu'elle fait un peu semblant de ne savoir que confusément; elle trouve même moyen d'éviter de nommer par son nom celle qu'elle appelle simplement la fille de Pasiphaë. Jason essaie de la satisfaire et commence à lui parler de sa patrie; puis, touché par degrés et gagné à la tendrese, il s'interrompt en s'écriant :

« Mais pourquoi te raconter toutes ces choses que le vent emportera, et ma patrie, et notre famille, et la très illustre Ariane, fille de Minos, nom brillant qui fut celui de cette vierge aimable sur laquelle tu m'interroges? Plût aux dieux que, comme Minos alors s'accorda pour elle avec Thésée, ton père voulût faire de même pour nous! »

« C'est ainsi qu'il parlait, en la touchant avec des entretiens pleins de miel; mais elle, des amertumes très douloureuses irritaient son cœur, et elle ne sut que lui répondre en gémissant :

« C'est en Grèce qu'il peut être beau de songer à de tels accords; mais Étès n'est point un de ces hommes tel que tu viens de me montrer Minos, l'époux de Pasiphaë; et je ne m'égale point non plus à Ariane : c'est pourquoi, ne me parle en rien de ces alliances hospitalières. Mais toi seulement, lorsque tu seras de retour à Iolcos, souviens-toi de moi, et je me souviendrai de toi à mon tour, en dépit même de mes parens. Et si jamais tu m'oubliais, qu'il me vienne de loin, ou quelque renommée, ou quelque oiseau messager! ou plutôt, moi-même, puissent d'ici les rapides tempêtes m'enlever par-dessus les mers jusqu'en Iolcos, pour que je t'aille jeter à la face mon reproche et le souvenir que tu n'as échappé que par moi... Oh! puissé-je alors, sans que rien m'annonce, m'abattre à ton foyer dans tes palais! » — Elle dit, et des larmes de pitié ruisselaient le long de ses joues... »

Il me semble qu'il n'y a rien à ajouter après de telles beautés, après un tel élan de passion et ce premier cri qui, dans sa violence, renferme déjà toute la tragique destinée. Nous pourrions prolonger encore; l'entretien n'en reste pas là; Jason s'efforce de démentir les éloquens présages et de chasser ces idées de tempêtes et d'oiseau messager : qu'elle vienne seulement en Grèce, et elle verra comme elle y sera honorée. Médée s'oublie à l'écouter, et c'est Jason qui, le premier

(ainsi qu'il est naturel), croit devoir la rappeler à la prudence, l'avertir qu'il se fait tard, que le soleil bientôt va se coucher, et qu'il faut éviter d'éveiller les soupçons des compagnes. Les deux amans se séparent avec espoir de se retrouver.

Le troisième chant n'est pas fini; il va se couronner, non sans grandeur, par une très belle description de la lutte de Jason avec les taureaux qu'il attelle, et de son combat contre les géans, qu'il moissonne comme un laboureur terrible.

Il y aurait encore (mais il ne faut pas abuser même des graces) à tirer du début du chant suivant l'image des terreurs soudaines de Médée, qui se croit découverte, sa fuite du palais paternel, ses adieux au lit, à la chambre virginale, dans laquelle elle laisse suspendue pour sa mère une boucle de ses plus longs cheveux : c'est à regret que je renonce à ces touchantes scènes, dignes de tout ce qui a précédé. Réfugiée à bord du vaisseau des Argonautes, elle en redescend pour guider de nuit Jason par la forêt, et sous l'œil du dragon qu'elle endort, à la conquête des dépouilles du bélier divin : cette scène encore est toute semée de belles images et de poésie. Puis on verrait avec l'aurore le navire *Argo*, vainement poursuivi par les Colchidiens, sortir triomphant du Phase sous les coups de rames des héros, et Médée près de Jason à la place d'honneur, glorieusement assise à la poupe sur la merveilleuse toison.

C'est à ce moment, et comme dans ce lointain, que le poème devrait finir, ce me semble, pour garder son intérêt et pour trouver son unité. Ce serait là, pour cette première Médée, une fin aussi belle dans son genre, bien que moins funèbre, que celle du bûcher de Didon. Par malheur, le poète, redevenu érudit, ne veut rien omettre, et il nous promène ensuite à travers toutes les vicissitudes d'un retour où certains tableaux, ménagés de distance en distance, ne suffisent pas à racheter la fatigue pour le lecteur. Médée, bien qu'à bord du vaisseau, disparaît par intervalles, et surtout elle se gâte en avançant : elle cesse d'être l'intéressante jeune fille qu'on a vue; elle redevient la Médée traditionnelle, la nièce de Circé; on fait plus que deviner, on retrouve en elle la victime des Furies, la meurtrière et l'incendiaire déjà. Du moment qu'elle a été obligée d'aider et d'assister au meurtre de son frère Absyrte, elle est odieuse. Jason ne paraît pas très loin de cet avis, et il la considère trop visiblement désormais comme un embarras. On pourrait y voir une leçon morale, et le poète l'a même indiqué : une première faute peut entraîner à tous les regrets, à tous les crimes. Mais cela est plus utile à apprendre en morale qu'agréable à voir en

poëme; et d'ailleurs ici on n'entrevoit cette seconde destinée qu'incomplètement. Qu'on se garde de conclure pourtant qu'il ne se rencontre pas encore de beaux passages, et dignes de souvenir, notamment l'épisode des noces en Phéacie; ce que je veux marquer, c'est que l'action, si heureuse et si pleine dans son milieu, est véritablement sur le retour, c'est que l'intérêt principal se traîne et n'a plus d'objet.

En n'arrêtant pas à temps son plus aimable personnage, et en manquant (du moins d'après nos idées modernes) cette fin de son poëme, Apollonius a-t-il mérité de rester si peu avant dans la mémoire des hommes, d'être si peu lu ou si rarement cité? Tandis que la Didon de Virgile est perpétuellement à la bouche et dans le cœur de tout ce qui a du sentiment et du goût, la Médée, qui lui a servi en partie de modèle, a-t-elle si peu de droits à un même honneur? y a-t-il lieu à une pareille inégalité? Il suffit de ce qu'on a pu entrevoir à travers nos rapides traductions, pour mettre tout lecteur équitable à même de répondre. Quand on parle aujourd'hui de la pléiade des poëtes d'Alexandrie, et qu'on se demande ce qui nous en reste de charmant, chacun nomme à l'instant Théocrite, et l'on a raison; Théocrite en cela n'a rien usurpé; il est digne de tous les souvenirs et d'un culte à jamais reconnaissant, à jamais nouveau de fraîcheur comme sa muse. Pourtant il a trop éclipsé Apollonius; Virgile l'a trop éclipsé aussi. Nous avons tâché de remettre en lumière quelques traits du vieil Alexandrin, essentiels, originaux, passionnés avec grace, et qui auraient dû, ce semble, maintenir son nom avec plus d'honneur dans le voisinage de ces deux beaux noms. Il y a long-temps que Pline le jeune, dans une agréable lettre où il raconte plusieurs beaux traits de la célèbre Arria, femme de Pœtus, a remarqué qu'ils sont tout aussi grands et aussi mémorables que le fameux mot d'elle, le seul qu'on cite (*Pœte, non dolet*); et il en conclut que la renommée est quelque peu capricieuse, et que, des actions ou des paroles entre lesquelles elle fait choix dans une vie pour la célébrer, les unes ont plus d'éclat et les autres plus de grandeur, *alia esse clariora, alia majora*. Dans le cas présent, en détournant à mon dire cette pensée de Pline, je la traduirai plus modestement et dans un sens plus vrai, de manière à tout respecter, à tout ménager : parmi les œuvres des antiques génies, dirai-je simplement, quelques-unes sont plus célèbres, et d'autres le sont moins qui se trouvent belles encore.

SAINTE-BEUVE.

# LADY STANHOPE.

**MEMOIRS OF THE LADY HESTER STANHOPE,**

***As related by herself in conversations with her physician, comprising her opinions and anecdotes of some of the most remarquable persons of her time.* — 3 vol., London, 1845.**

Le médecin de lady Stanhope vient de soumettre au procédé usuel des biographes anglais la vie, les conversations, les actes de cette femme extraordinaire. L'ouvrage n'est pas celui d'un homme d'esprit ou même d'une intelligence bien ordonnée; de mille ou douze cents pages gonflées par les ruses de la librairie et les redites d'un écrivain qui tire au volume, à peine pourrait-on extraire cinq cents pages vraiment utiles. Peu importe; on aime ces longueurs, on s'engage avec plaisir dans ce marécage de mauvais style et d'anecdotes entassées pêle-mêle, tant elles éclairent bien cette étrange figure de la nièce de Pitt, reine de Tadmor, sorcière, prophétesse, patriarche, chef arabe, morte en 1839 sous le toit délabré de son palais ruineux, à Djihoun, dans le Liban.

C'était une des notables originalités de l'époque, et qui tenait à l'époque même par de fortes attaches. Tout ce qui est grand et bizarre dans ce siècle et le précédent, elle le rappelle : lord Chatham et Pitt par la naissance, Napoléon par les idées orientales; par la misanthropie, Rousseau, Werther, lord Byron surtout, qui partit pour l'Orient six mois avant elle, et, comme elle, ne revint jamais. Le groupe des femmes

auquel elle appartient n'est pas nombreux, Dieu merci, car ce sont plus que des hommes; il est magnifique par la grandeur et la force. Avec une ardeur qui touche ou plutôt qui atteint la folie, mais privée de ce génie artiste qui transforme les sensations en chefs-d'œuvre, c'est la sœur intellectuelle, la sœur égarée de M^me^ de Staël, de George Sand et de Rahel l'Allemande; elle est pythonisse et prêtresse comme elles, et monte résolument sur le trépied des questions sociales. Dans les vapeurs et les ténèbres de ces problèmes, elle s'enivre et rend des oracles; devenue sauvage à force de civilisation et d'orgueil, elle aspire à l'avenir par dégoût du présent et devient à demi folle pour avoir voulu réaliser la conquête de l'indépendance absolue, la conquête prophétique de l'avenir. Elle est de ces femmes qui recueillent toute la vie électrique éparse autour d'elles : rien de passionné et d'impétueux ne s'agite dans le monde, même obscurément, qu'elles ne l'absorbent. Ce qu'il y a d'idéal et d'infini se résume en elles, et elles signalent d'autant mieux les aspirations de leur époque, qu'elles la dépassent dans tous les sens.

Sans doute, elle était plus digne d'étonnement que d'admiration, plus capricieuse que sensée et plus originale que grande; mais il n'y a pas dans ce monde d'originalités sans cause, de grandeurs sans base, ni de caprices inexpliqués. Comment est né ce caractère hors de ligne? Où a-t-il trouvé son berceau et son aliment? Quelles circonstances l'ont favorisé? A quels élémens de notre époque répond-il? Le médecin, son secrétaire, n'en dit absolument rien; il entasse dans un prolixe désordre tout ce qu'il a vu ou entendu à ce sujet. Soulevons cette masse, débrouillons ce chaos, soutenus par la curiosité vive qu'inspirent un tel caractère et un tel destin. Je ne connais pas d'analyse qui sollicite davantage la sagacité, ni de plus intéressante étude. Le brave docteur qui nous sert de guide a ceci d'excellent, que son rôle d'écho lui suffit et le satisfait, et qu'il répète avec fidélité jusqu'aux invectives que la reine de Tadmor (c'est le nom de lady Stanhope au désert) ne cesse de lui administrer. Il est là-dessus d'une noble conscience, et nous rappelle deux personnages de Shakspeare dont l'un raconte à l'autre qu'on lui a fait signer une lettre où il s'avouait stupide. « Il m'a dit : Signe, *bonhomme!* J'ai signé. — En toutes lettres? — En toutes lettres. Il dit que je m'appelle ainsi. » Le docteur ressemble un peu à cet ingénu personnage.

En 1788, sur le rivage d'Hastings (1), il y avait un bateau amarré

(1) Tome II, page 16.

et une petite fille de huit ans aux cheveux blonds, à l'œil gris et vif, à la peau si transparente, que les veines y dessinaient tous leurs rameaux bleus. Elle regardait de tous côtés si on ne l'observait pas; puis, après un examen inquiet et attentif, s'emparant de la rame et s'asseyant dans le bateau, elle détacha l'anneau, poussa au large de ses petites mains, et se trouva en mer. Cette petite fille qui avait vu chez son père le comte d'Adhémar et ses magnifiques laquais aux galons d'or, et qui voulait absolument aller en France pour observer ce qui s'y passait, c'était lady Esther Stanhope.

Petite-fille du grand Chatham, elle était née en 1780 du mariage d'Esther, sœur de William Pitt, avec lord Stanhope le républicain. Toute cette race était singulière. Son grand-père, lord Chatham, auquel elle ressemblait en beaucoup de points, ne faisait rien comme personne; il était, ainsi qu'elle, mystérieux et violent, indolent et actif, impérieux et séduisant. « J'ai les yeux gris et la mémoire locale de mon grand-père, dit-elle quelque part. Quand il avait vu une pierre sur une route, il s'en souvenait, et moi aussi. Son œil, terne et pâle dans les momens ordinaires, s'illuminait, comme le mien, d'un éclat effrayant dès que la passion le prenait. » Elle hérita de bien d'autres bizarreries; dès sa première jeunesse, elle aimait à faire attendre, à tenir chacun en suspens et en crainte, et à s'envelopper de mystère. Cette manie que nous retrouverons à travers la vie de lady Esther pensa coûter à Chatham un bel héritage. « Il était souffrant (c'est elle-même qui parle). Un homme à cheval s'arrête à la porte de l'hôtel et veut parler au maître; on lui refuse l'entrée, et il insiste. On ferme la porte; il frappe à coups réitérés. Sa persistance finit par triompher, et on l'introduit dans une chambre obscure où le ministre, entouré d'un paravent et caché par un écran, se dérobait à tous les yeux. — Que voulez-vous? demanda-t-il. — Moi? je veux vous voir. — Un nouvel assaut fut nécessaire et dura long-temps. Quand l'homme fut parvenu à contempler face à face celui qu'il visitait, il tira de sa poche une boîte de fer-blanc, et de cette boîte un parchemin; c'étaient les titres de propriété de deux domaines valant quatorze mille livres sterling de rente, légués par *sir Édouard Pynsent*, comme preuve de son admiration. » Esther avait la voix vibrante de Chatham, son peu de scrupule quant aux moyens de succès, l'art de frapper les imaginations et d'imprimer aux volontés une électricité irrésistible. Comme lui, elle captivait et faisait trembler; c'étaient surtout les intelligences hardies et ardentes qu'elle soumettait à ce joug invisible, et qui l'acceptaient avec enthousiasme. Le malheur d'Esther fut d'être femme,

et de réunir dans des conditions d'impuissance la haine de la dépendance, la fièvre de l'activité et l'énergie comme l'habitude du commandement.

Son père, lord Stanhope, son cousin, lord Camelford, et Pitt, son oncle, le plus grand des trois, n'étaient pas moins singuliers. Lord Stanhope, qui ne s'occupait pas de ses enfans le moins du monde, avait épousé en secondes noces une Grenville, femme à la mode qui ne s'en occupait pas davantage, et dont la vie se passait à l'opéra et dans les bals. Esther reçut donc une éducation sauvage et forma seule ses idées. Plongé dans les rêves philosophiques du XVIII$^e$ siècle, lord Stanhope couchait la fenêtre ouverte, enseveli sous douze couvertures, avec une culotte de soie noire, et déjeunait d'un morceau de pain bis, après avoir passé une légère robe de chambre d'indienne. Quand vint la révolution française, son exaltation pour les théories de Rousseau et de Mably éclata en saillies curieuses; il effaça ses armoiries et vendit comme aristocratiques la vaisselle plate et les tapisseries que le roi d'Espagne avait données à son grand-père. Ce fut un chagrin pour sa femme et sa famille, accoutumées à n'aller qu'en voiture, lorsque, pour compléter sa conversion démocratique, il eut mis bas son équipage. « Toutes les figures étaient longues et sombres, dit lady Stanhope; mais moi, je ne me suis jamais laissé effrayer. Je me fis acheter une paire d'échasses sur lesquelles je marchais hardiment, et je me mis à trotter dans la boue d'une petite ruelle sur laquelle donnait la fenêtre de mon père. Je savais qu'il était toujours de ce côté, la lorgnette à la main. Il m'aperçut, et quand je rentrai : — Eh bien! petite, me dit-il, qu'est-ce que cela veut dire? Sur quoi diable marchiez-vous tout à l'heure? —Oh! papa, lui répondis-je, puisque vous n'avez plus de chevaux, j'ai voulu m'exercer à trotter dans la boue de la manière la plus commode. Quant à moi, cela m'est égal; mais la pauvre lady Stanhope aura de la peine à se faire à cet exercice : elle est habituée à sa voiture, et vous savez qu'elle est d'une mauvaise santé. — Qu'est-ce qu'elle dit? reprit le philosophe. Eh bien! petite, si j'achetais un nouvel équipage pour lady Stanhope, hein? — Ce serait bien bon et bien aimable à vous, mon père. — Nous verrons cela, nous verrons; mais, par tous les diables, pas d'armoiries! » Lady Stanhope, grace à la petite fille, eut un équipage sans blason.

Avec cette résolution et cet esprit, l'enfant grandit, apprenant de ses *governesses*, qu'elle abhorrait et faisait enrager, beaucoup de français et d'italien, livrée d'ailleurs à ses volontés et à ses pensées, et prenant sur ce qui l'entourait l'ascendant inévitable des caractères

énergiques. Les deux personnes qui lui plaisaient le plus étaient son cousin lord Camelford et son oncle Pitt. L'admiration soutenue que lui inspira le premier des deux peut laisser soupçonner chez elle l'existence, ou du moins le premier éclair d'un de ces sentimens tendres qui n'apparaissent nulle part dans la vie de cette femme. « Quiconque osera s'attaquer à moi, disait-elle, me trouvera cousine de lord Camelford. C'était un vrai Pitt, celui-là! » En effet, il était impérieux, entêté, courageux, bienfaisant, bizarre. Esther rappelait avec orgueil l'effet qu'ils produisaient l'un et l'autre quand ce couple extraordinaire, tous deux d'une taille gigantesque, entrait dans un salon. « Les femmes n'avaient pas assez d'yeux pour lui, les hommes avaient peur et se sauvaient. Grand, musculeux, la figure pâle et sévère, un peu penchée sur l'épaule, ce fut lui qui, s'apercevant que l'équipage de son vaisseau murmurait, pressentit la révolte, et, sans l'attendre, brisa le crâne de son lieutenant d'un coup de pistolet. On le blâma d'abord; bientôt presque tous les équipages se mutinèrent, et l'on reconnut que seul il avait bien jugé la situation. Un de ses plaisirs les plus vifs était d'endosser la casaque du matelot et de courir les tavernes de la Cité. Apercevait-il un pauvre homme dont la figure lui parût honnête, il liait conversation avec lui et l'engageait à lui conter ses peines. « Faites-moi votre histoire, lui disait-il, je vous dirai la mienne. » Il avait trop de tact pour se laisser tromper, et si l'homme lui plaisait, il lui glissait dans la main cinquante ou cent guinées, en lui disant d'un ton sévère : « N'en parlez pas, au moins, ou je vous retrouverais et vous me le paieriez d'une façon qui serait loin de vous convenir. » D'ailleurs il avait tant d'ennemis avec ses singularités, et s'attirait par sa bravoure et son audace tant de mauvaises affaires, que mon oncle, qui l'aimait et l'estimait, le tenait à distance et ne fit jamais rien pour lui. »

Elle eut envie de l'épouser, ce qui eût changé le cours de sa vie. Les Chatham s'y opposèrent; Camelford avait sacrifié cinquante mille livres sterling pour assurer et donner à sa sœur une terre dont lord Chatham espérait hériter. Quant à la jeune Esther, sa guerre contre les *governesses* continuait; en vain essayait-on de lui faire étudier l'histoire, qui, disait-elle, « était une farce misérable. — Voyez un peu, ajoutait-elle à l'appui de l'assertion, comme on écrit celle qui se fait aujourd'hui. » Elle ne voulait pas entendre parler de corset, et se révoltait hautement contre ceux qui prétendaient emprisonner dans un soulier de satin ce petit pied cambré « sous l'arche duquel une souris eût trotté, dit-elle, » et dont elle était si orgueilleuse.

A vingt ans, elle avait près de six pieds, un développement proportionnel du buste et de la taille, et n'était ni jolie ni belle. « Trop virile, dit un contemporain, c'était néanmoins un de ces êtres dont le front, les yeux, la présence, semblent éclairer ce qui les entoure. Un front très haut et droit surmontait deux sourcils arqués d'un contour régulier et d'une finesse singulière; elle avait les dents petites et magnifiquement blanches, l'œil d'un bleu gris, entouré par-dessous d'un arc bleuâtre qui en rehaussait l'éclat, le nez recourbé et disproportionné, la bouche délicate et rentrée, et le menton beaucoup trop long. Quant à l'ovale du visage, il était si pur, si admirablement dessiné, et l'attache du cou si gracieuse, que Brummell le fat, s'approchant d'elle un soir et soulevant ses boucles d'oreille : « Pour l'amour de Dieu! s'écria-t-il, laissez-moi voir ce qu'il y a là-dessous! » Elle s'avouait laide, d'une laideur harmonieuse. On assure, en effet, que la transparence de la peau, l'éclat du regard, la majesté de la démarche, la hardiesse de la répartie, la vivacité sauvage que son éducation avait favorisée, isolaient partout, en la couronnant d'une sorte de lumière qui effrayait, cette reine de vingt ans.

Ses premières impressions lui étaient venues de la grande vie aristocratique de son père, lorsque ce dernier, marié en premières noces à Esther Pitt, et qui n'était pas encore l'adepte de Raynal et de Thomas Payne, exerçait dans son château de Chevening le droit de haute et basse justice, entretenait deux cents serviteurs autour de lui, et donnait des graces et des punitions, des vêtemens, des terres et des places à tout le comté, pendant que la première lady Stanhope, de son côté, distribuait les médicamens aux malades, les aumônes aux pauvres, les sermons aux garçons amoureux, les dots aux filles à marier, et faisait tuer pour sa table un bœuf par semaine et un mouton par jour. Le souvenir de cette existence patriarcale a toujours hanté comme un spectre l'imagination fière de lady Stanhope; ce fut en partie pour atteindre l'idéal de cette puissance bienfaisante et incontestée qu'elle alla se réfugier au désert.

Cependant Pitt était maître du pouvoir, et, tout jeune qu'il fût, il le tenait d'une main sûre. Prévoyant la révolution française et le cataclysme prochain, il resserrait autour de lui avec force les liens de l'aristocratie et du trône, et s'efforçait de confondre aux yeux de tous les intérêts de la France avec les théories révolutionnaires, et le salut de l'Angleterre avec celui de la noblesse. C'était rendre l'aristocratie populaire et le trône héroïque : suprême habileté de ce grand homme. Par là il devint lui-même le symbole anglais par excellence, plaça

le trône au centre de la nation enthousiasmée, et, entraînant l'Angleterre dans une haine qu'il n'avait pas, il fit triompher en définitive la dynastie dont il était le ministre. Lord Stanhope suivait une route diamétralement contraire; ses liaisons avec les démocrates l'éloignaient du pouvoir, et l'exposaient aux vengeances royales, sans qu'il pût prétendre au premier rôle dans les rangs de ses amis. On était venu arrêter chez lui un des meneurs de l'opposition, Joyce, et toute la famille était en désarroi. Esther, à laquelle ce train nouveau de la maison paternelle répugnait, et qui avait conçu pour son oncle une admiration profonde, quitta l'hôtel Stanhope de l'aveu de sa mère, et alla vivre près du ministre, qui n'avait pas de femme, et dont elle gouverna désormais la maison.

C'était un acte hardi, comme tous ceux de lady Stanhope, et qui, en satisfaisant son goût pour l'autorité et l'indépendance personnelle, était d'une politique habile; le danger des opinions professées par son père se trouvait annulé ou amorti, et elle offrait, dans toutes les chances possibles, une protection assurée à sa mère et à ses deux sœurs. Pitt, d'ailleurs, reconnaissait en elle le vrai sang des Chatham : « Quand donc les ailes vont-elles vous pousser? lui disait-il. Vous ne touchez pas terre. Bizarre créature! la solitude vous va, pourvu qu'elle soit profonde; le monde, pourvu que ce soit un tourbillon, et la politique à la condition d'être embrouillée. Il vous faut un de ces trois élémens extrêmes; je ne sais lequel vous convient le mieux. » C'était le jugement le plus exact que l'on pût porter sur cette ame excessive et sur cet esprit altier.

Pitt avait eu une passion malheureuse; on connaît cette figure singulière, ce nez pointu et toujours en l'air, cet œil vif et profond, ce front plus haut que large, cet air distrait et absent; il y avait dans sa conduite comme dans sa physionomie la sagacité du chien d'arrêt. La fille de M. Eden lui avait inspiré un sentiment vif. Le père passait pour peu sûr dans ses relations; la mère était le type de ces maternités anglaises qui pêchent à la ligne les époux de leurs filles avec une âpreté de poursuite indécente. « Elles placent devant vous, disait Esther, leur fille comme une pièce d'artillerie, mèche allumée, la tournant et la retournant sur son pivot, et vous bombardant un homme à bout portant sans miséricorde. La *primosité* (1) anglaise s'arrange de cela, je ne sais comment. Mon oncle reconnut dans quelle famille il allait en-

(1) Mot charmant, de *prim* (raide et gourmé), créé par les Pitt et leurs alentours pour remplacer les mots *puritanism* et *prudery*, qui auraient blessé la bourgeoisie et les femmes, deux grands pouvoirs.

trer, les intrigues qui allaient se nouer autour de lui, et le goût peu prononcé de miss Eden pour sa personne. Il recula sagement, et tomba dans un désespoir amer. Dès-lors il ne pensa plus à se marier. »

Appréciateur plein de tact de la distinction chez les femmes, Pitt fut heureux d'avoir sa jeune nièce auprès de lui. Il se trouvait au plus fort de sa grande lutte, en face de la république française, et ensuite de Napoléon Bonaparte. Esther écrivit sa correspondance, rédigea ses notes, régla sa maison. Elle le soutint de tout son pouvoir, et il reconnut en elle autant de force d'ame que d'activité, et surtout ce sens droit et imperturbable, cette pénétration vigilante, sans lesquels on ne conduit ni les grandes ni les petites affaires. Les hommes d'intrigue sont portés à imaginer que le fond de la politique, c'est le mensonge; cela est faux. Le fond de la politique, c'est la vérité. L'art de connaître les choses cachées et celles qui se préparent constitue la moitié de l'homme politique. Il faut encore, après avoir déchiré les enveloppes et reconnu toutes les réalités, savoir agir sur ces élémens réels. — L'oncle et la nièce firent aussi bon ménage que possible. Il ne dédaignait pas de prendre ses conseils, et n'avait point de secrets pour elle. « Esther, disait-il, parle comme une pie, et ne dit que ce qu'elle veut; elle babille en connaissance de cause. » Le véritable bras droit de William Pitt, ce fut donc Esther, qu'il trouvait à juste titre supérieure à ces nullités actives dont les hommes politiques ont plaisir à s'environner : instrumens qui ne contrôlent rien, espèrent, flattent, obéissent, reçoivent des faveurs, et, quand ils sont exempts d'envie, forment une excellente matière à gouvernement. Pitt en était obsédé. De tous les amis et confidens du ministre, celui dont l'oncle et la nièce se défiaient le plus et qu'ils surveillaient de plus près était Canning; on n'aime guère ses héritiers, et Pitt pressentait celui-ci. Quant aux autres, Esther leur voua le plus complet dédain : Canning fut seul honoré de sa haine.

En soulevant ces voiles, en pénétrant le secret de ces rouages, elle devint misanthrope à vingt ans et presque cynique; cette singulière position d'une jeune fille était relevée par tant de pétulance, de verve, d'entrain et de bonne humeur, que l'on eut peur d'elle; on l'estima très haut, et le vieux roi George fut un de ses admirateurs les plus ardens. La cour se promenait un soir sur cette terrasse féodale de Windsor d'où l'on découvre de si beaux aspects. Les princes et les princesses étaient là. — Pitt, dit le roi en se retournant, j'ai fait choix d'un nouveau ministre. — Comme votre majesté voudra. Le fardeau est lourd et commence à me peser; un peu de repos me fera du bien. — Et

un ministre meilleur que vous! — Le choix de votre majesté doit être excellent. — Oui, Pitt, oui, je vous le répète, et excellent général par-dessus le marché! — Sire, reprit Pitt un peu embarrassé de sa personne, et ne sachant, malgré son habitude des cours et du monde, comment prendre la chose, votre majesté voudra-t-elle me dire le nom de ce remarquable personnage, afin que je le traite désormais avec les égards dus au choix de votre majesté et à un mérite si extraordinaire? — Parbleu, vous lui donnez le bras, reprit le roi en montrant du doigt Esther. Je n'ai pas en Angleterre d'homme d'état qui la surpasse, ni de femme qui fasse plus d'honneur à son sexe. Soyez fier d'elle, monsieur Pitt; elle a toutes les grandes qualités de notre sexe et du sien. » C'était aussi l'avis de Pitt, qui se plaisait à la comparer aux héroïnes de Rome. « Les dames de la cour, dit lady Esther elle-même, se mordaient les lèvres, les ambitieux sollicitaient mon approbation, les sots se tenaient à distance, et tout le monde me respectait. »

Plus d'une fois nous avons essayé d'analyser et de faire comprendre l'état mal connu de la société anglaise à la fin du XVIIIe siècle (1): à côté de la plus hypocrite raideur, les mœurs les plus débraillées, partout l'exagéré, le factice, mais une vie énergique. La naissance de la république française exerça sur ces élémens une action intense qui, en les comprimant, les exalta. Les patriotes anglais furent plus audacieux, les fats des salons plus fades, les grandes dames plus précieuses, et les puritains plus fanatiques. Ce fut au milieu de ce monde que la jeune Esther se trouva lancée en 1793, sous le patronage et l'égide de son oncle Pitt. Une cour ne tarda pas à l'entourer; on la flatta, on la sollicita, on la craignit. Elle en devint plus sauvage dans ses tendances, plus mystérieuse dans ses actes, plus hardie dans ses propos, plus hostile à toutes les conventions de cette société même qu'elle voyait si basse et si avide. Elle partagea l'ardente réaction qui se manifestait à travers l'Europe contre une civilisation devenue artificielle jusqu'à la nausée, réaction qui donnait la vogue au farouche Ossian, au douloureux Werther, et aux cris furieux de Jean-Jacques Rousseau en faveur de la vie sauvage.

Personne n'était mieux préparé par le caractère et l'éducation à cette révolte contre les usages et les idées reçues que la jeune Esther. Personne n'occupait une situation plus favorable au développement des tendances misanthropiques. Elle voyait *le dessous des cartes*, et de

(1) Voyez, dans la *Revue des Deux Mondes*, — *les Pseudonymes anglais*, 1er juin 1844; — *les Deux Walpole*, 1er avril 1845; — *Études sur le dix-huitième siècle*, 1er juillet 1845, etc.

toutes les cartes; ce que l'observation du philosophe ne peut que deviner ou pressentir, un chef politique le manipule et le remue incessamment. Le marasme et le suicide de Castlereagh, la mort prématurée de Pitt, les derniers jours de Canning, en disent assez là-dessus. Esther Stanhope, à vingt-trois ans, apprit tout ce que la vie de l'homme d'état apprend, à ce qu'on dit : infidélités, ingratitudes, trahisons, achats, ventes, conversions, retours, simulations, pactes secrets; ce que peut peser un patriote, et ce que peut valoir un homme de cour. Elle fit des colonels, défit des secrétaires d'état, rallia des partisans et contresigna plus d'une pension et d'une ordonnance à la place et sous les yeux de son oncle, qui riait en la regardant. Elle étudia sérieusement cette matière du faux; « pour bien imiter une signature, dit-elle, on ne doit pas tracer lentement les lettres, ce qui fait trembler la main; on doit aller vite et hardiment. » Elle se faisait des principes sur toutes choses, et voulait aller au fond de tout.

Placée comme elle l'était, ce fut de sa part une guerre à mort contre les vertus de convention, la moralité d'emprunt et les faussetés de tous les ordres. « Plus un homme est bien élevé, disait-elle, moins il prend ombrage de certaines anecdotes et de certains mots. L'Angleterre en est venue à cet égard à un point d'hypocrisie indécente. Aussi, quoi que l'on dise de moi à Londres, je ne m'en soucie pas plus que de cela. Que m'importent ces esprits tortus et ces ames rabougries? Ils diront ce qu'il leur plaira. Toutes ces coutumes factices dont on fait d'inviolables nécessités, je les exècre. Ils peuvent murmurer et bourdonner autour de moi autant qu'ils voudront; ce sont des moucherons sur la queue d'un cheval d'artillerie. Vient la grande explosion : boum! et tout est dissipé. Quand je vois ces femmes si pâles, si faibles, si gourmandes, qui se bourrent de petits gâteaux, et ne peuvent point faire un pas sans s'appuyer sur le bras d'un homme, ni descendre de voiture sans une main qui les soutienne, j'en ai pitié. Pour moi, quand on m'offrait de tels services, j'avais coutume de dire à ces messieurs : « J'ai des jambes qui sont à moi, grace à Dieu! laissez-les faire. » On s'est imaginé par exemple dans certains salons que l'ennui était la plus belle chose du monde. Plus on était fade et stupide et froid, plus on avait de succès : c'était le bon ton. Le roi de ce bon ton-là était un monsieur Polhill, qui avait toujours l'air stupide et bourru, exactement comme vous, docteur (elle s'adressait à son médecin). Il trouvait un bal magnifique lorsqu'on n'y apercevait que des têtes pressées les unes contre les autres, comme des goulots de bouteille qui sortent d'un panier. »

La haine du sentimentalisme, de l'affectation et de la pruderie, c'est-à-dire de tout ce qui est mensonge, exagération et artifice, éclatait tous les jours chez elle. Bercée sur les genoux de la mode, élevée au milieu du grand monde, ne craignant rien de personne, flattée et caressée par tous, elle exerçait la justice du bon sens avec le caprice d'un enfant malin. Pas de sottises et de prétentions qu'elle ne punît; elle était inexorable, même pour les ministres. Au plus fort de la guerre contre la France, Pitt eut l'idée d'instituer un ordre du mérite, et lord Liverpool, homme systématiquement pompeux, se chargea de régulariser la création et de fixer les couleurs du ruban national. Un soir il arriva, fier de son œuvre, dans le salon du premier ministre, et dit : « Je pense que ma combinaison flattera l'orgueil britannique; rouge, c'est le pavillon de l'Angleterre; bleu, symbole de liberté, et blanc, symbole de loyauté. » — Les courtisans et les flatteurs se récrièrent : c'était admirable, sublime, poétique! — « C'est très beau, interrompit Esther, et le roi sera charmé de la ressemblance; mais il me semble que j'ai vu cela quelque part. — Où donc? demanda Liverpool. — Sur la cocarde des soldats français. Mylord, vous avez découvert le ruban tricolore! » Il resta stupéfait. « Ah! mon Dieu, lady Esther, s'écria-t-il, que vais-je faire? J'en ai commandé plus de trois cents aunes : à quoi cela va-t-il me servir? — A soutenir vos culottes quand vous y mettez des papiers que vous ne retrouvez jamais, et que vous cherchez au fond de la poche droite, puis au fond de la poche gauche, comme une anguille au fond d'un étang. Vrai, mylord, j'ai toujours peur qu'il ne leur arrive malheur, à ces pauvres culottes! »

Elle exerçait souvent une influence plus réelle, toujours dans le sens de la raison contre le ridicule. M. Addington, qui devait sa fortune à l'amitié de Pitt, eut la fantaisie de se faire créer lord Raleigh. Cette application peu convenable d'un nom historique déplut à la maligne Esther, qui courut un beau matin chez son oncle, et lui dit : « Savez-vous ce que l'on vient de faire? Une caricature contre le roi, M. Addington et vous. Vous y représentez la reine Élisabeth, et vous dansez le menuet le nez en l'air; M. Addington est en lord Raleigh et vous fait sa révérence. Sa majesté porte le costume d'un fou de cour. » Elle mit tant de verve dans la description de cette caricature qui n'existait que dans son imagination, que Pitt rit aux éclats; on dépêcha dans tous les quartiers de Londres des émissaires chargés de se procurer à tout prix la gravure prétendue. On ne la trouva pas, bien entendu; mais le ministre fut frappé du ridicule de cette idée, et le XIX^e siècle fut privé d'un second lord Raleigh médecin, fils de médecin.

Après Camelford et Pitt, elle n'estimait guère que Brummell, le chef des dandies, roi dans son espèce, et aussi impertinent qu'elle. Elle aimait cette fatuité vengeresse qui imposait à toutes les prétentions, cet ennemi du lieu commun, du sentiment faux, de l'orgueil niais et de la vanité sotte, c'est-à-dire de tout ce qu'elle détestait le plus; ce parvenu assez hardi pour humilier les altesses grossières, les pédans de vertu et les hypocrites de science; c'était plaisir pour elle de le voir saluer un prince par-dessus l'épaule, et forcer par ses grands airs une duchesse à baisser les yeux. Elle racontait là-dessus des anecdotes incroyables et vraies. Un soir, chez le duc de Rutland, au bal, Brummell parcourait lentement du regard un cercle de femmes, disant tout haut et du bout des lèvres : « Où trouverai-je une femme qui sache valser sans m'éreinter? Ah! voici Catherine (la sœur du duc de Rutland), et je crois que cela fera mon affaire. » Il l'invita le plus gracieusement du monde et fut accepté. La duchesse elle-même avait coutume d'augmenter ses graces naturelles par des artifices si considérables, que Brummell, au milieu d'un grand bal, s'arrêta devant elle, et lui dit : « Mais, au nom du ciel! ma chère duchesse, qu'est-ce que cette tournure-là? Je vous donne ma parole d'honneur qu'il faudra vous mettre sous presse. Je vous supplie positivement de marcher à reculons quand vous sortirez de la salle : je ne pourrais pas regarder par-là. » Chez les parvenus, il était aussi impertinent et avec autant d'à-propos que chez les seigneurs. Il interrompait un dîner servi avec la recherche la plus pompeuse pour demander au domestique *des anchois de la mer des Indes* ou *de la sauce de Palmyre,* ajoutant de l'air le plus froid du monde : « On ne dîne plus sans cela! » Le triomphe de cette suprême impertinence était la matinée de Brummell, lorsqu'une douzaine de ducs et six ou sept marquis se tenaient debout pendant sa toilette. « Eh bien! leur disait-il en se retournant, que voulez-vous? Ne voyez-vous pas que je me nettoie les dents? » La brosse se promenait avec lenteur dans la bouche du dandy, qui observait ses dents avec un miroir, et reprenant la parole : « Je crois que c'est une tache... non; c'est un peu de café. Cette poudre est excellente;... n'espérez pas obtenir ma recette; vous n'en aurez pas, vous autres! »

En définitive, ces deux êtres étaient l'analogue l'un de l'autre, à cette exception près, que beau Brummell était la femme. Un jour ces personnages, qui s'appréciaient et s'aimaient fort, se rencontrèrent dans Bond-Street, la promenade à la mode. Ils étaient à cheval l'un et l'autre. Brummell, tenant ses rênes entre le pouce et l'index, comme une prise de tabac, s'arrêta et se pencha vers lady Esther. « Chère

créature, lui dit-il dans le patois du temps, quel est donc ce personnage à qui vous venez de parler? — C'est le colonel Whitby. — Le colonel de quoi? répliqua-t-il de ce ton traînant qui lui était particulier. Est-ce que cela a un père? Et qui diable connaît ce père! » La malice d'Esther s'éveilla. « Voulez-vous me dire, répondit-elle, quelle espèce de père a George Brummell, et qui diable connaît ce père? — Ah! lady Esther, reprit-il d'un ton à demi sérieux, personne ne connaît le père de George Brummell, et personne ne connaîtrait Brummell lui-même, s'il ne jouait le rôle qu'il a pris, et qui, vous le savez très bien, ne vaut que par sa folie. Si je ne toisais pas les marquises et si je ne mystifiais les altesses, il ne serait pas question de moi pendant huit jours; le monde est assez bête pour tomber à genoux devant mes absurdités, et nous savons l'un et l'autre ce qu'il en est. » Le mystificateur des salons britanniques, qui vint mourir en France couvert de dettes, avec des tabatières d'or et un vieil habit, devait plaire à cette femme, que l'orgueil et la haine de la société anglaise rejetèrent plus tard au fond du désert.

Ainsi s'avançait triomphalement et voiles déployées cette vie singulière qui avait bien son côté ridicule, car elle s'éloignait de toutes les conditions féminines. Esther bâtissait, plantait, refaisait sur un nouveau dessin et en huit jours les jardins et le parc de Walmer pour ménager à son oncle une solitude agréable où il pût trouver du repos, rossait cinq soldats ivres qui s'étaient avisés de pénétrer chez elle, créait l'uniforme d'un régiment, déconcertait les intrigues, brisait les cachets des dépêches, et allait, de hardiesses en hardiesses, jusqu'aux dernières limites de l'outrecuidance la plus bizarre. Il était clair qu'une pareille vie ne pouvait se continuer qu'à l'ombre du crédit de Pitt, et qu'elle se préparait pour l'avenir un nombre infini d'ennemis acharnés. « Comment! lui disait-on un jour, vous ne voyez pas lord C... qui vous salue? — J'aperçois là-bas un grand caméléon gorge de pigeon, répondit-elle tout haut. Est-ce là lord C...? » Comme la plupart des humoristes, elle possédait le génie comique et joignait à ses observations une mimique irrésistible. Elle savait que les amours du duc d'York et de M^lle^ Clarke et leur scandale mécontentaient la population du pays de Galles; elle s'y rendit, et, faisant son quartier-général d'une auberge de Builth, elle y commença ses opérations. Elle fit venir le médecin, le commis de l'octroi, l'apothicaire et le maître de l'auberge. « Ah çà! leur dit-elle, imitant les gestes et la tournure des personnages qu'elle voulait dépeindre, si vous aviez une femme ainsi faite, parlant ainsi, marchant ainsi, entourée d'une meute de beaux messieurs qui la couvri-

raient de la poudre de leurs perruques; si la ménagère était violente, impérieuse, acariâtre, sans ordre, sans gaieté; si au mois de novembre elle voulait que toutes les fenêtres fussent ouvertes et que l'odeur du chenil arrivât jusqu'à vous, ne vous croiriez-vous point parfaitement en droit de prendre un peu de plaisir ailleurs? Voyons! » Elle ramena au parti du duc jusqu'aux ménagères.

Il fallait surtout la voir contrefaire les vertus philanthropiques et les tendresses languissantes des couples sentimentaux alors à la mode en Angleterre sous l'influence de Kotzebue et d'Auguste Lafontaine. Elle jouait d'abord le mari en extase devant sa femme, et cette dernière pleine de langueur enthousiaste; puis, dans un second acte, elle représentait l'un ayant des maîtresses, et l'autre des amans. Comme elle se permettait ces parodies en plein salon, ce rôle de bouffon de cour, adopté par la nièce de Pitt et soutenu avec une vivacité spirituelle de jeune fille, la faisait craindre comme la peste. On baissait la tête; pensions, titres, dignités, projets, tout lui passait par les mains. Elle osait ce que son oncle aurait à peine osé, et souvent elle faisait justice. « Que pouvait donc vous dire un tel (membre du cabinet de Pitt), lui demanda un soir son oncle, avec ses longs discours au milieu du bal, son air animé et ses yeux en l'air? — Il m'assurait sur ses grands dieux que la pension de la pauvre Sarah N... serait accordée demain. Vous savez l'intérêt que je prends à cette pauvre créature et à ses dix enfans; mais, comme je méprise le personnage, je ne l'ai pas même écouté, et je me suis réservé de vous parler de la chose. J'aime mieux puiser à la source. — Il vous disait cela! Voilà qui passe toutes les bornes, s'écria Pitt. Ce même homme, il n'y a pas une heure, est venu me supplier de n'accorder aucune pension à M^me^ N...! L'administration, dit-il, se trouverait forcée de nourrir les dix enfans. Il veut traîner la chose en longueur, si bien que l'on n'y pense plus. — Mon oncle, reprit Esther, il faut vous montrer. Donnez la pension à l'instant même. — Tout le monde est couché. Il n'y a plus personne à la trésorerie. — Si fait, j'aperçois une lumière. Faites venir M. Chinnery, qui doit y être encore. » On envoya chercher M. Chinnery, le distributeur des pensions. « La première chose que vous ferez demain matin, lui dit-elle, ce sera d'envoyer le brevet de pension à M^me^ N... N'est-ce pas, monsieur Pitt? » Et la pension fut accordée.

Quand ce qu'elle voulait n'était pas exécuté, elle se vengeait cruellement. Lord Abercorn, qui désirait l'ordre de la Jarretière et l'avait inutilement sollicité de Pitt, auquel il avait de nombreuses obligations, se retourna vers Addington pour l'obtenir et l'obtint. « Je lui ferai

payer cette défection, dit-elle un jour au duc de Cumberland. — Voici le moment, s'écria le duc; il vient d'entrer. Sautez sur lui, petit *bulldog!* (*you little bulldog!*) » Lord Abercorn avait eu les deux jambes cassées, et le père d'Addington avait exercé la profession de chirurgien. Elle s'approcha de lui, et, l'œil fixé sur la jarretière : « Qu'avez-vous là, mylord? lui dit-elle. Un bandage? Addington a bien travaillé, et j'espère que vous serez dorénavant sur un meilleur pied. » Puis elle s'en alla. On lui disait un jour : « Voyez donc comme lord Castlereagh est rouge; » elle répondit : « C'est le reflet des portefeuilles. » Il avait coutume de se faire suivre partout de ses portefeuilles de maroquin rouge, et de paraître éternellement enseveli dans les affaires politiques.

La guerre qu'elle soutenait si résolument et avec tant de caprice contre la civilisation affectée ou exagérée de son temps atteignait, comme on le voit, les têtes les plus hautes. Dans le duel misérable et scandaleux entre le prince et la princesse de Galles, elle ne soutint ni l'un ni l'autre, ne prit parti ni pour une victime peu intéressante, ni pour un maître et un mari sans pudeur, se refusa aux avances de la princesse, fut froide et peu prévenante pour le prince, et condamna également par son silence les extravagantes licences de cette femme sans retenue et sans raison, et l'égoïsme despotique de ce voluptueux sans entrailles. Les choses ne pouvaient durer ainsi long-temps; avec la puissance politique de Pitt, la fantastique royauté de sa nièce devait s'anéantir. En effet, après avoir soutenu l'édifice gigantesque de la suprématie anglaise, Pitt, épuisé et endetté, descendit dans le tombeau; il avait livré à son œuvre politique son ame, son esprit et son corps. Il faut entendre à ce propos les aveux faits par la compagne de ses dernières années; on verra ce que coûtent les plus éclatans triomphes de la politique et du pouvoir. « Aucune des jouissances de la vie commune n'appartenait à Pitt; il n'avait pas même le temps de surveiller ses affaires pécuniaires, et on le volait de toutes parts. Debout à huit heures, déjeunant au milieu d'une foule de solliciteurs et de membres du parlement, ne cessant de travailler, de parler, de répondre, de donner des ordres jusqu'à quatre heures du soir, il mangeait à la hâte une côtelette de mouton, se rendait à la chambre des communes, y trouvait ses ennemis sur le qui vive, luttait avec acharnement jusqu'à trois heures du matin, et revenait souper avec ses amis, pour se coucher ensuite et prendre une ou deux heures de repos. Nulle organisation n'y aurait résisté. Souvent, au milieu de ce sommeil, il était réveillé par une dépêche de lord Melville ou par un ordre de se rendre à Windsor. Ce n'était pas une vie, c'était un meurtre. Ses plus heureux

momens étaient ceux qu'il passait dans une espèce de ferme, à côté de Walmer; il y avait fait placer trois chaises et une table dans une chambre aérée, et passait le temps à écrire et à respirer. Enfin il succomba. »

En effet, il mourut le 23 janvier 1806, tué par la bataille d'Austerlitz, laissant quarante mille livres sterling de dettes et sans avoir vu se réaliser aucun des vastes plans qu'il avait conçus. L'étrange créature qui avait eu tous ses secrets comprit qu'elle n'avait plus rien à espérer en fait de pouvoir occulte ou avoué, d'intrigues à débrouiller ou à pénétrer, d'anxiétés politiques à partager, de sarcasmes à jeter sur les héros de ce drame dont elle avait sondé le fond, fait mouvoir les coulisses, barbouillé les décorations et déshabillé les acteurs. On ne lui accorda que 1,200 livres sterling de rente, et la société anglaise ne lui fit pas attendre sa vengeance. Elle se retira quelque temps à Builth, dans une chaumière du pays de Galles; puis, profondément dégoûtée et blessée, elle partit pour l'Orient en 1810. Jeune et impétueuse, elle avait vécu d'une vie trop forte pour sa raison. La mort de ce grand politique qui s'était immolé à ses desseins, et que personne ne pleurait, avait frappé une ardente imagination de l'ébranlement le plus terrible. Elle n'était ni assez riche ni assez indépendante pour faire tête aux inimitiés qu'elle avait soulevées. Sa haine de l'Europe, et surtout de l'Angleterre, était devenue comme chez Byron une rage, une frénésie, une maladie incurable. Elle aimait le réel, ainsi que tous les grands esprits, et la société anglaise marchait dans sa voie de pruderie hypocrite; elle était rassasiée jusqu'au dégoût de civilisation, de fêtes et d'affectations élégantes. Bientôt le mysticisme, les rêves d'un avenir confus, le besoin de faire encore parler d'elle, la soif d'un pouvoir que sa patrie ne pouvait plus lui donner, firent bouillonner dans son cerveau une fièvre mêlée de misanthropie et d'aspirations à la grandeur qui ne cessèrent plus de la dévorer jusqu'au moment de sa mort. L'étude et la poésie l'auraient calmée et consolée; elle méprisait les livres, n'aimait que l'action, et l'action lui manquait. Elle était orgueilleuse « comme Satan; » elle se sentait humiliée. Canning allait hériter de Pitt après Castlereagh, et l'ingratitude de la nation la révoltait. Après avoir erré quelque temps en Grèce et en Égypte, elle finit par planter sa tente au milieu de la Syrie, entre les Druzes prêts à s'insurger, les Turcs impitoyables et les Arabes sauvages. C'était bien l'écheveau politique le plus embrouillé et le plus sanglant que la situation anarchique de cette contrée, et peut-être cette difficulté même lui offrait-elle un attrait de plus.

Nous rappellerons en peu de mots ce qui se passait en Orient lorsque lady Stanhope choisit le mont Liban pour asile. La faiblesse de l'em-

pire ottoman et cette décadence progressive qu'il avait subie depuis le commencement du XVIIIe siècle encourageaient ses vassaux à la défection; pendant que les Grecs s'insurgeaient et préludaient à leur indépendance, Méhémet-Ali faisait de l'Égypte son domaine personnel, et le prince des Druzes, chef nominal plutôt que réel des peuplades variées et hostiles qui habitent le Liban, essayait de vaincre par la cruauté et les artifices les obstacles opposés à son pouvoir par le peu d'homogénéité des élémens qui lui étaient soumis, et tendait à devenir le maître de toute la Syrie. Pendant les vingt années que lady Stanhope passa dans ce pays, les luttes de l'émir Béchir contre la Porte, les Druzes, les Arabes, les Turcs, et contre ses propres lieutenans, celles des diverses populations entre elles, du pacha d'Acre contre Ibrahim-Pacha, fils de Méhémet, enveloppèrent la solitude de lady Stanhope, située non loin de Beyrouth, d'un réseau d'intrigues, de guerre et d'assassinats effroyables, dans lesquels l'Europe elle-même, souvent trompée, a été forcée de s'engager.

C'était un monstre et un homme habile que cet émir dont on a fait tant de bruit en Europe, et sur lequel les mémoires du docteur donnent des renseignemens précis. Forcé de fuir à diverses reprises la vengeance des pachas d'Acre et de se soustraire aux firmans de la Porte, ce fut lui qui devina de quelle utilité lui pourrait être l'alliance de Méhémet-Ali, et qui, de concert avec ce dernier, essaya de soustraire la Syrie au joug ottoman. Le fils de Méhémet, Ibrahim-Pacha, saisit le moment favorable, pénétra en Syrie, prit Damas, battit l'armée du sultan, se rendit maître de toute la Célo-Syrie, et, sans l'intervention des puissances européennes, il menaçait Constantinople.

De cet accord entre les deux hommes les plus rusés et les plus hardis de l'Orient, ce fut l'émir des Druzes qui retira le plus d'avantages. Il revint dans le mont Liban, où, tout en comprimant par la terreur des races divergentes, il continua de détacher les populations de leur vieille fidélité. Pendant qu'il se donnait pour Druze aux Druzes et pour chrétien aux chrétiens, et qu'il effrayait les Arabes par des exécutions sanglantes, il faisait répandre par ses émissaires que Mahmoud était un Européen qui buvait du vin avec les Grecs, visitait les maisons de débauche, foulait aux pièds le Coran et ne tendait qu'à transformer l'empire turc et à étouffer l'islamisme. Les musulmans de Syrie regardèrent Ibrahim-Pacha comme leur seul espoir et l'apôtre de leur foi.

Ce n'était pas assez : il fallait imposer aux Maronites et aux Druzes, les uns vieille race chrétienne dont les villages couvrent une partie du

Liban, les autres, montagnards infatigables, maîtres des forteresses bâties par les croisés, et qui, de leurs murailles, formant une ligne irrégulière de remparts et de rochers, pourraient braver et détruire une armée. Tous ces hommes avaient des armes, et s'en servaient avec une habileté consommée, un courage indomptable. Un beau matin, pendant que les laboureurs druzes étaient à la moisson, tous les villages du Liban se trouvèrent occupés par les troupes d'Ibrahim, accourues la nuit à marches forcées. On s'empara même du palais de l'émir, qui simula une vive terreur, une indignation excessive, et se donna pour victime du stratagème combiné par lui. On procéda bientôt au désarmement intégral de la population druze. Quelques-uns réussirent à cacher leurs armes; d'autres furent suppliciés; la plupart cédèrent à la force. Poursuivant son dessein avec habileté, le prince, qui voulait s'appuyer sur les chrétiens, déclara que les chrétiens garderaient leurs armes, leur distribua quelques ceintures de soie et quelques cachemires, et passa parmi nous pour le protecteur oriental du catholicisme. Les Grecs de la côte, habitués à ramper devant leurs maîtres musulmans, ne se possédaient pas de joie, et les politiques d'Europe concevaient de grandes espérances. Un jour cependant, lorsque la jalousie excitée par le privilége des chrétiens eut fermenté dans le cœur des Druzes et des Arabes, l'un des neveux d'Ibrahim, Abbas-Pacha, fut chargé par son oncle d'exécuter, toujours avec l'assentiment de l'émir, un de ces stratagèmes dont les pays civilisés n'ont pas le privilége exclusif. « Quel est, demanda-t-il en voyant un chrétien se promener, le poignard à la ceinture, armé d'un cimeterre magnifique et de deux pistolets, quel est cet homme? Un chrétien? Dans quel équipage me montrerai-je, moi, si ces gens paraissent devant nous sous un tel costume? J'y mettrai ordre. » Les chrétiens furent à leur tour désarmés, et la Syrie entière resta sans défense. L'émir Béchir avait réussi. Cependant les Druzes indépendans s'aperçurent qu'ils étaient joués, et s'animèrent d'une juste colère, qui finit par éclater lorsque Ibrahim-Pacha prétendit les soumettre au régime de la conscription. Réunis aux Bédouins du désert voisin, ils attaquèrent l'émir et remportèrent plus d'un succès.

C'est au milieu de cette anarchie de toutes les ruses et de toutes les violences que lady Stanhope était venue chercher asile. Pressée et cernée entre l'hostilité armée d'Ibraham, l'ambition sans scrupule de l'émir Béchir, l'indépendance enracinée des Druzes, les souvenirs vindicatifs des chrétiens opprimés et le mécontentement des musulmans sincères qui regardaient Mahmoud comme un Européen, la Porte ot-

tomane ne pouvait s'appuyer en Syrie que sur le vieux prestige de son autorité. Ce fut précisément en sa faveur que lady Stanhope se déclara; ce fut cette cause qu'elle soutint pendant vingt ans, sous les yeux et à la connaissance de l'émir Béchir, et domiciliée au centre même de son territoire. Elle fit peu de bruit à son arrivée, et l'émir, croyant se faire d'elle un appui, lui concéda comme habitation un vieux couvent de Grecs schismatiques, nommé Mar-Elias, dont les bâtimens étaient en bon état, l'accès facile et la situation commode. Elle resta quelques années dans cette retraite, s'habituant par degrés aux mœurs du pays, formant sa maison asiatique, et préludant à ses efforts de pouvoir et de royauté par une réputation méritée de bienfaisance intarissable. Puis, changeant de retraite, mais conservant la propriété de Mar-Elias, elle choisit pour sa résidence définitive Djïhoun, situé non loin de Saïda.

Sur une des croupes les plus escarpées du mont Liban, cône tronqué, environné de précipices comme d'un fossé d'enceinte, et séparé des autres chaînes, couronnées de neiges et tapissées d'une végétation vigoureuse, par un chaos de rochers, de cèdres et de torrens, elle construisit son singulier palais, amas confus de maisonnettes basses, liées les unes aux autres par des galeries obscures, des corridors tortueux et des cours irrégulières. C'était plutôt un labyrinthe qu'une maison. Là tout était disposé pour le mystère, et elle avait semé son domicile de trappes et de cachettes. Le convive qu'elle invitait ne se doutait pas que derrière lui une boiserie renfermait un homme chargé de tout voir, de tout entendre, et de surveiller le service des domestiques. De la porte de ce singulier château, l'œil plongeait dans la profondeur verdoyante des vallées, où le fleuve serpentait lentement, et, en se relevant, le regard glissait sur les pentes noires des montagnes, qui formaient comme un vaste entonnoir circulaire, avec des créneaux de neiges. Ce fut là qu'environnée d'esclaves barbares auxquels elle imposait par la violence et l'habileté, entourée de populations ennemies qui la respectaient comme un être mystérieux placé sur les limites des deux mondes, en proie aux douleurs morales et physiques les plus intenses, consultant les astres, interrogeant le sort, jouant à la fois la pythonisse et la reine asiatique, faisant de son habitation un enfer et répandant ses guinées sur le Liban avec une munificence et une générosité qui la laissèrent sans ressource, elle fonda sa puissance indépendante de l'émir, hostile même à ses desseins.

Elle avait choisi pour l'escorter une miss William, personnage insignifiant, acclimatée depuis long-temps dans sa famille, et le médecin

auquel nous devons ces mémoires. Ce dernier est évidemment un très honnête père de famille, homme instruit et bien élevé, qui ne savait guère quel supplice l'attendait. Elle avait de trop grands desseins et de trop faibles ressources pour ne pas faire souffrir ceux qui vivaient près d'elle. Méprisant la médecine autant que les médecins, elle ne se gênait nullement pour le lui dire; elle rejetait ses ordonnances, riait de ses préceptes, l'endoctrinait incessamment, et, comme il était l'être le plus civilisé de ce qui l'entourait, il recevait pour son compte l'averse de sa colère contre la civilisation. Ce rôle de souffre-douleur en chef révolta sa fierté, et il partit pour l'Europe. Elle le fit aller et venir, le rappela, le renvoya, le rappela de nouveau, le fit partir une seconde fois, et ces pérégrinations du pauvre docteur, qui fut dévalisé en route par un pirate grec, remplissent une bonne partie des trois volumes. On ne peut s'empêcher de le plaindre; mais *que diable allait-il faire dans cette galère?* Connaissant lady Stanhope, il voulut, malgré les prières et les ordres d'Esther, emmener avec lui sa femme et sa famille, qui n'aimaient ni l'Orient ni les voyages; lady Esther avait pour les femmes, dont elle reniait le sexe, une ineffable horreur; elle ne voulut jamais recevoir la femme du médecin. Ce fut un tiraillement abominable que la vie du pauvre homme placé entre la reine de Tadmor et son épouse légitime, qui, se constituant rivales d'autorité, se l'arrachèrent tant qu'elles purent. Lady Stanhope fulminait; la femme du docteur se trouvait mal et pleurait. Il allait sans cesse de l'une à l'autre sans pouvoir rien concilier. Les montagnards druzes, habitués à mener autrement leur harem, concevaient des maris européens une très pitoyable idée qui humiliait lady Stanhope. Furieuse de la faiblesse du docteur, elle s'avisa d'une vengeance curieuse. La vertu de ses suivantes abyssiniennes et syriennes se contenait difficilement dans les bornes légitimes; ces dames sautaient la nuit par-dessus les murs. Voulant y mettre ordre, elle proposa sérieusement au docteur cette charge confiée dans toute l'Asie à des êtres d'un troisième sexe peu estimé, et voulut le constituer maître de son harem, gardien en titre de ces chastetés orientales qui ont besoin de grilles et de satellites. C'était une épigramme singulière, que le docteur, tout en refusant, ne comprit pas.

Dans une chambre sans tenture et dont le pavé était marbré de briques cassées et fissurées en mille endroits, le docteur faisait une curieuse figure auprès du lit de la reine de Tadmor, il n'apercevait pas toujours distinctement la *cid mylady* dans la fumée qu'elle faisait sortir de sa longue pipe; mais du sein de ce nuage vénérable il sor-

tait des paroles qu'il écoutait la bouche béante pendant des heures entières, et qu'il écrivait ensuite. Il se sentait tour à tour étonné, émerveillé, scandalisé et stupéfié de ces longues séances, après lesquelles il cherchait naïvement s'il pouvait se regarder comme sûr de son identité parfaite. Elle lui avait parlé d'astrologie, de chiromancie, de jumens sacrées, de Pitt, de Chatham, des étoiles, de serpens à tête humaine et de la pierre philosophale; elle l'avait appelé idiot, bonhomme, tête de bois et *bûche*. Elle l'avait caressé, flatté, mystifié, insulté, prêché, consolé, confessé, complimenté et régalé, si bien qu'il ne savait plus du tout où il en était. Après cet exercice de sa patience, il lui fallait redescendre les sentiers glissans et tortueux qui, circulant à travers les ravines, le conduisaient à son domicile, car la reine voulait habiter seule le sommet de Djîhoun.

Le couvent de Mar-Elias, qu'elle lui concéda pour quelque temps, aurait offert à lady Stanhope un domicile plus sain, plus convenable, plus facile à approvisionner. Elle préféra Djîhoun, cette montagne solitaire, retraite plus sauvage, où elle se sentait isolée et reine. Là, seule maîtresse de ses actes, loin des villes importantes, elle échappait à tout contrôle et pouvait découvrir de son nid d'aigle quiconque prétendait en approcher. On n'arrivait à Djihoun que par des sentiers impraticables dans les mauvais temps, à peine accessibles dans les beaux jours. La panthère et le chacal bondissaient de roche en roche, et les plus hardis y regardaient à deux fois avant de se hasarder sur les rebords de ces précipices. Comme les gens de lady Esther, alléchés par ses munificences, exténués par sa tyrannie, étaient sans cesse tentés de la quitter, ce moyen de les garder près d'elle lui semblait excellent. Malgré cette précaution, toute la partie féminine de sa domesticité émigra en masse pendant une nuit, préférant les dangers de la route à la servitude qu'on lui imposait.

A Djîhoun, elle prit toutes les habitudes orientales et renonça définitivement aux souvenirs européens. Personne n'eût reconnu la nièce de Pitt sous le turban de laine, d'un blanc jaunâtre, s'enroulant pardessus le *fez* ou *tarbouch* rouge; entre le fez et le turban, elle passait le *keffaïah*, mouchoir de soie jaune et rouge, de nuances pâles, noué sous le menton. Elle était couverte tout entière du *machlah*, long manteau de mérinos blanc à draperies amples et rattaché sur la poitrine par des brandebourgs de soie blanche. Le *djoubé*, robe écarlate, apparaissait sous le manteau quand elle l'ouvrait par-devant, et sous cette robe se trouvait placé le *quonbaz*, tunique jaunâtre retenue par une écharpe autour de la ceinture; un pantalon écarlate très large,

avec des demi-bottes jaunes ou *mest* et des babouches jaunes par-dessus, complétait ce costume singulier, qui n'appartenait en réalité ni à l'Europe ni à l'Asie, ne pouvait offenser ni la dignité d'un sexe ni la pudeur de l'autre, et la faisait « ressembler, dit le docteur, quand elle était assise dans un coin obscur de son divan, à une figure fantastique du Guerchin. » Tout cela n'était rien et ne formait que la portion matérielle et la mise en scène de son rôle. Il fallait encore se faire estimer et craindre. Elle n'avait droit qu'aux égards de l'hospitalité ordinaire, et, à son arrivée en Orient, elle ne trouva en effet chez les principaux habitans que le degré de considération dû à son titre d'Européenne, alliée aux grandes familles de son pays. Ce premier prestige n'aurait pas tardé à s'effacer, si elle n'avait su le maintenir et l'accroître par une intime connaissance des mœurs orientales, et des ruses sans nombre jointes à une hardiesse peu commune.

Bientôt son opinion eut de l'autorité, et son alliance acquit de la valeur. Les populations redoutèrent cette femme qui n'avait ni armées ni finances, et les pachas comptèrent avec elle, comme autrefois les pairs d'Angleterre et les membres du cabinet de Pitt. Inaccessible aux présens et aux séductions pécuniaires qui vinrent fréquemment la solliciter, prodigue de son or pour les malheureux et les proscrits, audacieuse jusqu'à la témérité dans ses paroles et dans ses actes, il est curieux d'étudier par quels moyens elle accomplit cette œuvre singulière d'une domination sans base et soutenue par son seul caractère. D'abord elle répandit de toutes parts le bruit de ses doctrines théurgiques, de sa communion avec les esprits invisibles, et de son pouvoir sur les forces surnaturelles; ensuite elle jeta dans les esprits la conviction qu'elle était inexorable dans ses vengeances et intarissable dans ses dons. A la souveraineté de l'opinion qu'elle avait conquise, si elle eût joint des ressources d'argent, elle aurait régné sur le Liban, et son rêve était réalisé.

Elle commença par abjurer les apparences philanthropiques de l'Europe et fit planter devant sa porte deux énormes pieux très pointus, destinés à empaler ses ennemis. Puis elle rendit des services réels à l'homme le plus redoutable et le plus redouté du pays, Abdallah-Pacha, à qui elle fit prêter de l'argent par un banquier d'Europe. Enfin elle comprit qu'elle ne serait pas respectable sans un bourreau, et elle s'en procura un tout-à-fait dans les goûts de l'Orient, ou plutôt elle l'emprunta à celui qui se connaissait le mieux en ces matières, à l'émir Béchir. Ce bourreau était un homme de très grande taille, au nez crochu, impassible, à l'œil fixe et profond comme un vautour, au front

chauve et dégarni comme cet oiseau de proie, et qui caressait et polissait sans cesse l'arsenal de torture qui constituait le mobilier de sa profession. Il se nommait Hamaâdy, et c'était assurément la personne la plus estimée et la plus respectée à vingt lieues à la ronde; comprenant son importance, il ne dérogeait par aucune faute à la considération dont il jouissait. Ce Tristan l'Hermite de l'émir Béchir, lequel condescendait, par estime pour la reine de Tadmor, à lui prêter ses services, ne traversait pas un village qu'on ne lui offrît aussitôt la plus belle maison, des fruits et des fleurs. Sous les ordres de son terrible maître, dont il était l'ami personnel et même jusqu'à un certain point le confident, il a étranglé, pendu, empalé, torturé plus de deux mille hommes et femmes. Aussi ses paroles étaient des ordres, et notre docteur en fit l'expérience à son détriment. Il ne put jamais se procurer une provision de lait et de crème régulière, parce que Suleiman Hamaâdy voulait en avoir tous les jours, et que les paysans le servaient le premier. Au surplus, lady Stanhope ne pendait personne; la reine de Tadmor faisait un usage très modeste de ce moyen de gouvernement, et employait Hamaâdy bien moins en réalité qu'*in terrorem*, comme disent les jurisconsultes anciens. Lorsque ses générosités et ses munificences royales l'eurent réduite à un degré de détresse qui ne lui permettait plus de nourrir ses chevaux, elle résolut de se défaire de deux magnifiques jumens qu'elle aimait beaucoup, et fit venir Hamaâdy : « Vous les tuerez, lui dit-elle, au milieu de la grande cour et d'un seul coup, et vous aurez soin de vous pencher à leur oreille et de leur dire tout bas : « Votre maîtresse, qui vous aime, ne veut pas que vous languissiez et que vous dépérissiez de faim et d'inactivité dans son palais; elle vous renvoie, pauvres êtres, au Dieu suprême de la nature, qui vous transformera selon les volontés de sa puissance. »

Quand le docteur, qui ne concevait pas ces pratiques orientales, lui témoignait son peu de goût pour les tenailles et les ferremens dont Hamaâdy se présentait escorté, lady Esther se justifiait assez bien. « Vous êtes là, lui disait-elle, au milieu du mont Liban et de ce monde sauvage que vous ignorez, aussi stupide qu'un vieux tronc d'arbre et ne comprenant rien à tout ce qui vous entoure. Ici, ce que l'on méprise le plus, c'est la douceur. « Nous ne voulons pas être menés par des poules, dit leur proverbe, mais par des tigres. » Ma servante abyssinienne Fathoum n'exécutait aucun de mes ordres et ne bougeait pas quand je la sonnais. Je la fis venir et je lui demandai ce que signifiaient sa désobéissance et sa paresse. Elle me répondit : « Vous me

« grondez toujours, grande reine, et je pense que vous voulez vous « moquer de moi en m'adressant de longs sermons. Pourquoi ne me « faites-vous pas donner le fouet? Je comprendrais cela. » L'émir Béchir me racontait qu'il avait acheté une Éthiopienne fort belle, et que le premier soir de son entrée au harem elle saisit le poignard de son maître et voulut l'en percer; il s'élança, la frappa d'un ou deux coups de cimeterre, et l'accabla ensuite de coups de cravache; après quoi elle lui devint si tendrement, si passionnément attachée, qu'elle ne voulut jamais qu'on la vendît, menaçant de se tuer dès qu'il était question de se défaire d'elle, et ne voulant absolument plus quitter le harem. Sans ces petites précautions politiques, nous serions pillés et égorgés dans nos lits; j'ai su que les paysans, à mon arrivée ici, avaient formé le plan d'ouvrir le toit de ma chambre avec des pioches et d'y jeter de la paille enflammée pour m'étouffer pendant mon sommeil. Ils ne respectent ici que la force, la grandeur, la volonté inébranlable et la puissance de la cruauté. Mustapha-Pacha, que j'ai connu, ne calmait ses nerfs qu'en tuant un homme. Lorsque cette envie le prenait, ses serviteurs en étaient avertis par une espèce de râle sourd et profond qui sortait de sa poitrine comme de celle d'un tigre. On lui amenait un prisonnier qu'il dépêchait de sa main; alors il redevenait paisible et fumait sa pipe tranquillement.

« Vous avez vu l'autre jour ce brave comte allemand, tout pétri de philanthropie et de sensibilité. Il me disait que sur les bords du Nil il avait fait la rencontre d'un aga qui traînait une femme par les cheveux et la maltraitait cruellement. Il voulut, malgré les remontrances de ceux qui l'entouraient, s'interposer en sa faveur; la scène de Sganarelle et de sa femme se reproduisit tout entière. Elle se mit à le battre, lui jeta sa pantoufle au visage, et l'appela de tous les noms injurieux qu'elle put trouver. Mais vous n'entendrez jamais ces choses, docteur, vous qui n'êtes qu'un homme d'Europe et raisonnablement pédant. Menons le monde comme il veut qu'on le mène. Sans notre bourreau Hamaâdy, ce pauvre vieux voyageur français, M. Dana, serait mort de faim dans nos montagnes. Les brigands de ce pays lui avaient volé sa malle, ses doublons, ses papiers, et il ne savait que devenir. Quand la population du village fut réunie, Hamaâdy, par mon ordre, leur adressa ces paroles du ton le plus honnête : « Mes bons amis, le voya« geur ne veut faire de mal à personne; mais c'est ici que son argent « et ses papiers ont disparu. Rendez les papiers et l'argent, et il ne « vous sera rien fait. » Dieu sait quelles protestations et quels serments répondirent à cette injonction; les hommes criaient, et les

femmes plus haut que les hommes. Hamaâdy, voyant que les discours ne servaient à rien, fit chauffer ses tenailles et rougir ces petits bonnets de cuivre dont on coiffe les suppliciés. Les femmes continuaient de hurler que c'était une injustice affreuse, et Hamaâdy, choisissant celle qui criait le plus fort, insinua une aiguille rouge sous l'ongle d'un de ses doigts. « Lâchez-moi, s'écria-t-elle aussitôt, j'avouerai « tout! » Elle confessa, le croiriez-vous, docteur! que le fils du curé avait volé le voyageur, et qu'elle avait partagé l'argent avec lui. Ne valait-il pas mieux, dites-moi, aimable philanthrope, épouvanter et même punir cette voleuse que de laisser périr ce malheureux voyageur? Les Orientaux, mon pauvre docteur, sont comme les femmes; ils veulent des êtres qui les protégent, et ils reconnaissent la possibilité de cette protection à la vigueur de la main qui les châtie. Quiconque se laisse écraser est une ame vile dont ils se moquent. Ainsi ils sont venus me dire cent fois que vous aviez bon cœur; c'est comme s'ils disaient que vous êtes un *bonhomme*, absolument comme s'ils vous crachaient à la figure. Voyez un peu mon messager Logmagi, comme il les traite et comme ils l'aiment! A leurs yeux, Logmagi est plein de grace, Logmagi est délicieux, Logmagi est adorable. C'est qu'il les rosse d'importance, et chez un maître la sévérité est ici le premier devoir. »

Tout ceci la faisait respecter singulièrement, bien que sa justice orientale se trompât quelquefois; du reste, elle s'en embarrassait peu; elle voyait surtout l'effet à produire et sa puissance à fonder. Elle savait quelle importance sociale les Orientaux attachent au respect pour les femmes, et punissait sans pitié toute infraction à la sévère continence qu'elle exigeait de ses serviteurs. Hanah Messaad, son interprète et son secrétaire, fils d'un Anglais et d'une Syrienne, et qu'elle aimait beaucoup, vint lui dire un jour qu'un autre de ses gens, nommé Michel Toutounghi, avait séduit une jeune Syrienne du village, et qu'il les avait vus l'un et l'autre assis sous un cèdre du Liban. Toutounghi soutint que cela était faux. Lady Esther appela Hamaâdy, qui se fit escorter du barbier de Saïda (l'ancienne Sidon), et, convoquant tout le village sur la pelouse devant le château, elle s'assit sur des coussins, ayant à sa droite Messaad, à sa gauche Toutounghi, enveloppés de leur beniches et dans une attitude respectueuse. Les paysans formaient un cercle; le barbier et l'exécuteur occupaient le centre. « Toutounghi, dit-elle en écartant de ses lèvres le tuyau d'ambre de sa pipe, vous êtes accusé par Messaad d'une liaison criminelle avec Fathoum Aïesha, fille syrienne, qui est là devant moi. Vous le niez. — Vous autres, continua-t-elle en s'adressant aux paysans, si vous savez quelque

chose à ce sujet, dites-le. Ces deux hommes étant mes serviteurs, je leur dois justice à tous deux. Je veux faire justice. Parlez. » Tous répondirent qu'ils n'avaient aucune connaissance de ce fait. Alors elle se retourna vers Messaad, qui, les mains croisées sur la poitrine, attendait la sentence. « Messaad, lui dit-elle, vous imputez à ce jeune homme qui entre dans le monde, et qui n'a que sa réputation pour fortune, des choses abominables. Appelez vos témoins : où sont-ils? — Je n'en ai pas, répondit-il humblement, mais je l'ai vu. — Votre parole est sans valeur devant le témoignage de tous les gens du village et la bonne renommée du jeune homme; » puis, prenant le ton sévère d'un juge : « Vos yeux et vos lèvres ont commis le crime, votre œil et vos lèvres en porteront le châtiment. Hamaâdy, qu'on le saisisse et qu'on le tienne! Et toi, barbier, rase le sourcil gauche et la moustache droite du jeune homme; » ce qui fut dit fut fait. Quatre années après, lorsque Messaad fut devenu secrétaire d'un consul à Beyrouth, bien marié d'ailleurs et homme honorable, lady Stanhope, qui se félicitait d'une justice si équitable et si peu nuisible au supplicié, reçut une lettre où Toutounghi s'amusait à lui raconter que l'histoire de la séduction était parfaitement vraie, et que sa moustache et son sourcil se portaient bien.

C'était déjà un grand point d'être connue pour juste, pour puissante, pour inexorable; pourtant ce n'était que la moitié de l'œuvre. A moins de passer pour magicienne, lady Stanhope ne se crut sûre de rien; elle y réussit, et si complètement, que tout le monde, même le docteur, y a été trompé. De ce qui précède on déduira aisément ce qui n'a pas été compris jusqu'ici : la persévérance de la reine de Tadmor à s'entourer de prestiges astrologiques, l'observation scrupuleuse des jours néfastes, sa retraite des mercredi, pendant lesquels nul n'osait la troubler, le serpent magique, à tête d'homme, qui devait lui annoncer la venue du nouveau Messie, et la description fantastique de cette caverne aux serpens dont elle épouvanta si souvent son docteur. On concevra sans peine cette vie contraire à toutes les lois reçues, l'habitude de se lever à deux heures, l'observation des étoiles heureuses et malheureuses, et la petite jument dont le dos creusé en forme de selle naturelle était nourrie religieusement dans son écurie, pour servir de monture au Messie qui devait entrer avec elle à Jérusalem.

Le docteur, qui vivait au sein des nuages fantastiques évoqués par elle, ne s'expliquait point cette évocation, étrangement combinée avec l'exaltation et le mysticisme réels de lady Esther Stanhope, et seule base de son existence en Orient. Elle ne se contenta point de

passer pour prophétesse, elle s'entoura d'une armée de prophètes, gens redoutés qu'elle attachait par l'intérêt. Grande sibylle orientale, c'était un beau rôle, et tout le monde l'acceptait. Deux sous-prophètes l'aidèrent principalement dans cette entreprise, un Français et un Arabe. Le premier, vieillard qui, pendant plus de vingt ans, vécut de sa bonté, avait connu Tippo-Saëb et Lally, et se nommait Loustauneau; le soleil d'Orient et le mouvement des révolutions avaient un peu dérangé sa cervelle. C'était le fils d'un paysan de Tarbes, embarqué comme matelot à vingt-quatre ans, puis qui avait servi dans l'artillerie du rajah Scindia, où il avait dû un rapide avancement à son intrépidité et à son titre d'Européen. Ruiné à son retour en France par la révolution, puis secouru par la famille d'Orléans, il établit une fonderie sur les frontières d'Espagne, vit ses propriétés détruites par la guerre civile, et finit par s'embarquer pour l'Orient, laissant à Tarbes trois fils et deux filles; sa raison ne put soutenir le choc de tant d'évènemens et de spectacles divers. Il errait en Syrie, de village en village, recevant l'aumône, la Bible à la main, et prophétisant l'avenir, lorsque la reine de Tadmor entendit parler de lui. Elle recueillit le pauvre homme, et l'entretint de ses deniers avec une générosité et une délicatesse infinies, sans le rapprocher d'elle, il est vrai; elle redoutait la mauvaise impression produite par les humeurs, les caprices et les folies du vieillard. Logé dans le couvent de Mar-Elias, il répétait partout, et avec de grandes citations de la Bible, que la reine de l'Orient était venue, que l'étoile était au zénith, et que le Messie allait reparaître, ce qui convenait merveilleusement à la politique de la reine de Tadmor. Souvent le vieillard, une grande Bible sur les genoux, ses longs cheveux blancs flottant sur les épaules, se montrait assis sur le balcon de l'édifice massif et carré fondé par les Grecs schismatiques. Un jour, presque tout le couvent fut renversé par un tremblement de terre, à l'exception du balcon et de la chaise occupée par le prophète, qui vit une muraille se pencher lentement vers lui, comme si elle eût fait la révérence, et crouler. Ce fut un grand miracle dans le pays, et le prophète, ainsi que lady Esther, n'en furent que plus respectés. Dans une autre aile du même couvent, elle avait placé son second prophète, Metta, le docteur arabe du village qui, à l'arrivée de lady Esther dans le pays, avait été saisi d'une sorte de frénésie prophétique, et lui avait annoncé que le trône de l'Orient lui appartenait. Cette protection accordée à un vieillard idiot et à un Arabe menteur la constituait reine des sorciers, et augmentait la vénération orientale pour sa personne et son nom. Metta prétendit qu'une caverne de l'Abys-

sinie renfermait un livre prophétique écrit en arabe, où toute la destinée d'Esther était tracée. Elle lui donna un beau cheval; il partit devant tout le village, et revint quinze jours après avec le manuscrit arabe annonçant « qu'une femme européenne prendrait possession de Djihoun, y construirait un palais, et deviendrait plus puissante que le sultan. » A ces prédictions, il ajoutait les histoires de la jument à la selle naturelle, d'un fils sans père et d'une femme inconnue, qui devaient être les précurseurs du Messie et escorter lady Esther à son entrée solennelle à Jérusalem. Metta mourut, léguant à la reine de Tadmor le soin de ses trois enfans; ce legs fut religieusement observé. Ce mélange d'extravagances et de jongleries, qui étonnait si fort le médecin, était précisément ce qui avait le plus de prise sur les Syriens du Liban. Reconnue sorcière, l'émir Béchir ne pouvait plus rien sur elle; l'attaquer devenait inutile et dangereux; du haut de sa crête de montagne, sous ses vêtemens de soie qui tombaient en lambeaux, n'ayant pour domestiques que des bandits qui la pillaient, la vieille sibylle se riait de l'émir.

Elle soutenait ce rôle hardi par des actes de bienfaisance infatigables : veuves, orphelins, prisonniers, matelots, blessés, proscrits, étaient couverts de ses bienfaits. Reine orientale, elle envoyait à ses protégés des paniers de dattes, des chameaux avec leurs harnais, bâtissait des maisons pour les uns, et faisait aux autres cadeau d'un champ ou d'un domaine. Elle remplissait ses magasins de draps, de couvertures, de coussins, de tapis, de vêtemens de soie, de meubles, d'alimens, qu'elle versait à profusion. Tout cela se gâtait, se détruisait, pourrissait ensemble avant qu'elle eût eu le temps de s'en défaire; les fourmis et les rats en dévoraient les débris; le vin tournait, les instrumens de fer se couvraient de rouille. Il lui suffisait de passer pour opulente et généreuse. Elle payait pour les pauvres le *ferdj* et le *miry*, deux impôts onéreux ; plus de 1,000 piastres étaient distribuées annuellement entre les habitans de Saïda, tailleurs, maîtresses de bains, chefs du port, qui lui avaient rendu quelques services. Le jour du Baïram et le jour de Noël, on faisait en son nom une grande distribution de pelisses; elle envoyait à la recherche des malades et des vieillards; elle osait même venir au secours des proscrits politiques. Elle se ruinait ainsi, mais elle régnait. Le docteur la trouvait parfaitement insensée, et ne réfléchissait pas qu'il fallait ou ne point venir en Orient, ou se servir de ces moyens.

On vient de voir avec quelle lucidité de coup d'œil et quelle habileté d'action elle les employait. Appuyée ainsi sur les ressorts les plus

puissans de l'imagination humaine, la superstition et la terreur, les résultats politiques qu'elle obtint paraissent moins étonnans. Jouer le rôle de magicienne et de sultane, habiter la crête d'un roc, et de là faire trembler les paysans et les montagnards, ne lui suffit pas : elle se déclara ouvertement en faveur de l'islam, contre l'émir Béchir, contre Méhémet-Ali et la civilisation européenne. Pour allié principal, elle choisit un homme redoutable, qui lui témoignait beaucoup d'estime, cet Abdallah-Pacha, le tyran d'Acre, auquel elle n'épargnait pas les conseils et les réprimandes. Un jour, il venait de rendre un *bouyourdie* ou édit ordonnant des confiscations et des extorsions nouvelles. « Tu te fais haïr inutilement, lui écrivit-elle, par ces actes d'oppression, et tes secrétaires, qui te flattent, causeront ta perte. » Quand cette lettre arriva, le pacha avait cinq ou six dépêches à lire, qu'il laissait éparses sur le sofa sans les ouvrir; il lut celle de lady Stanhope, déchira son *bouyourdie*, et chassa ses secrétaires. Loin de son pays, de sa famille, de ses amis, privée de tout secours étranger, ne pouvant s'appuyer sur aucune des races diverses et ennemies qui habitent ces montagnes, tel était l'ascendant qu'elle avait pris. Méhémet-Ali fut effrayé de la présence et de la capacité de cette femme, et lui écrivit pour la prier de garder au moins la neutralité, ce qu'elle refusa. On peut regarder lady Stanhope comme l'un des principaux mobiles de l'insurrection qui s'alluma dans la montagne. Elle anima les Druzes, leur fournit de l'argent et des armes, et les enflamma contre l'émir et Ibrahim en les pénétrant du sentiment de leur humiliation, douleur insupportable pour ces hommes fiers et sauvages. Ibrahim, comme nous l'avons dit, s'était emparé du Liban sans coup férir, et il lui était échappé après la conquête un mot qui fut rapporté à lady Stanhope : « Quoi ! ces chiens de Druzes n'ont pas eu une balle à nous envoyer ! » Toutes les fois que lady Esther recevait ou rencontrait un montagnard : « Eh bien ! lui disait-elle, chien de Druze, vous n'avez donc pas eu une balle à envoyer à Ibrahim ! » Elle accoutuma ses serviteurs à redire la même formule, et bientôt la montagne tout entière retentit de ces paroles, que lady Esther répétait même aux envoyés et aux amis d'Ibrahim, ayant l'air de louer la bravoure et de s'intéresser à la conquête du pacha.

Quand l'insurrection eut éclaté, elle se conduisit de même et ne fut pas moins respectée de l'émir, accoutumé pourtant à tous les crimes qu'il jugeait nécessaires au maintien ou à l'avenir de son pouvoir. Cinq jeunes princes, dont les prétentions à lui succéder lui déplaisaient, avaient eu les yeux crevés. Il faisait couper la langue aux uns, éventrer

les autres, enlever ceux qui lui faisaient ombrage, et qui ne reparaissaient jamais. Loin de se montrer inquiète de sa situation à Djîhoun, elle rechercha l'alliance et cultiva l'amitié du rival même de Béchir, le scheik Béchir. Malgré cette étrange situation, les rapports de la reine de Tadmor et du prince étaient fréquens. Il lui envoyait des émissaires pour la conjurer de quitter un pays que la guerre allait désoler, et où il serait impossible à l'autorité d'offrir protection à une femme étrangère; elle répondait à ces avertissemens par la menace et par l'insulte. L'un des envoyés de l'émir, prêt à se présenter devant elle, venait de déposer dans une antichambre ses pistolets et son sabre. « Ordonnez-lui, dit lady Esther à sa suivante, de reprendre ses armes et de venir armé. — Croyez-vous donc, s'écria-t-elle quand il entra, que votre maître me fasse peur? Je n'ai souci ni de ses poisons, ni de ses poignards. La peur! je ne sais ce que c'est. C'est à lui et aux siens de craindre. Que l'émir Khalil, son fils, ne s'avise jamais de mettre les pieds ici, je le tuerais de ma main. Je ne le ferais pas fusiller, c'est de ma main que je le tuerais. » L'homme, tout tremblant devant une telle femme, vint rapporter à l'émir les paroles de la sorcière de Djîhoun; l'émir fit sortir de sa pipe une énorme colonne de fumée, et quitta la chambre sans proférer un mot. A tous les musulmans qui arrivaient jusqu'à elle, elle tenait le même langage, et sa politique, aussi extraordinaire qu'énergique, avait un succès complet. « Je sais bien, disait-elle, que personne n'est à l'abri de ses couteaux et de ses breuvages; mais qu'on lui apprenne que je le méprise et le brave. C'est un chien. S'il veut mesurer sa force avec la mienne, je suis prête. » Lorsque, fatigué de ces bravades, qui ont d'ailleurs un grand charme pour les Orientaux, Ibrahim fit venir le bourreau de confiance, Hamaâdy, et lui demanda s'il ne serait pas possible de se défaire de cette personne incommode : « Hautesse, lui répondit Hamaâdy, vous ferez mieux de la laisser tranquille. Tous les moyens lui sont bons. On l'a flattée et cajolée toute sa vie; elle ne fait pas plus d'attention à l'argent qu'à de la boue, et elle n'a peur de rien. Quant à moi, hautesse, je n'aurai point affaire à la sorcière, et je m'en lave les mains. »

Dans les catastrophes de la guerre, après le siége d'Acre ou la bataille de Navarin, les rudes sentiers qui conduisaient à Djîhoun se couvraient de fugitifs qui venaient demander asile à lady Stanhope; personne n'eût osé les poursuivre dans ses murailles. Lorsque le scheik Béchir, traqué par son ennemi, laissa toute sa famille à la merci du vainqueur impitoyable, sa femme prit la fuite à travers les rochers du Liban, et des émissaires de l'émir battirent tous les recoins des mon-

tagnes et des forêts pour la livrer aux bourreaux. Une neige épaisse couvrait le Liban; la malheureuse traînait après elle trois enfans, dont l'un à la mamelle, et les deux autres en bas âge, pendant que le père, fait prisonnier par les troupes de l'émir, était enfermé, avec ses deux autres enfans, dans la prison d'Acre, où on l'égorgea (1). Lady Stanhope envoya ses gens à la recherche de la pauvre femme, qui fut trouvée à Horan, demi-morte; l'un d'eux, Hanah Abôud, s'endormit de fatigue dans la neige, et perdit la vue. Lady Esther sauva la proscrite, et lui donna un asile à Djîhoun, ainsi qu'à ses cinq enfans, malgré la colère de l'émir. Après la mort du scheik, elle refusa d'avoir aucune communication avec le prince. « Un monstre, écrit-elle à M. Webbe, son banquier à Livourne, qui mutile les hommes vivans, coupe les mamelles des femmes, qui suspend les enfans par les cheveux, et brûle les yeux des vieillards avec un fer rouge! Il m'a dépêché l'autre jour un de ses grands ambassadeurs, un de ceux qui vont porter à Méhémet-Ali son budget de mensonges. J'ai refusé de le voir et de recevoir le message (2). » Tout cela était vrai, et en écrivant ces détails à un banquier de Livourne, par son espion en titre Lògmagi, elle savait parfaitement bien ce qu'elle faisait.

Elle avait gardé, on le voit, les habitudes de la vie politique. Elle gagnait des partisans, payait des espions, entravait l'ennemi, inventait des stratagèmes, tout cela sans but, pour satisfaire son orgueil et sa passion d'agir, tromper l'ennui sur le mont Liban, et rester la digne nièce de Pitt. Ce mot répondait à tout : *Je suis une Pitt!* Folle ou sensée, elle avait compris l'Orient; pour se moquer des consulats et constituer dans le Liban une puissance indépendante, il ne lui manqua rien que de l'argent; avec ses douze cents livres sterling de rente, qui furent

(1) Avant la mort du scheik, lady Esther Stanhope voyait encore l'émir Béchir, lui rendait visite, et était bien reçue de lui, malgré tout ce qu'elle faisait pour contrarier ses desseins. On trouve des détails authentiques sur les rapports de lady Esther et de l'émir dans l'ouvrage récent d'une princesse chrétienne, née près des ruines de l'ancienne Babylone. (*Memoirs of a Babylonian princess*, by Amira Teresa Asmar, London, Colburn, 1845.) Amira Asmar, qui a fait partie du sérail de ce tigre, et qui, par une série curieuse d'évènemens, vient de publier ses mémoires à Londres, parle de la protection vigoureuse qu'il accordait aux peuples du Liban, et rappelle en ces mots les visites de lady Esther à l'émir avant 1822, car depuis cette époque elle cessa de le voir : « La reine de Tadmor, ainsi la nommaient toutes les tribus arabes, venait souvent visiter le jardin de l'émir. Elle avait beaucoup de monde avec elle. Un cheval magnifique l'attendait à la porte, et quand elle avait terminé sa visite, elle s'élançait à la façon orientale, donnait le signal du départ, prenait le grand galop, franchissait rocs et montagnes, et disparaissait. » (T. II, p. 203.)

(2) Juin 1836.

dévorées par sa royauté éphémère, que pouvait-elle faire de plus que de vivre sur sa montagne, pendant que la guerre couvrait de sang le pays? Elle ne paya pas de contribution, ne subit aucune avanie, traita de puissance à puissance avec les pachas. Sans doute il eût mieux valu ne pas se proposer un problème insoluble, ne pas lutter contre l'impossible et ne pas briser sa raison contre l'un et l'autre. On ne peut toutefois s'empêcher d'admirer les ressources qu'elle découvrit dans une situation pareille, et l'ardeur de pouvoir qui la rongeait trouvait ainsi une meilleure issue que lorsqu'elle battait ses serviteurs, sonnait ses servantes deux cents fois pendant la nuit, faisait apporter et étaler devant elle, sur le plancher, toute son argenterie et les débris de ses tasses et de ses cruches pour en faire l'inventaire, menaçait les consuls, et brandissait, pour effrayer ses nègres, la masse d'armes cachée sous son chevet.

Cependant sa santé dépérissait avec sa fortune. Elle ne pouvait plus dormir; sa langue se couvrait d'aphtes et ses ongles se brisaient. Ses os perçaient sa peau desséchée; une souffrance continuelle l'épuisait; la fatale tache rouge se montrait sur ses joues. Des spasmes épouvantables la torturaient. L'image de ses anciens amis et de cette civilisation qu'elle avait abjurée lui apparaissait comme un fantôme; accablant d'invectives son médecin et tout ce qui l'entourait, passant de l'abattement à la colère et de la colère à la prophétie, ce Prométhée féminin enchaîné sur son roc se laissait dévorer par le vautour de son orgueil. On entendait sortir de la chambre de la sibylle des hurlemens épouvantables, et quand le docteur entrait, il voyait la malheureuse vieille étendue par terre, couchée sur son lit ou à genoux devant son divan, la couverture du lit brûlée par les cendres de la pipe, sa tête nue dépouillée du turban, et des larmes coulant de ses yeux éteints. « Ah! docteur, que je souffre! » disait-elle. En effet, elle avait soutenu la lutte des pensées intérieures, des doutes et des inquiétudes sur le monde, sur Dieu et sur l'ame, et le poids de ses souvenirs et le fardeau de l'isolement l'écrasaient. Le médecin ne paraît pas croire que ces convulsions, dont lui-même ne parle qu'avec une horreur et un effroi extrêmes, eussent aucun rapport avec les affections épileptiques ou hystériques. Elle se remettait par degrés, reprenait sa dignité et son aplomb, parlait de Pitt et de Chatham, développait ses théories, et retrouvait un peu de calme et de raison. Cette parlerie éternelle, dont le docteur était le but et la victime, contribuait à lui rendre un peu de tranquillité et de bien-être; c'était un remède plutôt qu'un travers. Un soir que le tonnerre avait grondé sur le Liban : « Ah! docteur,

lui dit-elle quand il entra, que ce tonnerre m'a fait de bien! » Puis, comme il essayait d'expliquer scientifiquement le dégagement d'électricité qui avait pu s'opérer : « Pédant, reprit-elle, je vous ai toujours pris pour un excellent homme, mais pour une intelligence bien bornée. » L'extase et l'inspiration recommençaient, la chambre s'emplissait d'un nuage de fumée, et la fureur de la reine de Tadmor contre l'Europe se faisait jour en torrens d'éloquence frénétique. « Les pensées, disait-elle, me viennent à l'esprit comme les bouffées de vent dans les cèdres. Quand cet ouragan a soufflé, je respire et je me sens heureuse. »

Les voyageurs européens, qui tous voulaient arriver jusqu'à elle, ne lui apportaient aucune joie, mais seulement une fatigue, tant elle disposait d'avance et avec peine les draperies et les prestiges sous lesquels il lui plaisait de se montrer. La plupart n'étaient pas reçus, et les Anglais surtout se formalisaient de ce qui leur semblait une dureté impardonnable; elle admettait ceux dont la réputation, la plume ou le crédit pouvaient influer sur sa position personnelle et répandre en Europe le bruit de sa grandeur. Dans la mise en scène de l'introduction qui leur était réservée, elle remplaçait par le mystère et l'attente ce qui lui manquait du côté du luxe, et se posait comme Napoléon. Elle se montra polie et prévenante pour M. de Marcellus, qu'elle pénétra d'enthousiasme, pour le prince Puckler-Muskau, qu'elle jugea « frivole de pensée comme de style, » et pour M. de Lamartine, à qui elle ne pardonna pas d'avoir caressé sa levrette en lui parlant, et d'avoir frappé sur sa botte avec sa cravache pendant l'entretien qu'ils eurent ensemble. Tout le monde a lu les belles et trop indulgentes pages que M. de Lamartine lui a consacrées; mais personne ne savait quel sentiment de profonde irritation les manières sans façon et aisées du gentilhomme français laissèrent chez l'orgueilleuse reine de Tadmor. Crime irrémissible, il l'avait traitée comme son égale. Elle le ménagea pourtant; elle savait qu'il parlerait d'elle et que sa voix aurait du retentissement en Europe. Ennuyée un jour des questions allemandes que lui adressait le prince Puckler : « Prince, lui dit-elle, je crois que votre intelligence est dans les ténèbres! »

Les années s'écoulaient, la constitution délabrée de lady Stanhope achevait de dépérir, et ses revenus de disparaître; les pachas et les émirs la laissaient fort tranquille. Pour retrouver un peu d'agitation intellectuelle, il ne lui restait plus guère que son médecin à étourdir et ses domestiques à gronder. L'un d'eux, Italien subtil, lui offrit une heureuse occasion de se désennuyer. Il profita d'une mission qu'elle lui avait donnée auprès du pacha d'Acre pour capter la confiance de

ce dernier et s'assurer d'un poste auprès de lui. Comme il avait servi sous Bonaparte, il se fit passer pour artilleur, sans connaître le service d'une pièce. Certain de sa promotion, il revint auprès de lady Stanhope, qu'il pria de lui donner une lettre de recommandation et un certificat de bonne conduite. Elle reconnut qu'elle était jouée, et, sans se fâcher, elle fit faire une magnifique enveloppe avec la suscription honorifique du pacha d'Acre parfaitement formulée; la lettre ne contenait que du papier blanc. Puis elle envoya un messager spécial prévenir le pacha que Paolo n'avait jamais été canonnier, et que probablement, — c'étaient les termes dont elle se servait, — « il ferait plus de ravages dans les troupes qu'il voudrait défendre que dans celles qu'il prétendrait attaquer. » Paolo Perini, tel était son nom, porta la lettre, fut congédié, revint à lady Stanhope, qui se félicitait en riant du succès de sa manœuvre politique, et qui, toute satisfaite d'avoir battu un Italien avec ses propres armes, le renvoya en Europe assez penaud. Cette affaire fut une de celles qui amusèrent le plus cet esprit inquiet et cette activité que ne satisfaisaient ni son docile médecin, ni l'Abyssinienne Fathoum, qui la volait sans cesse, ni son espion et son amiral Logmagi, distributeur de ses bienfaits, plongeur de son métier, et homme de beaucoup d'esprit, qui lui faisait des contes de toute espèce, caressait son orgueil et s'enrichissait à ses dépens.

Un revenu très borné, des ennemis à Londres, une famille indifférente ou hostile, des générosités sans limites, et le pillage exercé par ses domestiques malgré ses fureurs, sa surveillance et même ses châtimens, la réduisirent par degrés à une détresse absolue. Les usuriers juifs, arméniens et arabes s'emparèrent d'elle et achevèrent de dévorer sa fortune. Il lui fallut emprunter à M. Beaudin, consul à Damas, 4,000 dollars, et mettre en gage sa pelisse dans le bazar de Saïda. La neige et les ouragans enlevaient les toitures et renversaient les murailles de son habitation désolée, et cette femme, qui, après le siége d'Acre, avait nourri, vêtu et logé deux cents fugitifs, se trouva sans ressources et sans secours. Elle emprunta de nouveau, la plupart du temps à 20, 25 et 50 pour 100. Un épicier de Saïda, qui avait été à son service, musulman puritain de la vieille école, Cheikh-Omar-Eddin, n'étant pas payé de sa facture, se fit faire un billet du double, et de temps à autre réclama de la munificence d'Esther du blé, de la toile, du drap, des chevaux; en peu de temps, la créance fut dépassée par les dons. L'usurier pieux vint à mourir; il appela sa femme et ses enfans près de son lit et leur dit : « La *cid milady* me doit une somme d'argent; vous trouverez son billet dans mes papiers. Promettez-mo

de n'en faire aucun usage. Brûlez-le; c'est ma bienfaitrice : si je possède quelque chose, c'est à sa générosité que je le dois. J'ai reçu d'elle deux ou trois fois le montant de la créance. » Elle réclamait sans cesse auprès des autorités britanniques; le ministère anglais s'embarrassait peu d'elle; ses demandes n'étaient pas écoutées; les consuls recevaient ses réclamations avec une politesse froide qu'elle repoussait par des invectives violentes. Enfin, il ne lui resta pas une théière qui ne fût ébréchée, ni assez de tasses en bon état pour offrir le thé et le café à ceux qui la visitaient. Elle renvoya le médecin qu'elle n'avait plus le moyen de nourrir, fit tuer ses chevaux de prix, et resta aussi fière qu'auparavant. « Sous ces guenilles, disait-elle en montrant ses robes trouées et ses châles que le temps avait dentelés de toutes parts, qui reconnaîtrait la petite-fille de Chatham? Et cependant je suis encore une Pitt; personne dans ces montagnes n'oserait m'insulter; l'émir Béchir, Ibrahim lui-même, ne se présenteraient pas à ma porte sans ôter leurs babouches. » Cela était vrai, et c'était là tout ce qu'elle y avait gagné; son orgueil était assouvi; l'Europe comme l'Orient connaissaient lady Stanhope; elle était devenue la sibylle-reine du mont Liban.

Mais vers les derniers temps de sa vie, la sibylle fut battue par ses propres armes. Tous les mendians et tous les fourbes accouraient du fond de la Syrie et de l'Égypte pour mettre à profit les libéralités de la reine de Tadmor. Assiégée par les *derviches*, moines voyageurs et mendians, sa politique était de les bien accueillir et d'exploiter la vénération et la terreur qu'ils inspirent. Quand ses finances furent épuisées, elle se trouva hors d'état de les satisfaire, et le renvoi de l'un d'eux fut cause d'une scène singulière qui frappa puissamment les esprits. Un soir d'hiver, un *bektachi* se présenta devant sa porte et demanda l'aumône. Le vent de la mer hurlait dans les cyprès, la pluie qui balayait la vallée ressemblait à une vaste nappe blanche et oblique. C'était un homme athlétique, le sein nu et pareil au poitrail d'une bête fauve, de longs cheveux noirs tombant sur son dos, les pieds nus, la barbe blanche et longue, une peau de tigre jetée sur les épaules. Il portait suspendu à sa ceinture une tasse de bois, une espèce de rateau pour se gratter, une gourde, une plume d'autruche et un rosaire composé d'énormes grains. « Dans ce costume et placé sous le hangar extérieur, debout, ses grands yeux noirs et sauvages roulant dans leurs orbites, il ressemblait, dit le docteur, à Caliban dans sa caverne. » On lui servit un fort bon repas; mais il savait qu'en d'autres temps cent et même deux cents piastres avaient été données à des derviches de son ordre, et on ne lui donnait rien. Alors il se

leva; et le bras droit étendu, soulevant de la main gauche une corne de taureau et y soufflant par trois fois avec un bruit qui se mêlait au hurlement des raffales, il prononça sur la maison, sur la sibylle, sur ses esclaves et sur ses amis une imprécation solennelle. « Maudite! maudite! maudite! » criait-il. Le cri mélancolique de quelques *pouïts*, oiseaux de mauvais augure pour les Syriens, et qui se plaisent dans les orages, vint se mêler à la lente malédiction du bektachi. Lady Esther était dans son lit, malade et ruinée.

En effet, peu de jours après, en juin 1839, abandonnée de tous les Européens, squelette vivant, n'ayant plus qu'une douzaine de couverts d'argenterie, et entourée de quelques domestiques arabes, elle rendit le dernier soupir. Le toit de sa chambre, où le vent pénétrait de tous côtés avec la pluie, était soutenu par un tronc d'arbre que l'on n'avait pas même dégrossi, et qu'il avait fallu poser obliquement pour prévenir l'écroulement de la charpente. On déposa son cadavre dans la tombe du couvent de Mar-Elias, près de l'endroit même où elle avait fait déposer son prophète, le Français Loustauneau.

Cette femme étrange qui a fait beaucoup de bien et accompli des choses extraordinaires, personne ne l'a aimée, et personne ne l'a pleurée. Au-dessus de toutes ses facultés planait l'orgueil le plus farouche. Elle a tout sacrifié à l'orgueil. Pauvre femme! si vous eussiez pu soutenir ce qui pèse tant aux ames fières, l'humiliation et l'isolement, la calomnie des habiles et le sourire des sots; si vous aviez été assez forte pour calmer votre ame, apaiser votre orgueil, et regarder avec indifférence, après la mort de votre oncle Pitt, ce monde que vous aviez vu à vos pieds et qui vous délaissait; si, profitant des ressources peu communes d'une intelligence sagace et profonde, vous aviez forcé les acteurs et les intrigues observés de si près dans votre jeunesse à revenir jouer leur rôle dans un livre véridique, vous vous fussiez épargné vingt ans de supplice.

Certes, lady Stanhope, dans sa retraite, eût écrit des mémoires intéressans et utiles sur la politique de Pitt, sur ses amis et ses adversaires. A cette œuvre elle aurait dû livrer les loisirs de sa solitude; quels portraits elle aurait tracés! et quelles lacunes de l'histoire elle aurait pu remplir! Elle n'a pas su changer en philosophie les dures leçons du monde. L'étude des hommes et l'observation des choses, même les plus amères, sont bonnes et excellentes à cette œuvre; elles deviennent la justice de l'histoire, et leur amertume même est une force. C'est ce qui est arrivé à Tacite en des temps serviles, et à Saint-Simon, janséniste, sous Louis XIV et le régent. On doit regretter d'au-

tant plus que lady Stanhope n'ait pas consacré sa retraite à cet ouvrage, qu'il ne reste de traces de la société extraordinaire où elle a vécu que dans les dernières lettres de Walpole, la correspondance de Burke, le journal de Knighton, celui de M^me^ Darblay, et les mémoires de Wraxall. Les uns ne vivaient pas dans le monde supérieur, les autres ignoraient les choses politiques; ceux-ci étaient des fats, ceux-là des aveugles, et personne n'était placé comme lady Esther pour saisir au passage ces caractères et ces personnages. Elle a mieux aimé dépenser pour son tourment le besoin d'action qui la dévorait, jouer sur une montagne d'Orient le rôle de Timon le misanthrope, et rompre avec l'Europe. Non, il ne faut jamais que notre orgueil renie cette société, sans laquelle l'individu n'est rien; il ne faut pas trancher ces liens sympathiques de patrie, de famille, qui, une fois brisés, nous laissent saignans de toutes parts et par tous les pores, en proie à une agonie plus déchirante que l'agonie du martyre; il ne faut pas porter dans la vie l'isolement, qui est la mort.

Tel est le spectacle tragique donné par cette misanthrope et cette astrologue du XIX^e^ siècle, créature supérieure, que l'orgueilleuse maladie de Jean-Jacques et de Byron a tuée après l'avoir torturée. Les hurlemens de la sorcière, la triste caverne de cette désespérée, son aire d'aigle sur le mont Liban, ses violences, ses caprices, peuvent sembler à quelques-uns comiques comme la grimace du supplicié; pour les ames vigoureuses et irritées, c'est une leçon grave. Rester debout au milieu des siens, lutter contre l'abaissement intellectuel, s'il existe, contre l'énervement des esprits, si on croit l'apercevoir ou le pressentir, vaut mieux que se dévorer dans une irritation vaine et une misanthropie frénétique. Même en se supposant blessées ou méconnues, ce qui est l'histoire de chaque jour, ne reste-t-il pas aux ames saines des sympathies à embrasser et des devoirs à remplir? Est-ce que la tâche de l'historien n'est pas offerte à tous les esprits doués de force et de lumière? Pour quoi donc seraient faits ce qui est odieux et ce qui est vil, les ridicules des uns et les iniquités des autres? Cette mission est grande et a de la durée; exercée sans colère et avec puissance, elle vaut mieux que la rêverie d'Obermann, les pleurs de Werther et la retraite suicide de lady Stanhope.

PHILARÈTE CHASLES.

# DU ROMAN ACTUEL

## ET DE NOS ROMANCIERS.

S'il était absolument vrai, comme l'a dit un illustre écrivain, que les peuples commencent par la poésie et finissent par les romans, nous serions bien loin de la poésie, car nous sommes bien loin de notre berceau, et nous serions bien près de la décadence, car on n'a jamais écrit plus de romans que de nos jours. Heureusement, l'observation dont on a voulu faire un axiome applicable à tous les temps n'est applicable qu'aux sociétés primitives. Qu'à l'origine des choses la poésie se montre la première, fraîche, naïve, souriante, pour chanter l'hymne du matin, et que les romans n'apparaissent que le soir pour raconter les émotions de la journée, d'accord; mais il en va différemment dans les sociétés modernes. On dirait que la poésie attend la maturité de nos civilisations pour déployer toutes ses forces, et alors, en bonne princesse, elle admet très bien le roman à partager son empire. Un même siècle n'a-t-il pas vu naître *le Cid, Athalie, les deux Pigeons, l'École des Femmes* et *la Princesse de Clèves*? Pour nous citer nous-mêmes, au moment où nous admirions les trésors de lyrisme que semaient à pleines mains Goethe et Byron, Lamartine et Victor Hugo, n'étions-nous pas charmés par les récits de Walter Scott? Si *le Divan, le Lac, les Fantômes, Manfred*, sont contemporains d'*Ivanhoé*, c'est une assez grande preuve, d'abord que la poésie et le roman peuvent régner ensemble, et secondement qu'ils peuvent avoir leur plus belle

heure au milieu d'une civilisation, long-temps après le commencement et avant la fin. Cela prouve aussi que notre époque a été véritablement privilégiée, qu'elle avait reçu le double don si rare de l'observation et de l'enthousiasme, et qu'elle aurait pu tirer un parti immense de cette rencontre fortunée des poètes lyriques et des conteurs.

L'imagination est en effet la faculté dominante de notre époque littéraire. C'est en cela surtout que nous différons du XVIII^e^ siècle et que nous avons notre originalité propre. Venu pour détruire, le XVIII^e^ siècle n'eut pas la lyre d'Amphion, c'est tout simple : cette lyre élevait par enchantement les murs des cités, elle ne les démolissait pas. Pour détruire dans le monde des idées, il n'est pas de meilleur instrument que la polémique, laquelle, comme on sait, vit en mauvaise intelligence avec la Muse. Or, sous le règne de Voltaire, la polémique est souveraine; elle prend toutes les formes, elle est partout, le plus souvent avec sa compagne, la raillerie. Ce siècle est un long éclat de rire mêlé de sarcasmes, et lorsque Beaumarchais se présente sur le déclin, avec le genre de talent qui manquait à l'auteur de *l'Écossaise*, il vient pour achever le tableau. Sans *Figaro*, l'éclat de rire n'eût pas été complet, et il eût existé une lacune dans la gloire de cette littérature militante qui occupa avec tant de bruit et d'éclat la scène du monde depuis le jour où en descendit Louis XIV jusqu'au jour où y monta la révolution française. Rien ne manqua à la littérature polémique après Beaumarchais : l'infatigable héroïne avait obtenu tous les triomphes, et son plus grand peut-être fut d'avoir dépensé tant d'esprit, de verve et de passion, que, pendant toute la durée du combat, on ne s'aperçut pas de l'absence de la poésie. Ce ne fut que plus tard qu'on remarqua cette absence, lorsque, l'œuvre étant accomplie et la passion ayant disparu, il ne resta plus que l'élégance, la pureté et la sécheresse du style, et qu'au lieu de Voltaire on eut M. de Fontanes. Cela ne suffisait pas pour l'ambition et le génie de la France; M. de Fontanes le comprit lui-même, et il poussa en avant l'auteur de *René*. — A voir M. de Fontanes introduire M. de Châteaubriand dans le monde littéraire, ne semble-t-il pas voir le XVIII^e^ siècle, intelligent jusqu'au bout, abdiquer quand les forces lui manquent, et se choisir un jeune et vaillant héritier?

L'auteur de *René* nous apporta l'imagination, et parce qu'à cette heure cette puissance s'est affranchie de tout frein et se livre à des saturnales, ce n'est pas une raison pour méconnaître son glorieux passé, encore si près de nous. N'oublions pas les belles pages et les beaux vers qu'elle nous a d'abord donnés sans compter; relisons-les

souvent, au contraire, ne fût-ce qu'en manière de compensation. Oui, il est vrai, personne ne le conteste aujourd'hui, que l'imagination a joué dans l'école moderne un rôle original et fécond ; mais il est vrai aussi qu'à proprement parler, elle n'a eu qu'un commencement de règne et qu'elle a trompé nos espérances. Faut-il tant s'en étonner? si l'imagination est la plus brillante des facultés de l'esprit, n'est-elle pas en même temps la plus fragile, celle qu'il faut entourer de la surveillance la plus assidue pour la préserver de tout malheur? Or, ce qui nous manque surtout, a dit un penseur, c'est l'attention. Nous sommes irréfléchis et distraits; nous n'avons de la suite que par hasard, et même chez les intelligences qui passent pour les plus sérieuses de notre époque, on trouve, pour peu qu'on les scrute dans leurs replis sans se laisser prendre au dogmatisme de la parole, un fonds étrange de légèreté. Le manque d'attention se fait sentir dans toutes les régions de l'activité et de la pensée, et principalement, hélas! dans les lettres, où il a produit les premiers désordres que bien d'autres causes, à la vérité, ont aggravés depuis et aggravent chaque jour, au point que tout y va au rebours des règles les plus simples de la tradition et du bon sens. Autrefois, dans ce domaine respecté de l'art, les défauts, inséparables des débuts, décroissaient en marchant, et quelquefois même finissaient tout-à-fait par disparaître devant la baguette d'or de la réflexion et du travail, tandis que les bonnes qualités se développaient, gagnaient de la vigueur et de l'éclat. C'est le contraire maintenant, les rôles sont intervertis. Les bonnes qualités, triomphantes au début, cèdent peu à peu du terrain devant les défauts, qui empiètent, grandissent, commandent, et bientôt ne souffrent plus qu'on leur résiste. Que devient alors le talent? Esclave où il devrait être maître, le talent est au milieu de ses défauts, comme autrefois le sultan au milieu de ses janissaires.

Les écrivains d'imagination en proie à leurs défauts, tel est le spectacle qui s'offre de tous côtés, en haut, en bas, chez les grands, chez les petits. Poètes et romanciers acceptent ce rôle, que dis-je? ils en sont fiers; mais nous n'avons pas à parler des poètes, et ne voulons aujourd'hui que prendre les romanciers sur le fait. D'ailleurs, les poètes, les grands au moins, se taisent et bâillonnent leur muse, tandis que toute l'armée des romanciers est sur pied et tient la campagne. Les romanciers sont en ligne et à l'œuvre; ils enveloppent la France d'un vaste réseau de romans, et la foule crie bravo! Chaque matin, plus de cent mille feuilles volantes répandent d'un bout de la France à l'autre des lambeaux de contes et de fictions, et il y a un

nombre immense de gens qui attendent cela comme une manne! C'est là une situation nouvelle et pleine de dangers, à laquelle nous reviendrons plus d'une fois, dût-on nous accuser de tomber dans les redites.

Ainsi le roman est à la mode, et depuis qu'il a vendu sa liberté pour s'attacher à la glèbe, c'est-à-dire au journal quotidien, il a le haut du pavé. Il a acheté une puissance factice au prix de sa liberté, c'est cher; mais s'il faisait servir cette puissance à notre profit et à sa gloire, il se rattraperait sur le prix d'achat, et tout le monde y gagnerait. Il n'en est pas ainsi, et l'optimisme le plus exagéré serait contraint d'avouer que tout le monde y a perdu, en présence de cette menue monnaie qui circule sans effigie au bas des journaux, et surtout en présence de ces beaux chefs-d'œuvre qui ont tant soulevé la curiosité autour d'eux, et qu'une renommée aveugle et criarde a popularisés au loin. Sans doute, le roman, comme la poésie, pouvait se renouveler et se rajeunir parmi nous, et quoique depuis deux siècles notre littérature ait tenté, en ce genre, presque toutes les voies avec un incontestable bonheur, il y avait pour le roman moderne plus d'un progrès possible, et, ce n'est pas trop dire, quelque chose comme une transfiguration. Son originalité eût consisté à être passionné comme Saint-Preux, poétique comme René, vrai comme Manon, sans cesser d'être de son temps. S'assimiler ses devanciers pour les agrandir est un excellent système qu'on sembla vouloir suivre d'abord, et l'on n'eut qu'à s'en louer. Le moment fut heureux. Les productions neuves et brillantes des romanciers contemporains ont cette date, qui mérite plus qu'un souvenir. Depuis, le nouveau régime a tout changé; la peinture animée de la passion vraie a fait place à la peinture violente des passions fausses et bizarres; l'analyse patiente et délicate des choses du cœur a disparu devant l'interminable récit de puériles aventures. En un mot, l'abbé Prévost et Richardson ont été brutalement consignés à la porte du feuilleton.

L'évènement était prévu. Quand un romancier écrit une fiction qu'il enverra en volume à son lecteur, il laisse l'effet se produire à son moment, le drame arriver en son lieu; il n'obéit, en un mot, qu'à la muse du récit. Mais quand il écrit un livre qui doit paraître chaque matin par lambeaux, il est évidemment dans la nécessité de multiplier ses effets outre mesure, de forcer les situations, d'avoir recours à des coups de théâtre qui la plupart du temps ne tiennent en rien à l'action, car le lecteur ne veut pas être frustré, et il lui faut son émotion quotidienne. Sous ce rapport, il n'a pas à se plaindre; tout le talent du romancier, à l'heure qu'il est, est tourné vers ce résultat, qu'il obtient

coûte que coûte. Tel qu'on pourrait nommer, et qui n'est pas le moins heureux à ces tours de force de la plume, a pour habitude invariable, quand son chapitre languit, de le clore par une apparition inattendue, un accident mystérieux dont on n'a le mot que vingt-quatre heures après, comme pour les charades. Le lendemain, il est vrai, le lecteur ne se trouve content qu'à demi, si toutefois même il ne se trouve mystifié; n'importe, sa curiosité a été éveillée tout un jour, et c'est quelque chose. On dira que ce jeu est périlleux, et qu'il est difficile, sinon impossible, de réussir long-temps avec de pareilles ressources; que c'est en quelque sorte jouer avec des dés pipés, et le laisser voir. On dira vrai, et c'est ce qui explique les brusques reviremens du public, et les révolutions qui s'accomplissent dans ce royaume du feuilleton, où il y a un 93 par année. Un sceptre escamoté n'est pas solide dans la main, et le sceptre du feuilleton est déjà tombé deux ou trois fois. Il est à terre en ce moment. Qui le ramassera? Il est sans doute destiné à passer encore dans plusieurs mains; il ne s'arrêtera dans aucune. Plus d'un romancier peut entendre murmurer à ses oreilles : *Macbeth, tu seras roi!* Mais la sorcière devrait ajouter : Tu ne le seras qu'un jour. —Pauvre royauté du feuilleton! royauté de la fève! *le roi boit!*

A moins que le ciel n'eût opéré un miracle, l'imagination des romanciers devait les trahir. Un romancier a beau avoir de l'orgueil, on peut lui dire cependant, sans le blesser, qu'il n'est pas Dieu et que sa fécondité a des bornes. Si grande qu'elle soit, cette fécondité ne peut s'exercer qu'à des conditions expresses de gestation et de repos, sous peine de ne mettre au monde que des embryons et des monstruosités. L'art vit de travail et de pensée, d'activité et de rêverie, et il ne peut produire avec une bienheureuse rapidité qu'après avoir réfléchi avec une sage lenteur. Cette bouche qui répandait en parlant des perles et des rubis était une bouche qui parlait à propos, et celle qui répandait des crapauds et des reptiles était une bouche qui parlait toujours. Certes, les romanciers nous ont donné des perles et des rubis, et ils ne nous donnent pas encore des reptiles; mais qu'ils y prennent garde! L'épuisement fait faire bien des choses, et ne sont-ils pas déjà arrivés à l'épuisement? Depuis long-temps ils se répétaient eux-mêmes; maintenant, ils se copient les uns les autres. Comme chacun, dans des dépenses folles, a déjà épuisé sa part d'originalité, et qu'ils sont tous à peu près à bout de voie, ils sont bien forcés de se servir des procédés ayant cours. Il arrive de là que, malgré la différence des sujets, presque tous les romans actuels ont un air de ressemblance et de famille. Les types lancés dans la circulation

et comme sur le marché, il y a dix ou quinze ans, reparaissent toujours, inévitablement, avec quelques modifications légères tout au plus, et un changement de costume : on dirait une troupe d'acteurs qui a vieilli et qui ne peut faire de nouvelles recrues. Autre malheur : le style a eu le sort de l'invention; il s'est fatigué, a perdu son éclat naturel, sa force primitive, et, pour dissimuler ses pertes, il s'est donné une sorte de fièvre continuelle et des mouvemens convulsifs. Où doivent s'arrêter cette fièvre et ces convulsions? On ne peut le dire. Ce qui est certain, c'est que le style, comme l'invention, a l'air de jouer de son reste. Que va-t-il donc arriver? A mesure que le goût des romans se propage et que les lecteurs deviennent de plus en plus avides et insatiables, le talent des romanciers baisse. Le nombre et l'appétit des consommateurs vont croissant, et la récolte diminue. Il n'y a pas très loin de là à une disette. Aurions-nous déjà eu nos sept années d'abondance?

Cette crainte n'est pas chimérique, tant s'en faut. Le feuilleton est une colonie brûlante et malsaine où les soldats les plus robustes, les héros, si vous voulez, de l'imagination trouvent des infirmités précoces et souvent mortelles. Un étranger qui ne serait pas au courant de ce qui se passe chez nous, et qui ne connaîtrait pas la valeur actuelle de l'argent en matière d'imagination, pourrait très bien croire que le feuilleton est un lieu de déportation, quelque Cayenne où les romanciers vont expier leurs fautes. Prenez, en effet, de savans, discrets et ingénieux conteurs, des maîtres dans l'art du récit qui achèvent toujours leurs tableaux; de délicats et consciencieux artistes, entre autres, Manzoni, M. de Vigny ou M. Mérimée, et condamnez-les au feuilleton perpétuel, moins que cela, à quelques années de feuilleton, et demandez-leur s'ils n'aimeraient pas autant être envoyés à Sinnamary! A coup sûr, la plage n'est pas là-bas plus dévorante.

Proclamez à satiété que, sans le feuilleton, il n'existe pour le romancier qu'une publicité restreinte, je ne comprendrai jamais qu'un peu plus ou un peu moins de publicité vaille tous les sacrifices que le feuilleton impose. Est-il donc raisonnable d'acheter à un prix aussi exorbitant le plaisir de descendre du balcon où l'on dominait la foule, dans la rue où elle vous coudoie, surtout quand ce balcon est une large terrasse pleine de fleurs, comme était celui de M^me^ Sand, par exemple? La rue attire, à ce qu'il paraît, et M^me^ Sand n'a pas su rester dans la région sereine qui convenait si bien à son talent : elle est descendue dans le feuilleton. Il faut dire, pour être juste, que M^me^ Sand est un des écrivains d'imagination qui ont le moins contracté les vices divers qu'on gagne en ce lieu, parce que jusqu'ici elle s'est livrée

avec plus de réserve que les autres; mais, en évitant des écueils, qu'elle n'évitera pas toujours du reste, si elle ne revient promptement à ses habitudes de véritable et grand artiste, Mme Sand est tombée dans d'autres défauts : elle s'est jetée dans le socialisme, qui n'est pas moins funeste à l'art du conteur, au génie du poète. L'auteur du *Meunier d'Angibault* a inventé une muse humanitaire, qui ne ressemble en rien à Valentine ou à Geneviève, une muse qui n'est ni une jeune fille, ni une jeune femme, ni même, s'il faut le dire, une femme. Cette muse a l'ame grande jusqu'à un certain point, mais elle a le cœur faux. Le secret des sentimens vrais et naturels lui échappe, et les héros de son choix vont chercher leurs inspirations bizarres au fond d'un obscur sanctuaire dont Mme Sand et quelques adeptes ont seuls l'entrée.

Dans *le Meunier d'Angibault*, Mme Sand a voulu peindre encore une fois les amours d'un prolétaire et d'une grande dame. On dirait que le thème est invariable; voilà, de compte fait, le cinquième roman de Mme Sand où prolétaires et patriciennes s'aiment d'amour tendre. Aujourd'hui, le prolétaire a nom Henri Lémor, et la grande dame est la baronne Marcelle de Blanchemont. Henri et Marcelle s'aimaient, mais de l'amour le plus pur, du vivant de M. le baron de Blanchemont, et le livre commence au moment où ce dernier vient de passer de vie à trépas. Il est bien entendu que M. de Blanchemont mérite peu de regrets, quoiqu'il soit mort jeune : cet homme avait tous les vices, comme un baron. En revanche, Henri Lémor a toutes les vertus, comme un prolétaire. Henri pousse le désintéressement jusqu'à l'héroïsme. A la mort de son père, se trouvant dans l'aisance, son premier soin fut de distribuer sa fortune à des ouvriers, ce qui est de la charité d'apôtre, à moins que ce ne soit de l'affectation et de l'orgueil. Il ne se borna pas à ce sacrifice en faveur du prolétariat, et, ayant reçu une éducation brillante qui lui permettait d'aspirer à tout, il aspira à descendre, et se fit ouvrier. Pourquoi donc, lorsqu'il pouvait vivre du travail de son intelligence, ne voulut-il vivre que du travail de ses bras? Est-ce que le bras est plus noble que la tête? Est-ce qu'il ne serait possible aujourd'hui d'être probe et d'être utile qu'en endossant la blouse du compagnon et qu'en se servant de la lime ou du rabot? Quoi qu'en puisse dire Mme Sand, il y a d'autres manières de se dévouer à l'humanité quand on a du savoir et de l'éloquence, et M. Henri Lémor eût pu être un bon citoyen et un honnête homme sans prendre un livret et sans courir les chemins avec un bâton ferré, en criant à chaque rencontre : *Tope, compagnon!* A la vérité, ce rôle est commode pour les éternelles déclamations d'un rêveur qui prêche la fra-

ternité avec colère, l'égalité avec un insupportable orgueil, et qui n'admet aucune nécessité sociale. Henri Lémor est communiste à la façon de Campanella ou à la façon de M. Cabet; il confond tous les riches dans une même malédiction, et lorsqu'il se trouve en présence de la femme qu'il aime, devenue libre et qui lui offre sa main, il fuit avec une sorte d'horreur assez théâtrale, parce que Marcelle de Blanchemont a un péché originel, une tache indélébile : elle est riche. Est-ce que Lémor fait preuve ici d'un grand bon sens? Il repousse le bonheur et la fortune : le bonheur n'est pourtant pas à dédaigner quand il est légitime et ne blesse personne, et la fortune offrirait à notre frère prêcheur des moyens de secourir les pauvres, puisqu'il est charitable, d'aider les travailleurs, puisqu'il les appelle ses frères, et de propager ses idées, puisqu'il prétend avoir des idées. Il aime mieux être malheureux et inutile, ou plutôt il n'a qu'un besoin et qu'un désir, c'est de se draper dans sa blouse et de déclamer à son aise.

Marcelle est de race patricienne, comme dit M^me^ Sand; mais elle n'a point les vices de sa caste. Elle est pure, généreuse et dévouée. Son esprit est libre de tous les préjugés, et comme elle souffre, sans s'en rendre compte, des injustices sociales qui frappent ses yeux, elle est dans des dispositions merveilleuses pour recevoir les idées de l'avenir. La patricienne ne demande qu'à être initiée aux mystères de la nouvelle Éleusis, et le prolétaire sera naturellement l'initiateur. Nous verrons à quoi aboutissent en définitive ces mariages symboliques du patriciat et du prolétariat, et nous trouverons qu'on a fait beaucoup de bruit et qu'on s'est livré à de grands efforts pour obtenir un résultat dérisoire, pour amener un dénouement de conte de fée ou de vaudeville. — La première idée de Marcelle, dès qu'elle est veuve, c'est de devenir la femme d'Henri Lémor. L'ouvrier refuse, comme nous l'avons dit; mais la jeune baronne ne se tient pas pour battue : elle demande un sursis, l'obtient, je crois, à grand'peine, et, cela fait, part pour sa terre de Blanchemont, afin de passer le temps et d'apprendre aussi en quel état son mari a laissé sa fortune. C'est à Blanchemont que se passe le roman de M^me^ Sand; c'est là que Marcelle rencontre Grand-Louis, meunier d'Angibault.

Ce meunier d'Angibault est la création la plus heureuse du livre. Il est vrai, quoique idéalisé. Sans doute Grand-Louis n'est pas un meunier comme un autre, et il a bien lu quelques brochures de trop, sans doute c'est encore un de ces Grandisson prolétaires qui s'étalent avec complaisance dans les fictions de M^me^ Sand; mais, à tout prendre, il a assez de bon sens et de gaieté, et il n'ennuie pas. Le meunier se fa-

miliarise vite avec Marcelle, qui l'appelle bientôt son ami. Entre meunier et baronne, dans un roman socialiste, les confidences ne se font pas attendre. Marcelle ouvre son cœur à Grand-Louis; Grand-Louis confie son secret à Marcelle; il aime Rose, la fille du fermier de Blanchemont, et il désespère de l'obtenir, parce qu'elle est plus riche que lui et que le fermier est avare; tout s'arrangera. Marcelle se charge des affaires de cœur du meunier, qui, à son tour, prend en main les affaires de cœur de Mme la baronne; et comme tout lui réussit, il rencontre Henri Lémor partant pour l'Afrique, où il allait oublier son amour, et l'amène au château de Blanchemont. Henri arrive à propos, car l'obstacle à son bonheur est levé. Marcelle est ruinée ou à peu près; son mari a laissé des dettes énormes, et, l'incendie s'en mêlant, il reste si peu de chose à Marcelle, que notre prolétaire n'a plus lieu d'être effrayé. Sur ces entrefaites, un vieux mendiant, un de ces Callot que Mme Sand affectionne depuis *Mauprat*, et dont elle ne varie pas suffisamment la physionomie grotesque, le père Cadoche meurt, et laisse au meunier d'Angibault une grosse somme qu'il avait volée pendant la terreur et enfouie, sans y toucher, pendant cinquante ans. Le père de Rose, M. Bricolin, le paysan parvenu, dont la figure est bien dessinée, du reste, n'a plus de raison pour refuser sa fille à Grand-Louis. On se marie donc, et la noce est célébrée au petit moulin, charmant moulin sur la Vanve, entouré de hêtres, de trembles et d'aulnes. Quant à Marcelle et à Lémor, ils font construire une maisonnette dans les environs, et ils vivront là désormais avec leurs bons voisins, s'inquiétant peu du reste du monde. N'oublions pas de dire qu'Henri Lémor, pour dernière transformation, se fait garçon de moulin.

Voilà bien les poètes! Confiez-leur des thèses sociales ou des systèmes philosophiques! ils s'enflamment pour vos idées, ce sont les disciples les plus fervens, et ceux qui ménagent le moins leur enthousiasme. Vous applaudissez d'abord; attendez la conclusion; elle n'est pas toujours logique, et jure souvent avec les prémisses. Ainsi, Mme Sand, dans tout son livre, prêche, enseignes déployées, les principes les plus larges de fraternité et de progrès; il semble qu'elle va, pour parler comme M. Pierre Leroux, organiser la charité universelle! Elle bat en brèche notre vieille société; elle a le mot de l'avenir et enseigne la religion qui doit renouveler le monde. Puis, tout d'un coup, et pour dénouement à ses tirades éloquentes, elle oublie le culte qu'elle a embrassé avec tant de chaleur, et se souvenant seulement qu'elle est poète, dès qu'elle découvre un coin de terre plein de fraîcheur et de verdure, elle y enfouit ses socialistes pour qu'ils sa-

vourent l'égoïsme à deux! Quelle inconséquence! à moins que le beau idéal du socialisme ne soit de vivre dans la solitude, sous des saules, au murmure d'un clair ruisseau; à moins que les vastes progrès qu'on nous annonce pour l'avenir ne consistent à faire d'un homme jeune, intelligent et instruit, un garçon de moulin, et d'une femme de grande naissance et d'excellent cœur, une femme qui fait elle-même sa cuisine et son lit! Si c'est pour obtenir ces merveilleux résultats que les écrivains socialistes veulent agiter le monde, ils feraient aussi bien de le laisser en paix, d'autant plus que leur talent ne gagne pas à ces sortes de prédications; *le Meunier d'Angibault* le prouve assez. Le romancier, dans l'intérêt de sa thèse qu'il devait si bien contredire à la fin, ne songe qu'à laisser discourir ses personnages, et il arrive qu'Henri Lémor et Marcelle sont des amans qui s'occupent de tout, excepté de s'aimer. Dans aucun roman de l'auteur, la passion n'a été peinte en traits plus effacés.

Sous ce rapport, *Isidora* est bien supérieure au *Meunier d'Angibault*. C'est que M^me^ Sand, après avoir commencé son livre avec des préoccupations socialistes, a bientôt perdu de vue son point de départ, et s'est laissé entraîner par le courant de la passion. Elle a eu alors des inspirations éloquentes, et a écrit de belles pages. Ce n'est pas que ses personnages soient neufs; les héros du socialisme de M^me^ Sand n'existent qu'à un petit nombre d'exemplaires. Jacques Laurent, qui joue le principal rôle dans *Isidora*, n'est pas autre qu'Henri Lémor en redingote. Prolétaires tous les deux, ils ont les mêmes sentimens, les mêmes idées, le même langage, et ils sont tous les deux amoureux d'une grande dame. La ressemblance peut-elle être plus frappante? Les deux hommes, dans les deux romans, ne se ressemblent pas plus cependant et ne se copient pas mieux que les deux femmes. Alice, la bien-aimée de Jacques Laurent, ne diffère en rien de Marcelle, la bien-aimée d'Henri Lémor. Même ici, il n'y a que le changement de nom. Le cœur et la tête, comme la position sociale, sont parfaitement identiques. Il n'y a pas jusqu'au veuvage qui ne soit très bien imité, et si l'une ne s'appelait Alice, et l'autre Marcelle, et que celle-ci n'eût les cheveux noirs, et celle-là les cheveux blonds, on pourrait les confondre, et leurs amans eux-mêmes pourraient s'y tromper. — Sans risquer de passer pour trop exigeant, on peut affirmer que le romancier est tenu à plus de frais d'invention.

Isidora, qui donne son nom au roman, est l'éternelle courtisane amoureuse; mais c'est une courtisane avec des aspirations vers l'impossible, et cette soif ardente d'inconnu qui tourmente plus d'une

héroïne de M^me^ Sand. Isidora, c'est Lélia qui a pris le métier de Pulchérie. C'est une ame orageuse, pleine d'abîmes, où des élans de haute vertu se heurtent contre des inspirations infernales, où se rencontrent d'épouvantables contradictions. Quoique orgueilleuse comme Satan, elle n'est pas assez forte pour se mettre au-dessus du mépris, et elle succombe sous ce fardeau, comme sous une croix trop lourde. Une seule chose la relèverait peut-être à ses propres yeux, c'est l'estime d'un homme de cœur, de Jacques Laurent, par exemple, et Isidora, sans se faire connaître, se fait aimer de Jacques à peu près comme Marion Delorme se fait aimer de Didier; mais ces sortes d'incognito, on le sait, ne durent pas long-temps, et l'infortunée courtisane, qui avait cru un instant au bonheur, retombe plus avant dans son désespoir. Comme Didier, qui sous Marie découvre Marion, Jacques Laurent découvre sous la chaste Julie l'impudique Isidora. Le voile tombe, et la courtisane, mortellement blessée, prend la fuite. Elle va en Italie, et, nourrissant mille projets de vengeance contre un ordre social qui la traite en ennemie, elle prend la première victime qui lui tombe sous la main. Les hommes l'avilissent, elle avilira un homme à son tour. Elle est aimée d'un grand seigneur, il ne lui en faut pas davantage. Elle l'enlace, emploie mille ruses, ment à plaisir : finalement, la courtisane Isidora devient la comtesse Félix de S... et la belle-sœur d'Alice. Quelques années se passent, le comte meurt, et la belle veuve revient à Paris avec son amour qu'a grandi l'absence et qui remplit son cœur tout entier.

Isidora est repoussée avec un mépris hautain par toute la famille du comte de S..., à l'exception d'Alice, qui a dans son cœur des trésors d'indulgence. Chez Alice, Isidora retrouve Jacques Laurent, qui remplit les fonctions de précepteur, et alors commence une véritable histoire d'amour, simple et d'un intérêt puissant. Il n'y a pas de socialisme qui tienne ici; il n'y a plus que trois cœurs qui palpitent et qui saignent. La première entrevue d'Isidora avec Jacques, la nuit, dans ce jardin où ils se sont connus autrefois, est une belle scène pleine d'élévation et d'originalité. Pour reconquérir le cœur de son ancien amant, la courtisane déploie tant de vive et impétueuse éloquence, que Jacques, malgré toutes ses résolutions, est vaincu. Et il ne cède pas à la beauté ou à l'amour; il cède au charme irrésistible de la parole de cette femme : rarement l'auteur a trouvé des accens plus passionnés et plus brûlans.

De son côté, Alice aime Jacques Laurent, et, quoique Jacques soit revenu à Isidora, c'est Alice, à laquelle il n'a jamais parlé de son

amour, qui est la bien-aimée au fond de son cœur. Isidora devine l'amour de Jacques, Alice ne s'en doute pas, et la première souffre autant de sa découverte que la seconde de son ignorance. Jacques, entre ces deux cœurs, est sombre et troublé. Les transports de l'une et le silence de l'autre l'agitent et le tourmentent également. Isidora lutte de toutes ses forces pour réveiller l'amour de son amant. Tentatives inutiles! Alors elle pleure en secret, se désole; elle raille avec amertume sa jeunesse et sa beauté, elle maudit l'amour. Plus tard, elle pleure sans maudire, et, n'ayant plus aucune espérance, elle accepte stoïquement sa destinée, elle veut au moins finir avec Jacques par une action qui lui mérite son estime. Isidora couronne son amour par un trait héroïque. Elle écrit à Alice qui se mourait de douleur, pour lui dire l'amour de Jacques Laurent. Elle a la conviction que ces deux ames sont nées l'une pour l'autre, et, se sacrifiant avec une grandeur pleine de tristesse, elle les unit devant Dieu; puis, le sacrifice accompli, elle met la main sur son cœur et sent qu'elle est arrivée à l'impuissance d'aimer.

C'en est fait, Isidora n'aimera plus. Et pourquoi donc son cœur sera-t-il désormais incapable de battre sous les étreintes de la passion? Elle est jeune encore, toujours belle, elle a une intelligence forte, une imagination riche, beaucoup d'énergie unie à beaucoup de sensibilité, et elle est morte à l'amour! C'est un peu trop tôt, et l'on voit bien que c'est un jeu ou une habitude de l'auteur de *Lélia*. Il y a déjà long-temps que M^me^ Sand se complaît à nous montrer des femmes au front superbe, au port de reine, rayonnantes de beauté et de jeunesse, soulevant des murmures d'admiration sur leur passage, et portant dans leur poitrine de marbre un cœur qui a essayé de vivre un jour et qui est mort le lendemain. En conduisant si facilement ses héroïnes à l'impuissance radicale du cœur, M^me^ Sand ne s'aperçoit pas qu'elle les calomnie et calomnie en même temps l'amour; elle ferait croire qu'elles n'ont jamais aimé et n'ont jamais compris qu'un froid et sauvage égoïsme, car, si elles ont une fois éprouvé véritablement la passion, elles seraient capables de l'éprouver encore : chez les cœurs aimans, l'amour a des illusions long-temps renaissantes et des ressources qu'on dirait inépuisables.

Évidemment Isidora ne dissimule pas assez sa parenté avec d'autres héroïnes de M^me^ Sand, et affecte des allures byroniennes trop prononcées; elle laisse trop voir qu'elle a été bercée, en compagnie de sa sœur Lélia, sur les genoux de Manfred ou du Giaour. Cependant le roman auquel elle donne son nom et dont elle est la grande figure

est plein d'intérêt, et dans cette histoire à trois personnages, peu compliquée, simple histoire de cœur, Mme Sand a retrouvé plus d'une fois son accent des meilleurs jours. Il est maintenant prouvé que Mme Sand n'aurait qu'à vouloir pour rentrer en possession de son talent de conteur; elle n'aurait qu'à rompre avec ce socialisme qui gâte tout ce qu'il touche en matière d'art. Qu'on se figure Mme Sand écrivant aujourd'hui *André* avec le système qui a dicté *le Meunier d'Angibault;* André et Geneviève seraient certainement deux communistes. Que deviendrait alors la fiction touchante et si vraie que vous connaissez? Une composition froide et déclamatoire. Il faut donc souhaiter que Mme Sand renonce à la prédication de ses chimères. Elle ne les prêche pas si bien, du reste, et avec une logique si invincible! Si, au lieu de nous catéchiser, elle voulait nous charmer encore, elle y réussirait facilement. Pour nous montrer son talent dans sa force et encore dans sa jeunesse, il lui suffit de laisser dans leur sacristie ses oripeaux socialistes. Il est bien entendu qu'elle doit aussi se soustraire au régime du feuilleton, dont les succès, — à supposer qu'il y eût succès, — flatteraient médiocrement son amour-propre : les lauriers de M. Eugène Sue ne peuvent pas empêcher Mme Sand de dormir.

Au reste, ces lauriers sont peu enviables aujourd'hui; ils sont déjà flétris et desséchés, et nous sommes véritablement embarrassé pour aborder l'auteur du *Juif Errant*, tant nos craintes à son égard ont été prophétiques. M. Eugène Sue, en entreprenant coup sur coup, au pied levé, deux épopées en dix volumes, a trop compté sur ses ressources, sur les richesses de son imagination, sur l'habileté de sa main, et il nous a donné trop complètement raison sur tous les points. La critique n'aime pas à triompher d'une façon si absolue, quand ses prévisions sont si tristes. Elle aimerait mieux être prise au dépourvu que d'être prise ainsi à la lettre, et si l'auteur des *Mystères de Paris* eût consulté notre goût, il eût fait de nous un faux prophète et nous eût envoyé un chef-d'œuvre. Le plaisir extrême que nous aurions éprouvé en lisant un bon livre nous eût dédommagé du chagrin que nous aurions eu d'avoir porté un jugement téméraire, tandis que le plaisir que nous avons d'avoir prédit juste ne compense pas la fatigue que nous avons ressentie en lisant *le Juif Errant*.

Est-ce de l'art d'abord, du roman et de l'imagination, que d'avoir mis en scène cette société des jésuites au moment où ils avaient à se débattre contre la défiance et la colère publiques? C'est tomber du roman dans le pamphlet, même quand on ne dirait, comme un bon témoin, que la vérité, rien que la vérité, à plus juste raison si on exa-

gère les choses, si on est injuste comme l'a été M. Sue. Transformer les jésuites nos contemporains en complices, ou mieux en instigateurs des *étrangleurs* de l'Inde, n'est-ce pas les calomnier? Or, Voltaire disait qu'il fallait être bien maladroit pour calomnier un jésuite. Cependant, ce n'est pas de maladresse qu'il faut taxer M. Sue; au contraire, il faut lui reprocher d'avoir été trop habile à tirer parti de l'impopularité des jésuites, et à chercher encore une fois un succès littéraire dans des choses qui ne sont pas le moins du monde littéraires. On aura beau dire; tantôt s'adresser au scandale et tantôt à la calomnie, ce n'est pas faire dignement de l'imagination ni de l'art!

Certes on ne nous soupçonnera pas de jésuitisme, mais enfin, si les jésuites sont hors la loi, ils ne sont pas hors l'humanité, et il ne peut pas être permis de les représenter comme une bande de voleurs et d'assassins, au moins sans preuves, et dans une pure fiction. Parce que les repaires de la Cité, que vous avez fouillés avec tant de complaisance, vous font défaut, et que vous avez besoin d'un nouveau répertoire de crimes pour amuser vos lecteurs, ce n'est pas une raison pour représenter les jésuites comme capables des actions les plus infames et les dignes pendans de Jacques Ferrand et du maître d'école. Que ces hommes soient suspects à la liberté, qui est ombrageuse, qu'ils soient hostiles à l'esprit de notre siècle, on ne le conteste pas; mais de là à suborner, à séquestrer, à assassiner les gens pour de l'or, il y a loin. Ah! si vous avez les preuves en main, parlez haut, tonnez, ne ménagez personne, soyez le vengeur de la moralité humaine; romancier, devenez un ministère public éloquent, et que votre œuvre soit un formidable réquisitoire sous lequel des scélérats puissans tomberont brisés et anéantis, aux applaudissemens du monde et à votre gloire. Vous n'aurez peut-être pas fait un roman, vous aurez fait, à coup sûr, une œuvre méritoire, vous aurez accompli une mission utile. Est-ce le cas actuel? Aviez-vous des preuves? N'avez-vous pas inventé des crimes à plaisir? Et en noircissant ainsi vos adversaires, en les peignant comme d'abominables bandits, auprès desquels les forçats sont de véritables saints, n'avez-vous pas cherché à exploiter les haines qu'ils inspirent? N'avez-vous pas voulu fonder votre succès aux dépens de leur honneur et de la vérité? S'il en est ainsi, il est douteux que vous fussiez absous en bonne morale, mais peut-être la critique littéraire, qui aime le beau avant tout, trouverait des circonstances atténuantes, s'il était sorti de là une œuvre saisissante et poétique. La critique pourrait avoir une faiblesse; hélas! elle n'a pas même de tentation.

D'abord, le plan du *Juif Errant* est manqué. Le fantastique et la

réalité sont deux puissances qui doivent rester parfaitement distinctes, sous peine de s'entredétruire. En les réunissant, M. Eugène Sue a commis une grave faute, dont il n'est pas à se repentir. Il y a deux espèces de fantastique, le fantastique railleur, qui ne croit pas à lui-même, qui n'est qu'un jeu de l'esprit, celui de Swift et de Charles Nodier, et le fantastique sérieux, convaincu, celui d'Hoffmann. Le fantastique de M. Sue n'est ni l'un ni l'autre, il ne descend pas plus de Swift que d'Hoffmann, et malheureusement il ne peut pas prétendre, pour son compte, à l'originalité, car véritablement il n'existe pas. M. Sue ne veut donc pas être un fin moqueur, et nous entraîner sur ses traces dans quelque Lilliput ou dans les sept châteaux du roi de Bohême; il n'entreprend aucune excursion dans un pays imaginaire, et il nous jette au contraire en pleine société contemporaine. Alors il doit avoir trouvé le secret de marier si habilement les choses réelles aux choses merveilleuses, qu'on n'aperçoive point la soudure et qu'on soit sous le charme. Pas du tout; les deux actions ne se mêlent pas; le fantastique reste, en quelque sorte, en dehors du livre, et l'auteur n'a recours que de loin en loin aux apparitions, lorsqu'on ne s'y attend pas le moins du monde, et pour se tirer d'embarras. Ces apparitions, que rien n'amène, enlèvent au drame tout ce qu'il pourrait avoir d'émouvant. Ces deux fantômes qui traversent à la fin de chaque acte le théâtre de M. Sue, viennent chaque fois détruire l'illusion que l'auteur commençait à produire. Et quant à eux-mêmes, ils n'intéressent pas plus qu'ils n'effraient; ce sont des revenans en plein jour. Pour nous montrer ses ombres chinoises, M. Sue a oublié de faire l'obscurité.

Si grave qu'il soit, ce vice de composition n'est pas le seul qu'on puisse reprocher au livre de M. Sue. Cette indéfinissable épopée a un autre défaut capital, c'est de mettre en scène trop de personnages qui se montrent, attirent d'abord l'attention, et puis tout d'un coup disparaissent par une chausse-trappe pour ne revenir qu'au bout de cinq ou six volumes. Un roman n'est pas une place qu'on traverse, c'est un lieu qu'on habite. Il ne faut pas croire que la puissance d'imagination consiste à créer personnages sur personnages et à produire un pêle-mêle confus de caractères et de figures; elle consiste plutôt à tracer un petit nombre de figures distinctes, et à exciter autour d'elles un intérêt toujours croissant. Avec le système de M. Sue, l'intérêt éveillé par plusieurs personnages ne se porte en définitive sur aucun, d'autant plus que les héros du *Juif Errant*, assez originaux pour la plupart au début, laissent leur originalité en chemin.

Ainsi Morock, dans son auberge du *Faucon blanc*, avec ses bêtes féroces, son portrait de catéchumène et ses chapelets, s'annoncait assez bien. Que devient-il ensuite? Rien que de très vulgaire. Le moindre forçat libéré remplirait son rôle à merveille. N'en est-il pas de Djalma comme de Morock? Où est le développement de ce caractère? Que fait à Paris ce beau prince indien que ne puisse faire le premier venu? Et les deux jeunes filles qui ouvrent gracieusement l'ouvrage et qui perdent l'usage de la parole à peu près pendant tout le reste du livre! Rose et Blanche, qui pouvaient devenir une création charmante, ne sont-elles pas une insignifiante création? Ma foi, on est excusable de leur préférer Mignon ou Esmeralda.

La véritable héroïne de M. Sue, c'est M^lle^ de Cardoville, comme son héros c'est Rodin. M^lle^ de Cardoville, selon les habitudes de l'auteur, qui ne fait pas les choses à demi, est la beauté et la bonté idéales, et Rodin est l'expression la plus complète de la laideur et de la méchanceté. En ce qui touche M^lle^ de Cardoville, on voit aussitôt que M. Sue n'a rien changé à son système, et qu'il ne veut pas en avoir le démenti; c'est toujours le même profond moraliste qui alla chercher la pureté et l'innocence dans un mauvais lieu. M^lle^ de Cardoville, en même temps qu'elle est le type de la bonté et de la vertu, est le type du sensualisme le plus raffiné. Sans doute, on peut être vertueux et bon, même saint, dans toute l'acception du mot, sans se livrer à la mortification absolue de la matière, et sans imiter sainte Élisabeth de Hongrie, buvant l'eau avec laquelle elle venait de laver les plaies des lépreux. Cependant, il est quelque peu difficile d'être un modèle accompli de vertu tout en passant sa vie dans des pratiques épicuriennes. Quel singulier caprice a eu M. Sue d'élever le sibaritisme à l'état de vertu? Ne nous trompons pas; c'est plus qu'un caprice, c'est tout un système. M^lle^ de Cardoville, dans la pensée de M. Sue, est la femme de l'avenir, la femme socialiste. Se douterait-on, à la voir dans son lit d'ivoire, ou dans sa baignoire de cristal, ou, au milieu de ses caméristes, passant sa journée à sa toilette, que c'est là la prêtresse de la religion nouvelle? Quoi qu'il en soit, M^lle^ de Cardoville est, dans le roman, le génie du bien, et Rodin le génie du mal. Eh bien! acceptons cette donnée, et voyons à l'œuvre le génie du bien et le génie du mal, à l'œuvre et aux prises! Ah! mon Dieu, si l'on a compté sur une grande lutte, le désenchantement arrive vite. Jamais lutte ne fut plus puérile, et l'on ne mit jamais en jeu de plus ridicules moyens. M^lle^ de Cardoville n'est pas un bon général, cela se conçoit; mais Rodin, dont M. Sue porte au troisième ciel l'immense habileté, comment

se fait-il que Rodin soit un si pauvre Machiavel? Il remue ciel et terre pour n'arriver à rien, il entasse des milliers de fourberies, dont pas une seule ne vaut le moindre tour de Scapin; il complote mille scélératesses inutiles. Il faut avouer que, si M. Sue a voulu simuler le combat des bons et des mauvais anges, son Rodin est un triste Lucifer, et son archange Michel n'a pas l'épée flamboyante.

En tout cas, le combat est long, trop long. La haine dont M^me^ la princesse de Saint-Dizier poursuit sa nièce, absolument comme M^lle^ de Maran poursuivait Mathilde, et la Chouette Fleur-de-Marie, car M. Sue se répète sans scrupule, n'anime pas la lutte suffisamment. Aussi qu'advient-il? Au milieu de complications interminables et pendant que le dialogue se traîne, l'ennui déborde. L'ennui! voilà le grand mot lâché. Encore, si au prix de la fatigue qui résulte de cette lecture on assistait à cette magnifique organisation du travail annoncée dès la première page, et pour laquelle l'auteur s'armait bravement et semblait faire provision de forces, on aurait une compensation; on n'en a point. Il n'est question d'organiser le travail que dans la dédicace de M. Sue : le phalanstère ne sort pas de ses fondemens. Pour toutes ces causes et pour beaucoup d'autres, *le Juif Errant* a échoué. Nous n'abuserons pas de cette chute de l'auteur des *Mystères de Paris*. Si l'an dernier nous l'avons accompagné dans sa marche triomphale à son petit Capitole en le priant de se souvenir qu'il était homme et en lui disant quelques vérités un peu sévères, nous serions tenté, maintenant qu'il s'avance tristement vers la petite roche Tarpéienne du feuilleton, de lui rappeler, pour lui donner du courage, qu'après tout il est homme d'esprit et de talent, et qu'il pourrait se relever de son échec en se retirant à propos dans l'art pur et le travail sérieux, et en se guérissant de la maladie du roman en dix volumes.

Il n'y a qu'un homme qui pourrait se jouer dans ces récits sans fin et marcher sans fatigue dans ces inextricables labyrinthes tant à la mode : on a nommé M. Alexandre Dumas. Quel dommage que ce facile conteur, faisant un prodigieux abus de sa fertilité et mettant à contribution la fertilité d'autrui, produise tant et tant de livres qu'on ne sait plus auquel entendre, et qu'il est impossible de distinguer ce qui lui revient en propre dans celui-ci ou dans celui-là! Et croyez-vous qu'il se borne à publier plus de quarante volumes de romans par année? Il écrit encore de l'histoire; il est vrai que ce n'est pas à la façon de Tacite, et que sa Clio, au lieu d'être une muse, est la première venue. Qui sait les titres de tous les livres que M. Dumas a signés? Les connait-il lui-même? S'il ne tient pas un registre en partie

double, avec *doit* et *avoir*, évidemment il a oublié, à moins qu'il n'ait la mémoire de César, plus d'un de ces enfans dont il est le père légitime, ou le père naturel, ou le parrain. Les productions de ces derniers mois ne s'élèvent pas à moins de trente volumes : *Vingt ans après*, *la Reine Margot*, *la Guerre des Femmes*, *le Chevalier de Maison-Rouge*, *le Comte de Monte-Cristo*, etc., etc. Ce qui est incontestable, c'est que la plupart de ces livres offrent une lecture amusante. Sans doute, lorsque M. Dumas et ses collaborateurs bâclent un roman historique, ils se permettent de singulières incartades, et plus d'un érudit entrerait en fureur à la vue de pareilles profanations. Ces messieurs ne sont pas de l'avis de Machiavel, qui n'entrait dans son cabinet d'étude pour s'entretenir avec les hommes du passé qu'en grand costume et avec un profond respect. Les écrivains de *la Reine Margot* ou ceux de *la Guerre des Femmes* n'y regardent pas de si près; ils visitent l'histoire sans façon et les manches retroussées. Il faut voir comme ces iconoclastes, spirituels et amusans du reste, traitent les figures historiques les plus connues, et surtout quels étranges discours ils prêtent à leurs héros! — M. Dumas, dans la préface des *Trois Mousquetaires*, roman en huit volumes, dont *Vingt ans après*, avec ses neuf volumes, n'est que la suite, annonce gaillardement qu'il entrera sous bref délai à l'Académie Française : si c'est en qualité d'historien, ce n'est pas décourageant.

*Le Comte de Monte-Cristo* est, dans la demi-douzaine de romans que M. Dumas sert au public à la même heure, celui qui paraît le plus habilement agencé. Il a encore l'avantage de ne pas être une œuvre où l'histoire est défigurée à plaisir; c'est un roman du temps actuel : il est fâcheux qu'à partir du troisième volume on sente l'imitation des *Mystères de Paris*. Sans doute il ne faut pas chercher dans ce tableau de la vie actuelle la vérité et la profondeur; il n'y a pas moins beaucoup d'agrément dans cette narration vive, pétulante, dans ce dialogue animé, dans cette heureuse combinaison d'évènemens qui naissent sans effort les uns des autres. Le comte de Monte-Cristo est une espèce de prince Rodolphe; toutefois il est autrement riche que le grand-duc de Gérolstein. Monte-Cristo est plus opulent qu'un nabab; il revient de l'Eldorado comme Candide : à la lettre il a trouvé un trésor. A ce sujet, on peut remarquer avec quelle facilité nos romanciers additionnent les millions. On sait le goût de M. de Balzac, qui nage si bien en plein Pactole; on connaît les millions de la succession Rennepont, et avant, on avait les millions de Lugarto. M. Dumas ne pouvait rester en arrière, et il a placé, au milieu de son roman, une mine

d'or. Du reste, l'idée des auteurs de *Monte-Cristo* est assez neuve; ils ont voulu montrer un homme d'une intelligence supérieure qui a de terribles vengeances à exercer, et qui a en main l'irrésistible puissance de l'argent. A l'aide de cette donnée, on a construit un drame qui, sans offrir une peinture sérieuse des caractères, ni une étude de la société, sans s'adresser à l'esprit ni au cœur, parvient à piquer assez vivement la curiosité. Après quoi, il est permis de croire que M. Dumas, qui n'avait pas encore trôné en dictateur dans le feuilleton, pourrait bien se réveiller un de ces matins avec la fragile couronne au front. C'est peut-être déjà fait. Alors qu'il ne soit pas ingrat envers les compagnons de ses travaux. N'a-t-il pas sa pairie toute prête, au moins douze pairs, comme Charlemagne?

Ce n'est pas M. de Balzac qui disputera à MM. Dumas l'engouement du vulgaire; ce n'est pas M. Soulié non plus. M. de Balzac et M. Soulié ont vu depuis long-temps s'éloigner d'eux la grosse popularité, et cette déesse n'a pas l'habitude de revenir sur ses pas. Ils ne seraient guère à plaindre, au reste, de cet abandon, s'ils s'en consolaient dans des travaux choisis, dans des études fécondes, et surtout s'ils avaient conservé cette fraîcheur d'imagination qui, pour aimer particulièrement la jeunesse, ne fuit pas toujours l'âge mûr, et brille quelquefois jusqu'au déclin. Par malheur, ils n'ont pas gardé le don précieux, ils l'ont jeté aux quatre vents du ciel. Que font-ils alors? M. de Balzac s'enfonce dans ses défauts, il s'y établit comme dans une grasse châtellenie de Touraine. Le charmant conteur d'*Eugénie Grandet* est devenu un conteur diffus et embrouillé. L'observateur qui voyait bien se sert maintenant d'une lunette dont les verres lui changent la couleur et la dimension des objets. M. de Balzac n'aperçoit plus la réalité qu'à travers un prisme. Dans *les Paysans*, y a-t-il un seul personnage qui soit réel, qui ne soit pas de pure fantaisie? Y en a-t-il un seul qui ait le degré de vraisemblance nécessaire, et qui soit vrai dans son genre et son originalité, comme *le Bas-de-Cuir* de Cooper, pour citer quelqu'un? Les paysans de M. de Balzac, avec leur machiavélisme outré, leurs haines bizarres et les mille traits tourmentés de leur physionomie, n'habitent ni le nord, ni le midi de la France. Ils viennent sans doute de ce pays qui a vu naître les jeunes filles des derniers livres de M. de Balzac, ces jeunes filles du nom de Modeste, qui ont une science si profonde et si raffinée! Les paysans de M. de Balzac n'existent que dans cette lande déserte que cherche à peupler l'imagination épuisée du romancier. Sans compter que c'est une heureuse idée qu'a eue M. de Balzac de prédire une jacquerie, et de de-

mander le rétablissement de la féodalité! Que voulez-vous? c'est son socialisme à lui; M$^{me}$ Sand en a un autre; M. Sue également : à chaque romancier le sien. A la vérité, chez l'auteur des *Paysans*, c'est du luxe, il ne s'en sert qu'à certains jours, et justement il n'en fait pas parade dans un dernier petit ouvrage où il traite de son sujet de prédilection, la vie conjugale. Après quinze ans, l'auteur de la *Physiologie du Mariage* a voulu refaire un livre que, sans être trop sévère, il est permis de trouver passablement licencieux, et au lieu de l'enrichir, il l'a appauvri. La péroraison de M. de Balzac va rejoindre son exorde; mais dans l'intervalle, les traits du moraliste rabelaisien se sont émoussés, sa gaieté n'est plus communicative; son rire est jaune. Tout le naturel du talent a disparu.

*Les Drames inconnus* de M. Soulié sont l'éternelle continuation des *Mémoires du Diable.* C'est la même fable enchevêtrée; ce sont les mêmes couleurs violentes et communes, avec la jeunesse et la nouveauté de moins. Sans être bien littéraire, M. Soulié avait du dramatique et un certain mordant, qualités qui vieillissent vite si on en abuse, et M. Soulié en a fait un abus énorme. Aussi, quoiqu'il veuille encore être terrible, il ne réussit qu'à être long et filandreux. Son diable n'a plus de griffes, et, malgré qu'il en ait, il devient bonhomme. L'auteur des *Drames Inconnus* a beau parsemer ses récits d'enfans trouvés, de femmes de mauvaise vie, de meurtres et d'infanticides, il ne parvient ni à nous attendrir, ni à nous effrayer. Il ne suffit pas, pour intéresser le lecteur, de voir les hommes en noir, d'exagérer de parti pris la méchanceté du cœur humain, et d'avoir l'air de croire que sur dix femmes entourées des respects du monde, neuf méritent la cour d'assises, et que les salons sont les *tapis-francs* de la bonne compagnie. Ces exagérations incroyables ne dispensent pas d'être un conteur habile et original, et de tracer ses caractères d'une main ferme et délicate, de quoi M. Soulié semble prendre un médiocre souci. La manière de conter, le dialogue, les personnages, tout, dans *les Drames Inconnus*, est d'une trivialité fort peu avenante. — Rendons, du reste, à chacun ce qui lui revient : c'est M. Soulié qui a inventé les longs romans où d'autres ont fait fortune, où lui-même réussit d'abord, et dans lesquels il s'égare aujourd'hui comme dans des catacombes dont on ne sait plus retrouver la porte. M. Frédéric Soulié fut, sans s'en douter, le Jean-Baptiste de M. Eugène Sue. Que Dieu pardonne au précurseur et au messie du roman-feuilleton en dix volumes!

Ainsi voilà où en sont les romanciers régnans et vieillissans, tandis

que la jeune levée des romanciers se met à la suite, s'enrôle, de telle sorte que si la muse de la fiction est abaissée aujourd'hui, on ne peut pas espérer qu'elle se relèvera demain. La décadence pourtant des chefs de cohorte de l'armée des conteurs est assez visible pour qu'il soit d'un fort mauvais calcul d'épouser leur fortune, et de suivre pas à pas leurs traces. Les jeunes plumes seraient-elles séduites par le bruit et le fracas que soulève le roman actuel, et le nombre de lecteurs qui s'ameutent autour du feuilleton? Mais quel est donc ce grand public pour lequel on a abandonné si facilement les lecteurs d'élite, les gens de goût? car où sont les esprits délicats et cultivés qui se plaisent à ces jeux violens d'imaginations surexcitées? Ce public, c'est l'ancien public, ni plus ni moins, de Ducray-Duminil et de Pigault-Lebrun. Ceux de nos romanciers qui possédaient le mieux le sentiment de l'art, Mme Sand, et à un degré moindre, M. de Balzac, n'ont pu, malgré leur bonne volonté, passer tout-à-fait, avec armes et bagages, à ce public si nouveau pour eux; aussi ils n'ont été compris qu'à demi, en un mot, ils réussissent peu en feuilleton. M. Sue et M. Dumas, au contraire, ont passé naturellement, et sans efforts, du côté de ce public, et ils ont été reçus à bras ouverts. — Si les jeunes romanciers n'ambitionnent que des succès à la Dinocourt, il n'y a rien à leur dire; mais que penser d'une génération d'écrivains qui n'aspirerait qu'à de tels triomphes?

Il faudrait songer qu'un jour viendra, et ce jour n'est peut-être pas si éloigné, où ce même public qui demande à grands cris des aventures, et toujours des aventures, en aura assez de ces interminables récits qui se ressemblent tous, au fond, d'une façon désespérante. La satiété lui donnera du goût, et il reviendra au simple et au naturel par réaction. Quand les lecteurs en seront là, où en seront les romanciers? Ils auront depuis long-temps perdu le secret des analyses du cœur et du bon style, et ils se trouveront avoir abaissé leur talent et compromis leur renommée pour plaire à un public qui à la fin les reniera. Les mieux avisés devraient dès aujourd'hui se surveiller avec une attention scrupuleuse, afin de conserver leur talent dans sa force, si leur talent est déjà développé, ou de le mûrir, s'il est jeune encore. Quand s'opérera la réaction inévitable, ils seraient tous prêts à augmenter leur réputation, s'ils ont déjà un peu de gloire, ou à conquérir un beau nom, s'ils sont encore inconnus. L'occasion sera excellente; et quels regrets ils auraient alors de s'adresser en vain à leur imagination, et de ne trouver chez eux que fatigue et décrépitude!

PAULIN LIMAYRAC.

# CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 août 1845.

Les dernières nouvelles de Constantinople annoncent de grands changemens dans le divan. Riza-Pacha, premier ministre et grand-maréchal du palais, a été violemment destitué. On sait qu'il exerçait dans le divan une influence prépondérante, et qu'il y représentait depuis cinq ans le vieil esprit de l'empire, opposé aux idées européennes. Faut-il attribuer sa disgrace à des motifs politiques et au triomphe de l'esprit de réforme dans les conseils de la Porte ottomane? Ce qui semblerait justifier cette opinion, c'est que la chute de Riza-Pacha a entraîné celle de plusieurs de ses collègues, solidaires de ses actes, et accusés comme lui d'avoir excité les troubles de l'empire par une administration tyrannique. De plus, si l'on en croit les renseignemens donnés par les feuilles ministérielles, les nouveaux ministres seraient des hommes sages, d'une prudence reconnue, et tout-à-fait exempts des préjugés qui ont égaré leurs prédécesseurs. Enfin, des correspondances particulières annoncent que Réchid-Pacha, l'homme le plus libéral de la Turquie, est rappelé à Constantinople pour y prendre la direction des affaires. Si ce bruit se confirmait, il donnerait à la destitution de Riza-Pacha une signification importante.

Dans une note communiquée aux puissances le 28 juillet, la Porte a indiqué les mesures qu'elle va prendre pour faire cesser l'anarchie du Liban. Le ministre des affaires étrangères, Chékib-Effendi, ira lui-même en Syrie surveiller l'exécution des ordres du sultan, et le commandant de l'armée d'Arabie, Namick-Pacha, viendra seconder ses opérations à la tête d'une force imposante. L'administration intérieure de la montagne sera définitivement réglée. Les représentans des cinq puissances ont approuvé, dit-on, les mesures ordonnées par la Porte, et le monde diplomatique paraît en attendre d'heureux résultats. Nous craignons cependant qu'on ne se fasse sur ce point des illusions. En supposant que les intentions du divan soient bonnes, et ses démonstrations sincères, aura-t-il la force de faire exécuter ses volontés?

Pourra-t-il comprimer le fanatisme musulman toujours si implacable contre les chrétiens d'Orient? Peut-il compter sur la justice des autorités turques, dont l'odieuse partialité en faveur des Druzes a été cent fois signalée dans la dernière guère? Peut-il compter sur l'armée, qui a excité les partis l'un contre l'autre au lieu de les contenir, et qui a massacré les chrétiens au lieu de les défendre? D'ailleurs, la note du 28 juillet laisse subsister dans la montagne un ordre de choses que la France, protectrice des chrétiens d'Orient, ne peut accepter sans réserve.

Il est bon de rappeler en quoi consistent les difficultés que l'arrangement de 1842 a rencontrées dans les districts mixtes, c'est-à-dire dans la moitié du Liban, difficultés assez grandes pour que, depuis trois ans, on n'ait su de quelle manière s'y prendre pour exécuter l'arrangement. Les districts mixtes sont peuplés par deux cinquièmes de Druzes et trois cinquièmes de chrétiens. Pendant le gouvernement de l'émir Béchir, la puissance des chrétiens s'était considérablement développée; les cheiks druzes, à la suite de révoltes nombreuses, avaient été chassés de Syrie. En 1840, ils profitèrent du bouleversement général pour reprendre ce qu'ils avaient perdu depuis un quart de siècle; les chrétiens ne voulurent pas reconnaître l'autorité de ces nouveaux venus. Les Druzes, moins nombreux, mais plus unis, organisèrent, en 1841, un plan d'attaque soudain et général, et firent un vaste massacre des chrétiens. Cette manière de procéder n'était pas faite pour rendre ceux-ci plus disposés à accepter la restauration de l'autorité druze. Les Turcs n'étaient d'ailleurs pas innocens de ces excès, et tentèrent d'en faire leur profit; mais l'Europe intervint et s'opposa à l'installation d'un pacha en demandant la conservation de l'administration indigène et le respect des vieilles traditions : une année de pourparlers amena comme transaction le système des deux kaïmakans, dans lequel un chef d'origine druze devait commander aux Druzes, et un chef chrétien devait commander aux chrétiens. C'est pour avoir mal compris ce système que l'on a discuté près de trois ans à Constantinople, et que les parties intéressées s'égorgeaient, il y a deux mois. Les chrétiens disaient que l'arrangement de 1842 avait été fait pour eux et pour les soustraire à la haine et aux violences des Druzes : en ceci, ils avaient parfaitement raison; à quoi les Druzes répondaient que deux autorités ne pouvaient exister dans les mêmes communes, dans les mêmes districts, sans que la guerre civile y devînt un fait nécessaire et normal, et en ceci les Druzes avaient également raison; ils ajoutaient, bien entendu, que leurs cheiks étaient la seule autorité légitime, et que l'émir Béchir avait fait acte d'injustice en les expulsant. Entre ces deux opinions contradictoires, on a pris au commencement de 1845, à Constantinople, une sorte de *mezzo termine* d'où est sortie la note du 28 juillet; celle-ci n'est au fond que la confirmation du système bâtard de 1842. La teneur de cette étrange pièce, type de protocole turc, laisse le champ libre à toutes les interprétations. Toutefois, il en ressort assez clairement l'intention de donner aux Druzes, dans la personne de leurs moukatadjis, une supériorité réelle sur les Maronites. Dans les villages

mixtes, les moukatadjis sont exclusivement chargés des affaires administratives et de la police. Ils seront les intermédiaires entre l'autorité de la Porte et le district : à la vérité, dans certains cas, leur action pourra être contrôlée par les vékils maronites; mais ces derniers, réduits la plupart du temps à des fonctions municipales, n'auront jamais qu'une importance secondaire dans les localités.

D'autres dispositions règlent la perception des impôts, l'exécution des mesures de police, qui sont exclusivement confiées aux moukatadjis, et les cas où il sera permis au vékil d'intervenir. Tout ce mécanisme est bien délicat pour les mains qui devront le faire fonctionner; il nous semble que le Druze continuera au tribunal de défendre le Druze, le chrétien de soutenir le chrétien, et que de la discussion les juges et les plaideurs en viendront très vite aux voies de fait. Pour dire toute notre pensée, le système des kaïmakans est une erreur de quelques hommes d'ailleurs bien intentionnés; souhaitons donc qu'ils reconnaissent que l'arrangement de 1842 n'est pas praticable, et qu'ils cessent de s'agiter dans un cercle vicieux. Nous avons eu récemment l'occasion de recueillir sur cette affaire des renseignemens pris sur les lieux par des hommes qui ont vu et bien vu, et nous avons acquis la conviction qu'il y avait dans le *statu quo* des amours-propres engagés plutôt que des intérêts, et que l'étude de la question indique quelque chose de mieux que le système qu'on s'efforce de faire vivre. M. Guizot n'a-t-il pas déclaré, il y a deux mois, devant la chambre des pairs, que le seul moyen, selon lui, de pacifier le Liban était d'y rétablir l'ancienne administration nationale et chrétienne? M. Guizot ajoutait qu'il n'avait pas renoncé à faire prévaloir cette opinion dans les conseils du divan. Il allait même jusqu'à dire que la France pouvait agir isolément dans les affaires de la Syrie, qu'elle n'était liée par aucun engagement avec les autres puissances, qu'elle n'avait pas abandonné son droit de protéger à elle seule les catholiques d'Orient, et qu'elle saurait exercer son protectorat dès qu'elle le jugerait nécessaire. Après une telle déclaration, nous doutons fort que M. le ministre des affaires étrangères puisse considérer la note du 28 juillet comme une concession suffisante aux intérêts des chrétiens du Liban, et comme un succès diplomatique dont la France ait à se glorifier.

La mission de Chékib-Effendi nous semble, avant tout, un attermoiement destiné à affaiblir l'écho que les derniers massacres ont eu en Europe. Nous désirons qu'elle ait d'autres résultats, et qu'il ne faille pas recourir aux coups de fusil pour imposer aux populations le gouvernement dont il s'agit. L'opinion publique accuse les pachas turcs en Syrie de toute autre chose que d'incapacité lorsqu'ils ont aidé les Druzes à saccager les villages chrétiens. On concevrait en effet que les autorités de Syrie eussent mis de la lenteur à séparer les combattans, on pourrait expliquer leur conduite par l'absence d'instructions, par le manque de décision; mais c'est pousser l'incapacité bien loin que de recevoir de Constantinople des instructions favorables aux chrétiens et de fusiller ces mêmes chrétiens de compte à demi avec les Druzes. Les

démonstrations de sympathie que la Porte prodigue aux populations chrétiennes dans ses notes officielles ne doivent pas trop faire perdre de vue le contraste qui existe souvent entre son langage et les faits. A ce propos, il est important de ne pas laisser tomber dans l'oubli l'assassinat du prêtre tué dans le couvent latin d'Abeil. C'est fait de nos missions et du prestige nécessaire au costume européen, si ce crime, jusqu'à ce jour sans exemple, n'amène pas promptement l'exécution du coupable. C'est, d'ailleurs, rendre un véritable service à la Turquie que de lui donner le sens moral et d'apprendre aux autorités locales à ne pas se mettre du côté des meurtriers.

La note du 28 juillet recommande aux habitans des villages mixtes de ne chercher d'autre appui que celui de la Porte, et de ne pas s'adresser aux consuls des puissances. Elle invite en outre ces agens à s'abstenir de toute intervention publique ou secrète. Si quelqu'un doit profiter de cet avertissement, c'est l'Angleterre, dont le consul à Beyrouth n'a pas craint d'exciter publiquement l'insurrection des Druzes, et de les soulever contre des chrétiens! Quant aux agens de la France en Orient, leur conduite n'a mérité depuis long-temps que des éloges. L'énergie, le courage, l'humanité qu'ils ont montrés, leur ont valu les plus nobles témoignages de l'estime publique. Ils n'ont usé de leur influence que pour défendre des populations opprimées et pour arrêter l'effusion du sang. Espérons que cette légitime influence ne leur sera pas enlevée, et que notre gouvernement saura la garantir contre toute atteinte.

Une nouvelle crise agite en ce moment la Grèce. Depuis plusieurs mois, la violence des partis, les menées révolutionnaires, l'importance des questions soulevées devant les chambres, tout présageait un combat décisif, où l'avenir du gouvernement serait en jeu. Ce combat vient d'être livré. Heureusement, la cause nationale est sortie victorieuse de cette lutte, qui a déjoué tous les calculs de l'ambition et de l'intrigue. M. Coletti, attaqué par une coalition, a triomphé de tous ses adversaires. Resté seul maître du pouvoir, il semble résolu à braver toutes les difficultés de sa situation. Il puise de nouvelles forces dans le sentiment de ses devoirs, qui s'accroissent avec sa responsabilité.

Il eût été bien difficile que l'organisation du saint synode ne devînt pas pour M. Coletti et pour le gouvernement de la Grèce une redoutable épreuve. On sait comment les esprits, en Grèce, sont divisés sur cette question. Le parti napiste, autrement dit le parti russe, fidèle aux traditions de M. Capo-d'Istria, veut la prépondérance de l'église dans l'état. Les plus exagérés du parti vont même jusqu'à réclamer un changement de dynastie, vu que le roi actuel est catholique, et que ses intérêts religieux sont en opposition avec ceux de l'église orthodoxe. Or, sur ce terrain, M. Coletti, chef du parti national et dynastique, devait nécessairement rencontrer parmi ses adversaires M. Metaxas, chef du parti napiste. En outre, il devait supposer que la loyauté et la bonne foi seraient des liens bien faibles, dans une pareille circonstance, pour enchaîner l'opposition de M. Mavrocordato. En effet, M. Mavrocordato

n'a pas hésité; il a sacrifié ses principes à l'espoir de renverser le cabinet; il a uni ses efforts à ceux de M. Metaxas pour faire triompher un système qu'il a autrefois combattu; il a donné ouvertement la main au parti russe. M. Coletti, abandonné à lui seul, eût succombé devant cette coalition puissante, s'il n'eût appelé à son aide toutes les ressources de son esprit et de son courage.

Trois questions ont dominé le débat. Il s'est agi d'abord de déterminer quelle serait la situation du chef de l'église; par qui serait nommé le président du saint-synode; quelle serait sa place dans l'état. Le parti napiste voulait qu'il fût élu par l'assemblée des archevêques et des évêques. C'était faire du clergé un pouvoir indépendant, et changer les destinées de la Grèce, en provoquant, dans un avenir plus ou moins éloigné, le renversement de la dynastie. Les napistes et les mavrocordatistes ont soutenu de tous leurs efforts cette proposition audacieuse, qui a heureusement échoué, grace à la fermeté de M. Coletti et à la sagesse du parti national. Malgré cette défaite, l'opposition a essayé de ressaisir l'avantage sur d'autres points; mais toutes ses tentatives ont été repoussées. Le parti napiste voulait que le mariage fût exclusivement soumis à l'autorité spirituelle, qui aurait ainsi disposé du sort des familles : la chambre a décidé que le mariage serait à la fois un sacrement et un acte civil, soumis par conséquent à l'autorité temporelle. L'opposition demandait une pénalité excessive contre les prêtres qui renonceraient à leurs vœux; la chambre a refusé de prononcer une peine contre ces infractions, qu'elle a abandonnées aux châtimens spirituels de l'église.

Après une pareille lutte, il était évident que la situation de M. Metaxas était gravement modifiée. Soit qu'il n'eût suivi que les impulsions de sa conscience, soit qu'il eût trempé dans une intrigue, il ne pouvait plus être le collègue de M. Coletti. Aussi, après une réconciliation plus apparente que sincère, l'association ministérielle a été définitivement rompue. M. Coletti ayant fait entrer quinze nouveaux membres dans le sénat, afin d'enlever la majorité à M. Mavrocordato, M. Metaxas a saisi ce prétexte pour offrir sa démission, qui a été acceptée.

Nous applaudissons à la victoire remportée par M. Coletti. C'est le triomphe du patriotisme sur l'influence étrangère, de la loyauté sur l'intrigue, des idées libérales sur les idées rétrogrades, de la vérité et du bon sens sur l'ignorance et la passion, égarées par des menées perfides. Appuyé sur la majorité dans les deux chambres, investi de la confiance du trône, fort de la droiture de ses sentimens et de la légitimité de sa cause, M. Coletti a de puissans moyens pour se maintenir au pouvoir. Il serait difficile, néanmoins, d'apprécier dès à présent la véritable force de sa situation. On ne sait pas encore l'attitude que prendra M. Metaxas. Nommé ministre à Constantinople, il a demandé plusieurs jours pour réfléchir sur le parti qu'il avait à prendre, et l'on ne connaît pas encore sa décision. Enfin, on ignore le contre-coup des derniers évènemens sur les cabinets étrangers. Dieu veuille que l'Angleterre, dans ces conjonctures critiques pour le gouvernement de la Grèce, comprenne

enfin la nécessité de revenir à des sentimens meilleurs envers l'administration de M. Coletti. Tous les amis de l'indépendance hellénique s'accordent à louer la sagesse des conseils que la légation française d'Athènes a donnés dans ces derniers temps au gouvernement grec. Nous voudrions pouvoir en dire autant de la légation britannique. Ce serait un beau spectacle que l'entente cordiale employée à diriger, à soutenir, à asseoir sur des bases durables cette jeune liberté de la Grèce, espèce d'avant-garde de la civilisation européenne au milieu de la barbarie de l'Orient.

L'entente cordiale, toujours problématique dans les affaires du Levant, paraît prendre plus de consistance dans les affaires du Nouveau-Monde. Les journaux anglais nous annoncent la médiation de la France et de l'Angleterre dans les différends de la Plata. Les hostilités ont cessé. Le gouvernement de Montévideo a le premier déposé les armes; Rosas, après une courte résistance, a cédé devant l'attitude résolue des puissances médiatrices. L'armée de Buenos-Ayres a évacué le territoire oriental, et le gouvernement de Montévideo a proclamé une amnistie. Rosas, dit-on, consent à signer la paix, mais à la condition que la république de l'Uruguay élira un nouveau président, et que les deux rivaux, Oribe et Rivera, seront exclus des élections. On ne dit pas quelle est la réponse faite à cette proposition. On ne sait rien encore de positif à l'égard des indemnités dues par Rosas. Sans doute les négociateurs auront été chargés par leurs gouvernemens respectifs de conclure des conventions commerciales avec les deux pays; on doit croire que cet intérêt n'a pas été négligé, et qu'un des bienfaits de cette intervention tardive, si souvent réclamée à la tribune et dans la presse, sera d'ouvrir les rives de la Plata, les provinces de l'Uruguay, du Chili, de la Bolivie et du Pérou, à un immense mouvement d'importation et d'exportation. Une intervention sérieuse et efficace sur la Plata doit nécessairement enfanter une révolution commerciale dans l'Amérique du Sud.

Les négociations de la France et de l'Angleterre sur la question du Texas ne paraissent pas destinées à produire d'aussi beaux résultats. L'annexion, déjà votée par les chambres texiennes, vient d'être confirmée en dernier lieu par la convention chargée de donner une constitution au nouvel état. Ainsi tout est consommé. Le Mexique, toujours déchiré par ses divisions intestines, et privé des ressources nécessaires pour soutenir la lutte, voudra-t-il réaliser des menaces qui, jusqu'à présent, n'ont point paru sérieuses? Des nouvelles récentes annoncent que le gouvernement mexicain a pris des mesures énergiques, qu'il montre des dispositions belliqueuses, et qu'il est prêt à envoyer trente mille hommes dans le Texas, dès que la guerre sera déclarée. Ces nouvelles méritent confirmation. Quant au gouvernement anglais, on peut croire qu'il ajournera sa vengeance; il sait que les occasions de l'exercer ne lui manqueront pas, et que l'ambition des États-Unis ne les fera pas long-temps attendre. Dans ces circonstances, le rôle de la France est tout tracé. Après avoir donné à l'Angleterre une preuve de bon vouloir, rendue inutile par la force des choses, le gouvernement français n'a plus rien à faire dans

la question du Texas; il doit reprendre la neutralité. S'il persistait à suivre une politique où ses intérêts sont visiblement sacrifiés, où il n'a rien à gagner et où il a tout à perdre, sa responsabilité serait gravement compromise.

Pendant long-temps, les catholiques d'Irlande ont eu le privilége d'agiter l'Angleterre par l'association du rappel, et par le spectacle de leurs innombrables *meetings*. Aujourd'hui, ce sont leurs adversaires irréconciliables, les orangistes, qui veulent à leur tour intimider le gouvernement, et qui se rassemblent par milliers pour protester contre la politique de transaction suivie à l'égard d'O'Connell et de son parti. Leurs déclamations furibondes sont remplies d'anathèmes contre sir Robert Peel. A Enniskillen, à Lisburn, ils ont voté des adresses dans lesquelles ils supplient la reine de renvoyer le cabinet. Ils crient à la trahison, à la lâcheté du gouvernement, à l'abandon de l'église protestante, à la violation des droits et des principes de la vieille Angleterre. Quoi qu'il en soit, malgré toute cette colère déployée contre lui, sir Robert Peel n'a rien à craindre de ce côté. Les orangistes d'Irlande ne sont pas appuyés en Angleterre; ils n'ont qu'une minorité très faible dans le parlement : à l'ouverture de la session prochaine, le ministère pourra, s'il le croit nécessaire, demander le renouvellement du bill qui a déjà prononcé plusieurs fois la dissolution des sociétés orangistes, et cette mesure passera sans opposition.

On a répété bien souvent que l'Irlande était la grande difficulté du gouvernement britannique. Aujourd'hui, ce mot ne serait point exact. Le cabinet britannique, dans ses vues sur l'Irlande, est soutenu par une majorité puissante, qui partage ses convictions, qui veut, comme lui, substituer à un système de rigueur une politique conciliante, et qui est décidée à fournir au gouvernement tous les moyens nécessaires pour faire triompher cette politique. La grande difficulté du cabinet anglais n'est donc plus, pour le moment du moins, dans l'administration de l'Irlande; elle est ailleurs, et on peut aisément la découvrir. Parcourez les districts manufacturiers de la Grande-Bretagne; allez dans ces immenses *meetings* où se traitent toutes les questions d'économie sociale et politique; écoutez ces théories du libre commerce et ces doctrines financières si absolues, si radicales; voyez cette puissante ligue contre les céréales, qui demande que l'Angleterre ouvre ses ports à tous les produits du monde, qui veut l'abolition de tous les tarifs et le renversement des bases du budget! Dans ce mouvement si orageux, dans cette association gigantesque qui couvre tout le royaume, dans cette effrayante menace dirigée à la fois contre la propriété foncière, contre l'aristocratie, contre la constitution anglaise; dans cette croisade industrielle et commerciale, dont le dernier mot peut être une révolution politique, ne doit-on pas reconnaître la cause des inquiétudes secrètes qui agitent, dit-on, le gouvernement de l'Angleterre? N'y a-t-il pas là des dangers qui doivent attirer dès à présent toute l'attention de sir Robert Peel?

S'il est vrai, comme on l'a prétendu, qu'un des motifs qui ont déterminé le voyage de la reine d'Angleterre en Allemagne a été l'espoir qu'une dé-

marche flatteuse pour le roi de Prusse le rendrait favorable aux intérêts anglais dans les affaires du *Zollverein*, cet espoir a été complètement déçu. Le congrès douanier de Carlsruhe, au lieu d'abaisser les droits qui protègent l'industrie allemande contre la concurrence étrangère, a paru en général disposé à les élever. La Prusse, fidèle à ses traditions, a d'abord combattu cette tendance, elle a voulu maintenir les tarifs existans; mais il paraît qu'aujourd'hui elle consent aux aggravations qu'on lui demande, et qui seront surtout dirigées contre la concurrence anglaise. La Prusse, qui s'est vue accusée de trahison, en 1842, au congrès de Stuttgard, pour avoir défendu trop vivement le système des tarifs modérés, a craint en dernier lieu de soulever de nouveaux mécontentemens, et de réveiller d'anciennes préventions. Jamais d'ailleurs l'assentiment des états germaniques n'a été plus nécessaire à la Prusse qu'en ce moment. Le rôle qu'elle vient de prendre dans les affaires religieuses lui a créé une situation difficile qui doit exciter la défiance des populations allemandes, et lui donner, à leurs yeux, des torts qu'elle doit racheter par des concessions.

Les mouvemens religieux dont l'Allemagne est le théâtre ont pris tout à coup une importance que personne n'aurait pu prévoir. L'esprit de secte, après avoir long-temps germé dans les têtes de quelques novateurs, a fini par s'emparer des masses et a causé de graves désordres, qui ont dû fixer l'attention des gouvernemens. M. de Metternich, dit-on, n'a pas caché le trouble que lui ont fait éprouver ces manifestations, dans lesquelles il a reconnu le symptôme d'une fermentation morale qui a besoin d'aliment. Tel est le résultat du système qui a voulu à toute force, depuis trente ans, comprimer en Allemagne l'esprit public. En refusant aux peuples des constitutions, en les privant de la tribune et de la presse, on les a rejetés dans l'activité philosophique et religieuse, tout aussi redoutable dans ses excès que l'activité politique, car l'esprit de secte et d'hérésie est aussi un esprit de liberté capable de toutes les exagérations et de toutes les fureurs. Quoi qu'il en soit, il était urgent de prendre un parti. Les populations s'agitaient de tous côtés, et les cérémonies des catholiques allemands menaçaient l'ordre public. D'après les conseils de M. de Metternich, il a été décidé que le mouvement religieux serait comprimé. La Prusse a donné le signal de la réaction. MM. Ronge et Czerski, les apôtres de l'église allemande, ont reçu l'ordre de se rendre dans des résidences distinctes, et de n'en pas sortir sans autorisation supérieure. Les réunions publiques ou clandestines ont été prohibées. Toute polémique religieuse a été interdite dans les journaux. Le gouvernement prussien, jusqu'ici favorable à la liberté de conscience, n'a pas hésité, comme on voit, à démentir ses précédens. Toutefois, en même temps qu'il comprimait toutes les manifestations religieuses, le roi de Prusse a témoigné, dit-on, des intentions favorables à la liberté politique. Est-ce un langage sincère, est-ce un moyen de se faire pardonner ses dernières rigueurs? L'avenir nous l'apprendra.

L'Europe a toujours les regards fixés sur la Suisse, où une explosion semble

imminente. La diète a clos ses séances, dont le seul effet, comme on devait s'y attendre, a été d'augmenter l'irritation des esprits. Les partis mesurent leurs forces, qui malheureusement se balancent d'une manière à peu près égale. On a dit que M. Rossi avait reçu la mission de négocier près du saint-siége l'affaire des jésuites de Lucerne. Ce bruit n'est pas fondé. Il est possible que l'habile diplomate se soit entremis officieusement pour chercher un moyen de terminer cette déplorable affaire; mais aucune mission de ce genre ne lui a été confiée. Loin de là; si nous sommes bien informés, toute action sérieuse du gouvernement français dans les affaires de Suisse aurait cessé depuis six mois. On doit croire que notre cabinet, sentant l'impuissance de ses efforts, a pris le parti de rester immobile.

Le ministère espagnol vient d'échapper à une nouvelle crise. Depuis longtemps les mesures financières de M. Mon entretenaient une vive exaspération dans la capitale. Le nouveau système d'impôts et la restitution au clergé des biens non vendus avaient soulevé d'unanimes attaques dans la presse. Abandonné par les organes du parti modéré, le ministère Narvaez était réduit, pour se défendre, à employer des récriminations officielles, qui compromettaient la dignité et l'ascendant du pouvoir. Les partis extrêmes ont pensé que le moment était favorable pour tenter un coup de main; mais leurs projets ont été déjoués par la vigueur du gouvernement. Un fait honorable pour la presse espagnole, c'est que les organes du parti modéré, voyant que leur opposition consciencieuse était indignement exploitée par les ennemis de la cause constitutionnelle, ont aussitôt changé de langage, et se sont ralliés sincèrement au cabinet. Cette conduite loyale et désintéressée prouve qu'il y a en Espagne un parti d'ordre et de gouvernement résolu à défendre la monarchie constitutionnelle jusqu'au bout, et à ne jamais pactiser avec l'anarchie.

Malheureusement le cabinet Narvaez, entraîné dans de mauvaises voies, commet souvent des fautes regrettables qui irritent contre lui les opinions les plus bienveillantes. Ainsi, sans parler des mesures financières qui concernent l'Espagne, comment ne pas déplorer le préjudice que causeront à la presse française les nouvelles dispositions postales arrêtées le 15 août dernier? D'après l'ancien tarif, déjà rigoureux, chaque feuille d'impression payait 8 centimes pour aller de Paris à la frontière, et circuler librement en Espagne. La *Revue* payait par numéro 56 centimes. D'après les nouvelles dispositions, les imprimés publiés périodiquement paieront, selon le poids, la moitié du prix fixé pour les lettres. Le poids de la lettre simple est arrêté à 6 demi-drachmes (à peu près 10 grammes), et le prix à 27 centimes. Le poids du numéro de la *Revue des Deux Mondes* étant de 250 grammes, il en résulte qu'il lui faut, pour circuler dans la Péninsule, acquitter la taxe de 3 francs 37 centimes, qui, ajoutée au chiffre de 28 centimes, prix du transport de Paris à la frontière, atteint la somme énorme de 3 francs 95 cent. par numéro! Les conséquences nécessaires d'un tel arrêté, s'il était mis sérieusement en vigueur, seraient de diminuer considérablement, sinon de

rendre impossible la circulation des recueils périodiques en Espagne. Est-ce là le but que s'est proposé le gouvernement constitutionnel de Madrid?

Cette question du tarif espagnol pour le transport des *revues* nous rappelle des difficultés d'une autre nature que ce service rencontre du côté des postes anglaises. Nous avions cru que la dernière convention postale conclue entre l'Angleterre et la France, bien que très rigoureuse pour les recueils périodiques, serait modifiée dans le sens des intérêts littéraires des deux pays. Il n'en est rien. Loin d'ouvrir de plus larges débouchés aux publications vraiment littéraires et scientifiques, on semble prendre à tâche de leur opposer des obstacles de jour en jour renaissans. Pour montrer jusqu'où va le mauvais vouloir de l'office des postes britanniques envers la presse française, nous devons dire que les agens de cette administration refusent de surveiller le transport des recueils périodiques aux Indes, en Amérique, aux colonies françaises et anglaises, par les paquebots transatlantiques. Il arrive ainsi que les numéros de *revues* françaises qui, depuis quelque temps, profitaient de la voie rapide des bâtimens à vapeur, mettent maintenant deux et trois mois à parcourir un trajet qu'ils auraient pu faire en quinze jours. Est-ce là, nous le demandons, cette réciprocité de bons procédés tant préconisée dans la convention postale du 3 avril 1843, et la France ne doit-elle pas faire entendre à nos voisins que, si elle s'impose des sacrifices pour garantir leurs intérêts sur le continent, il est bien juste que de leur côté, dans le service de mer, ils veillent un peu sur les nôtres? M. le ministre des affaires étrangères nous permettra de lui recommander cette question, qui intéresse à un haut degré les amis des sciences et des lettres.

Parmi les questions du jour qui font l'objet de la polémique de la presse, il en est une que le ministère envisage avec une certaine inquiétude: c'est celle qui concerne le maréchal Bugeaud. On savait depuis long-temps que de profonds dissentimens séparaient le maréchal et le ministère. En dernier lieu, à propos de l'organisation civile de l'Algérie, et au sujet de l'expédition de la Kabylie, il s'était élevé entre le maréchal gouverneur et le président du conseil, ministre de la guerre, des contestations dont la vivacité n'avait été un secret pour personne. On n'a donc pas été surpris, il y a peu de jours, d'apprendre par les journaux d'Afrique que le maréchal allait revenir en France, et qu'il prendrait un congé de plusieurs mois.

Avant de quitter l'Algérie, le gouverneur a adressé aux généraux placés sous ses ordres une circulaire relative aux essais de colonisation militaire. Dans cette circulaire, le maréchal annonce qu'il a lieu de regarder comme très prochain le jour où ces essais pourront être entrepris, et il ordonne de faire connaître aux soldats les bases de l'institution. Cette circulaire, comme on sait, a été violemment attaquée. Elle a été le texte des accusations les plus étranges. On a comparé le maréchal Bugeaud à un pacha révolté. On a appelé sur lui la colère du gouvernement et des chambres. Pour nous, nous avons beau relire ce document, nous ne pouvons y découvrir les attentats énormes qui excitent tant d'indignation et tant d'alarmes. Pense-t-on que le maréchal Bugeaud ait voulu distribuer des terres à ses soldats, comme le ferait

un conquérant barbare, et qu'il ait eu la pensée de coloniser l'Afrique sans le consentement du gouvernement et des chambres? Il n'était pas autorisé, dit-on, à écrire sa circulaire. Qu'en sait-on? Tant que le ministère ne se sera pas expliqué nettement sur ce point, on doit croire qu'il est aussi embarrassé que le maréchal lui-même, et la justice veut, au moins provisoirement, que l'on n'accuse ni l'un ni l'autre.

ROME ET NAPLES, par M. Paul Drouilhet de Sigalas. — Parcourir l'Italie, c'est pour plus d'un voyageur se donner le plaisir vulgaire des gens oisifs et ennuyés qui aiment à dire qu'ils ont vu Rome, Florence, Naples, Venise, et qui, à ce propos, cousent ensemble, du mieux qu'ils peuvent, quelques morceaux d'érudition devenue banale; pour M. de Sigalas, la terre illustre a été le sujet de méditations plus sévères. Il a voulu donner à son livre une couleur poétique et une unité très marquée, en ne prenant l'Italie que comme un cadre; le vrai sujet, c'est sa propre histoire, l'histoire de son ame, de sa pensée, qui se modifient sensiblement au contact de ce pays si riche en souvenirs. L'auteur quitte la France, l'esprit rempli de ces doutes trop communs dans ce siècle; il va en Italie, et l'Italie lui rend la foi, la vie de l'ame : miracle assez grand assurément! Il serait bien à désirer qu'elle se la rendît à elle-même. Telle est l'idée générale du livre, l'idée qui finit par triompher, telle est la conclusion qui nous est donnée. *Rome et Naples* se divise en plusieurs parties, qui toutes n'ont pas un égal mérite; la plus remarquable est celle qui traite des arts, de la poésie. On ne peut en dire autant de la partie philosophique, un peu prétentieuse, et qui est l'œuvre d'un esprit mal préparé à traiter de telles matières. Le morceau sur *la femme*, sur *la chute* et *la rédemption*, qui est une paraphrase de la Genèse, des prophètes et du Nouveau Testament, ne contient guère d'idées nouvelles, et n'est qu'une étude de style faite sur les livres saints. M. de Sigalas y a-t-il songé, lorsqu'il fait exclusivement des idées catholiques la sauvegarde de *la femme* dans les sociétés modernes et de son autorité dans la famille, quand il met la religion protestante au même rang que le mahométisme et les religions païennes pour la manière d'envisager le rôle de *la femme?* Ce sont de pures fantaisies, qui ne peuvent être regardées comme un jugement sérieux. Il en est de même de l'*épilogue*, où l'auteur fait en quelque sorte le bilan du catholicisme et de la philosophie. M. de Sigalas croit que s'il y a de l'égoïsme en nous, si nous nous éloignons de toutes les idées de moralité humaine et de fraternité, c'est que la philosophie a desséché nos cœurs, a tué en nous ces principes vivifians dont la source unique serait à Rome, au Vatican. C'est, comme on voit, une grande question, et nous ne croyons pas que M. de Sigalas l'ait résolue. Si la raison humaine avait abdiqué ses droits, comme vous le lui conseillez, comment la pourriez-vous aujourd'hui combattre avec ses propres armes? Cependant, il faut le dire, à un certain point de vue cet *épilogue* contient des pages vraiment éloquentes. En résumé, si l'auteur de *Rome et Naples* veut aller plus avant dans la voie philosophique, il faut qu'il se livre à de nouvelles et profondes études, qui éclaireront de plus en plus son esprit et élargiront son horizon.

---

V. DE MARS.

